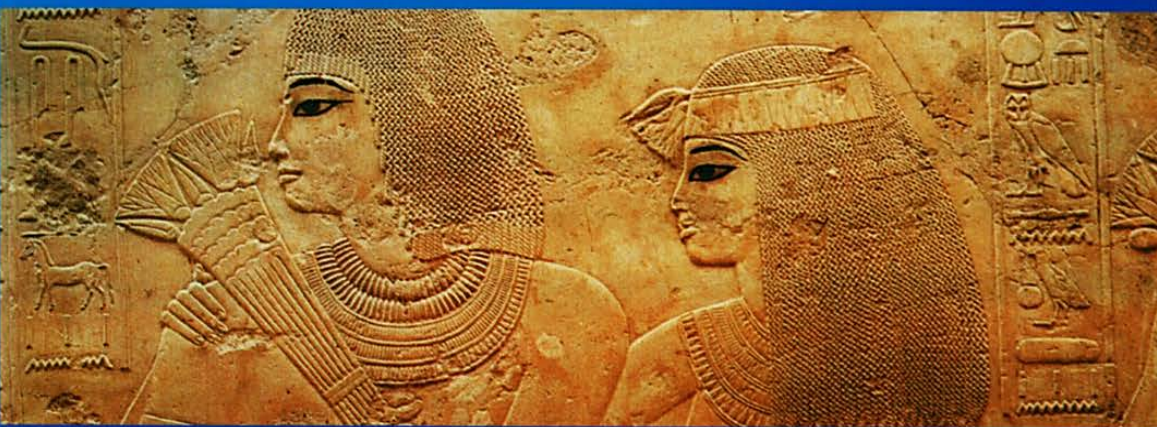


DANIEL MEUROIS-GIVAUDAN

# La Demeure du Rayonnant

*Mémoires égyptiennes*



**Daniel Meurois-Givaudan**

**La Demeure  
du  
Rayonnant**

*Mémoires égyptiennes*

Éditions Le Perséa

Éditions Le Perséa – Case Postale 382  
Succursale Place du Parc  
Montréal (Québec) Canada  
H2W 2N9

Saisie et maquette informatique du texte : Lucie Bellemare  
Maquette de couverture : Christine Dufour

© Éditions Le Perséa – 1<sup>er</sup> trimestre 1998  
Tous droits réservés pour tous pays.

ISBN : 2-922397-00-9

*« À cet amour qui, de vie en vie, mène à l'Amour. »*

## Table des matières

Avant-propos .....	6
Chapitre I <b><i>La nuit d'Alpu</i></b> .....	10
Chapitre II <b><i>Thèbes</i></b> .....	20
Chapitre III <b><i>Le vol de l'ibis</i></b> .....	38
Chapitre IV <b><i>« Tu n'es pas un vrai prêtre ! »</i></b> .....	56
Chapitre V <b><i>La Demeure du Rayonnant</i></b> .....	73
Chapitre VI <b><i>Akhenaton</i></b> .....	92
Chapitre VII <b><i>La bénédiction</i></b> .....	109
Chapitre VIII <b><i>L'aveu</i></b> .....	125
Chapitre IX <b><i>Clandestinité</i></b> .....	141
Chapitre X <b><i>Les couleurs de l'adversité</i></b> .....	156
Chapitre XI <b><i>Solitude</i></b> .....	173
Chapitre XII <b><i>L'argument des faibles</i></b> .....	193
Chapitre XIII <b><i>Le tremblement d'âme</i></b> .....	209
Chapitre XIV <b><i>Le scarabée</i></b> .....	221
Chapitre XV <b><i>Asnéti</i></b> .....	239
Chapitre XVI <b><i>L'intransigeante douceur</i></b> .....	255
Chapitre XVII <b><i>« Ceux d'en-haut »</i></b> .....	270
Chapitre XVIII <b><i>Sur l'autre rive</i></b> .....	284
Chapitre XIX <b><i>Sanandaton</i></b> .....	301
Chapitre XX <b><i>La nuit du Sed</i></b> .....	315
Chapitre XXI <b><i>Smenkhêré</i></b> .....	332
Chapitre XXII <b><i>« Je me rends à Toi »</i></b> .....	344

## **Avant-propos**

*Les portes du Temps se sont défoncées d'un coup, en l'espace de deux journées folles et enivrantes... Puis, pendant une pleine année, jour après jour, j'ai eu à nouveau accès, en pleine lucidité, à la mémoire qui se cache derrière elles, un petit pan de cette mémoire, évidemment. Pourquoi cela ? Afin de vous conter une histoire simple et belle qui, sans qu'on le sache, a impressionné l'inconscient de notre humanité.*

*Pénétrer dans la Mémoire du monde, dans ce qu'il est convenu d'appeler les "Annales Akashiques" nécessite, on s'en doute, une discipline personnelle et une technique particulière de travail <sup>1</sup>. Elle demande également et surtout une capacité naturelle. Le phénomène se présente sous la forme d'une série de "visions" bien que le mot "visions" suggère habituellement l'impression de quelque chose de flou et d'incontrôlable qui s'impose à un esprit mystique et déconnecté du réel. Ce n'est absolument pas le cas ici. Chaque vision, chaque lecture des images du passé à laquelle j'ai eu accès, a résulté d'une volonté de ma part et s'est montrée, à chaque fois, extrêmement précise.*

*Bien sûr, parler de compulser le Livre du Temps n'a rien qui puisse convenir à un esprit rationnel de notre époque. Peut-être qu'un siècle à venir verra les choses tout autrement en les regardant avec une logique mathématiquement défendable.*

*Quant à moi, prouver l'authenticité de mon récit n'est pas mon propos. Je n'ai pas d'autre intention que celle de vous livrer, le plus honnêtement possible, le contenu de mon vécu, un vécu qui a emmené ma conscience actuelle dans l'Égypte pharaonique du temps d'Akhenaton. Mon travail est, par conséquent et avant tout, celui d'un témoin. Il ne s'appuie sur aucun document déjà écrit à ma connaissance. C'est en quelque sorte un reportage vieux d'il y a à peu près trois mille quatre cents ans, une chronique dont l'Amour dans toutes ses dimensions est la pièce maîtresse.*

*Il ne s'agit donc absolument pas d'un roman, même si cela peut se lire comme tel et même s'il sera plus confortable pour certains de croire ce texte sorti de l'imagination d'un écrivain.*

*Ce récit conte une vie qui fut mienne en un lointain passé car les circonstances ou les nécessités ont voulu que la mémoire s'en déverrouille spontanément en moi. Bien sûr, en affirmant cela, j'ai conscience de pénétrer en plein hérétisme... tout au moins dans notre contexte occidental. Mais après tout, qu'importe ! Il y a des choses qu'un être humain ne peut garder pour lui seul et tant pis s'il se fait moquer ou montrer du doigt.*

*C'est donc vraiment de réincarnation dont il est question ici, bien que ce livre ne soit pas un livre parlant de la réincarnation.*

*D'abord et avant tout, La Demeure du Rayonnant est une œuvre de témoignage, celui d'un homme ayant vécu des choses émouvantes et graves dans un contexte qui a ensemencé un idéal sans doute fondamental pour l'histoire de l'humanité.*

*On me dira que, comme tout témoignage, il présente une forte part de subjectivité. C'est bien possible, car cette histoire est issue d'une sensibilité humaine et non d'une machine. Mais une machine elle-même agit-elle avec une totale objectivité ? S'il s'agissait d'une caméra dirigée vers un événement, il aurait néanmoins fallu la présence d'un opérateur pour choisir l'angle de prise de vues. L'image recueillie ferait ensuite l'objet de coupures pour en extraire un montage correspondant à une intention précise.*

*Alors, qu'est-ce que l'objectivité ? Dans le cas présent, serait-ce les textes historiques mis à jour par les égyptologues ? À mon sens, pas davantage. Pas davantage, parce que chacun sait que dans le cas du règne d'Akhenaton, "le pharaon ivre de Soleil," les documents sont rares et contestables. On sait pertinemment bien que les souverains qui lui succédèrent s'appliquèrent à éliminer le plus possible la trace de son passage en faisant détruire ou truquer tous les textes et les œuvres d'art de son règne avant de raser totalement la ville d'Akhetaton. Un historien, aussi honnête soit-il, étudie et écrit, lui également, dans un contexte présentant des éléments de subjectivité. D'abord parce qu'il est un homme, avec sa psychologie personnelle et sa sensibilité, ensuite, parce qu'à son propre insu, il est conditionné par le contexte social, religieux, politique de son temps, par les regards et les idéologies en vogue au moment où il a étudié. D'autre part, il ne*

*faut pas oublier que l'historien se base sur des éléments dont les auteurs, les témoins de l'époque, ne sont pas nécessairement intégralement fiables. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient eux aussi, des humains, avec leurs intérêts du moment, leurs informations tronquées, leurs possibilités de se tromper et même parfois leur volonté idéologique de fournir des données erronées ! Tout comme les chroniqueurs ou les médias de n'importe quelle époque et de n'importe quel pays...*

*Ce travail, que j'ai voulu aussi objectif que possible, relève donc, j'en suis bien conscient, de ma propre sensibilité et de l'angle de prise de vue qui a été le mien. La même histoire aurait eu une saveur, une coloration bien différentes si elle vous avait été contée, par exemple, par Mayan-Hotep ou Isia-Lisia, deux de ses personnages centraux.*

*Quant aux dialogues, le lecteur est en droit de se demander d'où ils viennent réellement et quelle est leur précision. Là encore, je ne me suis pas permis d'y modifier quoi que ce soit. Les paroles retranscrites sont celles que j'ai recueillies textuellement au jour le jour, au fil des visions <sup>2</sup>. Je me suis juste autorisé à y pratiquer des coupes, tout comme j'ai sélectionné des événements significatifs parmi la multitude de ceux que j'ai revécus. Si cela n'avait pas été, le témoignage que vous avez entre les mains aurait peut-être deux ou trois mille pages et serait totalement indigeste. Le travail de l'écrivain que je suis a donc aussi été celui d'un metteur en scène qui décide, une fois le tournage terminé, de supprimer ou pas certaines scènes lors du montage. Pour ce qui est de l'orthographe des noms propres, j'ai pris le parti de la retranscrire phonétiquement, comme mon oreille intérieure la recevait, hormis celle, évidemment, que l'Histoire officielle a déjà figée.*

*Il reste à dire que rédiger une œuvre de ce type ne laisse pas intact son auteur. En d'autres termes, je puis avouer que le revécu de cette histoire et l'écriture d'un grand nombre de passages m'ont profondément ému et ont véritablement remodelé quelque chose en moi. Mon regard sur la Vie s'en trouve aujourd'hui élargi, me semble-t-il. Mon amour de la Vie aussi, mon besoin de tendresse, de donner et de recevoir, ma volonté de compassion enfin.*

*J'ai souhaité, par les mots imprimés, transmettre cette vision et cet Amour au plus grand nombre possible, non pour me sou-*



*lager d'une charge émotionnelle, mais afin d'ouvrir d'autres horizons à l'aube des grands changements que notre monde ne va pas manquer de connaître...*

*Car l'histoire de la "Demeure du Rayonnant" n'est pas, comme on pourrait se l'imaginer, une histoire du passé. C'est un récit de maintenant qui nous renvoie à nos interrogations et à notre quête de toujours, avec un regard nouveau que je souhaite à chacun, un vrai regard de paix.*

A handwritten signature in purple ink, reading "Daniel Meurois". The signature is stylized, with a large "D" and a long horizontal stroke extending to the right.

Daniel Meurois

## Chapitre I

### ***La nuit d'Alpu***

C'était il y a bien longtemps. Si longtemps que la mémoire des hommes de ce monde n'en garde plus la trace... Si longtemps que les anciens livres n'en conservent plus même la véritable marque. C'était il y a vraiment longtemps et seules, peut-être, quelques pierres qui sommeillent dans les sables ou quelques regards sculptés dans la roche pourraient encore en porter témoignage.

Et pourtant, je me souviens... car un cœur n'efface jamais ce qu'il a tissé avec d'autres cœurs. Je me souviens parce que le temps est un étrange fleuve qui aime parfois que l'on chemine et sème entre ses méandres.

C'était donc il y a longtemps... près de trois mille quatre cents de nos années, quelque part dans un désert, entre le Tigre et l'Euphrate... C'était là où le soleil darde inlassablement ses rayons et où le vent tournoie dans la rocaïlle depuis des éternités.

Je marchais depuis... je ne sais plus... mais je marchais, seul, parmi une petite compagnie de nomades et leur caravane de chameaux. Je voulais rejoindre Alpu <sup>3</sup>, une grosse bourgade au cœur du désert. La route, à peine tracée dans la caillasse des plaines et sur le flanc des montagnes desséchées, était interminable. Je n'avais guère le goût de bavarder ou de rire avec mes compagnons de voyage. Peut-être les années m'avaient-elles rendu taciturne ? Sans doute mon âme était-elle aussi trop pleine des bonheurs et des blessures de toute une vie... Je voulais arriver à Alpu. C'était tout et, au fond de moi, je souhaitais que ce fût le terme de mes jours.

Je savais qu'on m'y attendait. Du moins, pouvais-je l'espérer... si tout était comme avant, si rien, ni personne n'avait changé. À l'entrée de la ville, il devait encore y avoir une grosse maison toute blanche et au grand toit plat. Était-elle toujours entourée de figuiers ? Une lune auparavant, j'y avais fait envoyer une tablette d'argile où j'avais apposé le sceau de ma bague. L'avait-on reçue ?

Mes pensées se figeaient. Je ne savais plus même si mon cœur était heureux ou souffrant.

Enfin, au bout d'une ultime journée, alors que le soleil se teintait de pourpre, les premières terrasses de l'antique ville d'Alpu apparurent devant notre petit groupe. Sur la route qui s'élargissait, nous étions progressivement devenus beaucoup plus nombreux, comme si le désert lui-même avait spontanément généré une grande quantité d'âmes. Bientôt, je fus parmi une foule de marchands et de paysans qui pressaient le pas. Hormis ces colonnes de femmes qui marchaient fièrement, portant un énorme ballot de blé sur la tête, plus rien ne m'était familier. De nouvelles demeures se dressaient deci-delà et des campements de bergers étendaient la ville bien au-delà de ce que j'en savais d'autrefois. Retrouverais-je encore la grande maison aux figuiers ?... J'hésitais à dire *ma* maison tant les étoiles avaient couru au-dessus de mes épaules depuis ce jour où j'en étais parti. J'étais jeune encore, c'était un autre temps, peut-être une autre vie... Oui, certainement une autre vie.

À droite et à gauche de la route, les feux des nomades commençaient à crépiter. Je me souviens qu'ils m'offrirent un peu de cette gaieté qui manquait à mon âme. Sans doute est-ce leur odeur évocatrice qui me fit redresser l'échine et allonger le pas.

Soudain, une voix dans la multitude des passants vint frapper à la porte de mon être. Elle était tissée de fermeté et d'hésitation, de timidité et de force.

« Nagar... Nagar-Têth... ! »

Je m'arrêtai et cherchai autour de moi.

« Nagar-Têth... est-ce bien toi ? »

J'aperçus sur le bord de la route une petite silhouette toute enveloppée d'un voile sombre. Elle était assise sur un gros bloc de pierre et semblait me regarder fixement comme si elle m'attendait.

« Est-ce bien toi ? »

Je m'approchai d'elle, lentement, puis posai mon sac de toile à mes pieds, hésitant à faire un pas de plus. Elle esquissa un geste, se leva et son voile glissa jusqu'à terre. Alors, je me mis à distinguer son visage, un beau visage long encadré par une épaisse chevelure grise qui descendait en mèches jusqu'aux épaules. C'était un visage que je connaissais, un visage déjà marqué par le temps, mais qui gardait le pétillement de la jeunesse dans les

yeux. Je n'eus pas à chercher... tout revenait comme une vague déferlante, tout était brusquement là comme autrefois, sans crier gare, estompant tout autour de moi.

C'était bien Tyrsa, la Tyrsa de mes jeunes années, ma sœur, mon amie, ma complice... Comment l'appelais-je, au juste ? Tyr-sa, peut-être, tout simplement. Je ne savais plus...

Son visage s'illumina et je lus un grand et long « oui » à l'angle rieur de ses paupières. Il ne me souvient pas que nous soyons tombés dans les bras l'un de l'autre. C'était trop fort... trop de bonheur et trop de souffrance... et, surtout, il y avait si longtemps !

Nous nous regardâmes ainsi en silence pendant quelques instants, puis je fis un pas vers elle et voulus l'entraîner avec moi sur la route.

« M'emmènes-tu à la maison ? »

« Il n'y a plus de maison. » fit-elle, en souriant d'un air un peu las.

« Plus de maison ? »

« Non... plus de maison. Regarde, nous vivons là maintenant. Viens, suis-moi. »

Je suivis donc Tyrsa, abandonnant la route pour enjamber quelques amas de pierre. Je vis aussitôt que nous nous dirigions vers une tente blottie dans un repli de terrain, une de ces tentes de nomade, toute de toile et de peaux, couleur de la terre. Un feu timide en éclairait à peine l'entrée ; c'est là que je voulus m'asseoir. Sans que nous échangions d'autres paroles, Tyrsa me servit un plein bol de cette boisson chaude, rouge et épicée, qui avait ravi toutes les soirées de ma jeunesse.

« Qu'est-il arrivé ? » hasardai-je enfin.

« Ce sont les Têtes-Jaunes <sup>4</sup>, Nagar. Ils sont venus ici, il y a déjà bien des années... et ils se sont installés, comme tu as pu le voir. Ils nous ont tout volés. Et ce qu'ils n'ont pas pris, ils l'ont détruit. Pharaon ne nous a guère protégés lorsque cela s'est produit, le savais-tu ? Personne n'a compris. »

« Je sais Tyrsa... c'était ainsi... Sans doute le fallait-il ! Il a voulu tenter... »

Tyrsa resta interdite devant mes paroles. Elle me regardait fixement, peut-être pour retrouver au fond de mon regard ce que la vie n'y avait pas changé. Elle ne pouvait comprendre.

« Il a voulu tenter... » répétai-je une seconde fois.

« Mais qui, Nagar ? Explique-moi. »

Je crois que je lui répondis par un sourire car les mots ne me venaient pas. Alors un long silence s'installa entre nous et j'eus peur, un instant, que Tyrsa et moi ne soyons devenus deux étrangers.

« Et notre père, Sekhmet ? demandai-je enfin. Où est-il ? Raconte-moi. »

Tyrsa baissa les yeux.

« Tu dois bien te douter qu'il n'est plus... Lorsqu'on nous a pris la maison, il était vieux déjà. Il supporta mal de venir vivre sous cette tente. Non pas que son cœur fût amer, mais son corps était usé. Il y a plus de cinq années qu'il s'en est retourné au pays sans ombre... »

Tyrsa me raconta alors en détails comment Sekhmet, notre père, s'en était allé, après sa résistance passive contre les Têtes-Jaunes, le départ de la maison, les maigres ressources de la famille désormais démunie.

Oui, je m'étais bien douté que Sekhmet était parti. Je n'avais pas voulu y penser, sans doute pour ne pas ouvrir une plaie avant d'être certain qu'elle eût sa raison d'être... mais maintenant, c'était là. Étrangement, cela ne me fit pas mal ; une onde fraîche vint même me visiter le cœur comme le battement d'ailerons d'un oiseau qui prend son envol. Je ne voulais me souvenir que de la beauté de son regard bleu. Rien de plus.

Je devais tout ou presque à Sekhmet. Il avait été mon père adoptif, depuis le jour où il m'avait aperçu seul et errant sur une route à quelque distance d'Alpu. Je n'avais certainement pas plus d'une douzaine d'années et j'ignorais tout de mon passé. Un voile était tombé sur celui-ci, un voile que rien ne semblait pouvoir déchirer. Ainsi, mes premiers souvenirs remontaient-ils à cette époque où je l'avais vu pour la première fois, marchant à côté de son âne, sur la rocaille du désert. J'avais faim, soif et chaud et il n'y avait que la route qui habitait ma mémoire. Lorsqu'il me vit, il ne dit pas un mot. Son regard s'était immédiatement porté sur un médaillon de bronze suspendu à mon cou, au bout d'une cordelette de cuir. J'en ignorais moi-même la provenance et la signification. C'était un modeste morceau de métal vaguement circulaire sur lequel avait été frappée une étoile à huit rayons. Lorsqu'il l'eût pris entre ses mains, son front s'était plissé. C'est à

partir de ce simple signe que Sekhmet avait décidé de m'emmener avec lui.

Ce fut le jour réel de ma naissance, celui où je pus commencer à avoir une histoire. Dès lors, je vécus sous son toit en compagnie de Tyrsa, sa fille, et de ses quatre frères. L'épouse de Sekhmet, quant à elle, était morte en couches quelques années auparavant...

Tandis que mes pensées voyageaient dans le passé, Tyrsa me versa un autre bol de boisson épicée.

« Te souviens-tu ? » dit-elle, en me prenant la main. Son sourire s'était fait soudain si radieux que je crus que toute nostalgie allait être instantanément balayée de mon âme.

« Raconte-moi, ne cessa-t-elle alors de me demander, raconte-moi ! Dis-moi ta vie, Nagar ! »

Mais je ne pouvais pas... Ce qui était enclos dans mon cœur était à la fois si lourd et si léger... un si étrange mariage entre le soleil et les nuages, l'espoir et l'amertume ! Cela n'avait pas de nom... Jamais je ne pourrais dire...

Le feu crépitait à l'entrée de la tente. Tyrsa venait d'y jeter quelque excrément de vache séché pour en raviver la flamme. Je levai la tête comme pour mieux humer l'air de la nuit qui étendait doucement son manteau et mon regard capta le scintillement de la première étoile au-dessus de la silhouette des montagnes.

« L'as-tu toujours ? » me demanda gaiement Tyrsa.

« Non, répondis-je sans réfléchir, étant certain qu'il s'agissait de mon médaillon. Non, je ne l'ai plus. »

« Tu l'as donc perdu ? »

« Oui, je l'ai donné... Je sais que Sekhmet n'aurait pas aimé apprendre cela, mais... il y a la sagesse des livres, celle des temples... puis il y a la sagesse que l'on rencontre le long de son chemin. Elle a son histoire pour chacun de nous. »

Tyrsa acquiesça de la tête.

Je crus un instant que j'allais pouvoir m'en tenir là, qu'elle avait déjà compris l'essentiel de ce que je pouvais parvenir à exprimer. N'avait-elle pas bu à la même source que moi ?

Sekhmet, notre père, n'avait pas été un homme comme les autres. Durant sa jeunesse, avant même de prendre épouse, il avait beaucoup voyagé, ainsi que son père l'avait fait avant lui. Il se disait "Ishva"<sup>5</sup>, ce qui voulait dire pour nous qu'il détenait beaucoup de secrets. Et en effet, il en avait détenus beaucoup.

Pourtant, il n'en fut pas un qu'il ne nous confiât au fil des ans. En vérité, Sekhmet avait été prêtre, je veux dire qu'il l'avait toujours été. Il était né prêtre. Il avait fait partie de ces rares hommes pour lesquels le sacré et le profane se mêlent de toute éternité. Pour Tyrsa et moi, ainsi que pour quelques autres, il avait donc été un pont qui, sans cesse, nous avait fait circuler de l'humain au divin tant sa connaissance des rouages de l'âme du monde était vaste.

Sous son toit, nous étions riches. Non seulement en biens matériels, mais aussi en savoir. Ainsi notre famille, celle qui était devenue mienne, était-elle respectée à Alpu.

Sekhmet officiait quotidiennement dans un temple creusé à même la roche. C'est dans cette ambiance que j'avais grandi, sans trop en comprendre la raison... tout au moins jusqu'à mes quatorze ou quinze ans, période à laquelle mon père avait annoncé *qu'on* lui avait signifié que je devais étudier la médecine et les astres au grand Temple de la ville. Il y avait là une École de prêtres où mon avenir et ma prospérité étaient tout tracés. Cela représentait un honneur et je n'avais plus qu'à obéir. C'était en un temps où, à quinze ans, on devenait un homme capable de prendre sa vie en main, de travailler dur et de retenir ses larmes. C'était aussi l'âge où l'on pouvait songer à chercher une épouse... mais j'allais être prêtre, prêtre dans cette sorte de prêtrise où l'amour humain est à abandonner au commun des mortels.

Tout en attisant constamment le feu, Tyrsa, qui semblait lire dans mes pensées, commença à évoquer notre jeunesse. Peut-être y voyait-elle un moyen pour me réapproprioiser ? Nul doute qu'avec mon sac de toile et mon manteau couvert de la poussière de tous les déserts, j'avais encore l'air un peu hagard. En vérité, je me voyais comme un arbre au feuillage lourd cherchant une terre suffisamment profonde pour y planter ses racines. J'avais donné et reçu tant d'amour et j'étais si fatigué... J'avais aussi navigué parmi tant de vagues amères que Tyrsa ne s'y trompa point et qu'elle préféra parler d'elle.

« Tu ne me demandes rien, Nagar-Têth... Sais-tu... l'année de ton départ, j'ai pris épouse, contrairement au vœu que je m'étais fait. Alors, je me suis éloignée du service du Temple, ce qui irrita fort notre père. Mon mari était un marchand opulent qui tenait une échoppe sur la rue principale. Il faisait le commerce de l'or et des pierres. C'était un homme semblable à beaucoup d'autres dans cette ville, mais j'avais un moment confondu ses joiaux avec

ceux qui scintillent dans le ciel. Il me donna trois garçons, dont un seul me reste. Quant à lui, lorsque les Têtes-Jaunes déferlèrent sur Alpu, il fut leur première cible. Il possédait trop d'or pour ne pas inspirer la convoitise. Ainsi, vois-tu, je n'ai plus qu'un fils auquel notre père eut à peine le temps d'enseigner les rudiments de la médecine des plantes. Lui en enseigneras-tu davantage, Nagar ? »

Sur l'instant, je ne sus que répondre. Un peu surpris par la demande, je scrutais la petite flamme qui pétillait dans les yeux de Tyrsa.

« Oui, bien sûr... » fis-je enfin.

« Tu reviens vivre avec nous, n'est-ce pas ? Lui et tant d'autres aimeraient t'entendre. N'es-tu pas devenu "prêtre de Pharaon" ? Ici, c'est ce que l'on dit... »

Je sursautai.

« Non, Tyrsa, non... Ne crois pas cela. Je n'ai jamais été prêtre de Pharaon. D'ailleurs, il n'y avait plus de prêtres... »

« Plus de prêtres ? »

« Non... du moins était-ce son souhait... le souhait de Pharaon. »

« Ainsi, tu l'as donc bien connu ! On dit qu'il s'en est retourné sur l'autre versant de la vie, est-ce vrai ? On dit aussi que le nouveau roi est encore un jeune garçon à peine capable de régner ? Cela est-il également vrai ? »

« Oui, Tyrsa, tout ce que tu dis est juste. Celui que j'ai connu, que j'ai aimé et servi s'en est retourné sur la barque de son Père. C'est par lui que tout est arrivé et que tout pouvait encore se produire. »

« Me raconteras-tu, Nagar ? »

Une fois de plus, ma gorge se nouait. Qu'en était-il advenu de ce Nagar-Têth d'autrefois, si maître de lui et si fier ? Son assurance et sa sérénité me semblaient avoir été balayées par tous les vents de sable. Les scènes et les paroles de ma jeunesse venaient à ma rencontre, à l'image du ressac des vagues sur un rivage ; j'en recevais l'écho obnubilant comme un bruit de pas dans les longs couloirs de pierre des temples de Thèbes.

Tandis que Tyrsa avait entrepris de mettre quelques poissons sur la braise, je me revoyais, vêtu d'une robe brune, tandis que les prêtres d'Alpu m'enseignaient la nature de l'homme, la diversité de ses corps et l'empreinte des étoiles jusque dans son être le plus



intime. Puis, je laissais doucement la voix de Sekhmet revenir vers moi pour m'apprendre les huiles qui soignent l'âme, toutes ces huiles que l'on élabore et que l'on nourrit par d'interminables mélées lorsque la lune est pleine.

« Nagar-Têth, m'avait dit un jour Sekhmet avec solennité, un temps viendra où tu pénétreras le secret de ce médaillon que tu portes au cou et qui m'a fait te reconnaître comme étant des miens. Ce n'est pas tant son étoile qui m'a attiré que ce signe, beaucoup plus discret, gravé à son revers. Il s'agit d'une étrange croix, vois-tu, qui demeure en permanence contre ta poitrine. Tu ne songes jamais à elle, mais c'est pourtant cette croix en mouvement <sup>6</sup>, sache-le, qui imprimera en toi un non moins étrange destin. C'est pour elle et par l'étoile qui la recouvre que j'ai été mis sur ton chemin. Suis-le donc ce chemin, car je ne suis qu'une borne placée sur son bord. Seulement, mon fils, n'oublie pas une chose, un tel chemin ne t'appartient pas. Tu n'y seras jamais autre qu'un serviteur. Bien sûr, il s'en trouvera pour t'appeler "maître", je n'en doute pas. Cependant, toi, tu sauras réellement ce que ce mot signifie, le poids qu'il imprime au corps et ce qu'il exige de l'âme. Enfin, tu sauras bien qui est *le Maître*... »

« Prends ceci, Nagar » fit Tyrsa, m'extrayant ainsi de mes rêveries. Et elle me posa dans la main une galette de blé sur laquelle un poisson exhalait l'odeur des braises et des épices. « Mange, poursuivit-elle fermement, ton corps en a besoin... Sais-tu que c'est par chance que l'on m'a remis la tablette et ton sceau, il y a une semaine ? C'est pour cela que chaque jour, en surveillant les brebis, je me suis mise à te guetter sur le bord de la route. Je n'avais plus osé imaginer ton retour. Alors, pour tromper mon impatience, je me suis plu à évoquer en moi-même les images du jour où tu es parti. Il y a plus de vingt années, Nagar ! T'en souviens-tu comme moi ? Ta connaissance des plantes, des huiles et de ce qui donne la vie à nos corps s'était déjà bien étendue au-delà d'Alpu. Ta réputation avait voyagé au gré des caravanes. Qui parla de toi sur les bords du Nil ? Jamais nous ne le saurons, mais je n'oublierai pas le choc que cela nous fit lorsqu'on vint nous dire que Pharaon te demandait dans une de ses Écoles. Partir pour Thèbes, en pleine Terre Rouge ! Tu ne pouvais même pas refuser... L'ordre était si formel ! D'ailleurs, tu ne résistas pas. Tu avais juste pris ta robe bleue, celle du prêtre-instructeur que tu étais devenu, un manteau, quelques bols et ta grosse bague

d'argent ornée de ton sceau, puis tu étais parti sans attendre, poussé par je ne sais quoi. »

« Je ne le savais pas non plus, Tyrsa... »

« Alors, les mois et les années se succédèrent. De temps à autre, quelques échos de ta vie et de tes responsabilités nous parvenaient. Il y eut bien quelques feuilles de palme écrites de ta main et portant ta marque... mais c'était comme si tu t'en étais allé pour un autre monde, sans aucune promesse de retour. Nous l'avons accepté sereinement parce que nous t'aimions et nous savions aussi que tu n'étais pas de ceux qui oublient avec la distance et le temps.

Je me souviens encore de tes paroles, le matin où tu nous quittas sur le seuil de la maison. Tu avais simplement dit : “Je ne pars pas pour moi. Il y a des moments dans une vie d'homme où l'on sent qu'il faut s'en remettre à l'inconnu, parce que cet inconnu c'est l'appel d'un destin auquel on ne peut échapper. En vérité, ce n'est pas vers Pharaon que je m'en vais, c'est simplement cette lumière-là que je veux servir de mon mieux.” Et en disant ces mots, tu avais posé ton doigt sur le médaillon qui pendait à ton cou. Puis, tu te retournas doucement et tu allas rejoindre la caravane qui t'attendait au-delà des figuiers. Les premiers jours, j'ai maudit le Ciel et je le maudissais d'autant plus que je voyais bien que notre père n'était pas d'avantage en paix que moi. Pour la première fois, je compris que tout son savoir, notre savoir, était incapable d'apaiser une vraie douleur... Je compris aussi que c'était peut-être pour cela, parce que tu l'avais pressenti, parce que tu voulais aller plus loin que ce savoir, que tu étais parti si vite, déléguant toutes tes fonctions dans une unique et même journée. Seuls nos frères et quelques proches ne parurent pas éprouver de peine. À ton propre insu, tu prenais tant de place ici, toi l'enfant trouvé dont on ne savait rien ! Toi qui avais appris si rapidement au contact de Sekhmet et des prêtres, comme si tu suivais une trajectoire contre laquelle personne ne pouvait rien ! Toi aussi dont le regard parlait toujours d'un appel douloureux vers “quelque chose” d'autre ! As-tu trouvé ce que tu cherchais, Nagar ? As-tu servi ce Soleil dont tu rêvais ? »

Je rajustai mon manteau et fixai Tyrsa au plus profond d'elle-même.

« Oh oui, petite sœur, je l'ai trouvé... J'ai même tant trouvé que j'ai cru m'y perdre. J'ai tellement trouvé de chemins qui con-

duisent au Chemin et mon âme a volé si haut dans l'azur, qu'un dernier souffle est venu à me manquer... à *nous* manquer, Tyrsa ! Nous avions presque réussi, comprends-tu ? Nous avions presque réussi ! »

« Mais quoi, Nagar ? De qui, de quoi parles-tu ? »

Je jetai les restes de mon poisson dans le feu qui se mit à crépiter de plus belle, puis levai les yeux vers la voûte céleste. Cette fois, il faisait nuit noire. Au-dessus de nos têtes, c'était comme du velours et la fumée de notre campement s'y perdait en fines volutes.

Je sentis enfin mon front et mes tempes se détendre. Il régnait sur ce coin de terre une humble douceur que je n'avais pas connue depuis si longtemps que j'en avais oublié le parfum. Allais-je accepter de m'y ouvrir, puis de m'y abandonner ? Il est parfois difficile de décrisper le poing, même lorsque l'on a goûté à tous les amours et à toutes les tendresses ! Jamais on ne retient la Lumière au-dedans de soi. On l'invite, on la laisse agir à sa guise, elle visite tous nos replis, sème parfois le trouble, surtout le trouble, puis on lui dit : « Dispose de moi, tu es chez toi », mais jamais on ne la retient ! L'océan n'appartient pas à ses vagues...

Enfin, ce soir-là, cette nuit-là, en regardant mes pieds jouer avec le sable à la lueur des flammes, mon poing accepta de se décrisper au-dedans de moi. Alors, je couvris ma tête d'un carré de laine et je me mis à parler, lentement, mot après mot, perle après perle, comme un vieillard au cœur d'enfant. C'est ainsi que j'entrepris de conter à Tyrsa l'histoire de Nagar-Têth, la véritable histoire de ceux qui ont tant aimé le Soleil...

## Chapitre II

### ***Thèbes***

« Le voyage avait été long... D'abord la traversée du désert, puis l'embarquement sur un navire de Pharaon dans le vieux port d'Ur-Gheret <sup>7</sup>. Cela nous prit plusieurs semaines. Notre bateau avec son ample voile carrée frangée de bleu avait longé paisiblement la côte, puis fait halte à chaque grande cité aperçue, afin d'y pratiquer le commerce d'une importante quantité de denrées. Pour moi, tout se passa comme dans un songe. Le bercement continu des vagues me procurait la sensation de ne plus habiter totalement mon corps. Ma conscience, ainsi, se déplaça sur cette marge de la vie où l'on ne sait plus très bien qui l'on est et où l'on va. L'univers des marins et des commerçants m'était tellement étranger... En réalité, je me souviens surtout du soleil, du bleu profond des eaux et de ce bastingage de bois sur lequel je m'accoudais constamment.

J'étais sous la responsabilité de deux hommes. Le premier s'était présenté comme un notable quelque peu versé dans les affaires du Temple, quant au second, c'était un simple soldat chargé de notre sécurité. Mes compagnons n'étaient guère bavards, ce qui n'était pas pour me déplaire car j'avais besoin d'être seul avec mon âme.

Un matin, les côtes du pays de la Terre Rouge apparurent enfin et nous abandonnâmes notre navire pour une embarcation plus modeste qui s'enfonça progressivement dans le pays, à travers une zone d'abord marécageuse entre les papyrus et les jacinthes aquatiques. Il y avait là une étrange beauté à laquelle mes yeux n'étaient pas accoutumés et je sursautai à chaque fois qu'une horde de canards que nous dérangions s'envolait bruyamment au-dessus de nos têtes. Alpu me semblait déjà très loin dans ma mémoire. Tout s'était passé si vite que je ne savais plus même si j'en avais fui ou si j'avais vraiment répondu à un Appel. La remontée du Nil parut interminable et il nous fallut passer plu-

sieurs nuits sur le pont du bateau, enroulés dans nos manteaux de grosse laine.

Vint finalement le jour où, pour la première fois, je posai le pied sur la Terre de Pharaon.

C'était le soir. J'étais aux portes de Thèbes, sur un petit débarcadère où des pêcheurs à demi-nus pliaient leurs filets entre deux éclats de rire. Il y avait dans l'air une forte odeur d'encens et un jeune garçon jouait de la flûte en abandonnant ses pieds aux vaguelettes de la berge. Je n'ai pas prononcé un mot tant je vivais la magie de cet instant.

Un homme, que je n'avais pas vu arriver, se chargea de mon modeste bagage et, bien vite, on m'amena sur un large chemin d'où j'aperçus les remparts de la ville derrière les feuillages d'une palmeraie. Le ciel était couleur de feu, lorsqu'après avoir franchi une première enceinte, on me fit pénétrer dans une maison aux vastes pièces et dont la fraîcheur me procura aussitôt un grand bien-être. Cela devait être ma demeure pour la nuit et l'on viendrait m'y chercher très tôt le lendemain afin de m'introduire dans la ville et le Temple.

Deux domestiques, vêtus d'un simple pagne de lin autour des reins, se tenaient près de la fontaine qui ornait le centre de la pièce principale. On m'affirma qu'ils étaient à mes ordres et avaient la charge de mon confort. Le lendemain, ils me suivraient dans la nouvelle demeure que l'on m'attribuerait.

« Ils sont de la Maison de Mayan, me dit-on. C'est ce qu'indique cette marque que tu vois gravée sur le bracelet de métal qu'ils portent en haut du bras. »

« Mayan ? »

« C'est le maître des scribes du palais de Pharaon. C'est aussi le Vizir Majeur. Une grande autorité, Seigneur Nagar. C'est lui qui a organisé ton voyage jusqu'ici. Je te mènerai auprès de lui dès demain, ainsi qu'il me l'a ordonné. »

Sur ces mots, celui qui avait été mon compagnon de route prit immédiatement congé de moi, me laissant avec mes pensées et ma surprise. "Seigneur Nagar" !... Jamais on ne m'avait appelé ainsi. Était-ce le lieu qui voulait cela ? Je ne savais si je devais en être gêné ou honoré, mais cela me fit sourire.

Les deux domestiques me servirent alors un repas de lentilles et de fruits arrosés de vin au miel, puis je m'endormis presque immédiatement.

Ce sont les cris des chameaux qui, aux premières lueurs de l'aube, me tirèrent de mon sommeil. Le nom de Mayan vint très vite me chercher au fond de ma torpeur et je me forçai à être sur pieds en un instant, malgré mes muscles endoloris par les semaines de voyage. Pour la première fois depuis mon arrivée, je m'aperçus de la beauté de ma chambre, un lit de bois, très près du sol, incrusté de quelques verreries bleues et pourpres, des nattes et une longue fresque murale représentant une scène de pêche. Enfin, une jarre pleine d'eau trônait près de la porte qui donnait sur une terrasse. J'eus à peine le temps de faire quelques ablutions car, ainsi qu'annoncé, on ne tarda pas à venir me chercher. C'était un groupe de cinq ou six gardes armés vêtus d'un court pagne couleur de sable et d'un pectoral aux reflets d'argent.

Sans attendre, je les suivis d'un bon pas à travers une succession de jardins. Tout était d'une beauté invraisemblable. Jamais je n'avais vu semblable chose... C'était une multitude de petits vergers et de cours fleuries entre lesquels surgissaient de riches demeures. Partout, l'eau paraissait couler à flots. D'énormes dattiers poussaient sur les terrasses, mélangés aux grenadiers et à d'autres essences qui m'étaient inconnues. Les maisons elles-mêmes, bien qu'apparemment sobres, laissaient entrevoir, çà et là, de longues colonnades de pierre peinte et des jardins intérieurs regorgeant d'hibiscus. Je ne sais plus combien d'enceintes et de petits ponts nous franchîmes, ni combien de somptueuses demeures nous dûmes contourner, mais je compris à un moment que nous venions de pénétrer dans l'ultime espace, celui réservé au palais et à ses dignitaires. Je fus surpris de l'activité intense qui régnait déjà là, à une heure aussi matinale. Chaque homme et chaque femme croisés donnait la sensation d'avoir une tâche très précise à accomplir et de la réaliser dans la quiétude.

Pour mes yeux qui étaient habitués à la vie grouillante du grand marché d'Alpu, tout était merveilleusement troublant d'ordre, de paix et de beauté. Nous arrivâmes enfin au seuil d'une bâtisse plus importante que les autres. Au bas du large escalier de pierre qui invitait à y pénétrer, la statue d'un homme debout à tête de lion montait une garde impressionnante.

De colonnades en corridors couverts de fresques, je finis par me retrouver dans une vaste salle aux murs et au plafond entièrement peints. De grandes volutes de fumée odorante s'échappaient d'une vasque portée par un trépied à la base d'une

colonne. Non loin de là, j'aperçus trois hommes qui discutaient, confortablement assis sur ce qui ressemblait plus à des trônes qu'à de simples sièges. C'est vers eux que l'on me conduisit. En me voyant ainsi escorté, deux d'entre eux se levèrent, tandis que le troisième, impassible, me toisa ostensiblement des pieds à la tête. Je fis de mon mieux pour le saluer selon la coutume de notre peuple et il me signifia d'avancer un peu plus, cependant que ses interlocuteurs s'effacèrent d'eux-mêmes.

« Maître Nagar-Têth ! me lança-t-il d'une voix incroyablement assurée, as-tu fait bon voyage ? »

Impressionné par la force qui se dégageait de lui, je bredouillais que oui, que tout avait été pour le mieux et, finalement, je le remerciai de sa sollicitude.

L'homme se leva et fit quelques pas vers moi tout en congédiant mon escorte d'un geste de la main. Nous nous retrouvions seuls.

« Je suis Mayan-Hotep, poursuivit-il sur le même ton. J'ai en charge la direction du Palais et de bien d'autres choses... Mais peu important les fonctions que Pharaon m'a confiées... tu apprendras à me connaître. »

« Tu apprendras à me connaître. »... Ces quelques mots résonnèrent singulièrement en moi. J'ignorais quel sens il fallait que je leur donne.

« Approche donc, Maître Nagar... Sais-tu que ta réputation t'a précédé jusqu'ici ? Ne sois pas surpris, Pharaon a des émissaires en tous lieux. C'est lui-même qui a souhaité ta présence à Iat <sup>8</sup>. Il a pensé que le savoir ancestral de ton peuple pouvait s'ajouter au nôtre et l'enrichir. »

« Je suis bien jeune encore pour honorer une telle confiance, répondis-je, un peu embarrassé. Réellement, je ne sais... »

« N'enseignes-tu pas à des centaines d'étudiants ? Ne t'appelle-t-on pas "Maître" à ce qu'on m'a rapporté ? »

« Non, Seigneur Mayan, on ne m'appelle pas ainsi... Celui qui paraît maître aux yeux de certains demeure lui-même toujours novice aux yeux d'un grand nombre d'autres. Je ne saurais accepter un tel titre... On t'a mal renseigné. »

Mon interlocuteur se mit à sourire du coin des lèvres et ne rétorqua rien. C'est seulement à cet instant que je remarquai la majesté de sa démarche et de son habillement. En vérité, il ne portait qu'une simple et longue robe de drap blanc serrée à la

taille par un large ceinturon tissé d'or, mais celle-ci s'accordait merveilleusement avec le teint sombre de sa peau. Quant à son visage, encadré par une abondante chevelure, je n'aurais su lui donner d'âge ; la vie n'y avait, semblait-il, déposé aucune marque.

« Quoi qu'il en soit, tu es ici, Maître Nagar, reprit Mayan-Hotep. Laisse-moi te dire que, si tu sais plaire à Pharaon, ta fortune est faite et ta vie sera des plus douces parmi nous. Tu sauras communiquer ce qu'il convient à nos étudiants, j'en suis certain. Trop de modestie nuit à qui la manifeste, ne crois-tu pas ? »

Tandis qu'il prononçait ces paroles, Mayan planta ses yeux droit dans les miens comme pour en épier le moindre tressaillement de cils.

« Si tu parles d'une modestie protocolaire, je ne saurais te contredire car elle est la ruse des orgueilleux. Cependant... je ne doute pas que Pharaon et toi-même sachiez lire en moi avec justesse. Malgré le rang qu'occupe ma famille, ses membres ont toujours vécu avec simplicité. Ce n'est pas la richesse qui me soucie. »

Mayan me toisa une nouvelle fois.

« Ainsi donc, qu'est-ce qui te soucie ? »

Le ton de sa question était si direct, si brutal même, que je restai interdit un long moment.

« Eh bien, Maître Nagar ? »

« Je ne sais, fis-je assez pitoyablement. Je ne sais comment appeler cela. Je n'ai pas encore trouvé de nom... » Et, en même que j'achevai cette réponse, je me dis que je venais de perdre définitivement toute chance de me bâtir une place solide à Thèbes. Non, je n'étais pas modeste... Rester sans voix ou sans explication en pareille circonstance, c'était avant tout être stupide. Peut-être valait-il mieux repartir à Alpu et ne plus imaginer, ni désirer on ne sait quel "Appel".

« Nous mangerons ensemble tantôt, Nagar. Ce soir te conviendrait-il ? »

Ébahi par la proposition de Mayan, j'acquiesçai simplement de la tête et portai ma main sur le cœur en signe de respect. J'étais testé, c'était évident, j'en prenais maintenant conscience... mais j'ignorais jusqu'où irait ce test et ce que l'on attendait au juste de moi.

Ma première rencontre avec le Vizir Majeur s'acheva de la sorte et je fus conduit aussitôt dans des appartements contigus au



palais, assez peu éloignés de sa propre demeure. Les deux domestiques de la veille m'y attendaient déjà, ils avaient même déposé mon bagage dans ce qui serait désormais ma chambre. Comme la précédente, celle-ci donnait sur une large terrasse qui dominait fort agréablement une partie des vergers que nous avions traversés à l'aube. Le coup d'œil que l'on y avait sur Thèbes était superbe. Une bonne partie des murailles, quelques grandes demeures, des bâtiments officiels et un angle du grand Temple, tout cela s'offrait à moi d'un seul regard.

Je passai la journée en promenade solitaire à travers la haute-ville. Les richesses accumulées à l'intérieur de ses enceintes n'en finissaient pas de m'ébahir. Les maisons des dignitaires avaient parfois l'ampleur de petits villages, avec leurs propres cultures. Je remarquai que chacune d'elles était généralement entourée de plusieurs espaces comparables à des cours qui séparaient les divers secteurs du domaine. Par elles, on allait ainsi des cuisines aux écuries, puis au chenil et enfin aux quartiers des domestiques. Je me perdis souvent dans leurs dédales et c'est de cette façon que je me retrouvai au pied d'une des grandes portes qui donnaient à l'extérieur du cœur de la ville, vers les faubourgs. On m'avait bien recommandé de ne pas m'engager dans cette direction, mais j'étais beaucoup trop indépendant pour me conformer à de tels conseils. Je parcourus donc la ville du peuple avec ses ruelles enchevêtrées, ses boutiques improvisées contre les remparts et ses foules bruyantes où se mêlaient poussière et sueur. La variété des denrées que l'on trouvait sur les étals m'impressionnait. Le fleuve était toujours là, omniprésent, et de véritables cortèges d'ânes et de chameaux circulaient sans cesse, transportant de lourds fardeaux en provenance de tous les horizons de l'empire. En sortant de l'enceinte, j'avais confusément espéré des contacts au hasard des ruelles, cependant, malgré l'atmosphère de grande liberté qui régnait partout, j'eus la sensation que l'on m'évitait. C'était comme si quelque chose en moi faisait peur ou inquiétait. Certes, j'étais un étranger, une multitude de détails dont je n'avais pas conscience devait trahir mes origines... mais il me semblait que ce n'était pas tout et je regagnai ma demeure, le cœur un peu troublé.

Un domestique de Mayan m'y attendait déjà, porteur, en présent, d'une superbe robe de drap léger, couleur azur. Je crus comprendre qu'il me fallait la revêtir sans attendre, puis emboîter

le pas à l'envoyé du Vizir. C'est ainsi que je me retrouvai une nouvelle fois devant Mayan-Hotep, encore tout étourdi par les découvertes de la journée.

« Ah, te voici donc ! » lança aussitôt mon hôte, comme s'il m'avait connu depuis toujours.

Je demeurai réservé, craignant que sa familiarité ne dissimulât quelque piège visant une fois de plus à me tester. Je ne devais pas me tromper car, bien vite, son ton redevint beaucoup plus protocolaire. La pièce où nous nous trouvions, quoique majestueuse avec ses fresques bleues, était sobre. Son centre demeuraît à ciel ouvert et offrait au regard une large vasque sur l'eau de laquelle flottaient quelques fleurs fraîchement disposées.

« Prends donc place, Maître Nagar, dit cérémonieusement Mayan en m'indiquant une longue table basse chargée de mets. Ainsi, tu t'es aventuré dans la ville basse... On m'a rapporté que tu y avais même longuement flâné cet après-midi. Peux-tu me dire ce que tu trouves à ce genre d'endroit ? Cela empeste le chameau et le poisson ! »

Je sentais une nouvelle fois le regard de mon hôte qui s'enfonçait habilement en moi. Bien que je n'en eus pas envie je me forçais à sourire, puis presque à rire.

« Mais... c'est la vie, Seigneur Mayan ! Je veux connaître celle de ton peuple. S'il m'est donné de vivre ici, je veux savoir quels sont les hommes et les femmes de la Terre de Pharaon ! » « Et crois-tu que ce sont ceux-là que tu vas instruire ? C'est dans nos murs que tout se passe pour toi. Alpu est loin, sois-en certain... Sais-tu que j'aurais pu m'offenser à te voir abandonner aussi vite la demeure que je t'offre ? »

Je restai d'abord interdit, cherchant désespérément autre chose qu'une plate excuse. Puis, poussé par je ne sais quelle force insolente, je lançai une réplique, sans même songer à ses possibles conséquences.

« Seigneur, si ce palais doit signifier pour moi un emprisonnement, même doré, je te prie de me relever de ma charge. Je rejoindrai la médiocrité d'Alpu par le prochain bateau. »

« Asseyons-nous, Nagar... »

Contrairement à mes craintes, le Vizir Majeur venait de changer de ton et me poussait de la main vers un sofa de peau face à la table. J'étais troublé... C'était la première fois que Mayan-Hotep m'appelait simplement par mon nom.

« Nagar, reprit-il, parlons sérieusement. Depuis ton arrivée, je t'observe et je te fais observer. Cela te déplaît, je le sais. Cela me déplaît à moi aussi... Mais j'ai besoin, nous avons besoin de certains hommes. »

« De quelle sorte d'hommes ? » fis-je, toujours sur la défensive.

« Je ne sais pas exactement... Je n'ai pas encore trouvé de nom ! » Et, en prononçant, ces mots Mayan m'adressa un large sourire complice.

Finalement, nous nous assîmes tous deux, l'un face à l'autre, et un défilé de serviteurs s'en vint nous porter des lave-mains et verser un vin très clair dans nos coupes.

« Oui, Nagar, nous avons besoin d'hommes sur lesquels nous puissions nous appuyer... pas de courtisans, ni de prêtres recherchant les honneurs. Je crois ne pas m'être trompé en te faisant venir ici... Pourtant, sache-le, s'il s'avérait que je m'aperçoive malgré tout d'une méprise en ce qui te concerne, c'est effectivement dans le premier bateau pour Ur-Gheret que tu embarquerais. Ne déçois pas nos attentes. »

Je hochai de la tête en signe d'acquiescement à cette vision des choses.

« Quelles attentes ? Puis-je espérer savoir ce que vous voulez de moi au juste ? »

« Nous ne voulons rien de toi... Ce qui se passe aujourd'hui sur la Terre de Pharaon n'a rien à voir avec une volonté. Nous avons une attente... Comprends-tu la différence ? Il y a des choses que l'on n'invente pas, que l'on n'impose pas et que l'on ne décrète pas. C'est du genre d'homme qui comprend cela dont nous avons besoin. »

« Et... quelles sont ces choses ? »

« Toutes celles qui partent de là et s'en reviennent là ! répondit Mayan, en posant ostensiblement sa main grande ouverte au creux de sa poitrine. L'âme de notre pays étouffe, poursuivit-il, et, avec elle, c'est l'âme du monde qui est en grand danger. On ne respire plus l'air du soleil, Nagar, l'as-tu remarqué ? Je suis scribe avant tout, vois-tu, et je connais les scribes... Je sais ce dont je parle. Nous ne savons plus faire que graver... même ce qui ne peut l'être. Et lorsqu'il n'y a plus de pierre pour graver, nous en fabriquons. Un cœur, cela se durcit à volonté, cela se pétrifie, n'est-ce pas ? »

« Je crains de ne pas pleinement te comprendre, Seigneur Mayan. Si tu trouves que le cœur des hommes de la Terre Rouge se durcit, en quoi, moi, un étranger, puis-je t'être utile ? »

« Toi, un étranger, Nagar-Têth, oui. Mais sais-tu ce qu'est réellement un étranger ? Pour Pharaon et moi-même, ce n'est pas celui qui vient d'une autre contrée. C'est seulement celui qui ne parle pas la langue de l'humanité. Et la langue de l'humanité... c'est celle de la paix du cœur. »

C'était la première fois que j'entendais un semblable langage, aussi simple, aussi clair. Certes, Sekhmet, mon père, parlait d'amour et de paix. Moi-même, j'étais censé enseigner cela au Temple d'Alpu, mais Mayan avait raison, nous répétions toujours les mêmes paroles gravées sur des tablettes.

« En quoi puis-je pourtant être utile ? repris-je. Tu ne me connais guère. Je sais le langage des étoiles, des plantes et des corps, mais j'ignore pourtant encore ce dont mon cœur est fait, je ne sais s'il est vraiment capable de parler aux autres et de les toucher... »

« Ce n'est pas ce l'on m'a rapporté. Et puis... Pharaon et moi aimons parier... Alors, disons que nous engageons un pari sur quelques hommes et quelques femmes dont le nombre doit grossir si nous refusons de nous dessécher. Tu dis comprendre le langage des étoiles, des plantes et des corps, mais ce langage-là fait précisément partie du langage de l'humanité. Ici, nous ne te demanderons pas simplement de savoir le lire, mais d'être capable de le traduire... de toutes les façons possibles, avec ton âme, avec ton corps... avec ta chair si besoin est ! Comprends-tu maintenant ? »

Je commençais à comprendre, en effet. Mayan ne pouvait être plus limpide.

« Laisse-moi te dire encore, continua-t-il en se servant un bon morceau de poisson séché, j'ai aimé que tu sortes de nos enceintes. J'apprécie la rusticité que tu parviens encore à montrer dans tes manières. Ne perds pas cela à notre contact. C'est un bien précieux dont je crains, parfois moi-même, d'oublier la saveur et les propriétés. Tu respirez librement, Nagar, c'est cet art-là que Pharaon va te demander d'enseigner. Le reste sera... un prétexte.

Il se pourrait que nous soyons à l'aube d'un grand changement. Si tu lis dans le ciel, tu sais fort bien qu'il y a des signes qui ne trompent pas et que nous sommes parfois poussés par des

vents auxquels il faut accepter de se mêler pour ne pas se perdre. Ceux qui sont nés avec eux et par eux ne peuvent pas même leur résister car la métamorphose est inscrite inexorablement dans leurs veines. En sortant des enceintes de Iat, tu as fait ce que j'espérais et plus vite que je ne l'espérais. Bientôt, ce sont les enceintes de notre pensée qu'il faudra franchir. Celles-là, tu le conçois bien, sont beaucoup plus hautes et épaisses. On ignore presque tout de l'immense fleuve qui coule derrière elles. Peut-être, d'ailleurs, est-ce un torrent capable de tout emporter sur son passage. Si tu comprends ce que je pressens, tu as le droit d'avoir peur, Nagar. Tu es tout sauf prisonnier ici... Dans tous les cas, tu n'auras que la prison que tu te créeras. »

Bien que trouvant quelque écho en moi, les paroles de Mayan demeuraient toujours assez énigmatiques. Je sentais que mon hôte ne désirait pas encore s'aventurer trop loin. Ma curiosité était néanmoins stimulée.

« Peur de quoi ? » demandai-je.

« Peur de toi. Peur de l'exigence qui va se lever au-dedans de notre cœur... »

« Le torrent qui peut tout dévaster ? »

« Ou le fleuve qui va s'élargissant... Nul ne sait. Là aussi Pharaon et moi avons engagé les paris ! »

La réflexion de Mayan déclencha entre nous un grand éclat de rire. Désormais, nous cessions de nous observer mutuellement. Nous entreprîmes donc le repas sur un ton beaucoup plus léger, chacun faisant davantage connaissance avec l'autre. Je lui contai ma vie et lui m'offrit en retour quelques bribes de la sienne.

Le tout puissant Aménophis, troisième du nom, dieu incarné sur la Terre Rouge, l'avait remarqué parmi les scribes royaux, dès ses jeunes années. Très vite, il l'avait pris en affection et lui avait fait gravir les plus grands échelons de l'empire, au détriment de toutes les règles de la hiérarchie. Naturellement, cela avait généré des inimitiés dont Mayan était conscient et dont a priori il se méfiait beaucoup. Je compris tout de suite que mon hôte n'était pas homme de pouvoir, bien qu'il en disposât de beaucoup. Il me sembla que son âme avait fait le tour de ce genre de choses et de leurs pièges depuis fort longtemps. Il était donc homme à user de son autorité naturelle, mais certes pas à en abuser... Et de l'autorité, Mayan-Hotep en avait ! Les mots qui sortaient de sa

bouche paraissaient tous teintés d'une couleur et d'une intensité qui ne pouvaient laisser indifférents.

À plusieurs reprises au cours de la soirée, Mayan avait annoncé : « Pharaon pose des bases et j'ai résolu de l'aider, quoi qu'il advienne. » Il avait répété cela avec une solennité et une détermination qui pouvaient faire peur et qui contrastaient surtout avec le ton détendu et parfois familier qu'il avait souhaité donner au repas. Ce double aspect de la personnalité du Vizir Majeur ne m'échappa point et me poussa à la prudence, en dépit de l'estime que j'eus très rapidement envie de lui porter. Pour moi, qui étais d'un naturel assez réservé et sans doute excessivement grave, cette résolution fut chose aisée.

Quoi qu'il en fût, et peut-être à cause de cette réserve, Mayan-Hotep sembla me prendre en affection. Ma "rusticité", selon l'expression qu'il avait utilisée, devait être de son goût et même servir le grand changement, le "Plan" évoqué à plusieurs reprises. En ce qui me concernait, cette confuse sensation de lui servir acheva de me renforcer dans ma prudence et me fit même devenir méfiant au fil des semaines.

À l'issue de cette première journée et de la rencontre avec Mayan, ma vie à Thèbes s'organisa donc peu à peu. Je pris pleinement possession de ma confortable demeure et on m'installa dans mes fonctions d'enseignant à l'École des prêtres-thérapeutes du grand Temple de la cité. L'intensité du travail qui m'attendait m'aida, plus rapidement que je ne le pensais, à planter mes racines dans mon nouveau pays. Néanmoins, je me balançais souvent entre l'exaltation et la tristesse, ne pouvant empêcher les images de mon passé à Alpu de remonter par vagues sur les plages de ma conscience.

Plus je connaissais la ville de Thèbes, plus celle-ci me paraissait somptueuse. C'était réellement la "cité aux cent portes", ouverte à tous et à tous les échanges, tant et si bien que les paroles un peu amères de Mayan me semblèrent vite excessives.

De son côté, le Vizir Majeur continua de me recevoir régulièrement afin de me faire part des objectifs et des impératifs de ma fonction. J'avais environ deux cents étudiants en charge. Tous avaient déjà une formation de lettrés et la plupart souhaitaient se destiner à des pratiques médicales. On attendait de moi que je les enseigne, que je les teste et que je les sélectionne de façon très rigoureuse. On me laissa faire à ma guise pendant plusieurs se-

maines, puis Mayan s'arrangea fort habilement pour que nous nous retrouvions seuls dans un jardin sans que cela eût l'air d'un rendez-vous organisé par lui.

« Nagar, me dit-il du ton le plus amical qui soit, voilà bientôt deux lunaisons que tu enseignes ici et j'avoue que les échos que j'ai de tes cours te font honneur. On semble beaucoup louer, non seulement tes connaissances, mais aussi ta patience dans l'art de communiquer. Tu es, de toute évidence, un très habile professeur. Cependant... cependant, ce n'est pas ce que nous attendons de toi. »

La phrase était tombée comme un couperet et j'étais piqué au vif.

« Que dois-je comprendre ? » répondis-je, en me redressant un peu vexé.

Mayan rajusta tranquillement le traditionnel turban de voile blanc qu'il portait souvent, puis me prit par le bras tout en marchant.

« Nagar, ce que j'ai à te dire est pour moi de la plus grande importance. Dans quelque temps, tu en comprendras bien davantage le sens. En effet, ce n'est pas de professeurs dont nous avons besoin ici, mais d'instructeurs... Professer, me semble-t-il, ce n'est pas instruire... car instruire, c'est induire la construction. Ta tâche, Nagar, est d'aider à la construction d'hommes... je veux dire au polissage d'âmes qui habitent dans des corps d'hommes. Pardonne-moi de te parler aussi crûment mais, jusqu'ici, tu n'as fait que professer, c'est-à-dire communiquer ce que tu as cru avoir toi-même digéré. Saisis-tu la différence ? »

J'étais, il m'en souvient encore, réellement touché dans ma fierté. Pourtant, quelque chose dans les paroles de Mayan résonnait en moi avec justesse et j'étais bien décidé à pénétrer sa pensée.

« Il me semble... répondis-je, en m'asseyant sous un groupe de palmiers. Mais j'aimerais que tu m'en dises un peu plus. »

« Une partie des étudiants que nous t'avons confiés, Nagar, sont les futurs maîtres de cet empire. Pharaon ne veut pas que ses instructeurs en fassent des notables à la conscience tranquille. Sa terre, la Terre du monde, n'en peut plus de prêtres-scribes-thérapeutes baignant dans l'orgueil de leurs fonctions. Je ne peux croire que ton âme se plaise à sculpter de futures statues de pierre, des mécaniques à répéter les lourdeurs passées. »

Le sable était chaud et sa chaleur qui paraissait vouloir se frayer un chemin jusqu'au creux de ma poitrine, fut sans doute l'instrument qui m'ouvrit pleinement aux paroles de Mayan.

Instruire et non pas enseigner... Oui, je comprenais le sens de tout cela. C'était comme si une porte s'entrebâillait en moi que j'avais toujours connue, sans jamais m'apercevoir qu'il m'appartenait de la pousser.

« Je sais maintenant pourquoi je suis venu ici. » répondis-je simplement à Mayan, en signe de compréhension.

« Non, Nagar, non, je ne pense pas que tu le saches. Ni moi-même, ni Pharaon ne le savons d'ailleurs exactement. Nous devenons seulement, du fond de notre âme, ce qu'il ne faut plus... Absolument plus. Pour le reste, nous devons avancer entre ciel et terre parce que, là où nous allons, personne encore en ce monde ne s'est encore aventuré... Nous allons dépasser les dieux. »

Pour la première fois, je vis que le front de Mayan-Hotep se plissait. Mon interlocuteur ne me regardait pas mais, de toute évidence, il guettait ma réaction. J'avoue qu'elle fut lente à venir car, ce qui aurait dû être perçu comme une parole blasphématoire, ne trouva étrangement pas en moi matière à me faire sursauter.

« Dépasser les dieux... Oui, repris-je enfin, oui, j'y ai déjà songé... Confusément, bien sûr, mais ce parfum-là, ce rêve-là porte un nom que moi-même j'essaie de me remémorer depuis toujours... comme si j'avais déjà frôlé sa réalité. »

Mayan se leva d'un bond, faisant ainsi fuir un renard des sables qui s'était tapi sous un laurier, non loin de nous.

« Toi aussi ! s'écria-t-il. Ainsi, toi aussi tu perçois cela ! »

« Je ne sais... mais je n'ai jamais ressenti une telle considération comme une hérésie... sans jamais, non plus, avoir songé à en parler à quiconque. C'est un peu dans mon jardin secret que tu viens de pénétrer, Seigneur Mayan ! »

Cette fois, toute ma méfiance venait de tomber d'un seul bloc. Je percevais au fond de mon être la même fibre enthousiaste que lorsque Pharaon m'avait fait quérir chez Sekhmet.

« Oui ! m'exclamai-je en me levant également, on nous a enseigné les dieux et nous les enseignons à notre tour à ceux qui nous suivent. Ils changent parfois de noms selon la terre où nous naissons et vivons, mais là n'est pas le problème. Le problème... c'est que les dieux sont comme nous ! Oui, j'ai toujours vu claire-



ment qu'ils étaient comme nous ! Ils ont des désirs, des envies, des besoins, des plaisirs, des colères aussi.

Nous les honorons comme s'ils avaient faim de lentilles et de pois chiches, nous leur offrons notre meilleur vin, nos plus belles plantes aromatiques afin d'obtenir leurs faveurs. Mais quelle différence y a-t-il ? Est-ce seulement parce qu'ils manient le feu et le vent qu'ils sont les dieux, ou sont-ils les dieux parce qu'ils nous déchargent de nos impuissances ? »

Mayan se mit à sourire devant ma soudaine fougue. Il rajusta les plis de sa robe, puis me montra sa main droite sur un doigt de laquelle était enfilée une énorme bague taillée dans un seul morceau de turquoise.

« Vois-tu ce bijou, Nagar-Têth ? Il est le symbole de ma fonction. C'est Pharaon lui-même qui m'en a fait présent. Jusqu'à il y a peu de temps, j'aurais préféré périr plutôt que de m'en séparer. C'était mon orgueil, un orgueil pétrifié comme tu le vois. Cette bague faisait de moi une statue à laquelle on ne touche pas. Un jour, elle s'est mise à me blesser le doigt... comme cela, sans que j'en comprenne la raison. Alors, après des mois de résistance, je l'ai enfin ôtée, ce que Pharaon remarqua immédiatement.

” Tiens donc, Mayan, me fit-il, tu t'es libéré de moi ?” Je me perdis en excuses, craignant de l'avoir offensé. Pourtant, il n'en était rien à ses yeux.

” J'attendais ce jour, continua-t-il, ce jour où tu ferais un pas, même timide, vers ton allégeance.”

Ne comprenant pas le sens de ses paroles, je proclamai ma soumission et me confondis une nouvelle fois en excuses.

” Allons, Mayan-Hotep, reprit-il en riant, ne me dis pas que toi aussi tu as une âme d'esclave ! Qu'est-ce que cette bague sinon une occasion que tu as de grandir ? Si ta sécurité et ta force se logent en elle, quelle sorte d'homme ai-je donc à mes côtés ? Si elle est ton orgueil et ta tranquillité, quel Vizir ai-je nommé en ta personne ? Je cherche en toi celui qui est en état d'éveil permanent, Mayan, celui qui ne se réfugie jamais au sein de sa fonction et qui accepte de voyager de l'autre côté de ses peurs... Je cherche l'homme qui se cherche et se trouve... au-delà des dieux.”

C'est à partir de cet échange-là, vois-tu, que tout commença à se modifier. Non seulement entre Pharaon et moi, mais aussi ici, à Thèbes, afin que le Plan se structure. Comme tu le remarques, je porte à nouveau cette bague, mais celle-ci ne me raconte plus la

même histoire. Elle me parle de mon cœur d'homme et de l'audace qu'il doit déployer pour que vienne réellement ce qui doit s'en venir.

Le soleil à son zénith nous força à chercher un peu de fraîcheur et nous longeâmes les remparts à travers les vergers afin de nous rapprocher d'un grand puits que nous connaissions, près d'un silo à blé. Comme la plupart des puits, c'était un énorme bassin circulaire à l'intérieur duquel on descendait par un escalier de briques jusque dans la profondeur et l'humidité du sol. Un groupe de femmes se trouvait là, effectuant nonchalamment des allées-et-venues entre les habitations et les cultures. Certaines remplissaient d'interminables séries de jarres dont quelques hommes chargeaient des ânes. À quelques enjambées, sous un appentis, une dizaine de très jeunes filles tressaient des colliers de fleurs qui serviraient le soir-même pour orner les statues du Temple. Entre leurs mains, c'était une mélodie toute blanche et orangée qui se jouait délicatement. J'aimais ce spectacle, il me rappelait ceux de ma jeunesse à Alpu, en ce temps où j'étais simplement chargé de laver et de décorer un autel près d'un immense lion ailé. Cela sentait bon le jasmin et les résines précieuses.

Mayan proposa que nous nous asseyions là. Nous parlions la langue des lettrés, celle qui était commune à l'empire de Pharaon, aussi, nul parmi le peuple, ne pouvait-il commettre d'indiscrétion.

« Ainsi, tu doutes toi-même des dieux ! » me lança malicieusement le Vizir Majeur.

« Ce n'est pas cela, dis-je... pas exactement. Je sais fort bien que tout vit en ce monde. Je ne le nie pas, je le clame d'ailleurs haut et fort à mes étudiants. Je sais bien que tout est divinité parce que tout est habité par une conscience, parce que tout parle une langue et joue à l'intérieur même de nos vies. Je crois du fond de mon âme que le vent est une présence, que la roche que l'on sculpte a son propre regard sur nous et que l'on se doit de la respecter. Je crois que la lune et le soleil savent s'exprimer à travers les animaux et qu'il faut juste accepter de leur prêter l'oreille. Je crois enfin en la réalité et en la puissance des Neters <sup>9</sup>. Mille fois, j'ai touché le feu qui les habite... Il m'a brûlé et m'a nourri parce que je ne l'ai pas nié, mais vois-tu, Seigneur Mayan, je crois aussi en ces dieux que nous pouvons oser être. »

« Certains prêtres te feraient ôter la vie pour ces dernières paroles, Nagar. En as-tu conscience ? »

« Réellement ? dis-je, interloqué. Je nous croyais plus libres sur la Terre de Pharaon. Jusque sur les bords de l'Euphrate, on clame sa tolérance et son équanimité... »

« T'ai-je parlé de Pharaon ? Apprends à faire la différence entre sa pensée et les ambitions des intrigants de Thèbes et de tous ses temples, sur l'autre rive. Les prêtres sont légion parmi eux. En affirmant bien haut ce que tu viens de me confier, c'est eux que tu attaques et ta vie que tu mets inutilement en danger... Depuis que le Plan s'échafaude, vois-tu, une bonne partie du Collège sacerdotal se montre manifestement hostile à Pharaon. C'est une situation que nous n'avions encore jamais connue ici, de mémoire d'homme. »

Je finissais par être quelque peu agacé d'entendre une nouvelle fois parler d'un Plan dont il m'était seulement permis de deviner quelques bribes, au gré des conversations.

« Ne peux-tu enfin m'en dire davantage sur ce projet auquel je participe, sans trop savoir comment, ni pourquoi ? » demandai-je, avec un ton de liberté dans la voix qui dut surprendre Mayan.

« Le divin Aménophis le fera lui-même lorsqu'il le jugera utile, ne t'en soucie pas. Pour l'instant, n'oublie pas que tu es en quelque sorte en apprentissage ici, toi également. »

« On me teste encore, n'est-ce pas ? » répliquai-je, en affectant un air amusé.

« Non, Nagar, on ne te teste plus. C'est toi-même qui va commencer à te tester. Tu te demanderas bientôt si tu as la confiance qu'il convient pour suivre le mouvement... »

« Je crois déjà l'avoir... »

« Alors, si tu as la force de l'accompagner ! Pharaon ne partage pas son pouvoir... mais il veut faire goûter à la puissance, celle dont doit hériter nécessairement tout homme et toute femme. C'est une force face à laquelle chacun abdique généralement, par peur, par paresse et par confort. Même le plus humble des fel-lahs <sup>10</sup>, celui qui ne possède que son pagne, cherche à protéger son confort en permettant aux prêtres et aux dignitaires de ne surtout rien bouger sous le soleil. C'est cet état de fait que Pharaon veut secouer... parce que les eaux du Nil ont changé. Elles sont devenues comme un perfide narcotique pour les uns et un terrifiant poison pour les autres. »

« Le Plan parle d'une profonde réforme de cet empire, n'est-ce pas ? »

« Oh, non, pas une réforme ! Bien plus que cela ! Nous ne voulons pas changer les lois... mais mener la Terre Rouge vers *la* Loi. »

Les semaines continuèrent de s'écouler... Mon emploi du temps était simple, presque rituel. À vrai dire, je m'appliquais tellement à ma tâche que le soleil rougissait souvent à l'horizon lorsque je regagnais ma demeure. Les promenades dans les jardins furent ainsi ma seule récréation pendant les premiers mois de ma vie à Thèbes. À plusieurs reprises, on m'invita à des festivités organisées par des dignitaires de la Cour. J'y fis seulement quelques brèves apparitions, par courtoisie et aussi par curiosité. La vie du Palais n'était pas réellement de nature à me mettre à l'aise. En étranger issu d'une lointaine province, je me sentais gauche parmi la foule des courtisans et des notables très soucieux d'étaler ostensiblement leurs richesses.

Je fis néanmoins deux rencontres qui marquèrent mon existence en la rendant moins solitaire et plus joyeuse. La première fut avec un homme de petite taille et au teint très sombre. Il s'appelait Amèse et avait les fonctions de scribe royal et de premier Intendant du Palais. En dépit de ces titres, il m'apparut tout de suite comme un être d'une grande simplicité et d'une totale droiture. C'est lui qui vint vers moi, lors de ma première apparition en public et qui me présenta l'un de ses proches, du nom de Sinuhé. Sinuhé était médecin à la Cour. Aussi proche de Pharaon que pouvait l'être Mayan-Hotep, c'était, de toute évidence, un homme bon et aussi d'une grande érudition.

La passion que nous manifestions tous deux pour le corps humain et ses subtils rouages créa aussitôt un beau terrain d'entente entre nous. Au fil des mois, nous prîmes donc l'habitude de nous rencontrer régulièrement. Notre lieu favori était une vaste salle appartenant au domaine du Temple et où il était possible de se détendre, tout en prenant quelque boisson. Entre les sofas, de larges corbeilles regorgeant de fruits s'offraient en permanence aux résidents du palais tandis que des harpistes se relayaient continuellement. Lorsque la nuit tombait et qu'une foule de serviteurs allumaient un peu partout de gros flambeaux, j'aimais me promener là, devisant entre les colonnades avec lui. Celui-ci paraissait étranger aux préoccupations de Mayan et nos

échanges portaient essentiellement sur ce que nos origines respectives nous avaient appris dans l'art des thérapies.

Hormis les heures où j'enseignais, j'avais peu de contact avec les étudiants qui m'étaient confiés. Leur vie semblait réellement confinée dans un domaine très précis de la cité du fait de leur existence quasi monacale. Comme les salles de cours étaient attenantes à un temple à l'intérieur de la dernière ligne d'enceintes, cela achevait de donner à leurs études un caractère indubitablement sacré. Je n'aurais d'ailleurs pu concevoir les choses autrement.

Dans l'approche du corps humain que j'étais chargé de véhiculer, un principe divin habitait la plus infime des parcelles de l'organisme. Ce principe la dotait d'une mémoire et d'une capacité de perfectionnement ou de régénération pratiquement illimitée. J'enseignais surtout le fait que le corps ne représentait que le dernier maillon d'une longue chaîne de vie qui prenait ses racines dans l'invisible. Intervenir sur lui présupposait, par conséquent, une connaissance de ce que nous appelions "le monde des Essences", un monde peuplé de lumières, de sons, ainsi que d'une multitude de formes de conscience.

Sans mes contacts répétés avec Mayan, mon existence aurait sans doute pu s'écouler ainsi, assez paisiblement, dans un contexte, de toute évidence, plus gratifiant que celui d'Alpu. Mais était-ce bien pour cela que j'avais accompli un tel voyage et mis en sommeil les attaches de mon cœur ? Mon âme rêvait toujours d'accoster à d'autres rivages...

Un événement survint lors de la septième lunaison suivant mon arrivée à Thèbes et qui allait définitivement bouleverser le cours de ma vie. Un garde armé m'attendait à l'aube sur le seuil de ma demeure. On me demandait de toute urgence au palais.

## Chapitre III

### *Le vol de l'ibis*

« Ainsi, c'est toi que l'on nomme Nagar-Têth ! » L'homme au crâne rasé qui me lançait ces mots, tout en m'observant de pieds en cap, avait le front ceint d'un fin diadème d'or en forme de cobra. Il devait avoir une cinquantaine d'années et caressait de la main gauche son large pectoral incrusté de corail. Les pans de sa robe blanche, qui étaient du drap le plus fin qui soit, laissaient entrevoir des pieds d'une extrême finesse chaussés dans des entrelacs de cuir et d'or. Mayan, que j'aperçus du coin de l'œil devant une tenture, dans un angle de la pièce, me fit signe de poser genoux à terre. Je m'exécutai sans tarder et adressai un léger sourire en direction de l'homme qui m'avait interpellé.

« Je vois que tes manières ne sont toujours guère celles du Palais, continua celui-ci. Depuis combien de temps es-tu maintenant à Iat ? »

« Plus d'une demi-année... »

« Lève-toi donc, Maître Nagar. Ainsi, déjà plus d'une demi-année ! Et... dis-moi, qu'as-tu appris à notre contact ? » Désorienté par la question, je sentis mes yeux s'écarter, malgré le contrôle sur ma personne que je me jurais d'observer depuis mon arrivée à Thèbes.

« Je... Je crois que j'ai surtout commencé à désapprendre. » fis-je enfin, sans trop savoir pourquoi, mais avec la plus parfaite bonne foi.

Les yeux rivés sur mon interlocuteur impassible, je devinai la silhouette de Mayan se rapprochant de moi.

« Ainsi, ma Terre lave-t-elle ta mémoire ? » reprit l'homme au diadème, en pesant sur chacun de ses mots.

« Pas exactement, dis-je, je crois plutôt qu'elle me lave de mes souvenirs et ravive au contraire ma mémoire... »

En même temps que cette réponse sortait spontanément de ma bouche, je sentis mon sang se glacer. L'avais-je bien entendu

dire *ma* Terre ? Mais je n'avais pas le loisir de réfléchir à la situation, une nouvelle question tombait.

« Et... quelle sorte de mémoire est la tienne ? »

Sans malice, comme si j'étais guidé par une force extérieure à moi, il me revint à la conscience un songe que je faisais fréquemment et dont je m'étais déjà ouvert à Mayan.

« Je rêve souvent d'un temple dont je gravis les marches, fis-je. Ses lourdes portes de bois incrustées d'or s'écartent à mon arrivée et, derrière elles, surgit soudain un immense soleil brillant de tous ses feux. Je viens alors à manquer d'air et je me réveille avec le besoin irrésistible d'aller contempler les étoiles. C'est cela qui emplit maintenant ma mémoire. »

Tandis que j'achevais de prononcer ces quelques mots, je me rendis compte que je venais d'ouvrir le plus intime de mon âme à un homme que je ne connaissais pas l'instant auparavant. Je tentai de me ressaisir, mais les paroles entendues ne me quittaient pas. « Ainsi, *ma* Terre lave-t-elle ta mémoire... » Quel homme, autre que Pharaon lui-même, pouvait-il se permettre de dire *ma* Terre ? Mon sang continuait de se figer dans mes veines et je n'y pouvais toujours rien. J'aurais voulu saisir pleinement les traits de son visage, y lire peut-être ce que j'avais essayé d'imaginer pendant des années, cependant, mon regard était invariablement attiré par la beauté de ses pieds et je remarquai, sur chacune de ses sandales, le même cobra d'or que celui qui ornait son front.

« Le souhaites-tu toujours ? » demanda paisiblement Mayan à mon interlocuteur.

Il n'y eut pas de réponse verbale, mais je perçus un hochement de tête.

Sans que je sache quelle attitude adopter, je vis alors Mayan se diriger vers un disque de métal suspendu entre deux colonnes et le faire résonner fortement à l'aide d'un maillet au long manche d'ivoire.

Aussitôt, deux gardes apparurent, suivis bientôt d'un homme dont la tête et les épaules couvertes d'une peau de lion disaient sa condition de prêtre.

« Quelle sorte d'être es-tu, Nagar-Têth ? Es-tu de ceux que je cherche ? Que sais-tu de toi-même ? Aimes-tu aimer ? » Les questions fusaient dans la bouche de l'homme au diadème. Je ne savais par laquelle commencer à répondre, ni même si on attendait

de moi une vraie réponse. Mayan ne m'aidait pas. Il me vint jusqu'à l'idée qu'il s'amusait de cette situation et du mystère que l'on s'ingéniait à cultiver autour de moi.

« J'aime aimer, me résolus-je finalement à répondre, réalisant en même temps que je n'avais pas envie que quiconque puisse en douter. Cela je le sais. »

« Et... qu'est-ce qui te permet de le dire ? Que sais-tu de l'amour et comment sais-tu que c'est de l'amour ? »

« C'est de l'amour si je sens pouvoir donner ma vie pour ce qui le suscite » répliquai-je, en reprenant un peu d'assurance.

« On peut donner sa vie pour une idée... L'amour est-il une idée ? »

« Je crois avoir une idée de l'amour... »

« Mais ce n'est pas *une* idée, ni même *ton* idée de l'amour qui m'intéresse, comprends-tu ? Tu vas suivre ces hommes, Nagartêth... Va ! »

L'homme au diadème esquissa un geste de la main et les deux gardes vinrent se placer à bonne distance de chaque côté de moi, tandis que le prêtre, dont le visage était étrangement anguleux, déposa assez solennellement dans mes mains une tresse faite d'épis de blé.

Sans savoir où était passé Mayan, je me retrouvai bientôt, sans autre explication, en train de marcher dans un long et étroit corridor. Devant moi, je ne percevais, à la lueur des flambeaux, que la majestueuse peau de lion du prêtre. Nous cheminâmes assez longtemps dans ce qui finit par ressembler à un dédale de couloirs s'enfonçant, de façon de plus en plus abrupte, dans le sol. La richesse des bas-reliefs creusés dans les murailles m'éblouissait, tout en prenant vie sous la lumière dansante des torches. Certains de leurs motifs, qui étaient couverts d'huile, avaient manifestement fait l'objet d'un culte récent.

Enfin, nous arrivâmes à l'entrée d'une toute petite pièce de forme carrée et au plafond extraordinairement haut. Un trou rectangulaire creusé dans le sol et qui semblait de la longueur d'un homme en occupait le centre, tandis qu'une dalle reposait contre un des murs. De grises volutes d'encens s'échappaient de là et rendaient l'air presque irrespirable.

« Nous y voici, annonça le prêtre d'une voix rauque. Voilà la demeure que Pharaon t'a choisie. »



Je restai interdit, me demandant quel était le sens de ces paroles. Avais-je déplu ? M'emprisonnait-on là pour je ne savais quel motif ? À moins que ce ne fût une plaisanterie ou un test ultime et douteux pour m'éprouver... Je regardai l'homme à la peau de lion, il ne riait pas et commençait même à se badigeonner le visage avec un peu de cendre. Son torse, nu jusqu'à la taille, ruisselait de sueur. Dès qu'il eût terminé et sans que je parvinsse à lui poser une seule question, il me demanda, d'un ton grave, de me dévêtir. Je pressentis alors une sorte de cérémonie à laquelle je n'étais pas accoutumé et m'exécutai. Sans attendre davantage, il m'aspergea le corps avec l'eau odorante d'un petit récipient de bronze, puis traça un signe étrange avec de la terre ocre au niveau de mon cœur. Enfin, dans une cupule identique à celle qui avait servi à l'eau lustrale, il me tendit un breuvage qui, à la lueur de la torche, avait la couleur du rubis. Je pensais à quelque vin additionné d'aromates.

Sur ce, le prêtre congédia énergiquement les deux gardes, prit lui-même un flambeau en main et me pria de boire la coupe d'un trait.

« C'est sa volonté, ajouta-t-il simplement à voix basse. Bois et allonge-toi dans cette barque. »

« Cette barque ? »

« Oui, mon fils, cette barque. Ton destin est de naviguer. Pharaon le veut. »

Ces paroles tombèrent sur moi comme une sentence. Je ne pouvais que me réfugier au plus profond de ma confiance... tout en me demandant, par quelle stupidité de ma part, je n'avais pas immédiatement compris face à qui j'avais été introduit.

Je bus d'un trait le breuvage au goût terriblement amer et m'allongeai sans dire un mot dans le trou du sol. Au bout de quelques instants, il me sembla que mes poumons brûlaient alors que mes membres se glaçaient et se rigidifiaient.

Cependant, tenant toujours son flambeau à la main, le prêtre avait débuté un chant au rythme inaccoutumé. Étrangement, aucune inquiétude ne m'habitait. Était-ce la boisson qui m'anesthésiait ainsi ? Je n'aurais su le dire. Au moins, ne m'ôtait-elle pas la conscience, car je me trouvai rapidement dans un état de lucidité jusqu'alors inconnu de moi.

Soudain, le prêtre cessa sa psalmodie, jeta je ne sais quelle substance poudreuse sur moi et j'entendis un bruit de pas dans le

couloir. Je compris que c'était à nouveau les gardes et que l'on venait poser la dalle sur moi. J'allais être enterré vivant dans une salle souterraine du palais !

Je n'eus pas même le temps de réagir et de me révolter. Le bruit sourd de la pierre que l'on posait sur mon tombeau vint s'écraser sur tout mon être. Une panique sans nom s'empara alors de moi. Non pas à cause de la noirceur poisseuse dans laquelle j'étais brutalement plongé, non pas à cause de la dalle de pierre, mais parce que je me sentais dans l'impossibilité soudaine de faire le moindre geste. Mes membres étaient paralysés, rigides et glacés comme le marbre, et cela distillait en moi un goût de mort insupportable. Peut-être ai-je hurlé ? Je ne le sais plus... Je me souviens seulement que ma respiration, d'abord haletante, devint rapidement presque inexistante, pour se suspendre enfin totalement. Ma poitrine s'était figée et me faisait plonger plus avant dans les ténèbres intérieures. J'avoue que je connus l'horreur. Plus rien n'avait de sens, surtout pas ce que j'avais appris, ce que je croyais savoir et qui ne présentait guère plus d'importance que l'écume de la mer. Tout en moi mourait et c'était d'autant plus terrible que je n'avais pas même la possibilité de lever le poing pour dire ma révolte et mon écoëurement. Tout mourait, sauf ma conscience. Que n'aurais-je pas donné pour qu'elle aussi s'endormît ! Mais au contraire, elle grandissait, se gonflait, s'expansait à n'en plus finir... comme pour que je jouisse mieux de ma terreur. La perception de mon corps s'était définitivement enfuie. Je me réduisais à être une âme ayant peur d'elle-même, une âme qui ne se connaissait pas. Oui, c'était bien cela... je me rendais compte, avec panique, que je ne connaissais rien de moi. Je ne savais absolument rien de ce "je" qui pensait, parlait, souffrait et aimait... Aimer... Que cela voulait-il dire au juste, d'ailleurs ? Pharaon avait bien raison !

Néanmoins, au fond de mon chaos, je pris progressivement conscience que mes réflexions s'organisaient et que mes pensées étaient toujours réellement des pensées. Mon corps n'était plus leur prison. Elles existaient sans lui, elles se dilataient et semblaient vouloir me dire : « Mais regarde, nous sommes toi, tu n'es rien d'autre que nous... Teinte-nous de toutes les beautés du monde et tu seras la beauté du monde. » Une vague de paix s'abattit soudain sur moi, chaude et enveloppante. Elle peuplait mon néant. J'étais bien... Je me sentais pousser des ailes.

Alors, il me parut que l'obscurité ne signifiait rien et que je pouvais la pénétrer, lui faire avouer sa clarté dissimulée. Combien de temps cela prit-il ? Je l'ignore, car cela importe peu lorsque l'on navigue en soi. Je sais seulement qu'une lueur foudroyante jaillit enfin au-dedans de mon âme et me ravit à mon tombeau.

J'étais au-dessus du Nil, je flottais dans l'azur comme le fait le faucon. Je contemplais les voiles des bateaux habitées par le vent, les filets que l'on jetait dans les eaux, le vol des canards, les caravanes de chameaux et les petits marchés qui s'organisaient sur les rives du fleuve. Il n'y avait pas un son. J'étais seul avec mes pensées... toujours. Mais je n'étais pas un faucon, non... j'étais un ibis ! J'ignorais comment je le savais, mais je le savais. C'était inscrit en moi ; je percevais du dedans le battement de mes ailes et c'était bon. Dans un vol sans fin, je me vis remonter le dieu Nil et ses scintillements d'argent. Je vis de longues bandes de sable qui s'étiraient et se gonflaient pour former des dunes, je vis de petits sanctuaires qui surgissaient du sol et des vaches qui paissaient autour... Enfin, je vis... Je pénétrai dans un temple en plein désert... à moins que ce ne fût dans les cieux. C'était une immense bâtisse solitaire et ses colonnes avaient la couleur du porphyre et de la turquoise.

Je perçus le battement de mes ailes jusqu'en son sein, dans le cœur du Naos <sup>11</sup> grand ouvert. Je me posai là, face à un être immense, debout, éblouissant comme un soleil blanc. Comment dire alors... me croira-t-on jamais ? C'était le dieu Thot lui-même, l'homme à tête d'ibis, le messager divin, maître de toutes les médecines !

Je n'existais plus... Ses yeux, de la profondeur du lapis-lazuli, m'absorbaient tout entier et me paralysaient. Je me sentis sur le fil d'une épée, dans un équilibre indicible entre la terreur et l'émerveillement. La voix de Thot vint alors me chercher au-dedans et ses paroles s'inscrivirent sur mon âme comme sur des dalles de granit.

« Nagar, criait-elle, réveille-toi ! Qui es-tu donc pour venir ainsi à ma rencontre ? Regarde-toi... Te penses-tu prêtre ? T'imagines-tu thérapeute ? Pourquoi oses-tu porter la robe des maîtres-enseignants ? Quand jetteras-tu enfin tes croyances, Nagar ? Arrête de croire et ne récite plus ! »

J'étais brisé, le dieu me réduisait en poussière et allait sans doute m'éparpiller à travers tous les déserts... Mais éparpiller quoi ? Je n'étais plus rien !

« Nagar, reprit-il, arrête de jouer ! Comme tous les hommes, tu te divertis. Ne joue plus à aimer, mais consens à devenir celui qui aime... Tu penses devoir aimer et servir parce qu'on t'a dit que c'était bien d'aimer et de servir. Tu penses savoir aimer et donner parce que tu ne mesures pas tes efforts, ni ne comptes ton temps. Tu penses pouvoir décliner le mot aimer parce qu'un jour, tu t'es lancé dans ce que tu imaginais être le vide. Mais le vide, tu l'ignoraient jusqu'à ce jour, mon fils... Quant à l'Amour, sais-tu seulement à quoi il ressemble ? Il est d'abord fusion. Toi en l'autre et l'autre en toi. Toi dans l'univers et l'univers au creux de toi. Il est plus que le partage, bien plus que l'offrande, car il s'appelle Unité. L'océan et ses plages ne font qu'un... L'as-tu compris ? Ils ne se ressemblent pas, mais parlent la même langue. L'Unité, la véritable Unité, n'est pas le dépassement du deux, du trois, ni de la multiplicité, mais le mariage avec les palettes de l'infini. C'est une *uni-diversité*, mon fils, un enthousiasme qui te fait voler au-delà du Bien et du Mal. On t'a dit que l'Amour était le Bien, alors tu cherches l'Amour parce que tu veux que le Bien soit inscrit en toi... Tu désires le Bien parce que tu dis que l'Amour est gravé en lui comme en toi... Pourtant, tu tournes autour de l'Amour sans jamais le connaître. Quant à ce que tu appelles le Bien, ne vois-tu pas à quel point il change de visage, selon les saisons de l'âme, les lieux et les temps ? Envole-toi ! Envole-toi au-dessus des idées et incarne ton cœur. L'Amour, Nagar... c'est tout ce qui courait en toi sans même que tu le saches et qui t'a fait parvenir jusqu'ici en aveugle. Cesse donc de jouer et retrouve enfin ce que tu pressens. Abandonne le bourgeon à la sève ! Tu n'as rien d'autre à faire... Tout s'en vient si tu dis oui au Tout, oui à la Mort qui se cache dans la Vie et oui à la Vie qui prend le masque de la Mort. Envole-toi ! »

Une douleur sans nom vint alors frapper comme une lance le centre de ma poitrine, figeant à jamais dans ma conscience les dernières paroles de Thot.

J'eus la certitude de tomber dans un horrible précipice... et soudain, je me retrouvai au fond de mon tombeau, glacé et le souffle suspendu.

J'ai eu envie de crier... Cette fois, ce n'était pas de terreur mais de bonheur... Aucun son, hélas, ne voulait sortir de ma gorge ; l'émerveillement de mon âme était emprisonné en moi, tel un ultime stratagème de la Vie pour achever de tout dilater. Un temps qui dut être long s'écoula ainsi, sans que j'eus le moindre désir de changer d'état. Ma solitude extrême était devenue un plein de l'âme, un espace de plénitude absolue.

Enfin, les sonorités étouffées d'une vague psalmodie parvinrent jusqu'à moi. Il y eut des bruits métalliques, puis un crissement dans la pierre. La dalle de mon tombeau se souleva et le visage émacié du prêtre m'apparut à la lueur dansante d'un flambeau. L'homme chercha un instant à lire mon regard, puis esquisça un rapide sourire. À ses côtés, j'aperçus bientôt le visage de deux autres prêtres au crâne rasé qui se penchaient vers moi. J'étais toujours incapable du moindre mouvement et ne percevais rien de mon corps. Je vis seulement que l'on m'aspergeait d'eau et que l'on agitait au-dessus de moi une petite cupule d'où s'échappaient des rubans de fumée.

Les trois hommes se décidèrent finalement à me retirer du tombeau. Cela ne se fit pas sans mal, car mes membres ne répondaient toujours pas. Tandis que deux d'entre eux me maintenaient comme ils le pouvaient en position verticale, le troisième entreprit de m'enduire le corps d'un baume dont les effets sur ma circulation ne tardèrent pas à se faire sentir. Je demeurais incapable d'articuler le moindre mot, mais cela ne me troublait pas. En effet, il me semblait qu'à la première parole que je finirais par prononcer, une partie de mon trésor allait s'enfuir à tout jamais. Lorsqu'enfin, vêtu d'une robe rouge, je pus faire quelques pas, l'atmosphère de la petite pièce était devenue irrespirable. L'odeur de térébinthe <sup>12</sup> qui me prenait à la gorge fit naître ma première réflexion.

« Pourquoi, dis-je, pourquoi le térébinthe ? Je ne vois nulle statue de dieu ici... »

« N'es-tu pas allé vers la Divinité ? me répondit le prêtre à la peau de lion. N'est-Elle pas venue te visiter ? Alors, tu ramènes un peu d'Elle vers nous... C'est Sa présence dans ton âme que nous vénérons aujourd'hui... Sois béni. »

Lorsque je retrouvai la lumière du jour, le soleil avait déjà, depuis longtemps, entamé son déclin. J'eus alors droit à des honneurs que je n'aurais cru pouvoir susciter de toute mon existence.

Ainsi, m'offrit-on une nouvelle robe d'un bleu profond avant de me reconduire jusqu'à ma demeure, assis sur un siège porté par quatre hommes. J'avoue que cela me laissa indifférent tant j'étais habité par l'expérience du tombeau.

Je me souviens avoir passé la nuit sur la terrasse de mon habitation. Le ciel étoilé me semblait être la seule demeure possible après l'indicible puissance de ce que je venais de vivre. Cette nuit-là, je dormis peu. J'étais persuadé d'avoir accosté à un rivage qui allait me donner la clé de ce que je cherchais confusément depuis toujours. « Peut-être n'ai-je vécu que pour cet instant ? » me répétais-je sans cesse. Puis, ressurgissaient inlassablement en moi les paroles qui m'étaient venues un jour, devant mes étudiants : « Nous vivons continuellement pour l'instant qui vient... Devant le soleil, il n'y en a pas qui soient, en vérité, plus beaux que d'autres. Ainsi donc, celui qui nous émerveille et que nous voulons immortaliser n'est rien d'autre que le chant de vie de tous ceux qui l'ont précédé et qui sont restés muets... ou que nous n'avons pas su écouter. »

Ce n'était pas seulement Nagar-Têth, le prêtre-enseignant de la cité de Thèbes que le dieu ibis venait de toucher de son regard d'azur et d'or, mais aussi le petit garçon du désert, le fils de Sekhmet et le thérapeute d'Alpu... et au-delà de tous ces masques d'un instant, c'était d'abord d'itinéraire inscrit dans une âme qu'il commençait à éclairer.

Les journées passèrent sans que je cherche à entretenir le moindre contact avec qui que ce fût en dehors du contexte de mes cours. L'expérience avait été si forte qu'elle m'ôtait toute envie de communiquer. Non qu'elle me rendît taciturne, car je sentais constamment un sourire qui venait caresser mes lèvres et mes yeux, mais les mots me manquaient. Au bout d'une semaine, j'appris que Pharaon me demandait à nouveau. Cette fois, ce n'était pas au palais qu'il me faudrait me rendre, mais dans le grand Temple. Je n'y serais pas seul non plus. Mayan et Sinuhé, qui étaient venus m'en informer, m'avaient assuré d'une rencontre capitale pour laquelle toute discrétion était exigée.

La réunion eut lieu de nuit. Alors que je m'apprêtais à me rendre moi-même au Temple, un homme vint me chercher, prétextant devant les domestiques la maladie d'un proche de Pharaon. Après une marche rapide à travers les allées des jardins, il me fit pénétrer, non pas dans le Temple, mais dans une grosse

bâtisse que je savais appartenir à Amèse. Dès que j'eus franchi le seuil de celle-ci, je fus mené, sous escorte armée, à travers un dédale de petits couloirs qui débouchèrent enfin sur une porte dérobée donnant accès à un escalier. Nous nous enfonçâmes assez profondément dans le sol, tant et si bien que je ne pus m'empêcher de penser que l'on allait me faire vivre une fois de plus une épreuve. Cependant, il n'en était rien. On finit par m'introduire dans une salle de dimension moyenne dont le plafond, où se déployait une peinture de la céleste Nout <sup>13</sup>, était soutenu par quatre lourds piliers. Un groupe d'une trentaine d'hommes et de femmes attendait déjà là, assis sur des nattes à même le sol, face à un large siège de bois très sobre et qui était inoccupé. Je m'imaginai être le retardataire, mais quelques hommes vinrent encore après moi. Furtivement, je me mis à chercher les visages connus mais, en réalité, il y en avait peu. Je n'apercevais pas même Mayan. Ce qui m'étonna dans cette assemblée, ce fut la présence des femmes, non que la société de Pharaon ne leur accordât pas la place qui leur revenait, mais parce que je n'avais jamais remarqué qu'elles fussent mêlées aux hommes, lors de réunions apparemment importantes ou officielles. La vérité est que celle-ci était précisément bien loin d'être officielle et que Pharaon cherchait, de toute évidence, à installer à Thèbes de nouvelles bases de fonctionnement, ainsi que Mayan me l'avait laissé entendre.

En observant mieux à travers la pénombre, je me rendis compte, à la richesse de leurs vêtements, que certaines femmes devaient être proches de la famille royale.

Après une attente assez longue, un prêtre à demi-nu passa au milieu de nous et nous aspergea d'une eau sur laquelle baignaient des pétales de fleurs. Je savais que c'était le signe... En effet, vêtu d'un long manteau couleur de safran, un homme au port altier fit son apparition. Je reconnus aussitôt le diadème au cobra déployé qui lui ceignait le front. C'était Pharaon, c'était Aménophis, le trois fois béni par Amon. Je m'attendais à ce que l'on nous donnât l'ordre de nous prosterner, mais rien ne se produisit de la sorte. Seuls les murmures avaient cessé et chacun attendait.

Pharaon ne prit pas immédiatement place sur le siège. Il resta longuement debout à nous observer. À la lueur fluctuante des flambeaux enfoncés dans les murs, il semblait vouloir détailler nos visages, les uns après les autres. Lorsque vint le moment où

ses yeux rencontrèrent les miens, une vague de reconnaissance monta en moi. Oui, c'était bien à cet homme d'allure altière et au visage sévère que je devais d'avoir approché pour la première fois la réalité de mon âme.

Tandis que l'émotion m'étreignait la gorge, je vis une fine silhouette émerger de l'ombre dans le fond de la salle. C'était celle d'une femme. Mayan, qui avait revêtu ses plus beaux atours, la suivait de près, alors que lui-même était accompagné par deux gardes portant un siège.

« C'est la reine, murmura mon voisin, un homme de forte corpulence et à la respiration difficile. C'est Tiyi. »

Je ne saurais dire comment elle était vêtue. C'était son visage qui m'impressionnait, un beau visage ovale, parfait dans ses proportions et à la peau très cuivrée. Aucun fard n'ornait ses paupières, ainsi qu'il était de coutume pour les femmes de la Cour. Elle n'en avait, d'ailleurs, nul besoin tant la profondeur de ses yeux sombres reflétait naturellement la majesté et une indéniable forme de maîtrise. C'était la première fois que je la voyais. On m'avait dit que c'était une simple femme du peuple, sans instruction, et que, lorsque Pharaon l'avait remarquée et prise pour première épouse, cela avait suscité un énorme scandale parmi le Clergé et les courtisans. Il y avait même eu des pressions, m'avait-on dit, afin que Pharaon la répudiât rapidement. Cependant, rien n'y avait fait et cela avait, au contraire, contribué à renforcer la vénération du petit peuple pour son dieu incarné.

Sans attendre un instant, Tiyi prit place sur le siège qu'on lui avait installé. Quelques prêtres entonnèrent alors un chant à voix basse et Pharaon alla s'asseoir à côté de son épouse.

Enfin, sa voix s'étendit sur notre assemblée.

« Mes fils et mes filles, dit-il, c'est le Tout-Puissant Rê qui m'a conduit à vous réunir ici, cette nuit. Voilà plus de deux années que le projet en était clairement formulé dans mon cœur. Deux années que j'ai passées à vous chercher, à vous observer, à vous tester. Ainsi donc, si vous êtes en ce lieu, c'est parce que j'ai placé toute confiance en vous, non seulement moi, votre père visible sur cette terre, mais aussi la Force qui parle par ma bouche.

La confiance que je manifesterai ici cette nuit, ne tolérera ni tiédeur, ni trahison. Ce que j'ai à vous dire demande l'engagement de votre corps, de votre âme... et plus encore. Mesurez donc bien le poids de mes paroles et le fardeau silencieux de l'honneur qui



vous vaut de siéger dans cette assemblée. J'ai bien dit silencieux, oui, car il y va, non seulement de votre vie, mais aussi de Ce qui habite ce que vous connaissez de votre vie.

L'amour de la vérité s'essouffle au sein de mon royaume. Depuis longtemps déjà, le Soleil s'est couvert d'un voile que seuls perçoivent ceux qui ne se contentent pas de simagrées. Aussi, mes paroles seront-elle directes ; elles ne viendront pas tant de Pharaon que de l'homme amoureux du Vrai qui habite le corps de Pharaon. Quelques-uns parmi vous sont prêtres et ceux-là, plus que les autres, savent ce dont il s'agit. Quelque chose est entrée en putréfaction au centre de ce monde... et précisément de ceux qui avaient pour mission d'en perpétuer le souffle.

La Conscience de mon Père, la Conscience d'Amon-Rê, n'est plus vivante dans le cœur de ceux qui ont charge de la répandre ! La Conscience et la Connaissance se meurent... Elles agonisent, à l'insu du plus grand nombre, parce que ceux qui se doivent de toujours avoir soif ne savent même plus ce qu'est la soif... Je parle de mon Clergé et de ceux qui lui emboîtent le pas ! Comment peut-on se souvenir de ce qu'est la soif lorsqu'on ne se souvient plus du goût de l'eau ? On porte alors la Mort en soi, tout en croyant commander à la Vie.

Le visage d'Amon-Rê ressemble désormais à celui d'un homme ivre de pouvoirs et d'honneurs. Oui, vous m'avez bien entendu, Amon devient un homme par la faute des hommes. Mon Père demeure si haut dans le temple de la Conscience, que ceux qui ont pour tâche de traduire son souffle ont pris peur. Ils ont préféré descendre les degrés du temple pour diriger leurs regards vers ceux du palais... De mon Père, ils ont fait un être qui mange, qui boit, qui s'irrite, qui récompense et châtie au gré de leurs propres appétits et besoins. C'est parce que j'ai cru deviner dans vos yeux la volonté d'entreprendre une réelle ascension vers l'Astre Tout-Puissant, que je vous ai rassemblés cette nuit.

Depuis quelques années, avec certains d'entre vous, j'ai déjà commencé à unifier la Pensée de Sagesse. J'ai commandé la synthèse des connaissances issues de la Loi vraie, dont les éclats ont été disséminés vers tous les horizons, au fil des Temps <sup>14</sup>. Cette œuvre s'achève. Vient maintenant l'heure de donner sur ma Terre, la mère du monde, un cœur palpitant à cette Loi vraie. Chacun de vous porte en lui, je le pressens, à la fois une parcelle et la totalité de sa pulsation de vie. Mon œuvre, à travers vous,

devient semblable à celle de Ma-Naoh, celui qui épargna du Déluge tous les germes sains de la Connaissance et de la Vie en ce monde. Une bonne partie de cette Connaissance est désormais gravée sur des milliers de tablettes et de rouleaux. Le Seigneur Mayan-Hotep a veillé à tout cela et achève lui-même de présider à une vision simplifiée et vivante de la Loi unique de mon Père. Vous aurez librement accès à celle-ci. Il n'y a que le regard centré de l'Amour pour laisser venir à lui l'ultime simplicité.

Ce que j'attends de vous ? Que vous perceviez l'essence de cette simplicité, que vous consacriez votre vie à la faire vôtre et à en répandre le parfum.

Je vous le dis, n'attendez pas d'honneurs sur ce chemin, car c'est plutôt une tempête vous poussant dans le désert qui risque surtout de s'en venir. Ne vous attendez pas, non plus, à être couverts de la palme des grands incompris et des martyrs, car l'ultime simplicité saura vous laver de tout superflu. Une larme peut élever l'âme et révéler sa noblesse mais une plainte, voyez-vous, y creuse surtout un sillon dont on s'extrait parfois difficilement.

Ainsi donc, vous tous qui m'écoutez, je vous veux forts, forts et humains, humains assoiffés de Divin. S'il en est parmi vous que la peur de l'ascension tenaille, qu'ils le reconnaissent sans tarder, car l'extrême fermeté qui conduit au Temple de l'extrême douceur égare dans un labyrinthe ceux qui doutent d'eux-mêmes. »

Nous fûmes nombreux à nous regarder les uns les autres. Le demi-cercle que nous formions entre les colonnes, autour de Pharaon et de son épouse, s'agita quelque peu, tant chacun se sentait ébranlé. Voulait-on que nous nous substituions au Clergé en place ? Nous demandait-on de réformer tout l'enseignement dispensé dans les Temples et les Écoles ? Enfin, comment appeler à la descente d'une divine Sagesse, alors que, du Divin, nous avions la sensation de ne plus approcher que quelques oripeaux ?

Certes, moi-même, depuis ma plus tendre enfance à Alpu, je devinais bien qu'il ne suffisait pas d'aller se répandre en offrandes aux divinités chaque matin pour s'assurer une éternelle paix. Je savais bien que le seul fait de laver, de fleurir et de vénérer une statue n'ouvrait pas toutes les portes... Mais combien percevaient la même chose ? Combien venaient se prosterner devant le Naos par seule crainte ? Combien de simagrées pour des besoins à assouvir ? Combien de fleurs offertes et de pleines poignées

d'encens consumées, en échange de cicatrices laissées sur l'âme d'autrui ?

La lumière et la paix de l'âme ne sont jamais à vendre ! On ne les troque pas contre quelques prières.

La tâche dont nous chargeait Pharaon me paraissait démesurée et surtout irréalisable sans secouer les institutions en place. En fait, c'était le pilier central de son royaume qu'il nous demandait de remodeler à ses côtés, le pilier des croyances et des pouvoirs. C'était à l'ensemble du Collège des grands prêtres qu'il nous demandait de faire face et, par conséquent, à toute la force armée.

C'est cette nuit-là que je pris conscience d'un fait qui me sembla alors, a priori, singulier. Je vis à quel point la force militaire d'une terre est toujours étroitement liée à la force qui régit ses croyances. En quelque sorte, il me parut clair que l'Armée et le Clergé s'épousaient constamment, comme si l'énergie de guerre était étroitement complice de celle qui était censée générer la paix.

Je compris, de ce fait, que toucher à l'une c'était mettre en péril l'autorité de l'autre et réciproquement, parce que l'une, comme l'autre, dressaient des remparts.

C'est précisément cette image qu'utilisa Mayan-Hotep lorsque vint le moment où Pharaon lui donna la parole.

« C'est de murailles dont il est question ici, affirma-t-il en se levant et en commençant à marcher entre nous. Que ce soit à Iat, à Tjamé, à Louxor <sup>15</sup> ou partout ailleurs, tout demeure à l'abri de quelque enceinte. Nos villes, nos temples sont comparables au fonctionnement de nos êtres. Elles en révèlent les structures et les peurs. Un rempart, où qu'il s'élève, n'a pas pour seul but de protéger contre l'extérieur ; sa fonction est aussi de limiter la pensée. Pourquoi limiter ? Par peur de s'égarer, peur de voir le regard se perdre à l'horizon. Toute muraille a, bien sûr, sa raison d'être à l'heure où on l'a érigée, cependant, vient toujours un temps où elle fige la vie. Désormais, Amon n'est plus guère qu'une colossale statue derrière les murs de nos cités, un bloc de pierre à l'ombre duquel se gonflent des appétits et des ambitions de toutes sortes. Nos étudiants mangent des rouleaux de papyrus qui se nourrissent en retour de leur âme. Nos étudiants rêvent de grandir et de grossir entre les mêmes éternelles enceintes pour y avoir, un jour, leur effigie gravée dans le marbre. À l'heure où je vous parle, nombre d'entre eux sont déjà morts avant d'avoir seulement

commencé à vivre. Ceux-là ne seront, en réalité, ni prêtres, ni thérapeutes, ni scribes. Ils n'accompliront aucun service pour le rayonnement de la Terre du Soleil. Ils se serviront eux-mêmes, engraisseront et dormiront afin que *surtout* rien ne bouge... Car leur but, vous l'apprendrez peut-être à vos dépends, est que *surtout, surtout*, rien ne bouge !

Et leur rempart, leur extrême rempart, leur support de vie, ce n'est pas Pharaon, mais le peuple... Un peuple, sachez-le, vénère toujours ce qui le laisse sommeiller ; un peuple, bien qu'il affirme invariablement haïr le mensonge, ne peut que rarement se mettre en marche vers la vérité, car celle-ci fait d'abord mal en obligeant à la croissance. Or, je vous le demande, qui accepte de s'en aller volontairement vers la souffrance, hormis quelques fous ? »

Je me souviens avoir vu Mayan plonger dans mon regard en même temps qu'il formulait cette question. Voyait-il en moi une telle folie ou la sollicitait-il seulement ? Comment savoir si j'étais digne de tout cela, si je ne me laissais pas stupidement piéger par la toile d'araignée d'un orgueil sournois ? Je n'eus guère le temps de me laisser absorber par ce questionnement, car une silhouette à l'allure gracile se leva du premier rang pour aller se placer debout, face à nous, aux côtés de Pharaon. C'était celle d'un adolescent simplement vêtu d'un long pagne de lin blanc et dont le cou était paré d'un large collier d'or.

« C'est le petit Amenhotep, c'est son fils, murmura à nouveau mon voisin en se penchant vers moi. Je ne le pensais pas ici... »

La fumée de l'encens, qui s'échappait d'une grosse vasque de pierre, emplissait maintenant le plafond de la salle et nous mettait presque dans un état second. Il me semblait que les prêtres auraient dû arrêter d'entretenir les braises, mais il n'en était rien. On aurait dit qu'ils voulaient saturer l'air déjà étouffant de la salle et forcer notre conscience à dépasser ainsi le simple stade de la réflexion. C'était une méthode que j'avais jadis moi-même utilisée à Alpu, lors de longues pratiques de prières, tandis qu'il me semblait que mes étudiants faisaient battre, en priorité, ce simulacre de cœur que l'on a tous dans la tête.

Pharaon se leva soudain pour reprendre la parole. Je vis un instant la sueur ruisseler sur son visage, un visage qui était devenu beaucoup plus doux et qui laissait enfin s'exprimer le simplement humain en lui.

« Vous connaissez mon fils, dit-il, en portant une main au niveau du pectoral qui lui ornait la poitrine. Certains dans mon palais se plaisent à dire qu'il est encore un enfant et qu'il n'a nulle autorité pour siéger là où je le fais siéger. Ceux-là ignorent que l'âme se rit du temps et que l'âge n'est autre qu'une plaisanterie dont s'amuse l'esprit de Rê. Plût aux dieux qu'il y ait beaucoup plus de tels enfants sur ma Terre... En vérité, certains sont déjà séniles dans le ventre de leur mère, alors que d'autres sont portés au tombeau avec le cœur au printemps !

Ainsi donc, voici mon fils... et sachez que, d'ici peu, j'entends partager ma puissance avec lui sur l'ensemble de ce royaume. »

Il y eut comme un brouhaha grandissant parmi nous... Ce que nous venions d'entendre paraissait irréel. Malgré le respect total que nous devons à Pharaon, aucun d'entre nous, en effet, ne pouvait contenir sa stupéfaction. Seuls Mayan et Tiyi demeuraient impassibles. Sinuhé lui-même, dont je n'étais pas très éloigné, avait brusquement redressé l'échine et se passait nerveusement la main sur la bouche.

« Oui, poursuivit Pharaon en observant les réactions de nos visages, d'ici peu de temps, Amenhotep régnera, avec toute la sagesse de sa vieille âme, sur la moitié de ma Terre. Je n'ai rien à lui donner pourtant... car il ne fait que prendre la place qui lui revient de toute éternité. Ainsi, je ne me défais de rien, je laisse seulement grandir sur les bords de notre fleuve une force que nul n'a le droit de vouloir contenir. Cela s'inscrit dans le présent de renouveau que je veux faire à ce monde. Mes fils et mes filles, prenez ceci pour un enseignement : la grandeur d'un souverain ne se mesure jamais à la façon qu'il a de s'agripper à son pouvoir. Des serres et un bec de rapace poussent toujours chez ceux qui s'identifient à la branche sur laquelle la Force de Vie les a posés... Et chacun est souverain là où cette Force le place, sans même qu'il soit besoin de couronne. Chacun doit apprendre à ressentir les courants du Vent, à les lire, puis à arrondir son âme lorsque ceux-ci viennent la caresser ou la balayer. La grandeur d'un souverain, mes fils et mes filles, réside enfin souvent dans le fait de savoir se dessaisir de ce qui, aux yeux de ses courtisans et parfois de son peuple, faisait apparemment de lui le souverain.

Je n'aurai pas à baisser la tête devant Amenhotep à mesure que les années passeront. J'accepterai simplement que sa taille vienne dépasser la mienne et que le Soleil la magnifie à son tour.

Ne dites pas que c'est ma volonté, mais plutôt que c'est celle de Ce qui doit être. Les Cieux ne le murmurent pas, ils le crient déjà ! Le projet dont je viens de m'ouvrir à vous passe par lui. Je ne sais comment... mais ce que je vois, c'est que, derrière la douceur et la fragilité qui sont les siennes, réside la force du Lion qui a des ailes... »

L'expression que venait d'utiliser Pharaon me fit bondir ; l'image du lion ailé me touchait au plus profond de ce que j'étais. Je la portais au doigt, sur cet anneau qui me servait de sceau, et dont m'avait jadis fait présent Sekhmet. J'ignorais exactement d'où provenait cette bague, même si son motif central ne faisait que reprendre un des symboles chers au peuple dont j'étais issu. On m'avait seulement dit qu'elle était très ancienne et que j'en comprendrais, un jour, la portée.

Mes oreilles n'entendirent plus les paroles de Pharaon... Peut-être mon âme les a-t-elle néanmoins mystérieusement fait siennes, je ne sais... L'image du lion ailé me poursuivait et me conduisait au visage du jeune Amenhotep... un visage étonnant et au regard énigmatique perché sur un long cou. Je ne le regardais pas, je le... contemplais et plus je le contemplais, plus l'émotion m'étreignait, au point où je sentis les larmes perler au coin de mes paupières. Que cela voulait-il dire ? N'allais-je pas me laisser prendre dans un banal délire mystique ? J'avais toujours voulu fuir ce qui me donnait la sensation de mettre mon âme à nu. J'avais souvent agi comme tous ceux qui se croient forts et grands parce qu'ils ne dépendent de personne... Mais que cela signifie-t-il, au juste, ne dépendre de personne ? Si cela veut dire ne pas remettre notre accès au bonheur et à la Lumière entre les mains d'autrui, c'est parfaitement juste. Si, cependant, cela sous-entend marcher comme un conquérant dont l'orgueil se suffit à lui-même, si cela signifie aussi rester imperméable aux incessants cadeaux de toutes les âmes de la Création, alors non, non, quel gouffre de sécheresse !

L'eau se mit donc à perler à l'angle de mes paupières... et, par je ne sais quel miracle, je m'autorisai à la laisser couler comme celle d'une rivière.

Le fils de Pharaon, quant à lui, ne semblait observer personne. Son regard me donnait la sensation de se perdre au-dessus de nos têtes, vers la ligne d'un horizon connu de lui seul. Je me dis qu'il ne devait pas être pleinement de ce monde et qu'une parcelle de

son âme avait dû rester accrochée, quelque part, à l'un des rayons du Soleil. Oui, elle devait encore habiter le centre de l'Univers et c'était cela qui me touchait. Elle était vieille et jeune, fragile et vigoureuse et c'était cela qui me plaisait. Mon regard perçut enfin le léger scintillement de son large collier d'or et me fit comprendre que le jeune Amenhotep respirait, qu'il n'était pas seulement un symbole capable de toucher les replis de mon être.

Lorsqu'il prit la parole sur la demande de Pharaon, ma conscience ne m'habitait pas réellement. Aussi, n'ai-je jamais perçu la couleur et le parfum des mots qu'il prononça. Je crois seulement savoir qu'ils ne furent pas timides et qu'ils laissèrent une forte empreinte sur notre assemblée.

Cette nuit-là, Pharaon lança enfin une psalmodie que nous reprîmes tous, longuement, en commun et qui acheva réellement de me soustraire au rythme du temps. Je revois encore, derrière les rubans bleutés de l'encens, les fresques des murs et des piliers qui semblaient se mettre à danser. Je les retrouve comme les marques premières d'un long rêve qui s'est ouvert et dont le cœur humain n'aura de cesse qu'il s'incarne un jour...

## Chapitre IV

### **« Tu n'es pas un vrai prêtre ! »**

« Asminé Neltsah, asminé... »

J'ouvris péniblement les yeux. C'était Her-Sbeh, l'un de mes deux domestiques. Son visage, buriné par le soleil et encadré par une épaisse chevelure ébène, était penché au-dessus de moi. Un sourire généreux l'animait.

« Il est l'heure, maître, il est l'heure. » répéta-t-il dans son dialecte.

Je me levai d'un bond. Les premiers rayons de lumière inondaient déjà ma terrasse et un oiseau gazouillait en haut de la tenture à demi-ouverte qui y donnait accès.

Ce jour-là, il n'était pas prévu que j'enseigne. Le jeune Amen-hotep, avec lequel je n'avais jamais eu le moindre contact, m'avait fait prier d'être présent, à l'aube, en un point précis des jardins. Selon sa demande, je devais revêtir pour la circonstance mes habits les plus simples.

Après m'être incliné sept fois vers le soleil, face contre terre, je descendis donc, à toute vitesse et le cœur palpitant, les quelques marches de ma demeure, puis m'enfilai sans attendre dans les allées de lauriers. « Allons, me répétais-je pour me calmer,... après tout, ce n'est encore qu'un adolescent ! »

Bientôt, à l'endroit indiqué, non loin des écuries royales, une silhouette seule m'apparut, assise à l'ombre de quelques grenadiers.

Non... cela ne pouvait être lui, il n'y avait pas même une escorte. Un prince ne se déplaçait pas comme cela !

À ma vue, pourtant, la silhouette se leva, comme si elle m'attendait. « Non, me répétais-je en m'approchant d'elle à grandes enjambées, ce n'est pas lui. On croirait plutôt un potier ou je ne sais quel domestique, sa robe est terne et semble même maculée de terre. Sans doute est-ce un serviteur que je surprends ainsi et qui va se confondre en excuses. »



La silhouette, cependant, s'en venait vers moi, d'un pas décidé. Un épais turban lui entourait le front, quant aux traits de son visage, je ne les devinais toujours pas. « Je te salue, Maître Nagar ! » entendis-je soudain. La voix était juvénile et venait de celui qui marchait vers moi. Le visage de l'homme au turban m'apparut enfin, illuminé par un sourire candide. C'était bien celui du jeune Amenhotep, c'était vraiment le fils de Pharaon qui s'approchait ainsi de moi, accoutré comme un homme du peuple.

« Seigneur, bredouillai-je, je suis confus... »

« Confus de quoi ? fit-il... Le Maître Nagar-Têth s'en va faire quelques emplettes en compagnie d'un domestique... Pourquoi serait-il confus ? »

La remarque indiquait clairement le ton de notre rencontre et, lorsqu'un second sourire vint à se poser sur les lèvres de l'adolescent, toute tension avait disparu de mon âme. Je cherchai aussitôt à rencontrer réellement le regard de mon interlocuteur, mais celui-ci ne paraissait pas animé du même souhait. Il me donnait la sensation de vouloir capter avant tout la globalité de mon être.

« Viens, fit rapidement Amenhotep, je voudrais t'emmener vers le fleuve. »

Il fut entendu que je marcherais légèrement devant lui et que nous franchirions ainsi les différentes enceintes de Thèbes, avant de nous fondre dans la foule des ruelles de la ville-basse. Cette proposition me fit un immense plaisir car il y avait bien longtemps que je n'avais eu l'occasion de me mêler aux odeurs du marché que le petit peuple mettait en place quotidiennement. À chaque fois que j'avais pu le faire, j'avais vécu cela comme un cadeau ou plus encore... comme un enseignement. Étrangement, il m'apparaissait que les couleurs, les cris et le parfum des ruelles me faisaient toucher "quelque chose" d'indéfinissable mais de terriblement puissant, que les rituels quotidiens du Temple ne parvenaient pas même à effleurer.

Je compris que mon royal compagnon appréciait également une semblable promenade lorsque je le vis s'émerveiller devant un groupe de chameaux que l'on chargeait de denrées sur une petite place. Certains, richement décorés, offraient au soleil leur long cou étendu sur le sol, tandis que d'autres se perdaient en borborygmes.

« Je ne connais que les chevaux, Maître Nagar, dit-il, comme s'il percevait mon étonnement. Je ne me suis autorisé cette promenade qu'à deux ou trois reprises, vois-tu, et je la savoure d'autant plus qu'elle scandaliserait nos prêtres et ceux qui tournent sans cesse autour des piliers du palais ! À chaque fois, il me semble qu'ici la vie se renouvelle et que le soleil est lui-même parce qu'il s'amuse. Regarde, on dirait qu'il a mille bras et qu'il caresse tout... Lorsque je vais remplir mes devoirs au Temple tous les matins, les ombres et les lumières sont toujours aux mêmes places. Je connais le sommeil d'Amon jusque dans les ciselures de chaque colonne et je sais le parfum de la moindre fleur posée dans la main de chaque divinité. Ici, c'est déjà le fleuve pour moi... celui sur lequel je veux naviguer et pour lequel je veux régner. »

L'image du maître et de son jeune domestique devait être parfaite car personne ne nous prêta la plus petite attention. Nous nous sentions si invisibles, ou tout au moins si anodins, que nous nous embarquâmes même dans une charrette tirée par des bœufs afin de gagner plus vite un point précis sur les bords du Nil, un lieu que le jeune Amenhotep connaissait et où il avait, disait-il, "tout arrangé".

Le bouvier, un vieil homme à demi-plié sur lui-même, nous arrêta à la sortie de la ville, près d'une passerelle de bois parmi les ajoncs. Il y avait là une petite barque et un homme qui à notre arrivée se jeta immédiatement aux pieds d'Amenhotep.

« Il est dans le secret. » me dit le prince, en posant la main sur une épaule de l'homme dont le crâne chauve était sommairement badigeonné de safran.

« Il est dans le secret mais nous serons mieux sur l'eau pour parler, Maître Nagar... car tu imagines bien que je veux te parler. »

Pour la première fois, je pus saisir directement le regard du fils de Pharaon. Je le captai involontairement, au vol, comme j'aurais pu caresser un instant l'aile d'un oiseau... C'était un regard extraordinairement clair, à demi-absent et presque étranger à ce monde. Il me fit penser à celui de certaines statues qui ne cherchent que l'horizon et pénètrent, ce faisant, l'âme de ceux qui les observent. Ce qui m'arrivait me semblait de plus en plus irréel... Pourquoi fallait-il que je sois là, avec le fils de Pharaon,

bientôt lui-même souverain, dans cette sorte de complicité inattendue à laquelle je ne comprenais rien ?

Rapidement, nous prîmes place dans la minuscule embarcation et, en trois coups de rames énergiques, nous nous dégageâmes des ajoncs. Dans le lointain, le bruit sourd des gongs de tous les temples des deux rives venait nous rejoindre. En bon domestique, c'était Amenhotep qui avait pris les rames et je vis tout de suite qu'il avait l'intention de m'amener au beau milieu du fleuve, malgré la profusion des jacinthes d'eau qui rendaient sa tâche peu aisée. Manifestement, il s'amusait de tout cela.

« Maître Nagar, lança-t-il enfin en cherchant sa cadence, Pharaon m'a dit que tu étais prêtre... Est-ce vrai ? »

« En effet » répondis-je simplement.

« Et... à quoi cela sert-il un prêtre ? »

C'était la première fois que j'entendais formuler une telle question et je crois que je souris du coin des lèvres, persuadé que je devais y voir quelque plaisanterie.

« Non... je me pose réellement la question... à quoi cela sert-il au juste un prêtre ? »

« Mais... n'es-tu pas déjà prêtre toi-même, Seigneur ? J'ai cru comprendre que tu le serais bien plus encore d'ici peu... »

« Oui, oui, mais cela ne répond pas à ma question. »

« Eh bien, cela sert à s'adresser aux Neters... Tout le monde ne sait pas parler aux dieux, ni leur rendre hommage. Il faut tout un savoir pour demander et obtenir. Nous sommes des traducteurs, des interprètes... C'est cela, nous sommes des interprètes ! »

« Oui, oui... Tu veux me signifier que tous les hommes ne savent pas parler la langue des dieux... Mais faut-il dire ne *savent* pas ou ne *peuvent* pas, Maître Nagar ? »

Je demurai interdit pendant quelques instants. Le jeune prince venait de mettre le doigt sur l'une des interrogations qui m'habitaient presque en permanence depuis mon arrivée à Thèbes.

« Et puis, je me demande aussi... continua-t-il, est-ce que ce sont les hommes qui ne peuvent pas tous parler cette langue ou, au contraire, les dieux qui ne veulent pas que chacun y ait accès ? »

« Il y a encore une dernière possibilité, Seigneur, fis-je en me souvenant de mes conversations avec Mayan. Peut-être que les Neters s'adressent à tous, constamment, et que ce sont les

hommes qui restent sourds... Peut-être alors que les prêtres, au lieu d'être exceptionnels, sont tout simplement... normaux ! »  
« Peut-être aussi, reprit Amenhotep, que chacun deviendrait prêtre s'il apprenait à entendre... »

Je me mis à rire franchement et attrapai au passage un paquet de jacinthes en fleurs qui flottaient à portée de ma main.

« Et si c'était cela le cœur du problème ? continua-t-il gaiement. Eh bien oui, que deviendrais-tu, que deviendrions-nous tous si tout le monde entendait et comprenait ? Imagines-tu les esclaves sachant écouter les dieux et leur parlant ? »

Je continuai à m'amuser de ces réflexions, puis je finis par m'apercevoir que, derrière le ton enjoué du jeune prince, il y avait son regard, un regard qui disait autre chose et traduisait, à sa façon, ma soif profonde.

« Oui, dis-je alors en reprenant mon sérieux, c'est sans doute cela le problème... À quoi servirions-nous ? »

Nous étions alors au milieu du fleuve et je me mis à contempler, sur l'autre rive, les hautes murailles de Louxor <sup>16</sup> et celles d'une multitude d'autres sanctuaires. Sous le soleil encore matinal, elles paraissaient teintées d'or blanc. Le son lancinant des gongs et le martellement des tambours continuaient d'arriver par vagues jusqu'à nous et se mêlaient aux chants des mille offices qui se donnaient simultanément. Je me pris soudain à penser que j'étais heureux comme cela et que je ne voyais pas pourquoi je me prenais au jeu de toutes ces questions... car, après tout, elles n'étaient sans doute qu'un jeu de l'esprit, une sorte de discussion de scribes voulant se donner bonne conscience face à leurs propres privilèges. Oui, j'étais heureux, là, dans cette barque, en présence d'une compagnie plutôt flatteuse pour ma personne, en train d'admirer une cité superbe au cœur des dattiers et des fleurs. Que vouloir d'autre ?

Sur les deux rives, il y avait des petits brasiers allumés decelant face à de lourdes statues et je voyais des officiants y jeter avec solennité des liquides et de grosses poignées d'encens. Après tout, me dis-je, ceux-là font leur travail et c'est beau, cela aide la vie à continuer. N'est-ce pas l'axe de l'existence de tous ceux qui travaillent la terre, qui vendent et qui pêchent ?... Et le jeune prince, Pharaon, Mayan, moi-même et quelques autres nous voudrions changer cela ! Contre quoi ? N'était-il pas temps de voir que nous nagions dans l'utopie ?

Amenhotep, à l'autre bout de la barque, ne disait plus rien et me regardait tout en ramant. Je ne sais s'il devinait ce qui se passait en moi mais un peu avant que nous n'accostions sur l'autre rive du Nil, il me fit une réflexion.

« Sais-tu, Maître Nagar, je pourrais avoir besoin de toi. Tu fais encore partie de ces quelques personnes qui ne savent toujours pas exactement pourquoi elles sont en ce monde et en particulier ici. C'est bon pour ce que je veux faire. Tu n'es pas un vrai prêtre ! »

Je dois avouer que je fus ébranlé par ces paroles. Était-ce un trait acide que me lançait le prince ou fallait-il que j'y vois un compliment conséquent à notre discussion ? Je ne pouvais m'empêcher de réagir.

« Que dois-je comprendre par cela, Seigneur ? »

« ... Qu'il me paraît évident que tu ne crois pas tout à fait au rôle que tu interprètes et que tu risques de devenir rapidement mauvais acteur à Thèbes. Mon père nourrit la même opinion par rapport à toi et à quelques autres. La Cour n'est pas un fleuve au sein duquel la Vie circule, vois-tu, c'est un bassin où tous les poissons ont le temps de se regarder. On y dit aussi beaucoup de choses. »

« Lesquelles, par exemple ? »

« Eh bien justement,... que tu n'es pas un vrai prêtre ! Enfin ce sont les prêtres qui disent cela, certains prêtres. »

« N'est-ce pas ce que tu déclarais, toi aussi, il y a quelques instants ? »

« Par jeu !... Parce que tu n'es pas et n'as jamais été prêtre d'Amon-Rê. Tu enseignes et tu officies pour "quelque chose" d'autre, pour "quelque chose" qui existe, mais qui n'est pas encore né. Cela transpire par tous tes pores. Tu n'auras jamais la moindre stèle à ton nom sur aucune de ces rives. »

« Cela n'a jamais été mon souci... »

« C'est bien ce que je dis... c'est bon pour ce que je veux faire. Ton cœur peut connaître la sérénité, mais sans doute pas la tranquillité. Vois-tu ce que je veux dire ? La sérénité, c'est la fleur de l'Éveil, quant à la tranquillité, peut-on y voir autre chose que l'hiver de l'âme ? Où que l'on regarde, nos temples sont en hiver... Ne me dis pas que notre Clergé y est serein ; il y est tranquille, il dort sur son gouvernail. Rien ne se pense sans lui et, comme il veut que rien ne puisse se penser, il n'y a plus le moindre Souffle

sur cette terre. Moi, je veux un vent de sable, Maître Nagar, un vent comme on n'en a jamais vu et qui enlève pour de bon quelques vieilles statues. Seras-tu des miens ? »

La proue de notre barque vint frapper brutalement la berge du fleuve et je me retrouvai, dans le même instant, avec une question dont je ne savais que faire.

Tout d'abord, je ne répondis rien. J'étais comme saoulé par la conversation et j'avais perdu mon humeur légère. Sans échanger d'autres paroles, nous amarrâmes notre embarcation à une grosse pierre et fîmes quelques pas vers les murailles de Louxor. Sur le quai, la foule était dense, aussi personne ne prêta-t-il la moindre attention à notre arrivée. Partout, des hommes disposaient du poisson sur le sol afin qu'il sèche au soleil, partout, des femmes se pressaient portant sur la tête de grands paniers de légumes. Tous semblaient heureux de vivre. Avaient-ils vraiment besoin de cette tempête que voulait Amenhotep ?

Pourtant, au fond de moi, un murmure à peine perceptible me disait que le fils de Pharaon prononçait des mots de vérité et qu'il frappait mon cœur, juste là où il le fallait. Comme il entreprenait de marcher un peu devant moi en se faufilant entre les étals chargés de denrées, je perçus à quel point sa silhouette était étrange. Il y avait quelque chose, non pas d'efféminé, mais de féminin dans sa démarche, dans la finesse de sa taille et dans son port de tête. C'était un félin ! Ultime souvenir, peut-être, d'une aube humaine idéale ou précurseur d'un monde étoilé à venir... je ne savais.

« Mon père a conçu lui-même le principe de ce Temple, dit-il, tandis que nous longions la muraille. Les prêtres qu'il y a placés te ressemblent. Ils vénèrent Ce qui n'a pas encore de nom. Ils y vénèrent l'Homme. »

Lisant la surprise sur mon visage, il surenchérit.

« Oui... ils y vénèrent l'Homme, Celui qui attend et qui viendra assurément, Celui qui dépasse tous les dieux ! »

Pour les simples mortels que nous étions censés être, il n'était pas question de pénétrer dans le grand Temple. Au pays de la Terre Rouge, seuls y avaient accès les prêtres et les dignitaires. Ceux-ci étaient supposés intervenir pour le peuple auprès des forces célestes. L'homme de la rue, le paysan, le pauvre avaient, en ce temps-là, leurs petits sanctuaires avec leurs propres Neters plus accessibles, plus humains, moins sourds à leurs demandes

que les grands dieux des immenses temples. Ceux-là faisaient moins peur, on pouvait se hasarder à leur parler quand on était humble... Ou alors, si on osait, si on pouvait... il fallait louer les services d'un grand prêtre pour aller s'incliner devant les Suprêmes dans un lieu majeur.

« Viens, me dit Amenhotep, laisse-toi totalement guider pour une fois, toi qui enseignes. Je veux me rendre compte de ce qui se passe ici. Je sais comment tout se récite et se décline dans la vastitude de mes principaux temples. Je sais comment on y prie ou, plutôt, comment on n'y prie pas. Je sais surtout ce qu'on y achète et que l'on marchand. C'est pourquoi je veux voir ailleurs... On m'a parlé d'un petit naos au bout de la rue des teinturiers, on nous y laissera pénétrer. »

L'entrée de celui-ci était minuscule. Elle était si différente des impressionnantes portes flanquées de puissantes colonnades auxquelles nous étions tous deux accoutumés ! Nous en franchîmes aussitôt le seuil. Ce dernier donnait accès à une cour de dimensions moyennes et où une foule d'hommes et de femmes se pressaient, qui avec sa guirlande de fleurs roses, qui avec son panier de fruits ou son encens. Dans le fond, derrière une modeste rangée de piliers, je distinguai, au creux de la pénombre, un petit autel face auquel un prêtre s'apprêtait à entamer une cérémonie rituelle. Nous nous en approchâmes, tandis que ce dernier brisait d'un geste sec le traditionnel sceau d'argile fermant les grilles du naos pour la nuit. Amenhotep et moi décidâmes de nous installer sur le sol, adossés à un pilier, afin d'observer la cérémonie alors que le petit peuple continuait de s'agiter et de déposer des offrandes dans une grande corbeille. Cependant, l'officiant, qui avait déjà ôté le voile écarlate recouvrant la statue de la divinité et qui s'était prosterné trois fois, commença à répandre sur elle une eau parfumée à l'aide d'une énorme cuiller de bronze. J'aimais contempler un tel geste et m'imprégner de son symbole. Ne l'avais-je pas moi-même pratiqué des milliers de fois ? Puis, vint le moment d'encenser la statue et de psalmodier quelques prières. C'était la déesse Maât que l'on vénérât là. En vérité, une bien modeste statue de bois couverte de dorures mais dont l'extraordinaire signification en faisait quelque chose de grand. Maât incarnait la Vérité résidant au cœur de toute chose ainsi que la puissance du Discernement. Comme il

me sembla étrange de nous trouver ainsi face à elle, en un temps où nous étions tellement préoccupés de trouver un juste chemin !

À un moment donné, l'effigie de la divinité fut tirée hors du naos et le prêtre entama sa toilette rituelle avec du lait, de l'eau lustrale et des parfums. Après de longues litanies récitées par l'officiant seul, Maât fut ensuite replacée dans la pénombre de l'autel et on disposa méticuleusement à ses pieds la multitude des légumes et des fruits apportés par la foule. Quant à moi, j'attendais la cérémonie du feu, l'instant qui me touchait le plus car j'y voyais celui de l'échange, celui du pacte renouvelé entre l'homme et le Principe incarné par la divinité. À droite de l'autel, il y avait un petit brasier. Tandis qu'un jeune garçon agitait frénétiquement le battant d'une cloche fixée à un pilier, le prêtre y jeta d'un geste souple, et une à une, toutes les offrandes de nourriture faites par le peuple. Le rituel le voulait ainsi à travers toute la terre de Pharaon. La substance de l'offrande montait de cette façon jusqu'aux cieux, emmenant avec elle son chapelet de suppliques.

Enfin, nous nous levâmes et l'officiant aspergea une dernière fois l'effigie de Maât avec de l'eau et du térébinthe. Lorsque je me retournai et que j'entendis claquer les portes du naos que l'on scellait à nouveau, je fus saisi de stupeur. La cour était déjà totalement vide de ses occupants. Ceux-ci s'étaient comme évaporés et vquaient déjà sans doute à leurs menues besognes.

Le regard du jeune prince attrapa aussitôt le mien.

« C'est exactement ce que j'avais vu en songe, Maître Nagar... Exactement ! Je voulais simplement m'en assurer et le vivre. »

« Oui, fis-je, comprenant ce qui s'était produit... Il y a déjà longtemps qu'ils ne sont plus là, n'est-ce pas ? »

« Dès que les offrandes ont été déposées sur le sol, personne ne s'est plus guère senti concerné... C'était au prêtre d'achever le travail ! Vois-tu de quoi nous mourons, Maître Nagar ? »

Je mis un certain temps à réagir, saisissant, hélas, trop bien de quoi il s'agissait.

« Ce n'est pas d'un malaise au cœur de mon peuple dont il est question, murmura Amenhotep en franchissant la porte basse du petit temple, mais d'une véritable maladie qui voyage d'âme en âme d'un bout à l'autre de ce monde. »

« Je suis avec toi, Seigneur ! ne pus-je alors m'empêcher de m'exclamer sans réfléchir un seul instant aux conséquences de ce



que je disais. Je suis avec toi parce que tes mots sont ceux que nul n'ose prononcer et parce que ton regard reflète cet indicible horizon que j'ai toujours espéré. »

J'ignorais si le jeune prince m'entendait en cet instant précis où tout mon être s'enflammait. De ses yeux, il semblait plutôt fouiller les profondeurs de la foule qui s'agitait dans la rue des teinturiers. Enfin, impassible, Amenhotep me fit la réponse que j'espérais confusément entendre.

« Je sais, Maître Nagar... De toutes façons, tu n'as vraiment pas le choix ! Si on n'écoute pas, par-dessus tout, le bouillonnement de la Force qui est en nous, tôt ou tard, on finit par s'éteindre... Nul ne passe impunément à côté de ses propres rendez-vous. »

J'avais déjà vécu une telle évidence. C'était précisément cette même conscience qui m'avait fait quitter Alpu dans un élan irrésistible.

Je me souviens que nous traînâmes un peu devant les étals des teinturiers. Nous étions lents dans nos mouvements et nous regardions sans voir. La beauté évidente des écheveaux multicolores et des tissus exposés au soleil ne s'imprimait pas sur notre âme. Nous étions ailleurs, expansés dans cette sorte d'impossible où germent pourtant en permanence toutes les graines de ce que nous décidons d'être... S'il y a un moment où, sur la Terre de Pharaon, j'ai pleinement décidé d'être, ce fut sans doute celui-là.

Je crois que nous marchâmes longtemps ainsi, parmi l'enchevêtrement des ruelles qui se déployaient parallèlement aux rives du dieu Atur, le Nil.

Il ne se passait pas un instant sans que je ne sois stupéfait par l'esprit hors du commun de mon compagnon d'escapade. Ce n'était pas un adolescent, fût-il princier, qui s'adressait à moi, mais un être immense, déjà en pleine possession de sa maturité. Seuls parfois un éclat de rire sonore et la naïveté imprévisible d'une réflexion trahissaient encore en lui la proximité de l'enfance.

À un moment donné, alors que nous nous dirigeons vers la rue des scribes qui donnait sur l'arrière du grand Temple, notre discussion prit un tour plus profond, celui auquel, sans doute, nous aspirions tous deux.

« Que veux-tu au juste, Seigneur ? Quel est ton projet ? »

Amenhotep s'arrêta net et posa longuement sa main droite sur le sol, tout en me regardant.

« Je La prends à témoin, fit-il. Ce n'est pas le visage de la Terre du Soleil que je veux changer mais celui du monde ! De la toute-puissance qui m'a été donnée, je veux faire une charrue, un soc pour retourner la matière de tous les cœurs ! »

« Mais combien y en a-t-il qui soient fertiles ? » dis-je, en jouant volontairement les sceptiques.

« Un cœur, cela se bouscule, cela se travaille. Il faudra que je creuse beaucoup de sillons et que, de mes propres mains, je pétrisse beaucoup cette glaise dont est fait un grand nombre d'hommes ! Ce matin, j'ai vu ce que je supposais depuis toujours et que je redoutais. Plus personne n'est concerné par ce que je sens être la Vie. Plus personne n'a conscience du Soleil. Que mes grands prêtres soient des courtisans depuis des générations et des générations et qu'ils nouent intrigue après intrigue afin de ne pas perdre une once de pouvoir, cela n'est pas nouveau pour moi... Mais que le peuple, jusque dans ses plus petits sanctuaires, délègue sa capacité de prier lui-même, cela je le touche du doigt plus que jamais et c'est ce qui me rend cet ordre des choses insupportable ! C'est avoir perdu son âme que de déléguer le pouvoir de son cœur. L'Amour, cet Amour qui nous pousse à marcher, ne fait plus vivre quiconque parce qu'il est devenu le gagne-pain de quelques fonctionnaires. Nos consciences ont appris la paresse. L'art d'offrir les louanges à l'Éternelle Lumière est devenu un métier que l'on rétribue et qui prive autrui de son souffle. Comment supporter cela plus longtemps sans faner ce qu'il y a de plus beau en soi ? Que faut-il penser d'un peuple qui espère son petit bonheur quotidien en échange de quelques fruits et de prières achetées à un prêtre ? Peux-tu me dire qui, en ce monde, est encore concerné par le chemin qui mène de son propre cœur à l'Éternité ? Pour ma part, je ne vois que des hommes morts et qui ont envie de le rester. Ces lieux sont en décomposition, ne me dis pas le contraire.

Voici donc ce que je veux faire, Maître Nagar... Je veux construire une ville, une cité vivante comme un astre palpitant, une cité pour faire naître l'Homme et redonner son Feu à l'humanité. Mon projet est déjà fort avancé et j'aimerais que tu sois de ceux qui y contribuent... non pas par obéissance, mais dans un partage de vision. Thèbes est désormais momifiée et j'offenserais Ce qui

n'a pas de nom si j'y régnais un jour. En descendant le fleuve, quelque chose surgit déjà des sables... Mon Père m'a conçu pour en être le maître d'œuvre et le serviteur. Voudras-tu m'y précéder avant que les Temps ne soient venus pour moi ? »

Je redressai l'échine et éprouvai le besoin de prendre une grande inspiration.

« J'ai entendu dire, fis-je simplement, que quelque palais commençait à s'élever vers le Nord à plusieurs jours de marche d'ici. Est-ce à cela que tu fais allusion ? »

« Ce sera ma ville, Maître Nagar, le futur centre d'une humanité qui renaît... Non pas un palais, mais un vaste navire pour redonner à l'âme sa dignité et son espoir. Les prêtres en ont peur. Cela me stimule et conforte ma vision ! Sais-tu que des milliers d'hommes travaillent déjà là-bas et que pas un d'eux n' imagine à quelle œuvre folle il participe ? »

« Je suis heureux, Seigneur, que tu qualifies ainsi un semblable projet... Tu veux changer de place le centre du monde en même temps que modifier la couleur de l'âme humaine. Je suis des tiens, sans réserve, mais j' imagine qu'il nous faut craindre le pire. Tu veux remonter le fleuve de la paresse et des appétits égoïstes, tu veux bouleverser le cours de l'Histoire... » « Non, il n'y a même pas à le bouleverser. Il faut le réinventer... car il n'existe plus. À chaque fois que la conscience s'endort et qu'elle oublie sa destination, l'Histoire se love sur elle-même et attend un fou... Alors, disons que le Clergé a raison de s'inquiéter car je suis bien décidé à explorer toutes les dimensions de ma folie et à faire en sorte qu'elle soit contagieuse ! Je cherche des hommes dont l'âme n'abdique pas dans les sables mouvants de toutes les formes de l'égoïsme, de la cupidité... et d'une fausse quiétude. Si bientôt le Soleil me place à la tête de ce pays, ce n'est certes pas pour que j'en sois le fossoyeur ! J'en éloignerai les voutours à tête d'homme, je me sais né pour cela, Maître Nagar... Tant de visions, tant d'images qui me transportent et m'effraient ! Oui, j'avoue ma folie, mais quelle joie de sentir monter cette folie face à une puissance qui désormais empeste la moisissure ! »

« J'ai toujours pensé, intervins-je, qu'une sagesse figée n'en était plus une... simplement parce que la sagesse n'est pas un état acquis à tout jamais. Je vois en elle une sœur jumelle de la Connaissance. Elle se manifeste à un certain niveau de la conscience où celle-ci comprend qu'elle doit tout faire pour ne jamais se

prendre au sérieux afin de ne pas perdre sa fraîcheur. Lorsque tu parles d'un Clergé momifié, mon âme ne peut qu'applaudir à tes paroles. Il m'a toujours semblé que la mort est à l'œuvre dans tout ce qui est considéré comme définitivement acquis... et sa présence est insidieuse, car elle s'infiltre en nous dans mille comportements.

Lorsque j'étais encore étudiant au Temple d'Alpu dans ma jeunesse, j'avais trouvé, au hasard de ma curiosité, un vieux rouleau de textes dans la grande bibliothèque où je me rendais régulièrement. Il était rempli de dessins surprenants décrivant une façon inaccoutumée de concevoir le corps humain. C'était étrange et cela stimulait ma curiosité. « Laisse donc cela, m'ordonna aussitôt un prêtre-enseignant, ces écrits pourraient te pervertir, ils ne sont pas recensés parmi les textes sacrés.

C'est une erreur s'ils sont encore ici ! » Je me pliai bien évidemment à sa demande car, depuis toujours, on nous a appris que les voies attestées par les siècles ne se discutent pas... Néanmoins, ce fut ce jour-là que la vie planta en moi une graine, un embryon de rébellion. « Ainsi, me dis-je très clairement, il existe ce que l'on doit croire et ce que l'on ne doit pas croire... et pas même toucher ! Qui décide cela ? Qui a cette autorité et une telle autorité provient-elle d'une authentique sagesse ? » Ce n'est cependant pas tout, Seigneur, j'ai vite remarqué qu'une semblable attitude qui consiste à verrouiller des portes n'est pas le seul fait de ceux qui sont censés détenir les connaissances sacrées... car chacun la reproduit à son propre niveau. Ainsi, à notre insu, nos paroles sont-elles souvent des coutelas, prompts à trancher à vif dans la foule des questionnements humains, afin de confectionner des erreurs et des vérités. J'ai vu qu'il était rassurant de dire que l'on sait, que l'on connaît et, en imposant cela, de s'en persuader soi-même ! En fait, ceux qui ont pour charge de guider les consciences ont peur ! Ils ont peur, depuis toujours, que l'emprise sur les âmes dont ils ont besoin pour éprouver la sensation d'exister soit perçue distinctement par un nombre grandissant d'hommes et, qu'alors, leur masque de sagesse ou d'omniscience ne s'effrite.

En voyant certaines personnes s'incliner devant le prêtre-instructeur que je suis moi-même devenu, puis en boire, sans hésiter, la moindre des paroles, il m'est souvent arrivé d'éprouver de la honte, Seigneur... Dans ces moments-là, je me dis toujours :

« Ils n'ont appris ni à penser, ni à grandir, ni à approcher l'Amour. On les a formés à obéir pour manger ce que d'autres ont déjà mangé des milliers de fois et qui a perdu sa force et sa saveur... Le plus terrible est que je participe à cela. Quoi que je dise, je reste prêtre et, pour ces hommes, cela signifie qu'un sceau de Lumière a été apposé à jamais sur mon front... Or, je sais que c'est faux, Seigneur Amenhotep, nous savons tous que c'est faux. Nous savons à quel point l'immense majorité de ceux qui ont en charge l'avance des peuples se repaît de la naïveté et de l'ignorance de ceux-ci ! »

« Une ignorance qui satisfait aussi fort bien les peuples eux-mêmes, ne crois-tu pas ? intervint le prince. D'une certaine façon, tu sais parfaitement que la paresse des foules s'accommode à merveille des appétits et des ambitions d'une minorité. Ainsi, le mécanisme fonctionne-t-il sur lui-même. Il n'y aurait pas de maîtres sans la complicité morale des esclaves.

Je veux dignifier mon peuple, Maître Nagar... Comprends-tu ? Je veux briser cette chaîne qui infantilise la race humaine car le maître, comme le serviteur, sont deux enfants qui cherchent leur place. Nous sommes tous des enfants face à la splendeur de Rê ! La Vie nous a inventés pour aller vers le Soleil. C'est à montrer cette voie que je veux servir, à rien d'autre ! »

Nous nous arrêtâmes au bord de la ruelle des scribes. Assise contre un mur qui lui procurait un peu d'ombre, il y avait là une vieille femme qui grattait, à l'aide d'une pointe, la surface plane d'une petite pierre calcaire. Nous nous en approchâmes et nous vîmes qu'elle y gravait l'image malhabile d'une oreille. Nous savions ce que cela signifiait. L'usage, parmi le peuple, voulait que l'on offrît à certaines divinités de semblables pierres ornées d'une oreille ou encore d'un œil afin d'être entendus ou considérés par les Neters. L'offrande s'effectuait, bien évidemment, par l'intermédiaire d'un prêtre que l'on rétribuait. La nature de notre discussion me fit aussitôt me poser la question de la valeur et de la portée d'un semblable geste. En quoi un dieu pouvait-il être sensible à un dessin ou à quelque matière précieuse ? Intervenait-il personnellement ou n'était-ce pas plutôt la force dégagée par l'âme, dans sa requête, qui générerait la réponse souhaitée ? En d'autres termes, les Neters avaient-ils cent mille oreilles que l'on pouvait séduire et acheter ou était-ce les humains qui avaient accès, directement, par eux-mêmes, au mécanisme de leur pos-

sible bien-être... Et, dans cette éventualité, à quoi pouvaient donc servir les Forces divines ?

Comme nous la contemplions qui parachevait son dessin, la vieille femme leva la tête vers nous. Ses yeux étaient baignés de larmes.

« Croyez-vous que ce soit assez beau et que le dieu entendra ? » balbutia-t-elle dans notre direction.

Nous nous accroupîmes à ses côtés pour mieux l'entendre.

« J'espère qu'il va le prendre sur l'autre rive de la vie. C'est pour mon fils... il est mort sans sépulture quelque part dans le sable »

« Tant qu'il restera des femmes comme toi, ne pus-je m'empêcher de répondre, les dieux ne seront pas sourds. Ton fils est déjà sauvé, crois-moi ! »

Je vis Amenhotep sourire doucement en me regardant. Alors, il dodelina de la tête et se releva.

« Tu vois, me dit-il tout en poursuivant son chemin, tu as compris le pourquoi de ma folie et de mon enthousiasme. L'eau des yeux de cette femme m'apporte la merveilleuse preuve de la persistance de cette Force que je veux toucher dans le cœur humain. L'âme du peuple de cette terre est sans doute pauvre, mais elle n'est toujours pas un désert. Il y coule encore des ruisseaux dont on peut faire des rivières, puis des fleuves. C'est cela l'important. Il y a encore vraiment des poitrines qui se soulèvent d'elles-mêmes, qui aiment et qui espèrent. C'est pour elles que je suis venu ! »

La matinée touchait à sa fin et il nous parut souhaitable de regagner l'autre rive de Thèbes afin de rejoindre chacun notre domaine. Une absence trop longue pouvait inutilement attirer l'attention sur notre complicité naissante. Le jeune prince et moi nous nous séparâmes donc, le plus vite possible, dès que les portes de la ville furent franchies. Nous convînmes d'autres rendez-vous, mais à l'intérieur du palais et en présence de Mayan. Avant que nous ne nous quittions, Amenhotep exprima très clairement le désir que j'abandonne ma charge à Thèbes au plus tôt afin de me rendre au cœur de ce qui serait sa future ville, l'organe palpitant d'une nouvelle pensée.

« Il y a tant de choses à y mettre en place, me déclara-t-il, nous te donnerons des instructions pour ce que tu auras à faire si tu persistes dans ton choix... Néanmoins, je te le dis, bien que je

sache que tu l'as déjà compris, dès que tu auras quitté cette ville et que l'on saura où tu te rends, toutes les forces qui se réfugient derrière le visage appauvri d'Amon-Rê commenceront à se dresser contre toi... Je veux parler de ce Clergé en place auquel tu appartiens encore officiellement et aussi d'une bonne partie de l'Armée. Tous ceux qui assoient leur pouvoir sur l'immobilisme général vont chercher à t'atteindre, de cent façons différentes. »

Ainsi qu'il l'annonça, il y eut donc plusieurs rencontres entre Amenhotep, quelques partisans de son projet et moi-même. Pharaon se tenait soigneusement à l'écart pour ne pas trop éveiller l'attention et demeurer incontesté auprès des dignitaires... mais nous le savions à nos côtés.

Mon départ fut organisé dans le mois qui suivit ma première rencontre avec le prince. Il eut lieu avec discrétion, bien qu'officiellement, sur l'un des navires de Pharaon qui descendaient chaque jour le fleuve. Je me souviens de toute cette période comme d'un demi-rêve. J'étais sous l'emprise d'une sorte d'euphorie face à l'ampleur du projet et je crois que l'adversité que celui-ci suscitait contribuait même à me stimuler. Je voyais à quel point ma vie prenait une tournure singulière et comment, aussi, j'en suivais le cours sans doute tracé d'avance, tout en préservant mon libre-arbitre... Du moins, en avais-je la conviction.

Alors, sur le pont du navire dont la grande voile gonflée me menait vers les sables du nord, je me mis à réfléchir. Je voulais rassembler en mon esprit tous les éléments de métamorphose que j'avais glanés ou qui étaient venus vers moi depuis des lunes et des années. Ils avaient été si nombreux à me crier en pleine face que je n'avais pas à me couler dans le moule de ce qui existait déjà !

Mais réfléchir, c'est d'abord accepter de se troubler, voire d'inviter le chaos en soi. C'est déranger, dans sa conscience, un ordre des choses souvent confortable et rassurant. C'est se hasarder vers les sables mouvants de ce dont on n'a pas encore enfanté... et cela peut faire mal. Je voulais y voir clair, réellement, et non pas me tranquilliser, ainsi qu'on le fait souvent lorsque l'on cherche le sens de sa vie et de la place que l'on voudrait occuper en ce monde. Pour cela, je ne voulais pas calquer ma réflexion sur l'attitude commune qui consiste à contourner les problèmes en les débaptisant, puis en les dissimulant derrière un autre nom. J'avais remarqué que, si on ne faisait que déplacer nos interroga-

tions par de simples jongleries de langage, on ne parvenait qu'à en resserrer les nœuds et à éloigner de nous le bonheur... Et, n'était-ce pas cela le but, le bonheur ? Que voulaient-ils tous ces prêtres, ces courtisans et ces soldats qui soit différent de ce qui emplissait le cœur des fellahs, des artisans et des commerçants ? Rien ! Nous étions tous pareils... Quels qu'ils soient, les êtres humains ne cherchent qu'une chose : être heureux... Mais qui comprenait ? Qui comprend encore qu'être heureux, c'est simplement ne plus avoir peur, peur de rien sur l'arc-en-ciel de la Vie... et surtout pas de soi !

Non, je ne pouvais plus en douter, de cette ville qui commençait à émerger des sables, beaucoup de choses allaient devoir germer afin que chacun retrouve le chemin de sa propre puissance.

Tandis que mon regard se laissait bercer par la ligne ondoiyante des dattiers plantés le long du dieu-fleuve, je mesurais l'ampleur du pari auquel je m'associais et je me trouvai soudain bien vaniteux. Fallait-il que j'en ai honte ou que j'en accepte les récifs ? Car, en vérité, que deviendrait parfois l'idéal qu'une âme veut incarner s'il n'y avait un peu de vanité pour lui prêter main forte ?



## Chapitre V

### ***La Demeure du Rayonnant***

Mon installation dans l'immense chantier que représentait encore la future ville d'Amenhotep ne fut pas facile. Ma demeure à peine achevée était de briques de terre et de paille comme toutes les maisons du peuple. Dormir sous les feuilles de palmier tressées qui constituaient l'essentiel de sa toiture, me rappela à des réalités que j'avais eu tôt fait d'oublier durant ma vie à Thèbes. Écrasé de chaleur et démuné d'un luxe qui pour moi était devenu si naturel, je connus un moment de révolte. Ce que j'avais accueilli avec enthousiasme comme la marque d'un honneur ressemblait soudain à un terrible exil.

Certes, en flânant au hasard des rues tracées au cordeau et le long desquelles de grands édifices s'élevaient déjà, je pouvais m'imaginer aisément ce que serait la Cité. De toute évidence, les plus grands artistes étaient là, à l'œuvre, peignant d'ocre, de bleu et d'or une colonnade ou achevant de ciseler un bas-relief ; de toute évidence également, des milliers d'hommes continuaient d'assembler avec un talent consommé les plus belles pierres qui se puissent trouver, tandis que d'autres plantaient des milliers d'arbres... Mais, de toute évidence aussi, personne ne savait exactement à quoi tout cela allait servir... et il en résultait que chacun me semblait travailler dans une atmosphère onirique, hors du monde et à la merci d'un soleil de plomb.

Comment allait-elle s'appeler cette Cité ? Je ne comptais plus le nombre de fois où l'on me posait la question. Pas plus qu'un autre, je ne pouvais y répondre. Amenhotep n'avait pas évoqué une seule fois devant moi le nom sacré de sa ville. Le connaissait-il seulement, d'ailleurs ? L'avait-il déjà décidé ? Je n'aurais su l'affirmer.

Mes deux serviteurs ne vinrent me rejoindre que deux lunaisons après mon arrivée, lorsque j'eus fini de parcourir les avenues et les palais en construction et de faire certaines rencontres. Ce temps libre me fut, en fait, nécessaire afin de m'imprégner du lieu

et de me conforter dans mes positions intérieures. Pendant ces semaines de relative solitude, je réalisai pleinement que je n'avais pas adhéré à des idées mais bien opté pour un mode de vie, pour un idéal qui était à l'œuvre en moi sans doute depuis toujours. Je compris enfin que cette couleur d'exil donnée à mon arrivée hâtive avait, à coup sûr, été voulue comme pour me forcer à une méditation face à une nouvelle réalité quotidienne.

Oui, avec le temps, la Cité allait inévitablement devenir quelque chose d'extraordinaire. Elle était sise sur une vaste zone plane à demi-circulaire située entre la montagne aride et les eaux du dieu-fleuve. Une large avenue, parallèle au Nil, la traversait de part en part, elle-même entrecoupée par d'innombrables rues qui menaient droit à la rive et aux quais où l'activité était déjà intense. Deux d'entre elles, qui conduisaient à une carrière d'albâtre, connaissaient en permanence les encombrements d'un grand nombre de chariots incroyablement chargés. On y respirait la poussière blanche de la montagne, tandis que de petits autels avaient été improvisés, çà et là sur leur bord, afin de demander aide et protection aux dieux. Je remarquai que, parmi le quadrillage des rues et des avenues, de vastes terrains collectifs, déjà plantés de palmiers et de lauriers, avaient été prévus, comme pour donner à l'ensemble sa fraîcheur et sa respiration. Ce serait beau... mais il fallait du temps... et du temps, il me semblait soudain que nous n'en avions plus, comme si la Terre et les Cieux allaient accoucher de "quelque chose" qui ne pouvait attendre.

C'est durant ces semaines que je m'entendis, pour la première fois, dire "nous" en évoquant, avec quelques dignitaires envoyés comme moi vers l'inconnu, le projet du fils de Pharaon. Je compris alors que je n'étais plus le spectateur flatté d'un beau projet mais que j'en devenais, progressivement et insensiblement, l'acteur. À force d'interrogations, de doutes et aussi souvent grâce aux multiples visages de la solitude, on finit toujours par comprendre, non seulement qu'on est capable de s'enfanter, mais que c'est aussi notre fonction essentielle.

Ce fut le temps où je fis la connaissance de Mahu, un véritable colosse qui avait été chef d'un corps d'armée de Pharaon et que le jeune prince venait de nommer responsable de la sécurité et de l'ordre dans l'enceinte de sa future ville. Je l'avais remarqué à maintes reprises lors de réunions secrètes au palais et j'avais pu estimer à quel point Amenhotep pouvait le compter parmi ses

fidèles les plus zélés. Nous nous liâmes d'amitié rapidement car il faisait partie de ces êtres sans détour dont on sait, au premier coup d'œil, que leur cuirasse n'est là que pour protéger un cœur trop vulnérable. C'est lui qui me fit visiter le grand Temple avec son impressionnant Naos à ciel ouvert, puis le palais et ses jardins suspendus dont la construction prenait fin. C'est lui aussi qui fit résonner pour la toute première fois à mes oreilles le nom de "ville sainte" en évoquant l'ampleur de ce qu'il sentait se préparer.

Ce fut le temps également où un homme, qui portait le nom de Ay, vint nous rejoindre. Je l'avais maintes fois rencontré à Thèbes où il occupait des fonctions de vizir et aussi de grand prêtre dans l'un des temples majeurs. Mayan et Amèse m'en avaient parlé comme d'un être bon et profondément versé dans de nombreuses sciences. J'appris, qu'en plus de ses fonctions sacerdotales, Amenhotep l'avait nommé Chambellan de son futur palais. C'est d'ailleurs sous ce titre qu'il se présenta à moi, lorsque je me fis un devoir de l'accueillir dès que son navire eût accosté. C'était un bel homme d'âge mur et aux longs cheveux grisonnants ceints d'une fine bandelette tressée d'or. Il débarqua sur le quai avec un grand nombre de serviteurs et un abondant mobilier. Son épouse était également présente, une femme menue et à la peau très claire dont on ne pouvait contester l'élégance naturelle. Elle portait le même nom que la Reine, mais chacun l'appelait Tiyi-Nata afin de les différencier.

Dès leur arrivée dans la Cité en construction, Ay et son épouse constituèrent, à vrai dire, le couple le plus remarquable qui soit... non pas simplement en raison des charges qu'ils étaient censés incarner, mais à cause de ce qui se disait de l'une de leurs filles. Cette dernière était, paraissait-il, d'une grande beauté, qualité qui n'avait pas échappé, assurait-on, au fils de Pharaon.

À peine fut-il installé dans sa résidence momentanée presque aussi sobre que la mienne, que le couple manifesta son désir de me rencontrer.

« Nous avons une quantité de nouvelles pour toi, m'avait lancé Ay aussitôt que j'eus franchi le seuil de sa cour intérieure, mais tout d'abord, prends cela, il t'appartient maintenant ! »

Le Chambellan, la mine réjouie, montrait du doigt l'un des angles de son habitation où un cheval gris pommelé était attaché.

« Comment cela ? » fis-je, intrigué.

« C'est Pharaon en personne qui te l'envoie. Ne cherche pas vraiment à comprendre... Cela veut seulement dire que tu en auras besoin pour respirer un peu car, crois-moi, le travail ne va pas manquer. »

Je m'approchai du cheval et passai la main sur son encolure dont les crins finement tressés avaient été teintés de bleu. L'animal était superbe.

« Allons ! fit amicalement Ay, en me tirant par le bras à l'intérieur de sa demeure. Je propose que tu t'en occupes plus tard, nous avons beaucoup à nous dire, ne crois-tu pas ? »

Tiyi-Nata nous avait devancés dans la pièce principale et achevait de disposer elle-même quelques fruits dans une grande vasque de terre.

« Regardez ces grenades, dit-elle, elles viennent directement d'Abdju <sup>17</sup>. Ce sont les meilleures. »

« Assieds-toi, ajouta aussitôt Ay, car nous amenons ici des nouvelles de poids... Je ne veux pas attendre plus longtemps. Apprends d'abord que pour le prince tout est fait. Le voilà corégent du royaume. Cela s'est réglé sans grande cérémonie juste avant notre départ. Pharaon n'avait convié que quelques dignitaires. Si tu avais pu voir le Général Horemheb... Il a quitté la salle d'audience avant même la fin de la lecture du décret. Il était furieux car il a, de toute évidence, bien compris ce qui se prépare. En lui-même, il nous a déjà déclaré la guerre... »

« Mais, n'était-ce pas fait depuis longtemps ? Il a tout le Clergé de Thèbes derrière lui ! Depuis mon arrivée parmi vous, j'ai vu que sa conception du pouvoir et des choses de la vie était rigoureusement opposée à celle de Pharaon et de son fils. Il fait partie de ces hommes qui ne se sentent exister qu'à travers l'asservissement des autres, ne crois-tu pas ? »

Ay se mit à sourire et à hocher de la tête.

« Ce que tu dis là est presque un lieu commun, Nagar ! Beaucoup, hélas, pensent comme lui sur cette terre ; beaucoup trop s'imaginent que, pour trouver sa place et grandir, il faut nécessairement abaisser ce qu'il y a autour de soi. Il fait partie de la grande famille des "rogneurs d'espoir". Prends bien garde à lui, toi particulièrement, car le prince t'a en haute estime. Horemheb le sait... et beaucoup mieux que toi ! Méfie-toi d'autant plus que tu n'es jamais entré dans le moule de ceux qui fréquentent le palais. »

« Me méfier ? Je crois bien que j'en suis totalement incapable ! J'ai toujours eu la conviction que la méfiance envers autrui lui ôtait toutes ses chances de nous comprendre... Par contre, je peux être vigilant, oui, cela je le peux. »

J'entendis Tiyi-Nata rire de bon cœur à l'autre bout de la pièce.

« Eh bien, Maître Nagar, s'exclama-t-elle, je comprends de mieux en mieux ce qui en toi peut indisposer Horemheb ! »

« J'ai toujours cru que si l'on se mettait à respecter l'ombre, ajoutai-je, l'ombre elle-même ne se sentait plus tout à fait ombre. C'est pour moi une façon de ne pas nourrir la différence qui lui donne une partie de son pouvoir. Pourquoi n'offrirait-on pas ainsi à cette force une chance d'inviter un peu de lumière à sa table ? »

Ay se leva pour me tendre une coupe d'eau fraîche.

« Tu sais bien que je partage ton avis, Nagar, mais ce n'est peut-être pas aussi simple... Je ne crois pas qu'il y ait simplement la Lumière et l'Ombre. Je veux dire qu'à son propre niveau, tout le monde se sent dans le juste chemin, chacun a sa logique qui lui semble bonne... et donc, en quelque sorte, lumineuse.

Toi, tu te veux aux côtés de la Lumière et moi aussi évidemment... mais Horemheb affirme la même chose, ne penses-tu pas ? Ce qu'il veut, c'est maintenir la stabilité de ce qui existe présentement, c'est que l'ordre établi demeure immuable... donc ce que nous représentons pour lui prend l'apparence de la déstabilisation la plus totale. Il a raison ! Qui pourra nier que nous cherchons à faire un bond dans l'inconnu ? Devant nous, c'est le vide, Nagar, il faut que nous en soyons conscients. C'est un vide que nous pressentons porteur de tous les germes, bien sûr, mais ceux-là ne sont qu'un vague devenir, qu'une hypothèse. Je comprends la peur d'Horemheb et celle de la majorité des notables ou des prêtres. Ce que Pharaon veut faire n'a jamais été réalisé. Il veut que le peuple de la Terre apprenne à penser et à aimer par lui-même ! Te rends-tu compte, nous rendons-nous vraiment compte de ce que cela signifie ? L'asservissement des âmes, leur infantilisation, c'était la sécurité pour tout le monde ! Nous sommes ceux qui allons au-devant des peurs. »

Les paroles du Chambellan me laissèrent songeur un bon moment. Je partageais son opinion et voyais clairement notre folie, mais ce qui avait été réveillé en moi ne pouvait désormais être contenu par aucune digue. Il était trop tard pour que je fasse

marche arrière. L'aurais-je voulu que je me serais coupé la respiration à tout jamais.

Une réponse vint alors se loger sur mes lèvres, sans que je puisse dire qu'elle naissait de moi.

« C'est vrai, il n'y a pas que la Lumière et l'Ombre, il y a... cette Force que l'on pourrait peut-être appeler "ce qui fait avancer" et c'est, obligatoirement, une force de déséquilibre. Je la vois au-delà du Bien et du Mal, comme une nécessité suprême que vient chanter de temps en temps le vent de croissance.

Oui, Seigneur Ay, moi aussi je crois que nous allons avoir peur et que nous nous apprêtons à réveiller de vieux démons... mais, entre ce qui fait plaisir et ce qui fait grandir, mon choix est fait. Tout simplement parce que le plaisir n'est pas suffisant. Je suis plus gourmand que cela, vois-tu ! Je veux le bonheur, non seulement pour moi mais pour tout ce qui vit. Je me sens une sorte... d'appétit sacré ! »

Le Chambellan m'apprit alors toute une série de nouvelles concernant la vie à la Cour et les tensions qui commençaient à s'y manifester réellement. On n'y contestait pas l'autorité de Pharaon mais, au dire de mes hôtes, il était certain que depuis mon départ cette autorité était de plus en plus mal vécue par quelques-uns.

Quant au jeune prince, il leur avait affirmé qu'il se donnait trois ou quatre années pour venir s'installer définitivement dans sa nouvelle ville. Il lui fallait ce temps pour apprendre, au contact de son père, l'art de gouverner ; ce temps aussi pour que les pièces du grand jeu auquel son âme s'était vouée prennent harmonieusement place d'elles-mêmes. Il était convenu qu'il viendrait faire de brefs séjours à nos côtés dans sa future Cité afin de donner un cœur à sa grande vision. Enfin, il fallait que la ville se mette à vivre de sa propre vie le plus tôt possible, paisiblement, mais en profondeur, comme une graine qui jette ses racines dans le silence du sol avant de s'élancer vers le soleil.

Ay m'annonça également que des étudiants me seraient prochainement envoyés et que je devrai donc planter les bases d'une nouvelle École sans plus tarder. On m'en promettait trois cents, trois cents jeunes hommes auxquels je devrais enseigner l'approche, la plus sacrée possible, du corps humain et de quelle manière celui-ci traduit la très complexe harmonie de l'ordre céleste.

C'était un travail où la connaissance des astres se mêlait étroitement à celle des thérapies et de la philosophie dans ses aspects les plus secrets.

L'imminence de l'organisation de ce projet n'était certes pas pour me déplaire, d'autant plus qu'on me promettait l'aide de trois prêtres-instructeurs afin de le mettre en place. En réalité, j'avais surtout la sensation de devoir aider à l'accouchement d'hommes plus adultes que par le passé en rompant avec la chaîne de répétition des schémas d'autrefois.

Il y avait un principe qu'Amenhotep souhaitait par-dessus tout voir mis en évidence, c'était celui du Soleil. Un Soleil présent sur deux plans, celui du ciel extérieur et celui des cieux intérieurs, c'est-à-dire celui qui rayonne au-dessus du monde terrestre et celui qui respire dans le cœur des hommes. Étrangement, cela coïncidait avec tout un monde de visions et de songes qui m'envahissait, par vagues répétées, depuis mon initiation dans le tombeau.

« Au fait, me dit enfin le Chambellan tandis que j'allais prendre congé, j'allais oublier... Nous savons maintenant où nous sommes, je veux dire qu'il a décidé du nom de sa ville. Ce sera... Akhetaton, la Demeure du Rayonnant ! »

Akhetaton... c'était comme si j'avais toujours entendu ce nom-là résonner à mes oreilles et sur mes lèvres. À travers lui, mon rendez-vous avec la vie se mettait soudain à fleurir et tout prenait corps. Il suffit parfois d'un nom pour que le jour se lève différemment sur notre existence. Un nom, c'est toujours comme une constellation, avec sa règle du jeu et son souffle. Ce peut être aussi un pivot autour duquel nous dansons notre vie... Et seuls les cieux savent maintenant à quel point je l'ai dansée cette vie, à quel point j'y ai chauffé mon âme à blanc !

Un peu plus d'une lune s'écoula avant que les étudiants que l'on m'avait promis n'arrivent par quatre gros navires.

En apercevant dans le lointain leurs grandes voiles gonflées, je m'étais précipité en direction du quai, fièrement perché sur mon cheval. Sans me manifester, je voulais observer les nouveaux arrivants et sentir ce que nous appelions "le parfum d'âme" qui se dégageait d'eux. En fait de parfum d'âme, c'est plutôt un choc que je reçus dès que le second navire eût accosté ! Je vis qu'une partie des étudiants que l'on me confiait était, en fait, composée d'étudiantes. Cela me déconcerta au plus haut point car mes con-

tacts avec les femmes avaient été, jusque-là, très réduits et superficiels. Ma vie avait été ainsi et j'avais subi cet état de fait comme une fatalité due à mon état initial de prêtre.

Je me revois encore, au soleil couchant, observant le débarquement de la bonne cinquantaine de toutes jeunes femmes que l'on m'adressait. Un garçonnet, qui était installé sur le quai non loin de moi, jouait énergiquement d'un tambour avec le plat de ses mains. Son rythme m'excéda car j'y voyais presque l'amplification des battements de mon cœur. Je résolus alors nerveusement de partir quelque part dans la montagne avec mon cheval. C'est à cet instant que je compris que j'avais peur...

« Peur des femmes ? Allons, Nagar, commençai-je à me répéter, c'est stupide ! De plus, celles-là sont presque des enfants, elles t'écouteront enseigner, comme les autres, et ce sera tout ! »

Sur le sentier qui se faufilait parmi les rochers, je me mis à contempler la ville et le fleuve. Tout me paraissait tellement sec malgré la chaleur doucement rayonnante du couchant. Les palmeraies étaient si jeunes, si fragiles encore ! Pourquoi Amenhotep multipliait-il donc les embûches ? N'y en avait-il pas suffisamment ? Ne pouvait-il trouver quelque prêtresse, en quelque contrée que ce soit, plutôt que de me désigner ? Nombre de prêtres, par ailleurs, fréquentaient les femmes et avaient eux-mêmes une épouse ; quant à moi, ma caste d'origine à Alpu me l'interdisait... et il le savait. Oui, aujourd'hui je le vois mieux encore que naguère, j'avais peur... Et, plutôt que le décor grandiose et doré d'Akhetaton qui s'étendait à mes pieds, c'était sans doute une partie de mon cœur et de ma conscience qui étaient secs. Secs de ne pas s'être explorés suffisamment, secs d'avoir oublié une des couleurs de l'âme humaine.

Les locaux que l'on m'attribuait pour enseigner étaient d'une belle sobriété qui leur conférait quelque chose de grandiose. De vastes salles, toutes en colonnades blanches qui s'élançaient vers des plafonds d'azur et d'or en constituaient l'essentiel. L'ensemble qui m'était confié s'organisait harmonieusement autour d'un beau jardin intérieur planté d'agrumes. En vérité, cela incitait à l'étude et à la réflexion. J'étais seulement étonné de l'absence totale d'autel. En quelque recoin que ce fût, rien n'était dédié à la moindre divinité. Je me dis alors que la proximité du grand Temple expliquait peut-être cela, d'autant que je savais que



les notions de dépouillement et de simplicité étaient chères au prince.

Quelques jours après leur installation dans des appartements contigus à l'école, je me décidai enfin à rendre visite aux étudiants... et aux étudiantes. Je redoutais cet instant car il m'obligeait à affronter clairement mes craintes en sortant de mon univers presque exclusivement masculin. Je ne sais plus aujourd'hui ce qui sortit de ma bouche lorsque je me présentai à leur assemblée, mais il me semble que seules mes lèvres parvenaient à remuer et je doute fort que mon cœur ait été présent dans mes mots.

« Qui est l'enseignant ici ? » me demandai-je très lucidement, tandis qu'ils étaient encore assis sur le sol, prêts à boire la moindre de mes paroles. Je scrutais leurs regards graves et dociles, en vérité, bien trop dociles. Il était évident qu'ils attendaient tout de moi parce que le prince les avait sélectionnés, un à un, et me les adressait personnellement. Pour eux, j'étais nécessairement celui qui savait, le sage capable de les guider.

Moi, Nagar-Têth, un sage ? Allons donc ! Nagar-Têth avait presque envie de se sauver... Non pas devant l'ampleur de la tâche, mais face aux regards féminins qui le dévisageaient avec une curiosité non dissimulée et qu'il interprétait de mille façons.

L'idée me vint soudain que je pouvais peut-être confier les étudiantes à l'un des prêtres qui m'étaient adjoints. N'était-ce pas cela la solution ?

Lorsque je renvoyai chacun à sa cellule, j'étais quelque peu rasséréné par l'issue qui venait de se présenter à moi, aussi, le chemin du retour vers ma demeure fut-il léger. Après tout, n'était-ce pas moi qui dirigeais cette École ? Je pouvais très bien m'attribuer la partie des cours, voire les élèves, qui me convenait.

La nuit qui suivit aurait dû être plus douce que la précédente, pourtant il n'en fut rien.

Dans mon petit logement de briques et de palmes, il faisait épouvantablement chaud. L'air qui venait du désert et qui poussait, par rafales, du sable sous la porte était étouffant. Non seulement je ne parvins pas à trouver le sommeil mais, insensiblement, je me vis entrer dans un état de fièvre mentale presque insoutenable. Ma conscience me donnait la pénible sensation de se dilater à l'extrême et de ne plus habiter mon corps. À un moment donné, j'eus même la certitude d'être assis sur ma natte,

tandis qu'en réalité j'étais toujours allongé sur celle-ci. Je me demandai alors si je ne devenais pas lucide à l'intérieur d'un rêve qui m'aurait entrebâillé progressivement ses portes... Mes yeux étaient-ils ouverts ou fermés ? Cela même je ne le savais plus !

Soudain, au cœur d'une demi-clarté, il m'apparut que ma chambre n'était plus ma chambre. Ses murs de terre, avec les quelques objets personnels que j'y avais suspendus, semblaient avoir reculé jusqu'à l'infini. Je sursautai et m'entendis pousser un cri aussi déchirant que celui d'un rapace. Je voyais mon corps étendu sur un grand drap blanc et une silhouette, mi-humaine mi-animale, se pencher au-dessus de lui. Ses ongles étaient aussi longs et acérés que des lames, et son visage... son visage... je devrais dire sa face... était celle d'un crocodile ! Il avait la gueule entr'ouverte et la lueur grise et figée de ses yeux distillait quelque chose d'indicible.

« Sobek ! » <sup>18</sup> m'écriai-je au-dedans de moi. J'aurais dû être terrorisé, mais rien dans l'attitude du dieu ne me paraissait hostile. Il me sembla même que celui-ci me murmurait quelque parole douce que je ne parvenais pas à entendre. En arrière de lui, je vis un instant plusieurs formes féminines qui, bien qu'immobiles, me donnaient l'impression de s'amuser. Je me demandai ce qu'elles me voulaient. Enfin, au bout d'un temps indéfinissable, le dieu-crocodile approcha de mon crâne ses doigts longilignes et tranchants, puis enfonça l'un d'eux, d'un geste sec et précis, à la racine de mon nez. Cette fois encore, je m'entendis pousser un hurlement déchirant et je vis, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, que je me débattais de toutes mes forces. Alors, je me retrouvai dans la poussière du sol, haletant et hagard, ne sachant plus où j'étais.

La porte de ma chambre était grande ouverte et deux silhouettes à demi-nues se tenaient sur son seuil, balayées par la flamme hésitante d'une lampe à huile.

« Ce n'est rien, bredouillai-je en reconnaissant mes domestiques, ce n'est rien... Laissez-moi seulement votre lampe. »

Profondément troublé, je ne parvins toujours pas à trouver le sommeil et je me mis à espérer les premières clartés de l'aube. Je me levai enfin, traversai ma cour et résolu d'aller marcher dans les rues. Peut-être le voile étoilé de Nout parviendrait-il à m'apaiser ?

La lune, qui était presque pleine, éclairait singulièrement la grande allée qui menait au palais. Elle jouait de ses doigts argentés sur les interminables enfilades de colonnes comme s'il s'agissait d'une lyre. Tout dormait, tout était désert, mais il me semblait qu'Akhetaton était cependant plus vivante que de jour... Peut-être que la pierre exhalait ainsi son âme et commençait à enfanter le rêve fou de son créateur. C'était la lune qui révélait le Soleil... Je compris alors que, de la même manière, ce serait sans doute Horemheb qui pousserait le fils de Pharaon à aller jusqu'au bout de sa vision. L'effort et l'obstacle sont souvent si étroitement liés qu'il arrive qu'on puisse parfois les croire nés l'un pour l'autre, l'un et l'autre père et mère de ce qui fait avancer...

Cette nuit-là, les caresses de la lune ne m'apaisèrent donc pas comme je l'avais espéré, mais donnèrent un sens troublant au rêve que je venais de faire. Au hasard des rues solitaires d'Akhetaton, j'acquis la certitude que j'étais en train de renoncer à monter une marche, que je disais non à une ouverture en cabrant ma conscience face à une transformation. C'était cela que me transmettait Sobek dont je craignais l'intervention guérissante parce que transmutatrice. Le dieu, ou la Force qui empruntait son aspect, ne voulait-il pas me signifier que quelque chose était à inciser en mon âme ? J'étais à une croisée des chemins, et voilà que je m'apprêtais à dire non à une opération, à une transformation...

Lorsque les premiers rayons d'un soleil safran me décidèrent à regagner ma demeure, mon esprit n'était plus tout à fait le même car j'étais bien décidé à ne plus tourner le dos à l'obstacle. Il fallait que j'incarne jusqu'au bout les principes que j'enseignais depuis des années : regarder en face la pierre d'achoppement et essayer de comprendre pourquoi elle en était une. Je me dis qu'ils devaient être légion ceux qui professent des notions qu'ils ne maîtrisent pas eux-mêmes. Je me dis aussi que je ne voulais plus être de leur nombre et que la taille d'un obstacle dépend toujours, invariablement, de la dimension de l'œil qui l'observe. Cela faisait déjà partie des leçons de Sekhmet, mon père. Oh, comme il était facile à chacun de manier les idées, de les polir pour qu'elles brillent de tous leurs éclats au bout des lèvres... mais comme il demeurerait difficile de leur donner un corps !

C'est ainsi que je résolus d'enseigner moi-même au Collège des jeunes femmes qui s'établissait à Akhetaton. C'est ainsi, éga-

lement, que j'empruntais un chemin qui devait définitivement donner une couleur différente à ma vie.

À vrai dire, de mémoire humaine sur la terre de Pharaon, c'était la première fois que l'on enseignerait les médecines de l'âme et du corps à une assemblée de femmes. Cela, à lui seul, représentait une petite révolution qui donnait le ton quant à la vocation de la Cité.

Les jeunes filles avaient été choisies parmi celles que leurs parents avaient déjà vouées, depuis leur plus tendre enfance, à l'entretien rituel des grands temples des deux rives de Thèbes. Elles savaient entretenir les flammes sacrées et constituaient également des chœurs de chanteuses, dont la voix travaillée selon un mode très particulier pouvait aisément générer des états seconds. On m'avait dit que certains membres du Clergé d'Amon s'étaient appliqués à faire de quelques-unes d'entre elles de véritables courtisanes, raison qui poussait d'autant plus Pharaon et son fils à vouloir établir un nouveau Collège de femmes, loin de Thèbes.

En me fournissant ces informations, Ay, le Chambellan, ne m'avait d'ailleurs pas caché que les quatre prêtres majeurs d'Amon, que cette innovation choquait au plus haut point, m'avaient maudit en apprenant que je devais être le responsable du projet. Ils s'étaient réunis avec les Ouabus, les plus "purs" et les plus traditionnels d'entre les membres du Clergé, pour manifester leur indignation devant Amenhotep... lequel les avait à peine reçus quelques instants en haut des marches de ses appartements.

Tiyi-Nata avait ajouté que le prince leur aurait seulement répondu : « Je ne vois qu'un seul sacrilège sur cette Terre, c'est celui que l'on commet en oubliant qu'on y est venu pour chercher. » Il aurait ensuite conclu en leur disant calmement : « Je ne vous souhaite pas la bonne nuit, ce n'est pas nécessaire, car je sais que rien ne vient jamais troubler votre sommeil... » Et, comme il était plein midi, les prêtres avaient pris cela pour une gifle cinglante.

Lorsqu'arriva le jour où je devais dispenser mes premiers cours à Akhetaton, les jeux étaient donc clairs, la ville et tous ceux qui commençaient à y vivre s'inscrivaient officiellement en marge des forces traditionnelles du Clergé de Nut Amon <sup>19</sup> et de la plupart des responsables militaires du pays de la Terre Rouge.

C'était ainsi et j'avoue que durant la première année qui suivit mon installation, la sensation nouvelle d'être considéré sur toute l'étendue du royaume comme un hérétique notable, ne fut pas pour me déplaire. Sekhmet me l'avait pourtant également enseigné naguère : « Il peut y avoir un certain délice à se sentir différent des autres. Il existe un sentiment de non-appartenance totale à la grande famille humaine qui guette éternellement tous les chercheurs d'Absolu. Prends-y garde, car une telle perception se change vite en certitude et cette certitude sème les graines d'une supériorité qui devient un venin pour qui l'éprouve. Le supérieur, si jamais ce mot signifie quelque chose, Nagar, c'est le serviteur... et tu le sais, le vrai, le grand serviteur des hommes, celui qui n'est pas un domestique, vit toujours au milieu de ceux-ci. Il ne creuse ni ravins, ni fossés mais consacre sa force à lancer des passerelles et des ponts, là où chacun stoppe habituellement sa course. »

Le piège était subtil et sans doute étions-nous nombreux à y tomber, chacun à notre tour, pour en goûter l'apparente saveur. Mais à se sentir trop différent, on creuse la différence. Alors, ce feu que l'on porte comme un étendard et que l'on voudrait régénérateur en vient à brûler les autres. C'est ainsi que naît aussi l'adversité... Non pas seulement à la pointe de l'agression, mais par un bel amour qui se découvre et s'enorgueillit de lui-même.

Comme il l'avait promis, le prince Amenhotep vint nous visiter régulièrement au cœur de sa ville qui grandissait et s'achevait. De partout, des marchands et des artisans commencèrent à affluer. Il en venait parfois d'horizons lointains, signe que "quelque chose" circulait à la surface du monde et que la discrétion qui restait de mise quant à notre idéal ne signifiait désormais plus rien.

Mayan en personne avait fini par s'installer lui aussi à Akhetaton, preuve vivante, s'il en fût, que le projet achevait de mûrir. Quant à moi, par ordre royal, on me donna une superbe demeure centrée autour d'une fontaine se prolongeant en un filet d'eau qui murmurait d'une pièce à l'autre. Mais, ce qui m'enchantait le plus, c'était ma terrasse. Elle surplombait la cour intérieure et un bel oranger y avait été planté. J'y dormis souvent sous un manteau d'étoiles, réveillé à l'aube par les plaintes des chameaux qui s'en allaient au port.

Enfin, je surmontai ma peur, comprenant à quel point je m'étais conditionné dans la fuite systématique du monde féminin. À vrai dire, une fois les premières semaines passées, je pris

même plaisir à aller enseigner l'art des plantes et des onguents à la cinquantaine de jeunes femmes qui m'avaient été envoyées. Leur compagnie me paraissait infiniment plus légère et plus constructive que celle des élèves auxquels j'étais habitué. Il y avait en elles un principe qui me manquait et que je sentais être vital dans ma quête d'un Soleil absolu. Je ne mettais pas encore de nom sur ce principe. Je devinais seulement qu'il stimulait en l'homme quelque chose d'aérien et de novateur, peut-être cette qualité d'eau et d'air dans laquelle l'âme masculine parvient si rarement à s'immerger... et qui pourtant ferait tomber ses écailles.

Les semaines, les mois et les années passèrent ; quatre, je crois. Akhetaton était devenue une ville, au plein sens du terme. Les palmeraies et les vergers avaient poussé à une vitesse qui surprenait chacun et les plus beaux édifices, aux formes blanches et ocres, ne cessaient de s'élever selon un ordre préétabli. La Cité avait été pensée comme un corps humain, avec sa tête, son cœur, ses organes et son système d'irrigation auquel travaillait sans cesse probablement plus d'un millier de personnes.

J'étais émerveillé par le fait qu'il n'existait aucune disproportion notable entre les différents éléments de ce corps, excepté le cœur, dont le Temple faisait figure et qui dominait tout. La grande révolution que révélait Akhetaton quant à sa conception, était qu'il n'y existait pas de ville-haute, ni de ville-basse comme partout ailleurs. Les constructions les plus modestes voisinaient avec d'autres, plus somptueuses, dans un enchevêtrement d'arbres et de fleurs. Quant aux échoppes, elles étaient réunies le long de ruelles pensées à cet effet, mais ne constituaient pas, pour autant, un quartier à part mis à l'écart des plus beaux édifices. Les statues consacrées aux Neters étaient rares pour l'ampleur de la Cité, cependant, à la plupart des angles des rues et des grandes allées, de grosses vasques de bronze avaient été disposées. Un enfant ou une femme avait la charge d'y brûler en permanence de l'encens et des herbes aromatiques. L'air de la ville était donc constamment embaumé et finissait par évoquer à lui seul un immense espace propice à la floraison de l'âme... mais sans que celle-ci puisse se raccrocher à une image précise. Le nom de la Force en germination ne se posait même pas, semblait-il, au peuple qui avait choisi de vivre là, incontestablement sans trop savoir pourquoi... certainement pour y accomplir un destin qui lui échappait encore.

Petit à petit, mes liens avec Mayan, Ay, Tiyi-Nata, Mahu et quelques autres se resserrèrent. Nous avons fini par former une réelle famille dans l'écrin de laquelle les idées les plus audacieuses allaient bon train.

Nous nous réunissions souvent, à l'ombre d'un groupe de sycomores que Mayan avait fait planter dans la section du palais où il avait ses appartements. C'était là notre façon de nous préparer au bouleversement des valeurs que nous avions pour mission de commencer à incarner. Nous y discussions beaucoup de la pluralité des mondes et des divinités. À vrai dire, le grand débat qui s'installa entre nous, au fil des jours, concernait précisément la multiplicité des Neters. Nous savions qu'Amenhotep n'était guère ouvert à reproduire le fonctionnement de Thèbes, centré autour des multiples cultes. Le prince avait même fortement réprimandé Mahu lorsque, en visite chez celui-ci, il avait remarqué qu'un autel à Hâpi y était en construction.

Ce petit incident fut sans doute l'événement le plus marquant qui nous conduisit à aller au cœur du débat.

Quelques paroles de Mayan comptèrent pour moi plus que beaucoup d'autres. Elles trouvèrent écho en mon âme comme un véritable enseignement, car j'y vis l'essence de ce que j'essayais malhabilement de traduire depuis toujours et qui habitait aussi Amenhotep. Je revois encore Mayan en cette fin d'après-midi-là, il avait revêtu une ample robe orangée et jouait avec sa grosse bague de turquoise qu'il se lançait d'une main à l'autre.

« À votre avis, demanda-t-il à notre groupe, d'un air légèrement provocateur, que sont les dieux ? Je me suis souvent demandé s'ils étaient la personnification de nos grandeurs, de nos petitesesses et de nos espoirs ou s'ils représentaient réellement des forces. En réalité, je crois qu'ils sont les deux à la fois. Nous leur donnons vie par la puissance répétitive et soutenue de nos pensées, nous leur donnons même un corps et un visage de cette façon... Mais aussi, ils sont les moteurs intimes de ce qui fait le monde. Ils sont, ne pensez-vous pas, les consciences qui imprègnent les moules de tout ce que nous voyons ou percevons. Tout vit, n'est-ce pas ? Je ne crois pas qu'il y ait, sur cette terre, la plus infime parcelle de quoi que ce soit qui ne soit habitée par une force nous dépassant et ayant sa propre existence... Et je ne crois pas non plus qu'une force puisse se manifester sans conscience. Là où nous trébuchons, c'est lorsqu'en disant "conscience", nous

pensons “conscience humaine”, c’est-à-dire logique, avec des sentiments et des intérêts jumeaux des nôtres. Le corps d’une pierre bouge sans cesse et perçoit. Regardez cette bague... Que je cesse de la porter et elle se ternira, comme si elle avait faim de cet aliment qu’est mon attachement ou ma tendresse pour elle. Elle n’a pas un cœur qui palpite... elle *est* un cœur ! Je ne dis pas qu’elle exprime sa vie avec une pensée et des mots, je dis qu’elle est une conscience qui s’éveille, qui apprend et qui donne. Elle concentre et répercute ce que je suis. Regardez aussi ces arbres. Je les ai fait planter au son rythmé des sistres et des crotales, selon le rituel du Neter de l’eau, parce que je sais qu’il y a quelque chose en eux qui reçoit une telle forme de parole et émerge alors un peu plus de sa torpeur. Je pourrais vous énumérer cent exemples différents !

Ainsi, voyez-vous, ces forces, ces consciences, ces “quelque chose” qui imprègnent tout et auxquels nous faisons appel en les appelant “dieux”, je dis qu’ils existent, mais qu’ils ne sont pas supérieurs à nous. Je prétends qu’ils sont simplement différents. S’ils sont dotés de pouvoirs que nous n’avons pas, nous en manifestons aussi une multitude qui leur est étrangère et que je nomme puissance. Nous sommes la voie par laquelle ils existent ainsi que leur chance de grandir. Ils sont le chemin par lequel nous communiquons avec l’infini et aussi le miroir qui permet à notre âme de comprendre davantage ce que celle-ci peut être. Ne serait-ce pas notre mariage commun et constant qui crée l’univers en mouvement ? Si les forces ne se conjuguent pas les unes avec les autres, que reste-t-il de la Vie ? Les dieux ne sont dieux que par la grâce des hommes... et les hommes, croyez-moi, ne deviennent réellement humains que par cet étrange désir qui leur fait rechercher les multiples et si subtils visages du Tout. »

« Le Tout ? Que veux-tu dire au juste ? » intervint alors Tiyi-Nata.

« Le Tout ? Mais... c’est Ce qui fait que nous sommes ici, c’est la raison suprême de l’émergence de cette ville ! Le Feu qui génère par les vagues de son souffle les Neters et les hommes ! Peut-être pourrions-nous L’appeler la Pensée suprême ou le Dessein supérieur qui se faufile et coule dans les veines de la Terre et des Cieux ? Peut-être est-ce aussi ce Compositeur sans nom qui tend et fait vibrer les cordes de notre âme... »



« L'Amour ? » hasardai-je sans trop réfléchir, prononçant ainsi un mot que chacun craignait alors d'utiliser comme s'il allait révéler une blessure.

Mayan sembla réfléchir un long moment et en profita pour ramener son abondante et longue chevelure en arrière de son crâne.

« En effet, fit-il enfin avec un beau sourire, tu peux L'appeler comme cela... Ne serait-ce pas d'ailleurs le seul nom qui Lui convienne ? Oui, l'Amour est au-delà des dieux, il est bien Ce qui les a construits et qui continue de nous façonner de jour en jour. Il est Ce que nous n'arrivons, ni à saisir, ni à exprimer. Regarde à quel point ta voix était mal assurée lorsqu'elle a prononcé Son nom ! On aurait dit qu'elle frôlait un interdit... Et nous sommes tous comme toi, Nagar, nous observons la même attitude face à ce que nous savons pertinemment être *la* clef ! En parlant de l'Amour, nous évoquons l'Ultime Divinité et l'empreinte que Celle-ci a déposée en nous. C'est son souvenir et ce que nous en avons fait qui nous font peur. C'est sa lumière, si souvent flétrie et trahie par notre espèce, qui nous fait détourner le regard. Oui, l'Amour, Nagar, c'est sans doute Lui, ce Soleil d'entre les soleils, que nous n'avons plus le courage, ni la force de regarder en face. Je puis vous dire, à tous, que c'est bien pour Lui... et pour nous, que nous sommes à Akhetaton. C'est la raison pour laquelle la "Demeure du Rayonnant" sera sainte entre toutes ! »

Un beau matin, une vingtaine de navires se profilèrent, toutes voiles gonflées, sur le ruban argenté du fleuve. Mahu en personne vint interrompre le déroulement de mes cours et m'emmena avec diligence jusque sur le grand ponton de bois qui s'avancait loin sur les eaux. Après un instant d'inquiétude, nous aperçûmes les dorures de Pharaon scintiller sur la proue des bateaux. C'était le jour tant attendu, Amenhotep s'en venait ! Il serait définitivement parmi nous. Enfin son œuvre, *notre* œuvre, allait pouvoir éclater sous les cieux et se répandre vers tous les horizons de la Terre !

Dès que la nouvelle de l'accostage imminent de la flotte royale se fût répandue, la ville entière se précipita derrière nous et s'amassa sur les quais et les rives. C'était une liesse indescriptible. Mahu, qui avait en charge le service d'ordre de la Cité, était terrorisé. Sa milice s'avérait totalement dépassée par la situation et incapable d'endiguer le flot de la foule. Avant même que les navires aient été amarrés, le martellement joyeux des tambours et le

son aigret de une multitude de flûtes avaient pris des proportions si assourdissantes qu'ils emplissaient tout l'espace et que nous avions peine à communiquer. Je vis des colliers et des paniers de fleurs circuler d'épaules en épaules et du blé que l'on jetait vers les cieux, par pleines poignées, en signe de bienvenue. C'était la fête, la vraie fête spontanée surgie des profondeurs de l'âme. Lorsque le prince posa le pied à terre, un tapis de pétales de fleurs blanches couvrait déjà le sol devant lui et l'air semblait embaumé de tous les parfums de la Création.

Malgré les avis de Mahu, Amenhotep tint à se rendre au palais à pieds, en fendant la foule, contrairement à toutes les règles du protocole. Pour le peuple et pour nous tous, cela représentait un événement profondément bouleversant. C'était la première fois qu'un dieu incarné, ou celui qui allait en devenir un, foulait ainsi le même sol que ses sujets, acceptant de leur montrer son regard et d'effleurer les pans de sa robe.

Les hommes d'armes, qui avaient accouru pour se poster le long de la grande allée qui conduisait au palais, étaient paniqués. Ils savaient que, selon la coutume, leur tête tomberait si le moindre incident survenait. La garde de Pharaon devait être infaillible, c'était la règle depuis que le monde était monde.

Lorsqu'Amenhotep vint à ma portée et que nos regards se rencontrèrent, un immense sentiment de tendresse et de complicité m'envahit, au point de me nouer la gorge. Qui était donc cet être qui, si jeune encore, parvenait à susciter, par sa seule présence, un pareil élan de cœur chez une multitude d'hommes et de femmes ? Quelque chose hurlait à mon âme que ce n'était pas simplement le fils de Pharaon et futur Pharaon lui-même que l'on acclamait ainsi, mais bien l'homme, ou plutôt ce je ne sais quoi d'infiniment subtil et de grand qui se lisait en lui comme dans un livre ouvert.

Ce matin-là, en rencontrant ses yeux, je compris à quel point le prince, bien que tout jeune encore, était déjà loin de cet adolescent avec lequel j'avais jadis fait une escapade. "L'utopie" commençait à s'incarner avec lui. Il était prêt à enfanter de son rêve, tandis que nous nous attendions à accoucher de nous à travers lui.

À compter de cette date, Akhetaton devint réellement une ville sainte. Nul ne savait encore vraiment ce qu'on allait y vénérer, mais il était évident pour chacun qu'un extraordinaire parfum

d'Amour se mettait à y flotter. C'était un parfum tangible, nous nous en nourrissions...

## Chapitre VI

### *Akhenaton*

Le bruit du galop d'un cheval me fit lever la tête.

« Maître Nagar, Maître Nagar ! »

Les cris montaient de la ruelle et étaient entrecoupés par des hennissements.

Je posai le fruit que j'étais en train de manger et marchai, d'un bon pas, jusqu'à l'extrémité de la terrasse qui donnait sur l'extérieur de ma demeure. Un homme se trouvait à quelques pas sous moi sur un coursier blanc ruisselant de sueur.

« Maître Nagar, ayez l'obligeance de vous rendre au palais, continua-t-il en m'apercevant, le prince vous demande de toute urgence ! »

Je n'eus pas même le temps de questionner le messager. Déjà, il avait repris sa course et disparaissait à l'angle de la rue.

C'était le plein midi et l'air était pesant. Sans réfléchir davantage, je m'entourai la tête et le visage d'un fin voile de lin et enfourchai mon cheval tandis que Senia, l'un de mes domestiques, ouvrait toutes grandes les portes de la cour.

Sous le soleil de plomb, la ville déserte et endormie ne semblait plus vivre que par le braiment de quelques ânes qui se répondaient deci-delà.

En un instant je fus au palais, étonné par la présence d'un grand nombre de gardes qui faisaient une haie ininterrompue, des portes de celui-ci jusqu'à ses marches. En gravissant les degrés, on n'y voyait presque pas tant de gros nuages d'encens s'échappaient de deux lourdes vasques juchées sur pattes de lion.

Un homme en armes et le front couvert de cendres m'indiqua une salle au bout d'un long couloir tapissé de fresques. Je remarquai aussitôt que j'étais suivi par un notable en longue robe qui devait, lui aussi, avoir été convoqué.

Dans la pièce, dont le plafond soutenu par quatre piliers de porphyre s'ouvrait sur le ciel, une bonne cinquantaine d'hommes et de femmes étaient déjà rassemblés. Ils se tenaient debout et

silencieux face au prince qui, assis sur un trône, leur parlait d'une voix à peine audible. Je m'approchai et compris tout de suite ce qui se passait.

« ... Pharaon, mon père, fut l'homme le plus éclairé qui soit. C'est hier, à l'aube, qu'il a décidé de monter dans la barque céleste. Je sais qu'il est parti conscient vers l'Amenté <sup>20</sup> et qu'il a marché dignement vers le Soleil bleu aux deux plumes <sup>21</sup>. Mon cœur de fils est triste mais mon âme ne saurait l'être. Je veux qu'il en soit de même pour chacun de vous, car il était aussi le père qui a nourri votre ardeur... »

Amenhotep avait les pieds nus et était simplement vêtu d'un court pagne de drap blanc, selon l'usage des hommes du peuple. C'est ainsi, dans toute sa sobriété, que m'apparut toujours la véritable royauté de son cœur. Je n'entendis pas clairement la suite de ce qu'il nous dit. Ma conscience s'était comme repliée sur elle-même et mes yeux voyageaient dans l'azur du ciel qui éclatait entre les quatre piliers. Je me sentais à la fois désorganisé par la nouvelle et, en même temps, merveilleusement ouvert, presque heureux.

C'était là, oui, maintenant, que l'Œuvre commençait. J'en avais la pleine conscience.

Je vis que Tiyi-Nata et quelques autres pleuraient, quant à moi, au creux de mon intériorisation, je me sentis pénétrer dans une zone de lucidité redoutable, un de ces états où la fulgurance du Souffle qui vient nous visiter nous fait peur. Aujourd'hui, Amenhotep devenait Pharaon de fait, demain, il serait couronné et tout pouvait arriver...

Cela faisait deux ans qu'il siégeait parmi nous, à Akhetaton. Deux ans déjà, pendant lesquels, à travers une fréquentation presque journalière, il nous laissait entrevoir, d'une façon de plus en plus précise, le déploiement de son Plan.

« Un jour proche, nous avait-il annoncé à plusieurs reprises, le destin de notre Terre se jouera ici. Pharaon maintient les armées d'Amon-Rê dans leur sommeil à l'ombre des murs de Thèbes. Il le fera tant qu'il le pourra, tant qu'il le jugera utile... Puis, toute la force s'en viendra ici et j'achèverai de dévitaliser ce qui déjà ne fleurit plus depuis longtemps... Alors, je vous l'annonce, Son règne s'épanouira et, avec Lui, celui des hommes. »

« Lui ? Que veux-tu dire ? » avions-nous questionné.

« Oui, Lui !... Le “Rayonnant”, le Soleil qui calcine nos impuretés, réchauffe notre cœur et dilate notre esprit. C’est de Lui dont je suis d’abord le fils et c’est par Lui que toute la Création devient ma sœur.

Oui, Lui, Aton, que nous avons toujours regardé furtivement au travers d’un masque ! Il vient réveiller en nous sa toute-puissance... Retenez bien ce nom, mes amis, Aton ! La voûte céleste me l’a rappelé afin que je vous le répète et que vous le chantiez à votre tour. Ce n’est pas celui d’un nouveau dieu mais celui du Principe par lequel tout prend naissance. Sa royauté éclate depuis toujours à nos visages et nous ne la voyions pas ! Nous ne la recevions pas ! En elle réside le fondement de ce que sera mon peuple, *son* peuple. »

Amenhotep s’absenta pendant presque deux lunaisons afin de présider aux funérailles de Pharaon selon les rituels de la Grande Maison. Il tint absolument à ce que nous ne le suivions pas afin, disait-il, que rien ne se désorganisât dans sa Cité. Seuls Ay, Tiyn-Nata et quelques membres de sa famille qui avaient résolu de le suivre à Akhetaton l’accompagnèrent dans ce voyage. Au nombre de ceux-ci, figuraient son demi-frère Smenkhéré et la sœur de ce dernier, la princesse Méritenn.

Lorsqu’Amenhotep nous quitta, nous savions que nous le voyions pour la dernière fois. Je veux dire que ce ne serait plus le même être qui s’en reviendrait vers nous. Sa montée officielle sur le trône suprême de la Terre Rouge devait se faire consécutivement aux longues cérémonies funéraires. Ce serait donc Pharaon, divinité parmi les hommes, qui reviendrait vers nous, investi par toute la puissance de ses prédécesseurs.

Ce serait Aménophis, quatrième du nom, ayant droit de vie et de mort sur tout dans l’étendue d’un immense territoire qui, pour nous, représentait, non seulement la totalité du monde intelligent, mais aussi le flambeau de l’humanité.

L’attente nous parut interminable, bien qu’entrecoupée par les récits des marchands et des notables qui voyageaient par nécessité. Ceux-ci nous narrèrent, avec force détails, le faste des festivités et l’émerveillement du peuple. Nous apprîmes également par eux que Tiyn, la reine tant aimée, continuerait à demeurer dans son palais de Thèbes. Elle administrerait la cité et les temples alentours, sur les deux rives du fleuve.

Je me souviendrai toujours de l'effet que produisit sur nous la grande voile rouge du navire royal lorsque nous vîmes celui-ci s'en revenir à nouveau vers les rives d'Akhetaton. C'était la tombée de la nuit et un vent chaud montait du désert, mêlant le sable aux bouffées d'encens qui s'échappaient de la ville. L'horizon s'offrait embrasé, comme si les cieux eux-mêmes voulaient célébrer à leur façon la solennité de l'instant. Une foule innombrable s'était une fois de plus amassée sur les quais. Étrangement, elle ne chantait pas sa liesse mais se montrait grave, imprégnée d'un mystérieux respect qui ajoutait à la magie de l'heure. Lorsque la frêle silhouette de Pharaon apparut enfin au bastingage du navire qui accostait, des milliers d'hommes et de femmes se prosternèrent, le front contre le sol. Pendant un long moment, on n'entendit plus que le souffle du vent, le crissement des cordages qui se tendaient et les clapotis de l'eau sur la coque.

Celui qu'intérieurement j'appelais encore Amenhotep, était presque méconnaissable. Il s'était rasé le crâne comme le faisaient la plupart des prêtres. Cela accentuait les traits de son visage qui semblait ainsi s'être creusé. Ses yeux, dont la flamme brillait de tout son éclat, me firent songer à ceux d'un chat. Ils donnaient l'impression persistante de regarder sans voir... ou peut-être voyaient-ils déjà tout un monde qui nous échappait. Amenhotep ne portait qu'un long pagne blanc, harmonieusement drapé sur la hanche gauche, tandis que son torse nu mettait en valeur un beau, mais sobre pectoral d'or. Dès qu'il eût fait quelques pas sur la terre ferme et dans le recueillement général, Mayan se releva, puis s'avança afin de lui couvrir les épaules d'une grande écharpe immaculée ainsi que le prescrivait la tradition de bienvenue.

Lorsqu'aujourd'hui ces images reprennent vie en moi, je comprends mieux alors à quel point nous étions cependant loin d'observer un protocole. C'était plutôt un véritable rituel que nous vivions ce soir-là, tous sans exception et spontanément. Un rituel vrai, semblable à ceux que l'âme humaine génère naturellement quand elle se sait et se sent en présence du Sacré... Car le Sacré parle toujours de lui-même, il n'a pas besoin qu'on le montre du doigt, qu'on le commente, ni qu'on le prouve. Le Sacré *est* et s'exprime par sa seule présence, sans qu'il soit besoin de la broderie des mots et des phrases ; il murmure simplement à l'âme : « Ne dis plus rien, ouvre-toi et écoute... »

Ainsi Pharaon n'eût-il pas besoin de parler sur le chemin qui le conduisit, une nouvelle fois à pieds, du port au palais. Jusqu'au bout, comme pour goûter à la saveur de la terre, il marcha lentement, sous les lueurs d'une interminable haie de flambeaux.

Nous fûmes une cinquantaine à le suivre ainsi, la poitrine palpitante, jusqu'aux marches de ses appartements.

Avant de prendre congé de nous et que les portes de sa demeure privée ne se referment, il se tourna dans notre direction pour prononcer timidement quelques mots.

« Il y a plusieurs lunes... mon Père m'a chuchoté à l'oreille le nom qu'il désire me voir porter désormais. C'est un nom de Paix et je voudrais que vous le preniez comme tel, ainsi que je l'ai reçu en cadeau. Mon Père m'a dit... "Akhenaton". Voilà la mélodie selon laquelle, dorénavant, je vivrai... et que je vous demande d'entonner à votre tour. »

Les lourdes portes d'acacia et de bronze se refermèrent aussitôt sur la silhouette gracile de Pharaon. Nous nous retrouvâmes avec la sensation d'être bien petits et bien seuls face à une force, à une puissance que pas un de nous n'avait réellement su imaginer.

Nous ne vîmes plus Pharaon avant que sept journées pleines ne se fussent écoulées. Chacun de nous attendait des consignes, des ordres éventuels dans le domaine où il œuvrait... mais rien ne venait. Ilipaamen, la plus jeune de ses sœurs qui l'avait accompagné à son retour de Thèbes, nous dit simplement qu'il priait et ne voulait pas même recevoir de nourriture. Certains assurèrent qu'il cherchait une vision et invoquait l'âme de son père... Mais que voulait dire cela ? Quelle vision et quel père ? Nous n'étions que quelques-uns à le savoir déjà habité par une vision depuis de nombreuses années... au point qu'il était peut-être devenu lui-même cette vision.

Et puis ce nom si particulier qui officialisait et consacrait la cassure d'avec ses ancêtres, d'où venait-il ? De son père ? Que fallait-il entendre par là ?

Mayan lui-même, pourtant toujours si parfaitement informé, ne disait mot. Ay continua d'administrer les affaires les plus pressantes du palais et je me remis à enseigner. De Thèbes, d'Abdju, de Palak et de Kaonshu des messagers commencèrent à se succéder. Tous demandaient confirmation du transfert du trône royal à Akhetaton. Mayan dicta alors décret sur décret afin d'officialiser la nouvelle. Nous observions les scribes défiler les uns après les



autres dans ses appartements, portant sous le bras leur palette de bois avec ses pains de couleurs et des rouleaux de papyrus.

Chacun avait la sensation d'avancer en aveugle mais l'activité battait son plein.

La retraite de Pharaon ne prit fin que lorsque Ay alla lui signaler l'arrivée de trois beaux navires dans le port. La nouvelle fit aussitôt le tour de la ville car l'un d'eux amenait à Akhetaton la fille aînée du Chambellan et de Tiyi-Nata, celle que l'on savait d'une grande beauté et que l'on disait à la fois douce, sauvage et mystique. Elle avait pour nom Néfertiti. Il était facile de comprendre ce que cela signifiait par rapport à celui que nous ne parvenions pas encore à appeler Akhenaton. Le sourire tendre d'Ay, lorsque nous le croisions dans les couloirs du palais, représentait un aveu à lui seul. N'était-il d'ailleurs pas surprenant que Pharaon n'ait pas déjà pris épouse depuis longtemps ?

« Oh, commenta Mayan, lorsque je me hasardai à aborder la question, il y a déjà près de cinq années que cette union est convenue. La discrétion était de mise, vois-tu... La vérité est que Néfertiti est d'origine Amu <sup>22</sup>. »

« Eh bien ? » dis-je.

« Eh bien... pour les prêtres du Clergé d'Amon, cela signifie beaucoup. Cela veut dire qu'un sang différent coule dans ses veines, un sang dont ils se méfient infiniment puisqu'il véhicule une mémoire ancestrale si différente de la leur !

La reine Tiyi elle-même est Amu, poursuivit-il, ce qui veut dire que Pharaon, son fils, porte aussi cette sensibilité dans son cœur. Cela t'aide-t-il à mieux comprendre ce qui se passe ? Par l'union de notre souverain avec la jeune Néfertiti, c'est toute la Terre Rouge qui change de main et d'âme. J'ai eu le privilège de pénétrer à de nombreuses reprises dans les appartements de la reine... et je puis te dire que j'y ai toujours remarqué un petit autel consacré à une divinité inconnue de notre peuple. Tiyi appelle celle-ci Varuna <sup>23</sup>. C'est une statuette qu'elle tient de ses parents, lesquels la tenaient des leurs. Je me souviens l'avoir entendu prononcer le nom d'Ishva <sup>24</sup>, un jour qu'elle me parlait de leur tradition qui, semble-t-il, est aussi ancienne que la nôtre. »

Je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre... Mayan avait-il bien dit Ishva ? Il y avait des années et des années que cette sonorité n'avait plus résonné à mes oreilles. Elle faisait partie d'une autre vie, je l'avais laissée dans une belle maison à Alpu,

avec Sekhmet, avec Tyrsa, ses quatre frères et quelques autres dont les noms déjà s'étaient ensablés dans ma mémoire. Ishva, c'était bien le titre dont se gratifiait parfois mon père lorsqu'une mystérieuse nostalgie le gagnait. On aurait dit alors que son âme recelait d'insondables secrets auxquels nous n'aurions jamais accès...

« Eh bien, Nagar ? » intervint Mayan qui avait aussitôt remarqué mon trouble.

« Rien..., fis-je un peu platement. Je cherchais seulement à comprendre tout cela. Nous vivons une si étrange histoire. »

« Nous formons surtout une si étrange famille... Dis-moi, d'où tiens-tu ce médaillon que tu continues de porter au cou depuis notre première rencontre ? Lui aussi me semble étrange, peut-être un peu... subversif même ! »

Je ne comprenais pas, ou plutôt, je ne voulais pas comprendre.

« Il est pourtant bien modeste » répliquai-je, en portant ma main sur ma poitrine.

« Modeste, certes... mais subversif ! » insista Mayan.

Je ne pouvais plus faire celui qui n'avait pas entendu.

« Explique-moi donc... »

« Ne te fais pas plus naïf que tu ne l'es, Nagar... poursuivit mon interlocuteur en m'entraînant sous les sycomores qu'il aimait tant. Si le nom d'Ishva résonne avec tant de force à la porte de ton cœur, si tu portes ce médaillon avec tant d'attachement, au point que jamais tu ne t'en défais, c'est que toi aussi tu es Amu. Crois-tu un seul instant que ce soit par un caprice aveugle du destin que tu aies ta place ici, parmi nous ? Crois-tu que Pharaon n'ait pas demandé aux Neters un grand nombre de signes avant de t'accorder sa pleine confiance ? Il y a les idées que tu professes, il y a ta soif et ton regard, bien sûr... mais il y a aussi cet objet qui orne ta poitrine. Ne t'imagines pas que nul n'ait remarqué à la Cour la croix si particulière qui a été frappée sur l'envers de son étoile. Quand bien même tu n'ouvrirais pas la bouche, ce que tu fais d'ailleurs parcimonieusement, c'est elle qui marque ta différence. Elle vient de loin, Nagar, de là où le soleil se lève.

Veux-tu savoir ? La reine Tiya la porte tatouée sous la plante de chaque pied. Elle lui rappelle ainsi ses racines. Voilà donc un indice quant aux tiennes... Mais d'où que tu viennes, Nagar, tu es marqué d'un sceau qui dérange. C'est bon, cela te suivra partout ! »

Les semaines s'écoulèrent, harmonieuses comme le cours d'un fleuve qui déploie sa force. Néfertiti s'était installée au palais. Je l'aperçus à quelques reprises dans les longs couloirs habités de fresques. Elle se montrait toujours en compagnie d'Ilipaamen et sa beauté était éclatante. Avec le teint pâle qui la caractérisait tant, avec son front si dégagé et sa chevelure si noire qu'elle présentait des reflets bleutés, Néfertiti avait effectivement tous les atouts pour faire parler d'elle. Elle aussi dérangeait et, par elle, se révélaient les jalousies ; je le compris rapidement en captant au hasard des jours quelques commentaires acides qui voyageaient, de femme en femme, à son sujet. Cela me mit un peu d'amertume au cœur... Ainsi, la ville d'Akhetaton pouvait-elle nourrir les mêmes petites gens que les autres lieux de ce monde ! En m'immergeant dans le cœur que nous contribuions tant à y insuffler, je m'étais parfois plu à m'imaginer que tout, absolument tout, devait y être différent d'ailleurs... que les étroitesse de l'âme humaine ne pouvaient y trouver place et que chacun y grandirait nécessairement dans la plus grande beauté de son être.

Les commentaires désobligeants sur Néfertiti me firent donc revenir à une vision plus réaliste de ce que chacun était capable de vivre et d'être, à Akhetaton comme ailleurs. Cette constatation me fut d'autant plus pénible que c'était Pharaon lui-même qui avait désigné ceux qui vivraient auprès de lui, dans la Cité de sa grande vision.

« Vision ou rêve ? » C'est la question que me posa un jour l'un des deux prêtres qui me secondaient dans ma tâche et qui s'interrogeait également.

« Peu importe, finis-je par lui répondre. L'essentiel n'est-il pas d'abord de vivre cela ? Si le monde était dépourvu de rêveurs ou de visionnaires, il se serait desséché depuis longtemps. Je crois que c'est par nos folies que nous allons vraiment à la rencontre de ce que nous sommes. Si c'est être fou que de tenter d'enfanter d'une beauté qui n'existe pas encore, alors, moi aussi, j'ai choisi de l'être. Cela m'est égal si on appelle cela rêve ou illusion. Il y a une sorte de raison que j'ai résolu de ne pas chevaucher. C'est celle qui crée l'ennui par la répétition de la même pensée et des mêmes rites inlassablement ruminés. Je ne veux pas brouter l'herbe que d'autres ont semée pour moi dans un enclos bien délimité. Il y a autre chose à faire ! »

« Mais pourtant, tu veux bien te nourrir d'une autre herbe, elle aussi déterminée... Celle-là, c'est Pharaon qui l'a semée, il l'a décidée pour toi, pour nous tous... Quelle différence y a-t-il ? »

« Tout d'abord, il y a le risque. C'est le risque qui répand la vie et lui fait mériter son nom. Ensuite, je ne crois pas que ce soit Pharaon qui sème en solitaire, mais nous tous à ses côtés. Je ne fais que reprendre ses paroles, vois-tu. S'il nous a regroupés des quatre coins de cette terre, c'est pour nous montrer clairement la poignée de semences que nous avons tous dans le cœur sans le savoir. Il est le rassembleur de nos âmes et l'interprète qui leur manquait. Vois-le comme le souffle de vent qui nous faisait défaut et qui dissémine nos graines afin qu'elles révèlent au sol sa fertilité. Pharaon nous remémore notre propre rêve, notre vision secrète et ultime... Si tu penses qu'il te fait entrer dans la sienne, je ne suis pas certain de ta force... Questionne-toi ! »

Bien que j'en eus grande envie, je ne parvins pas à cette époque à entrer en contact avec celle qui serait, un jour, notre reine. Néfertiti m'impressionnait au plus haut point, même si elle n'était encore qu'une très jeune fille. Lorsqu'au fil des semaines, je la vis déambuler avec une souplesse de gazelle dans sa robe écarlate parmi les allées et les jardins, je commençais à concevoir l'impact que pouvait avoir une femme dans le cœur d'un homme. Ne pouvait-elle pas tout lui faire oublier ? Je réalisai que c'était de cela dont le prêtre que j'étais d'abord au fond de moi-même avait finalement peur.

En parvenant à enseigner à des étudiantes, je croyais avoir dominé, puis dépassé ma crainte, cependant, je n'avais fait que gommer la surface de celle-ci. Je me réfugiais, en fait, à l'abri de mon titre et préférais baptiser mes peurs du nom de timidité, ignorant encore que la vie avait cependant pour moi de bien imprévisibles desseins.

Les cérémonies des épousailles entre Pharaon et Néfertiti furent fixées à une date propice, déterminée par le Collège d'astrologues attaché au Temple. Celles-ci devaient avoir lieu environ quatre mois après l'installation définitive de notre souverain à Akhetaton et coïncideraient avec son vingt et unième anniversaire. Tandis que les préparatifs allaient bon train et que des convois de chameaux affluaient de partout chargés d'une multitude de marchandises, un événement particulier vint marquer notre vie.

Akhenaton nous fit savoir qu'il éprouvait le besoin de s'absenter deux ou trois jours sous le ciel du désert, afin de s'emplir, une fois encore, de ce Souffle qu'il appelait constamment à lui. Nous pensions qu'il partait seul, ou presque, dans la quiétude des montagnes environnantes et que ce serait une retraite méditative. Amèse, qui secondait Ay dans ses tâches administratives et à qui avait été confiée la supervision de la courte absence de Pharaon, nous détrompa vite quant à la tournure et au but de celle-ci.

« Vous êtes tous conviés à suivre notre Seigneur, annonça-t-il lors d'une fête qu'il donna chez lui. Non seulement conviés, mais invités expressément à le faire. Prenez vos dispositions. »

C'est ainsi que nombre de ceux qui avaient accès au palais et au grand Temple se retrouvèrent bientôt dans un campement au pied d'une montagne aride dont chaque roche était impitoyablement blanchie par un soleil de plomb. Allions-nous être invités à prier ou à méditer durant cet isolement inusité ? Nous ignorions totalement ce qu'Akhenaton attendait de nous.

À l'aube du premier jour, nous nous retrouvâmes assis en cercle au centre de la figure dessinée par nos tentes. L'heure était bénie, car enfin nous avions la sensation de pouvoir respirer, jouissant de cette fraîche humidité laissée par la nuit. Pharaon ne se démarquait pas de nous. Il se tenait à même le sol, le torse nu et les épaules légèrement couvertes par un fin châle de laine. En tout et pour tout, il n'y avait qu'une dizaine de gardes disposés à l'extérieur de notre campement. Un nombre dérisoire qui suscitait la désapprobation et l'inquiétude de Mahu, lequel ne s'en cachait d'ailleurs pas. Son humeur était soucieuse et sombre.

« Pourquoi donc ce visage, Seigneur Mahu ? lança Pharaon en guise d'introduction. Que crains-tu ? Que l'on s'en prenne à nos vies ? Sache que si "quelque chose" nous a poussés sur ces arpent de terre le long du fleuve, permettant ainsi qu'une ville y grandisse, ce même "quelque chose" ne permettra pas qu'il nous advienne quoi que ce soit. J'ai une empreinte à laisser sur le roc et non sur le sable et rien ne prendra fin tant qu'elle n'y sera pas gravée. Vous tous qui m'écoutez et qui êtes invités à m'aider dans cette tâche, comprenez que jusqu'à ce jour je n'existais pas encore pleinement. C'est aujourd'hui, face à vous, que j'annonce la première aube de l'enfantement de mon œuvre... L'œuvre que mon Père m'a confiée. »

Mayan-Hotep, qui était assis à ses côtés, intervint à ce moment précis.

« Votre Père... divin Seigneur ? Je crois que nous tous ici rassemblés aurions infiniment besoin que vous nous en parliez. »

« Mon Père ? reprit Akhenaton d'une voix si blanche qu'elle nous indiquait que sa pensée voyageait déjà loin devant lui... Mon Père ? Regardez ! »

Et il pointa le doigt en direction de la crête des rochers. Le disque rosé du soleil émergeait à peine dans la pâleur matinale de l'azur.

« Amon-Rê ? » lança timidement quelqu'un dans notre assemblée.

Pharaon se leva énergiquement et plissa le front.

« Ce que vous voyez, c'est peut-être Amon-Rê... C'est assurément un masque de feu, un vêtement rutilant, une apparence qui brille, aveugle et brûle. Ce n'est pas de lui dont je vous parle et qui m'enseigne à devenir ce que je suis. Mon Père est autre. Son visage attend depuis le commencement des Temps *derrière* le disque illusoire d'Amon-Rê. Il est... le Soleil noir ! »

« Noir ? » entendit-on questionner de partout à la fois.

« Oui, noir... mais pas de cette obscurité poisseuse et étincelante qui sait si bien séduire l'âme humaine. Le Soleil noir est celui de la maturation secrète. C'est lui qui imprègne le cœur de la terre et enseigne en silence nos âmes. Il est l'essence voilée des mots que vous entendez de ma bouche et que vous n'osez encore prononcer. Oui, il est noir, noir pour ne pas nous éblouir... Et noir il demeurera, tant que nos yeux et notre cœur n'auront pas changé de nature, tant qu'ils ne sauront pas percevoir au-delà de leurs propres murailles. Oui, il est noir, mais de cette obscurité mystérieuse et légère qui contient l'immaculé. En lui, dans son sein qui est le creuset, rayonne la Lumière parfaite, celle qui ne projette pas d'ombre et dont nous avons tellement soif... Ainsi est mon Père, Aton, le Soleil de derrière les soleils, Lui, le Feu vrai qui se cache au-delà des flammes et l'Or qui chante loin dans les ors. »

Un silence profond tomba sur notre assemblée. Nous ne savions plus où Pharaon nous emmenait... Sa langue était si différente de tout ce que nous avions entendu jusqu'alors !

Mon âme, troublée comme toutes les autres, oscillait entre un enthousiasme démesuré et une inquiétude difficilement exprimable. Qui allait comprendre ? Qui pouvait suivre ?

Mais, en même temps que ce trouble me parcourait, il y avait des accents dans ce que je venais de recueillir qui me touchaient jusque dans ma chair et me faisaient vibrer de bonheur. Il y avait... oui, c'était cela, il y avait de l'Amour dans ce que je venais d'entendre et que j'osais à peine recevoir.

Je vis que Mayan-Hotep souriait avec douceur et que Ay avait les yeux paisiblement clos. Quelque chose en eux semblait dire "enfin" et ruisselait de quiétude.

Enfin effectivement, Pharaon avait parlé de cette Présence qui l'habitait depuis toujours. Enfin, il venait d'évoquer ouvertement la Source de sa grande vision.

« Aton est bien mon Père, reprit-il. Oui, c'est le Soleil qui se cache derrière le soleil. Vous pensez peut-être aujourd'hui faire une découverte mais, en vérité, vous savez cela depuis que vous êtes de ce monde. Si vos pas ont emboîté les miens jusqu'ici, ce n'est certes pas par la force ou l'habileté de mes paroles, mais parce que la même conscience et la même grâce que les miennes vous imprègnent. Une foi telle que celle qui me fait avancer et qui vous pousse à me suivre, je le sais, presque les yeux fermés, ne peut naître de l'invention d'un homme. On n'invente pas une foi qui fait bâtir une ville et oriente la vie de milliers et de milliers d'êtres humains. On va la chercher dans les Cieux et on l'y décroche pour en raviver le souvenir. La Source de Vie crie son unicité et si les Neters déploient devant vous la multiplicité de leurs pouvoirs, ils ne font jamais que chanter Ses louanges. Les dieux sont les innombrables miroirs qui nous renvoient les images appauvries de Sa face. Souvenez-vous-en ! C'est pour le déploiement de cette vérité que vous avez pris corps sur cette Terre. Je vous le dis, et je ferai en sorte que cela soit colporté sous tous les horizons de ce monde, le disque d'or d'Aton, mon Père, *votre* Père, ornera désormais le frontispice du grand Temple. Je le ferai graver partout où la pierre se veut servante de l'infini... Je le ferai peindre partout où il se trouvera des hommes pour en recevoir la Lumière !

Il sera de cet or que seuls les maîtres teinturiers de la lune <sup>25</sup> et des étoiles savent produire. Celui-là seul parvient à traduire la perfection dont nous avons soif !

Je vous l'annonce, Amon-Rê se meurt. Il s'éteint d'avoir trop singé l'Unique... À compter de ce jour, j'en gommerai les images

mensongères sur toute l'étendue de mon royaume. Les scribes noteront tout cela... »

Amèse ne put s'empêcher d'intervenir.

« Seigneur, faut-il comprendre que tu décrètes solennellement l'avènement d'une nouvelle religion, l'ère d'une nouvelle foi qui vient abolir tous les rites du passé ? »

Akhenaton posa deux doigts au centre de son front et observa un long silence avant de répondre.

« Appelles-tu nouveau Ce qui préexiste à tout ? Crois-tu que quiconque puisse avoir la prétention de décréter l'existence de Ce qui s'impose de lui-même derrière le voile des formes et des forces ? S'il en était ainsi à la surface de ma conscience, je ne serais pas digne de la confiance de mon Père. Ma tâche consiste à déchirer le plus de voiles possible. Souvenez-vous de cela... Vous et moi avons pour mission de dénuder toutes les apparences qui se sont tissées âges après âges entre Aton et nous.

S'il est une chose que je décrète, c'est la mise à nu de nos âmes, c'est la quête de l'Amour pour ce Soleil d'entre les soleils que nous n'avions pas su voir ! Voilà ce en quoi tient ma doctrine, une doctrine si simple qu'elle n'en mérite pas même le nom !

Je ne veux plus honorer le vent, mais la Puissance qui le fait se lever.

Je ne veux plus me prosterner devant le feu, mais bénir le Souffle de Vie qui le fait être ce qu'il est.

Je ne veux plus servir la pierre, mais aimer la flamme qui la fait devenir matrice.

Je ne veux plus vénérer l'eau, mais boire la terre céleste qui lui a fait don de sa transparence.

Je veux... je veux... mais ce n'est pas moi qui veux ! Puis-je parler de volonté lorsqu'il ne me semble pas même que mes mots m'appartiennent ? Mon Père me les prête... et je n'en cherche pas d'autres... »

Pendant près de trois jours, nous reçûmes ainsi les paroles d'Akhenaton. Celles-ci traduisaient, tantôt la plus vive exaltation, comme si l'âme qui les animait déployait soudain ses ailes, tantôt une volonté impériale et farouche de laisser une empreinte faisant fi du passé.

Il me souvient que certains d'entre nous éprouvèrent quelque peine à se positionner par rapport à Pharaon. En effet, son discours et son ton étaient parfois si mêlés des accents les plus inat-



tendus qu'il devenait difficile de savoir si c'était le souverain qui s'exprimait, un ami ou un authentique maître de sagesse. Sans doute, en vérité, était-ce tout cela à la fois et cette singularité obligeait nos âmes à un constant travail de remise en question.

Il était d'usage, depuis des temps immémoriaux, de voir en la personne de Pharaon l'incarnation du pouvoir divin. Cela ne se discutait pas, même si, dans les palais et les temples, nul n'était dupe du masque ainsi agité. Le pouvoir, la puissance et la sagesse étaient confondus, tant et si bien que l'on prêtait ces deux dernières à quiconque détenait les emblèmes de la royauté. Cela dévitalisait les interrogations naissantes. Il était dit que le divin Seigneur *savait* et c'était reposant.

En fait, notre campement fut bien le théâtre d'un enseignement. Non qu'Akhenaton l'eût vraisemblablement décidé ainsi au préalable mais parce que sa conscience était disponible et déployée, au point que le plus qu'humain percevait en abondance au sein de ses paroles.

Beaucoup ne le percurent pas nécessairement à cette époque, mais nombreux furent ceux qu'il fascina jusqu'à emporter leur enthousiasme et mobiliser leurs forces.

Lorsque notre équipée s'en retourna au cœur de la ville, les jeux étaient donc plus clairement décidés que jamais. Des émissaires furent envoyés partout dans le royaume afin de proclamer la suprématie d'Aton et l'avènement d'une ère de paix, puisque telle était la volonté du Soleil ultime.

Les plus grands artistes se mirent aussitôt à l'œuvre afin que l'image symbolique du Rayonnant imprime sans tarder les consciences. Pas un instant, Akhenaton ne douta que le peuple ne le suive... car Pharaon était Pharaon et savait ce qui était juste pour son peuple.

Thèbes restait muette, voulant comme ignorer le raz-de-marée qu'on lui imposait. Tiyi fit simplement savoir à de nombreuses reprises que les effigies des dieux demeuraient toujours en place, car les prêtres d'Amon avaient ouvertement résolu de mépriser le décret royal. Quelle force auraient-ils servi et qui n'aurait plus eu de comportements humains, plus d'appétits à assouvir justifiant les leurs ? Le bruit courut qu'Horemheb et les principaux responsables de l'armée rugissaient et nous le crûmes sans difficulté.

Ce fut à cette époque également, que l'une des étudiantes qui appartenaient au Collège dont j'avais la charge, attira particuliè-

rement mon attention. Elle se nommait Isia-Lisia et était la fille d'un orfèvre-négociant d'Abdju. À l'âge de sept ans, elle avait été confiée au Temple majeur de Thèbes, comme un don aux divinités, présent dont l'acceptation rejaillissait en un honneur sur la famille entière. Je savais également d'elle qu'elle avait fait partie d'un groupe d'officiantes appelé Kenhret. Cela signifiait qu'elle avait bénéficié d'un enseignement rigoureux, sous la fêrule d'une "divine main", sorte de prêtresse qui professait l'écriture et la compréhension des noms sacrés, ainsi que l'entretien rituel de certaines parties des temples.

Isia-Lisia avait la peau très brune et le corps longiligne et souple comme une liane. Ce ne fut pourtant pas sa silhouette attirante qui me fit d'abord la remarquer, mais une façon particulière qu'elle avait de me regarder. Il me semblait qu'elle ne considérait en premier lieu, ni le prêtre, ni l'instructeur en ma personne, mais surtout l'homme, ce qui s'avérait tout à fait nouveau pour moi. Ce n'était pas un regard insistant au point d'en devenir indisposant, cependant celui-ci se montrait si profond qu'il me touchait. Il y avait en lui quelque chose de déjà connu qui me fascinait.

Pourtant, il demeurait hors de question que j'adresse personnellement la parole à Isia-Lisia. Au-delà de ce que son âme pouvait susciter comme questionnements intrigants en moi, elle restait d'abord une jeune femme, avec tous les dangers et les interdits que cela pouvait représenter. Je me pensais né prêtre, né instructeur et thérapeute et voué plus que jamais à consacrer toutes mes forces au rapprochement de l'homme avec le Divin. Ce fut donc elle qui s'en vint vers moi en une fin de matinée, après que j'eus donné un enseignement sur la multiplicité des corps. Elle s'inclina en premier lieu, comme c'était l'usage et, sans lever les yeux, me posa une question dont la pertinence me surprit.

« Me permettras-tu, Maître Nagar-Têth ? Je crains de ne pas bien comprendre... Qu'est-ce qui s'en revient en ce monde ? Je veux dire... une fois que notre âme a séjourné au royaume de l'Amenté et s'apprête à reprendre un vêtement de chair et d'os... est-ce le même Ka <sup>26</sup> inchangé qui s'en retourne habiter le ventre d'une autre mère ou a-t-il été remodelé dans la Douat <sup>27</sup> des prénaissances ? Je ne sais, en fait, si notre identité persiste... »

Je crois que j'ai regardé longuement Isia-Lisia avant de lui répondre. Le sérieux de sa question contrastait singulièrement avec

l'accent d'ingénuité que traduisait sa voix. Il me sembla que deux mondes s'entrelaçaient en elle. Celui de la femme mûre qui va au cœur des choses et celui de l'adolescente qui ignore encore tout d'elle.

« Il y a persistance... répondis-je enfin, en prenant sans doute le ton le plus solennel qui soit. On pourrait dire que chaque Ka est doté d'une couleur qui est bien à lui, avec ses infimes subtilités. Cette couleur est comparable à une mémoire absolue et à un parfum qui se modifient et s'approfondissent à chaque fois qu'ils reviennent se confronter à cette Terre... Mais l'essence de cette couleur, ou de ce son, devrais-je dire aussi, demeure la même. Ainsi ton âme ne se fond-elle pas dans l'océan des âmes afin de s'annihiler puis de revenir tout autre et sans fondement précis dans un corps nouveau. C'est sa mémoire qui fait d'elle ce qu'elle est, vois-tu ; c'est elle qui en maintient la cohésion et lui permet de progresser de vêtements en vêtements. Dans sa globalité, on pourrait regarder cette mémoire comme un immense livre de palmes. Chaque page ou chaque rouleau de papyrus qui compose celui-ci contient, à lui seul, une vie. Le livre est unique, il traduit une seule et même force, une impulsion comparable à nulle autre... mais ses éléments sont si nombreux ! En fait, c'est une multitude de souvenirs qui voyagent d'une page à l'autre, d'un rouleau à un autre rouleau. Au bout du chemin, le Ka s'aperçoit qu'il peut, non seulement devenir le livre tout entier, mais qu'en vérité, c'est ce qu'il devient... puisque c'est ce qu'il est depuis toujours. »

Isia-Lisia ne répondit pas et s'inclina simplement en guise de remerciement. Elle fit trois pas à reculons, puis je vis disparaître sa silhouette gracile entre les colonnades.

J'étais troublé... à la fois par l'apparence aérienne et fluide de la jeune femme et par le ton abusivement professoral que je m'étais soudain entendu adopter. Ce ton avait pris l'allure d'un rempart pour moi et je n'en étais pas dupe ! L'éternelle question reprenait le dessus... mais plus aiguë toutefois. De quoi venais-je réellement d'avoir peur ? Des femmes dans leur ensemble ? D'Isia-Lisia en particulier ou tout simplement de moi ?

Il est des moments où la vie semble prendre un étrange et évident plaisir à nous enfoncer une épine dans le talon... tout juste là où celui-ci est le plus sensible.

Ainsi, Isia-Lisia revint-elle me voir avec régularité à la fin de mes sessions d'enseignement. Ses questions demeuraient toujours des questions extrêmement graves et pertinentes et ne faisaient, de jour en jour, qu'accentuer le contraste avec l'apparence juvénile de son visage.

Les notions de souvenir et de reconnaissance l'habitaient continuellement. De mille façons différentes, ses interrogations me faisaient comprendre qu'elle voulait, coûte que coûte, savoir *qui* elle était, comment et pourquoi... presque avec l'insistance d'un enfant.

L'opiniâtreté et l'intelligence mêlée de candeur d'Isia-Lisia, après m'avoir touché en même temps que fait peur, en vinrent à m'amuser... au point que je me vis prendre un réel plaisir, non seulement à lui parler, mais à devancer ses questions.

Enfin, au cœur de cet amusement, je fus un jour devant une évidence : je venais de redécouvrir l'émotion première, le trouble indéfinissable que son regard avait d'abord provoqué chez moi... Car Isia-Lisia n'en finissait plus de me faire parler de la persistance du passé, de la mémoire, de cette unité de l'être qui s'en revient sans cesse poursuivre son œuvre inachevée, puis du Ka qui se pare de tant de masques différents pour aller découvrir la suite de son histoire.

C'est ainsi que je me retrouvai un matin, complètement décontenancé, à contempler le vol des canards sur les bords du Nil. J'avais fini par développer la sensation confuse qu'Isia-Lisia voulait me dire ou me faire deviner quelque chose dont je ne voulais pas. Ses questions ne ressemblaient plus à des questions, elles étaient devenues des effleurements d'âme, des murmures qui allaient me chercher tellement, tellement loin...

## Chapitre VII

### ***La bénédiction***

Il y avait déjà deux jours que la ville d'Akhetaton était en liesse. Du Temple, des processions partaient sans cesse sous une pluie de fleurs et des chœurs de jeunes femmes se succédaient au rythme des sistres. Le disque d'Aton ornait désormais le fronton de toutes les demeures et des prêtres, le dos couvert de la traditionnelle peau de lion, venaient lui donner toute sa pureté avec le natron <sup>28</sup>, l'eau et le térébinthe.

Dans quelques heures, Néfertiti allait officiellement devenir l'épouse de Pharaon. À travers le dédale des ruelles et le long des grandes avenues rectilignes, on ne parlait que d'elle. Personne parmi le peuple ne l'avait seulement entr'aperçue mais c'était comme si chacun la connaissait déjà. On en discutait avec force détails comme d'une beauté mystérieuse, quelque peu magicienne... et l'on s'apprêtait à la vénérer, ainsi qu'on l'aurait fait d'une déesse.

Les cours du Collège des thérapeutes avaient été suspendus pour une durée de sept jours et je participais comme il se devait à l'allégresse générale, me déplaçant d'un banquet à l'autre et organisant moi-même des réceptions dans ma demeure. Le temps s'était figé et toutes les interrogations, toutes les tensions nées du changement de pouvoir s'étaient soudain évanouies. Horemheb, le Clergé d'Amon et la toile d'araignée des intrigues de Thèbes ne semblaient plus exister que dans notre imagination.

Je revois encore ces instants si particuliers où, dans mes appartements, j'observai mon reflet sur le disque de métal cerclé de turquoises qui me servait de miroir. Comme il était étrange ce nouveau visage dont je venais d'accoucher...

Pour la première fois, en signe de purification, de renouvellement et d'offrande à la Divinité, je m'étais rasé le crâne, presque intégralement. Seule avait été épargnée, sur le côté gauche de ma tête, une longue et épaisse mèche de cheveux que j'avais soigneusement tressée.

J'avais longtemps contemplé les touffes de mes cheveux noirs éparpillées sur le sol à mes pieds. Avec elles, c'était mon passé qui paraissait devoir s'envoler définitivement. Quelque chose de moi était en train de naître là, à Akhetaton, quelque chose dont j'ignorais l'ampleur et qui ressemblait à un continent à découvrir. Jamais je ne m'étais imaginé ainsi, le crâne nu. Naïvement, je me disais que c'était pour mieux recevoir la caresse d'Aton... mais je vivais surtout cela comme un dépouillement, ultime préfiguration des secousses que je voyais confusément s'en venir.

Le jour des noces était enfin là où chacun avait son rôle à jouer dans la gigantesque pièce de théâtre que la tradition prescrivait. Le général Horemheb et quelques membres influents du Clergé d'Amon n'avaient pu trouver d'excuse qui justifiât leur absence. Ils étaient donc tous présents, somptueusement installés au palais. À plusieurs reprises, j'avais moi-même croisé Horemheb dans les couloirs royaux. Nous nous étions courtoisement adressé la parole, conscients l'un et l'autre de l'abîme qui nous séparait, sans doute depuis toujours. À vrai dire, Horemheb était un bel homme aux muscles puissants. De son nez légèrement aquilin se dégageait une force qui ne pouvait laisser indifférent et qui conférait à son visage une indéniable séduction. Lorsque le matin du mariage, je le vis drapé dans une ample robe pourpre frangée d'or, je ne pus m'empêcher de penser qu'il incarnait réellement tout le faste, toute l'autorité et toute l'emprise millénaire d'Amon.

« Non, me dis-je, lorsqu'il vint se placer non loin de moi dans le courant d'une longue procession qui s'étirait du palais jusqu'au Temple, non, qu'il soit dit que je ne fasse pas de toi mon ennemi ! Je sais que les vagues d'incompréhension et de haine n'engendrent que des vagues similaires. C'est d'elles que naissent les germes de toutes les scissions et les guerres. Puissé-je ne jamais plus nourrir ces pensées de crainte qui aujourd'hui l'emportent encore en moi... C'est la crainte qui sème le doute, c'est elle qui nous prive du partage de la parole et finit par nous emmener dans des univers si différents. Non Horemheb, je ne veux pas être captif de mes peurs, je te parlerai, je te le promets, je me le promets. »

Perçut-il quelque chose ? Je ne le sais. Toujours est-il que je vis le général se retourner soudain dans ma direction et m'adresser un sourire crispé. Les cérémonies me parurent interminables, d'autant plus épuisantes que je n'en connaissais pas le

déroulement. Dans le silence de ses journées de recueillement, Akhenaton en avait imaginé les rites jusqu'aux moindres détails. C'étaient des gestes, des prières et des chants si nouveaux que nous devions nous laisser guider aveuglément par les quelques rares prêtres qu'il en avait lui-même informés. Tout avait commencé à l'aube et, lorsqu'à l'heure du zénith, je vis que les longues cérémonies d'offrande n'étaient pas encore achevées, je crus que j'allais succomber de chaleur.

À la faveur de l'un des déplacements de nos cortèges dans l'enceinte du Temple, je parvins à me mettre à l'écart durant quelques instants. Je trouvais refuge à l'ombre d'un énorme pilier dans une sorte de péristyle. De là, je pouvais contempler la foule des notables qui répétaient à l'unisson les paroles qu'un prêtre scandait avec force, en haut d'une impressionnante série de marches. Le spectacle était d'une grande beauté. Des palmes et des guirlandes de fleurs avaient été suspendues partout et le ciel s'emplissait régulièrement de vols de colombes que des officiants ne cessaient d'orchestrer. Quant à Pharaon et à son épouse, ils étaient à peine matériels tant leurs silhouettes paraissaient frêles sous le lourd dais d'or qui avait été tendu au-dessus des trônes. Tous deux étaient vêtus de blanc, la taille ceinte d'une multitude de turquoises. Nous reconnaissions à peine leurs visages car leurs yeux et leurs lèvres avaient été fardés selon les rites de l'antique tradition. En vérité, ils ne ressemblaient plus à un homme et à une femme mais offraient plutôt l'image d'un couple de statues d'albâtre.

Je me souviens m'être demandé ce qui pouvait se tisser dans leur âme et autour de leurs êtres lors de tels instants. Tiraient-ils leur force de la dévotion aveugle de la foule ou étaient-ils réellement si exceptionnels que l'on ne pouvait que s'incliner devant leur majesté ? C'était évidemment la première fois que j'assistais à de telles noces et je m'interrogeais sur ce à quoi avaient pu ressembler celles de leurs prédécesseurs. Je ne savais s'il en avait toujours été ainsi de la longue succession de rois de la Terre Rouge et de leur première épouse ou si je vivais quelque chose d'unique. Vint enfin le moment tant attendu et aussi tant redouté par certains. Pharaon nous avait fait savoir qu'il désirait briser la tradition sacro-sainte selon laquelle le peuple ne pouvait avoir accès au grand Temple d'une cité et que son mariage marquerait à ce titre le début d'une nouvelle ère. Ainsi allait-il inviter tout le

peuple d'Akhetaton à défiler devant lui et Néfertiti dans la grande cour du Temple, le Naos à ciel ouvert.

Des tambours se mirent à résonner de tous côtés et je m'empressai de rejoindre la foule des notables. On nous fit alors asseoir sur des nattes blanches et or disposées sur le sable contre les murs intérieurs de l'enceinte. Les femmes étaient d'un côté et les hommes de l'autre. Pendant ce temps, une vingtaine de domestiques s'affairaient à disposer les trônes des époux au centre de la cour sur un lit de lotus. Le murmure de notre assemblée cessa brutalement, lorsqu'après le martellement d'un gong, nous vîmes des gardes ouvrir les lourdes portes d'acacia incrustées d'ivoire. Alors lentement, la foule du petit peuple apparut derrière elles, encore maintenue par un épais rempart d'hommes en armes. Je perçus un mouvement parmi nous.

Presque une réaction de peur pour certains. Allions-nous être submergés ? se demandait-on. Que cherchait Pharaon ? Quelques dignitaires, dont Horemheb, Mayan-Hotep et Sinuhé, le thérapeute, se tenaient encore debout près des trônes. D'un geste énergique de la main, Pharaon les fit se rapprocher et nous le vîmes leur parler presque à l'oreille. Leur petit groupe s'éparpilla enfin et, devant le regard interrogateur de tous, le Chambellan Ay se dirigea d'un pas lent et solennel vers le chef de la garde.

Quant à Horemheb, il s'en vint dans notre direction comme pour prendre sa place parmi nous. Je vis cependant qu'il était écarlate. Ses traits s'étaient durcis d'une façon incroyable et, lorsqu'il passa près de moi, je ne pus m'empêcher d'apercevoir ses poings serrés qui tremblaient, vraisemblablement sous l'effet d'une violente colère réprimée. Il s'accroupit alors et je l'entendis s'adresser à mi-voix et à un rythme saccadé à quelques hommes de sa suite.

« Jamais, entendis-je, jamais cela ! » Et je compris bien que c'étaient des flots de haine qu'il expulsait de tout son être, que c'était une bourrasque de mépris qu'il dirigeait avec violence vers Pharaon et vers nous tous. Horemheb se mit ensuite à nous balayer du regard, en même temps qu'une houle de paroles inaudibles secoua quelques instants notre assemblée. Nul ne paraissait savoir de quoi il s'agissait mais chacun se questionnait, ressentant confusément un malaise.

Enfin, Horemheb se leva et quitta précipitamment notre parterre, suivi par une dizaine d'hommes dont deux prêtres de



Thèbes. Aussitôt, un lourd silence s'abattit sur nous, semblable à celui qui habite souvent les âmes avant un orage. Je levai les yeux comme pour prendre un inspir ou trouver une réponse dans le bleu du ciel... Mais rien, l'azur était... désespérément profond. Il semblait sourire, imperturbable et presque moqueur. Il paraissait même s'acharner à vouloir creuser cet étrange écart qui surgit parfois entre les cœurs et les corps, entre cette belle et mystérieuse volonté qui préside sereinement à tout et la pesanteur parfois si implacable des événements.

Enfin, il y eut un autre coup de gong, solitaire celui-là, précis et juste, comme un rappel divin de ce qui se passait. Il me recentra.

Quelque chose se produisit aussitôt au niveau des gardes amassés en nombre sous le portail. Un homme du peuple en franchissait la barrière, puis deux, puis trois, timidement, paisiblement... Et ce fut la foule entière qui leur emboîta le pas avec lenteur... pour former une colonne ininterrompue d'hommes et de femmes marchant avec un infini respect vers Pharaon et Néfertiti.

L'inconcevable se produisit alors. Tous les regards tournés vers Akhenaton virent celui-ci se lever de son trône puis s'avancer jusqu'à l'extrémité du tapis de lotus pour accueillir ainsi la foule silencieuse qui approchait. À cet instant, je remarquai qu'il était pieds nus et cela me donna un véritable choc au cœur. Un tel dénuement au milieu de tant de majesté me rappelait quelque chose... comme si j'avais déjà vécu cela et que je m'en souvenais avec une émotion et une fidélité incroyables, comme si enfin c'était une évidence à laquelle je communiais depuis toujours et qui allait préfigurer d'autres évidences... Grand petit geste inscrit au fond de nos âmes, qui nous suit depuis toujours et nous précède aussi au cœur de ce qui s'en vient encore !

La beauté de ce qui survint restera sans doute à jamais gravée en moi. Ce n'était pas la beauté du faste des noces mais celle d'une authentique grandeur, celle d'une communion d'âmes comme jamais il n'y en eut de semblable sur la terre des Pharaons. Les hommes et les femmes de tout le peuple d'Akhetaton défilèrent, un à un, devant leurs souverains et Akhenaton lui-même imposa les mains au sommet de chaque crâne qui s'inclinait ainsi devant lui. Pour nous tous, c'était à peine imagi-

nable, une telle bénédiction, un tel contact n'avaient jamais eu lieu de mémoire humaine.

En vérité, je n'étais pas très éloigné de Pharaon et je m'aperçus qu'il avait les paupières closes. Il était dans cet étrange et merveilleux état où l'homme se fait le pur interprète du Divin. Assurément, une sève immatérielle courait dans ses bras et se déversait au cœur de chacun pour établir un lien capable de s'expanser au-delà des âges. Jamais, certainement, Akhenaton ne fut davantage prêtre qu'à cet instant-là, jamais il n'incarna mieux l'infini de l'ultime Soleil. Il était devenu l'immensité du monde, la compassion totale, l'âme de son peuple et peut-être aussi celle de notre Terre.

Je sentis des larmes me couler sur les joues. Elles étaient chaudes et abondantes et je ne pouvais les contenir. Sinuhé, qui était assis à mon côté, avait caché son visage dans ses mains. Il pleurait, lui aussi, des rivières et je puis dire qu'il en fut de même pour un grand nombre de ceux qui se trouvaient là. Sans nous en rendre compte, la plupart d'entre nous étaient devenus les réceptacles d'une grande Force. Nous n'étions plus des spectateurs, ni des invités à un mariage royal, mais nous participions à l'enfantement d'une puissance incroyable.

Tout était nouveau. Nous nous trouvions en pleine révolution des âmes... et tout, pourtant, allait de soi... Tout me semblait répondre à une logique inscrite dans les profondeurs de l'être depuis les commencements du monde. Je ne sais si l'on pouvait parler de cérémonie tant les gestes d'Akhenaton et l'attitude de son peuple reflétaient une évidence... Non, ce n'était certainement pas une cérémonie mais un acte sacré, une fusion naturelle, spontanée et sublime entre un corps et son âme, entre la multitude des êtres et *la Source*.

La bénédiction dura plusieurs heures, au point que ma tête me fit mal. Plusieurs heures de silence total sous un soleil écrasant... Il me fallut alors laisser ma conscience prier et voyager en elle-même afin d'oublier mon corps rebelle. C'est assurément à compter de ces instants que je compris l'essence de la dévotion.

Mon naturel, jusque-là, ne m'avait guère porté à vénérer une représentation divine ou un être, quel qu'il fût, au point d'en oublier ma propre volonté... Aussi, avais-je toujours considéré la dévotion comme une marque infantile d'assujettissement à une force extérieure à soi. C'était presque l'aveu d'une dépendance

aveugle, l'opposé de ce qui pouvait conduire l'âme à sa maturité. Lorsque je m'inclinais devant une statue ou devant Pharaon, c'était simplement pour moi, ainsi que pour beaucoup d'autres, une marque de respect, un geste rituel machinal dénué de son parfum sacré. Je me pliais à un code tandis que les vœux de mon être se projetaient vers un ailleurs si lointain que je ne pouvais lui donner de nom.

En contemplant Pharaon incarner Aton durant des heures et déposer son empreinte dans la conscience de chacun jusqu'à la limite même de son épuisement physique, je fus visité par un éclair d'Amour et de compréhension. Je connus un abandon de mes résistances de lettré et poussai la mystérieuse porte de la dévotion...

Oh, certes, cela ne dura que quelques instants... mais des instants tellement magiques qu'aujourd'hui j'en perçois encore la clarté.

Je vis qu'il y avait la dévotion et l'ombre de la dévotion. Je compris que là aussi, comme partout ailleurs, il pouvait y avoir le Divin et l'image déformée de celui-ci, à laquelle s'accrochent désespérément les âmes à peine adolescentes.

Je vis qu'il y avait d'abord cette dévotion que des foules d'hommes et de femmes affichent ostensiblement, tel l'étendard de leur spiritualité, pour mieux attirer les regards célestes... et ceux d'autrui. Je compris que cette dévotion-là était une des marques de l'incessant marchandage que la conscience humaine entame face à la Divinité et qu'une telle dévotion était aussi la signature, si commune et si étouffante de la fausse humilité, mère des simagrées, subtile prétention de tous ceux qui affichent leur connaissance de "l'attitude juste".

Puis, je conçus enfin la possibilité, l'existence et la force d'une autre dévotion. Celle-là ne pouvait naître que d'un élan spontané du cœur. Elle était enfant de l'Amour pur et total... si loin des conventions, des rituels et de l'opinion des autres. Elle était comme une harmonisation naturelle et évidente de l'âme individuelle avec l'âme d'un lieu ou d'un être. Elle se manifestait sans même réfléchir, telle la corolle d'une fleur qui s'ouvre en adoration sous les rayons du soleil. J'ai commencé à comprendre que seule cette dévotion-là mérite son nom parce qu'elle n'est ni infantile, ni calculatrice, mais jaillit sans malice de cette humilité vraie qui porte l'être à son summum. Jamais elle ne saurait asser-

vir puisqu'elle traduit une fusion avec l'un des germes de notre liberté à venir. Je vis enfin, ce jour-là, que la véritable dévotion n'est certainement pas une soumission ou une annihilation de la conscience individuelle au profit de quelque chose qui la dépasse, mais une clé possible pour nous redresser et nous remémorer notre légitime droit d'accès aux Champs célestes.

« Oui, me dis-je, lorsque tout le peuple d'Akhetaton eût terminé de défiler et que nous nous levâmes. Oui, je sais maintenant pourquoi je puis éprouver de la dévotion sans être un dévot... Je sais pourquoi je suis capable à la fois de marcher seul et fièrement, tout en m'inclinant régulièrement et spontanément devant la véritable grandeur. Oui, je comprends pourquoi le dévot peut parfois être un simulateur, souvent un enfant et comment la dévotion vraie est toujours, quant à elle, une enseignante. »

Lorsque les gardes refermèrent les lourdes portes d'acacia, le même profond silence continua de planer sur nous. Pharaon et Néfertiti avaient rapidement gravi les degrés de pierre qui s'élevaient jusqu'à une rangée de piliers et nous ne les distinguions plus. L'espace d'un instant, nous nous sentîmes un peu orphelins de leur présence, nous demandant si nous avions rêvé ce qui venait de se produire. Je perçus alors furtivement quelques mots qui s'échappaient discrètement des lèvres de Mayan.

« Non, je t'assure, disait-il à Tiyi, j'ignorais tout cela... Je pense que ton fils lui-même n'avait rien prévu. Il est habité maintenant, vois-tu ! C'est Pharaon... Quelque chose que nous ne connaissons pas respire et parle à travers lui, il faut l'admettre ! »

Progressivement, une puissante rumeur monta de la foule que nous constituions ; c'était un brouhaha bouillonnant de mille accents de stupéfaction et de joie, une force incoercible qui explosait et générait une véritable cohue.

Dans l'allégresse qui enflammait les cœurs, chacun voulait regagner au plus vite les salles du palais où un festin attendait. Il n'y avait plus de protocole, chacun gravissait les marches des édifices comme il le pouvait et passait de salle en salle jusqu'à atteindre le lieu de la fête. En compagnie de Sinuhé et d'Amèse, je m'enfilai dans un long corridor couvert de fresques déjà jaunies par les onctions d'huile quand, soudain, un bruit précipité de pas me fit dresser l'oreille.

« Maître Nagar, Maître Nagar ! » entendis-je en arrière de nous. Je me retournai... C'était Isia-Lisia. Vêtue d'une longue

robe de voile bleu et arborant une cascade de fleurs blanches dans sa chevelure d'ébène, elle se dressait, toute essoufflée et droite comme un jonc, à dix pas de moi.

« Pardonne-moi, Maître Nagar, bredouilla-t-elle aussitôt en apercevant mes compagnons... Je ne pensais pas te déranger... » Et sur ces mots, elle fit demi-tour sur place pour disparaître bien vite à l'angle du couloir.

« Qui est-ce ? » fit Amèse.

« Oh, ce n'est pas grave... m'empressai-je de répondre d'un air faussement dégagé. Une étudiante... qui fait aussi partie des chœurs... Elle est sans doute tracassée par quelque question qu'elle veut me soumettre. »

J'étais horriblement gêné et cela dut se lire sur mon visage car mes deux compagnons s'adressèrent un sourire amusé et complice. Qu'allaient-ils penser de moi, Nagar-Têth, qui demeurais si pur et entendais bien le faire savoir ?

La grande salle des festivités grouillait déjà de monde et chacun se pressait autour d'immenses tables où les mets les plus divers avaient été disposés avec un sens de l'harmonie des couleurs qui créait un véritable bonheur pour les yeux. Les tables étaient l'illustration parfaite de la pensée que nous professions, à savoir que nous ne nous nourrissons pas simplement par la bouche, mais aussi par les yeux, le nez et même par les autres organes des sens. La vie n'est-elle pas totalement présente dans la lumière, les couleurs et le parfum que toute chose dégage ? Était-il alors concevable d'imaginer que nous nous maintenions en équilibre par la seule intervention de notre estomac ?

En avançant entre les tables et les sofas, je m'obligeai à songer à toutes ces choses et à en parler avec force détails aux quelques personnes présentes autour de moi. C'était ma façon de fuir le trouble qui venait de m'envahir... Cependant, en fait de trouble, c'était plutôt une secousse que j'avais ressentie et qui ne me quittait pas. Je ne comprenais rien mais je n'espérais qu'une chose : ne pas me trouver à nouveau, au milieu de la multitude, face à Isia-Lisia. J'étais d'abord un prêtre voué au célibat et elle devait le comprendre. Voilà le seul argument qui me traversait l'esprit et que j'espérais ne pas devoir lui exprimer.

Dans le palais, la fête fut totale. Nous nous déplaçons entre des montagnes de fleurs et un petit vin blanc aigrelet agrémenté de miel et d'épices coulait à flots. Nous le dégustions avec des

fruits et des poissons couverts d'aromates et de fleurs tandis que danseurs et chanteurs se succédaient.

Pharaon et son épouse se tenaient, quant à eux, un peu à l'écart. On eût dit qu'ils étaient ailleurs. Akhenaton, surtout, semblait songeur, avec ce sourire félin qui le caractérisait tant et le rendait plus énigmatique que jamais.

« Oui, c'est exact, me confia Mayan que je croisai un instant, il goûte peu ce genre de festivités. C'est pour nous qu'il l'a conçue avec ce faste. Quant à lui, je sais qu'il n'aspire qu'à une chose, se retirer dans ses appartements et se prosterner devant un grand disque d'or. »

« Et la reine ? »

« Je l'ignore, elle parle peu, Nagar... Son cœur est gai et communicatif ainsi que tu as déjà pu le voir... mais elle est aussi mystérieuse que son époux. Ils sont mariés en secret depuis fort longtemps, comprends-tu ?... Ils se connaissent bien plus qu'il n'y paraît et eux seuls savent réellement ce qui les anime et l'étendue de leurs projets. Peut-être les comprends-tu maintenant mieux que moi, Nagar ! Toi aussi, tu es Amu, pas moi ! »

Je m'étais assis sur le rebord d'une vasque de pierre pour méditer à tout cela lorsqu'une voix familière vint me chercher. C'était à nouveau celle d'Isia-Lisia.

« Maître Nagar, murmura-t-elle, puis-je me permettre... ? »

« Qu'y a-t-il, Isia ? » fis-je dans un sursaut.

« Rien... ce n'est rien... »

Et la fine silhouette de la jeune femme disparut brutalement, sans bruit, au milieu de la foule multicolore qui s'amusait.

Je me retrouvai seul, comme dans une bulle de silence, isolé au cœur d'une foule qui s'agitait et où rien ne m'intéressait. Que m'arrivait-il donc ? Pourquoi l'avais-je appelée Isia ? C'était la première fois que je me laissais aller à une telle familiarité...

Je me levai avec précipitation, bien décidé à prendre l'air... Avec un peu de chance, je trouverais Mayan, Ay ou Sinuhé et nous irions ensemble deviser loin du bruit. N'était-ce pas le moment rêvé pour leur parler de cette bague en forme de sceau que je portais depuis ma prêtrise dans le temple d'Alpu ? Mon instructeur me l'avait remise sans trop de commentaires alors que j'avais à peine vingt ans. Elle portait ce lion ailé, tellement commun à nos temples que je ne m'étais pas réellement interrogé

quant à sa valeur profonde. J'y avais toujours vu l'emblème de la tradition secrète de mon peuple et c'était tout.

Mais en définitive, je ne savais plus très bien quel était mon peuple.

Je n'aperçus, hélas, aucun des compagnons que j'avais espérés et, après avoir un peu erré d'une salle à l'autre, je me retrouvai dehors dans les jardins. Au-dessus de ma tête, les premières étoiles scintillaient déjà avec force et le ciel prenait des accents d'un mauve si profond que je m'entendis pousser une exclamation de soulagement. Mon âme bousculée avait besoin d'espace et ne savait comment l'exprimer autrement.

Survint alors ce qui me parut incroyable, si incroyable que je pensai un instant faire volte-face et m'enfuir. Au bout de l'allée que j'avais empruntée, assise sur les touffes d'herbe qui poussaient au pied d'un laurier en fleurs, se tenait Isia-Lisia. Elle ne me vit pas davantage venir que je ne l'aperçus moi-même longtemps à l'avance. Mes pas lui firent lever la tête et je résolus alors de ne pas faire demi-tour, par courtoisie, pour braver mes peurs, pour comprendre... Je ne sais plus.

Lorsque j'arrivai à sa hauteur, Isia-Lisia se leva enfin et demeura figée comme une statue. Je m'arrêtai, l'air dégagé, en bon comédien maître de lui-même.

« Eh bien, dis-je, poussé par je ne sais quoi, tu voulais me parler... » Et à chaque mot prononcé, je sentais stupidement battre mon cœur dans ma poitrine.

« C'est-à-dire... oui... mais je suis surprise, Maître Nagar-Têth, je ne pensais pas que tu viendrais jusqu'ici... »

« Oh, c'est une coïncidence, m'empressai-je de répondre. Je t'imaginais plutôt avec la foule... »

« Une coïncidence ? Oh... mais ne nous as-tu pas enseigné récemment que ce sont les Neters de notre destinée qui s'ingénient à provoquer les "hasards" ? Tu as même ajouté qu'ils en créent tout un réseau ressemblant à une belle toile d'araignée... et que tout l'art d'une vie suffisait à peine à en voir le merveilleux assemblage. »

J'étais stupéfait de l'aisance qu'avait soudainement prise Isia-Lisia et je m'approchai d'elle.

« Eh bien, je vois que mes enseignements sont assimilés, dis-je, en m'efforçant de laisser un début de sourire s'installer sur mes lèvres. Ainsi donc, ce sont les fils mystérieux de notre desti-

née qui nous font nous croiser ce soir dans ce jardin ! Les Neters sont facétieux parfois ! »

« Maître Nagar, pardonne ma hardiesse, mais... je ne voudrais pas philosopher, pas aujourd'hui où tout est à la fête. Je voudrais simplement... Le seul fait que nous nous croisions ici est pour moi un signe de la justesse de ma démarche... »

« De ta démarche ? »

« Je voulais te faire part de choses... personnelles... Mais peut-être penses-tu que l'heure ne convient pas. »

Isia-Lisia perdait soudain de son assurance et je me dis pendant un bref instant que c'était l'occasion rêvée pour écouter la rencontre. Pourtant, ma curiosité était piquée au vif... Jamais je n'avais été invité à connaître quelque chose de l'intimité d'une femme. Et puis... je n'étais pas seulement enseignant, j'étais d'abord prêtre et thérapeute. N'avais-je pas le droit de me préoccuper des âmes ? Toute une foule de raisons et d'arguments, parfois contradictoires, s'entrechoquaient en mon être avec la rapidité de l'éclair.

Enfin, la réponse vint d'elle-même, en même temps que je sentis mes lèvres se détendre et entamer un véritable sourire.

« Si les Neters ont tout arrangé, dis-je, c'est peut-être parce que l'heure est plus propice qu'il n'y paraît. »

Contre toute attente, Isia-Lisia manifesta une seconde fois un mouvement de recul.

« Je ne sais si je dois... Si on nous voyait ici en ce lieu solitaire... »

Étrangement, en moi-même, ce fut alors comme si cet argument n'avait plus de valeur, comme si le besoin de savoir, ou quelque chose d'autre auquel je ne donnais pas de nom, l'emportait sur mes résistances.

Nous fîmes machinalement quelques pas au milieu de l'allée puis la jeune femme se décida.

« Ce sont mes rêves, dit-elle timidement. Ils viennent me visiter très souvent... toujours les mêmes, depuis de nombreuses nuits. Ils me tirent de mon sommeil peu avant le lever du jour et me troublent au plus profond de moi-même. Ils sont comme une autre vie qui s'installe en moi et vient maintenant remplir mes jours.

Je me vois sur les bords d'un grand lac, perdue au milieu d'une étendue glacée... Le vent souffle, il fait froid et partout il y a



des arbres à la cime pointue que je ne connais pas. Je souffre terriblement dans mon âme et dans ma chair... Devant moi, sur l'herbe, il y a un homme horriblement mutilé et je ramasse en hurlant ses membres tranchés. Le sang est partout et bientôt je n'ai plus de voix, ni de larmes pour pleurer... Sur le lac, il y a les restes d'un radeau. Alors, je tire la dépouille de l'homme jusqu'à lui et je l'y dispose, avec tout l'amour écartelé que j'ai dans le cœur. J'ai les pieds dans la vase et il me semble que la boue recouvre mon corps... Partout, je cherche des branchages et des feuilles mortes et je les dispose sur la dépouille de cet homme que je connais et qui ne se ressemble plus. J'essaie de faire jaillir le feu à l'aide de deux pierres que je porte sur moi mais c'est difficile et je n'y arrive pas. Il y a du vent... Enfin, une première petite flamme surgit, quelques feuilles crépitent et je porte le feu jusqu'au radeau... Voilà... il est maintenant devenu un brasier avec l'homme qui dort en son milieu. Alors, je marche dans l'eau, je m'y enfonce et je le pousse au plus loin que je peux... Longtemps, je regarde le bûcher qui s'éloigne au fil du courant. Une lourde fumée blanche s'en dégage et se perd dans le ciel tout aussi blanc...

C'est à cet instant que je me réveille, souvent assise sur ma natte et toujours en pleurant à chaudes larmes... Je ne comprends pas, Maître Nagar, et je ne sais à qui d'autre que toi en parler. »

Isia-Lisia avait les yeux rivés au sol et se tenait le corps entre les bras comme si elle était glacée de l'intérieur. Je crois que j'ai dû demeurer longtemps sans prononcer un seul mot et que nous avançâmes tous deux, à petits pas, vers l'extrémité de l'allée.

« Bien... dis-je enfin. Je crois, vois-tu, qu'il ne s'agit pas réellement d'un rêve. Il y a deux sortes de vies. Tout d'abord, celle de notre esprit, de notre Ka supérieur. Celle-là, c'est la véritable vie, globale, dans toute son ampleur car elle nous mène d'étoiles en étoiles et de mondes en mondes. C'est celle que nous recherchons tous puisque nous la sentons battre au fond de notre cœur, même si nous lui donnons une multitude de noms différents...

Et puis, il y a *les vies*... Je devrais peut-être dire, les existences, celles qui naissent avec notre âme, notre Ka affectif. Celles-là sont innombrables et se succèdent les unes aux autres, d'une terre à l'autre. Elles nous mènent d'un peuple à un autre peuple au fil des temps et sous des cieux si multiples ! Toutes ces vies nous habitent constamment au-dedans du cercle de notre grande Vie... Car,

en vérité, cette dernière qui palpite en nous est une mémoire totale, infinie et si parfaite qu'aucun de nous ne peut la concevoir dans son ampleur. Comprends bien que cette mémoire, Isia-Lisia, s'infiltre partout, à tous les degrés de notre être. Ainsi, tout en nous est objet et transmetteur de mémoire. Regarde cette main avec ses os, ses muscles et sa peau ; chaque acte qu'elle accomplit, tout ce qu'elle vit et vivra s'inscrit en elle. Les infimes particules qui la composent et auxquelles le sang prête son feu sont elles-mêmes de sublimes mémoires qui déversent leurs souvenirs jusqu'au cœur du Ka supérieur dont elles dépendent. De la même façon, ce qui anime tes yeux a vécu en d'autres temps et porte inscrit en lui, de façon indélébile, les joies et les douleurs, toute la richesse de son passé, de ton passé.

Si le cœur de tout être est tellement sacré, vois-tu, c'est en grande partie parce qu'il est le coffre renfermant l'immense mémoire de ce que ses organes et son Ka affectif ont éprouvé au cours de la multitude de leurs vies <sup>29</sup>. »

« Je comprends fort bien tout cela, répliqua Isia-Lisia en me regardant enfin, le Souffle qui circule dans notre sang et qui est contenu dans les "grains de Vie", dont tu nous as enseigné l'existence, est nécessairement plus présent dans le cœur... Mais qu'est-ce qui déclenche alors le souvenir ? Pourquoi le corps et l'âme se remémorent-ils spontanément certains éléments de certaines vies plutôt que d'autres ? Toutes les vies pourraient se précipiter simultanément en nous et nous y verrions clair... Ce serait si simple ! Chacune de nos peurs ou de nos résistances serait détissée... et que de reconnaissances seraient ainsi facilitées. Il y aurait là une plus grande beauté, Maître Nagar. Alors pourquoi ? »

« As-tu jamais parcouru la ruelle aux épices, à Thèbes ? »

« Oui... »

« Eh bien, alors, tu sais qu'elle est constamment presque inaccessible tant il y a de monde. Chacun se presse devant les étals, chacun marchande, se bouscule et on en vient parfois à entamer des querelles... Enfin, lorsque quelqu'un cherche à y introduire un chameau ou un bœuf, cela devient pure folie que de s'y aventurer. Crois-moi, si la mémoire de nos passés ressurgissait d'un coup à la surface de notre conscience, tout notre être ressemblerait à la ruelle aux épices. Notre âme et notre corps seraient engorgés par nos craintes et nos joies, nos inhibitions et nos capacités, nos

rancœurs et nos amours. Voilà pourquoi Aton, ou la Force de Vie, a posté un gardien au-dedans de notre Ka pour contrôler l'accès à la bibliothèque aux souvenirs. »

« Mais alors, à quoi bon ? »

« À quoi bon, dis-tu ? Tout simplement pour faire travailler l'architecte que nous sommes. La Vie qui coule en nous ne peut pas oublier, Isia-Lisia, de la même façon qu'une ville ne peut se passer de marché. La solution consiste à élargir la ruelle aux épices afin qu'elle devienne une belle et paisible avenue dans laquelle personne ne soit amené à écraser personne. Toute l'aventure que la Vie mène à travers nous n'a finalement pour but que de nous faire comprendre cela : élargir les voies de communication et d'échange de notre ville intérieure, puis les pacifier jusqu'à l'horizon. Comme les épices, chacune de nos vies, avec ses souvenirs, est dotée d'un parfum bien spécifique et d'une saveur qui donne de l'ampleur à notre être supérieur... Et tu n'ignores pas que l'on ne saurait mélanger les épices n'importe quand et n'importe comment ! Ainsi, y a-t-il un temps pour utiliser le safran et un temps pour un souvenir... »

« Mais ces images qui me hantent... Pourquoi celles-là et pourquoi maintenant ? »

« L'esprit humain, repris-je, est ainsi orienté qu'il se polarise, hélas, beaucoup plus facilement sur ses souffrances que sur ses bonheurs. Nous avons tous une certaine prédisposition à l'auto-empoisonnement, n'as-tu pas remarqué ? Tant que le souvenir d'une douleur n'a pas été compris, digéré et dépassé, tant au niveau de notre raison, de nos émotions que de notre corps, il est capable de refaire surface en nous, à la moindre brèche de notre âme, souvent par le biais d'un événement stimulateur ou d'une rencontre... »

« Une rencontre ? » reprit Isia-Lisia en détournant son visage.

« Oui, souvent... »

Dès que j'eus achevé ces mots, un long et pesant silence s'installa entre nous.

Je cherchai bien quelque information supplémentaire à lui fournir, mais rien ne venait. J'étais soudainement et abominablement creux ! Nous empruntâmes alors une autre allée comme pour rejoindre l'une des cours du palais. Cela nous obligea à déranger une famille de fennecs qui jouaient dans le sable. J'en profitai pour en faire un sujet de plaisanterie, puis j'évoquai

l'heure tardive. La jeune femme ne fut pas longue à comprendre. Elle me salua en bredouillant quelques mots que je n'entendis pas clairement puis se faufila entre les touffes de laurier pour disparaître. Je n'avais pas même eu le temps de répondre à son salut...

Immédiatement, je ressentis le besoin de m'arrêter. Il me semblait que mon corps était trop grand pour moi, que j'y flottais et qu'il me gênait. Que n'aurais-je donné pour être déjà rendu dans ma demeure ? Quelque chose en moi venait d'être profondément ébranlé et cela m'effrayait. Que se passait-il ? Qu'y avait-il chez Isia-Lisia qui me faisait éprouver une telle secousse ?

Il est des heures de notre vie où l'on refuse parfois de lire entre les lignes des événements. Il en fut ainsi de celle-là. Le prêtre que j'étais n'acceptait pas de vivre le trouble qui l'envahissait. Il le repoussait tel un ennemi, il se raidissait face au courant des métamorphoses en se voulant un roc à jamais figé dans sa forme. Comme des millions et des millions d'autres êtres humains, il s'ingéniait à tout rendre complexe. Il créait des nœuds en son âme et en accusait la vie et... les autres. La simplicité n'est jamais une grâce divine. La douceur qu'elle offre à une âme n'est pas un cadeau du Ciel mais se recherche, se cultive et s'entretient. Elle a la rondeur d'un fruit, celui du mouvement de la Vie qui veut que tout mute et grandisse sans relâche et par tous les moyens. Tentez d'échapper aux vagues qui s'en viennent... et c'est le sable du sommeil qui vous enlise, puis vous absorbe !

Oui, je l'affirme, Nagar-Têth était encore de cette race d'hommes, si nombreuse et si prolifique, qui se prend au jeu des rôles et génère ainsi sa souffrance.

Qui trompe qui ? Qui s'abuse ? L'âme qui se veut fixe et achevée... ou celle à qui il pousse de nouvelles ailes aux formes insensées pour éprouver l'inconnu ? Oui, Nagar-Têth avait peur mais sa peur aussi était un ferment...

Les yeux de mon cœur le revoient encore gravissant ce soir-là, d'un pas lourd et tremblant, les hautes marches du palais d'Akhetaton. La voûte céleste étincelait, l'air était doux et les insectes de la nuit chantaient cependant que, lui, avait froid. Lorsqu'il eut franchi la première rangée de colonnades, un regard vint à sa rencontre, un regard fier et appuyé par quelques mots. Ceux-ci étaient lancés par Horemheb, à demi-narquois.

« Eh bien, Nagar-Têth, les jardins sont-ils attrayants à cette heure-ci ? »

## Chapitre VIII

### ***L'aveu***

« ... Et je veux que des mains soient désormais figurées au bout de chacun de Ses rayons. Ce seront des mains agissantes, protectrices et caressantes. Fais mettre cela en place sans attendre, partout où l'image d'Aton rayonne déjà ! »

Un homme aux cheveux longs, vêtu d'un court pagne et la taille ceinte d'un large bandeau de cuir, s'inclina jusqu'à terre devant Pharaon puis se retira à reculons jusqu'à la porte.

C'était Ramahé, le chef des sculpteurs de la ville d'Akhetaton. Il sortit rapidement de la petite pièce où nous nous trouvions et je restai ainsi seul avec notre souverain et Mayan-Hotep.

Par l'ouverture qui donnait accès à une large terrasse, on voyait l'est de l'horizon qui se teintait des premières lueurs rosées de l'aube. Nous avançâmes tous trois dans cette direction, sans même nous concerter. Cela faisait la troisième fois que Pharaon me convoquait ainsi en privé avec Mayan, nous précisant toujours un peu plus le caractère sacré de la charge qu'il confiait aux résidents du Temple et du palais. Dès que nous fûmes rendus sur la terrasse, il se tourna vers la ville dont on apercevait les édifices au-delà de l'enceinte des jardins.

« Vous voyez tout cela ? dit-il. C'est réellement la Cité sainte de mon Père, telle que je l'ai toujours rêvée. Chaque jour, elle se développe un peu plus et emmène l'humanité vers une autre réalité. À compter d'aujourd'hui, je formule le vœu de ne plus jamais en sortir de mon vivant. C'est à partir de ce lieu, en le nourrissant quotidiennement, que je vais nettoyer la pensée du monde et l'ensemencer différemment. C'est un délire, n'est-ce pas ?... Mais si la force et l'autorité m'ont été offertes, c'est sans doute parce qu'il est temps de rêver cette Terre différemment. Si peu comprennent cela ! Il faut toujours des fous pour oser briser des cercles... Notre monde en était arrivé à un point où il avait oublié l'ordre naturel de la spirale ; il tournait sur lui-même en s'alimentant des déchets de son passé. J'en ai eu clairement la

vision, l'autre jour. J'étais comme un regard suspendu en dehors de l'univers et je voyais les mondes et les étoiles glissant le long d'une voie d'or qui s'élevait en spirale vers l'infini. C'était d'une beauté inouïe ! Je m'aperçus à quel point les événements se répètent dans leur schéma, d'âge en âge, avec, à chaque fois, une dimension et une conscience supérieures. Ce que j'accomplis ici a déjà été réalisé en d'autres temps, je l'ai vu en songe aussi. C'était dans un monde au-delà des mers, il y a bien, bien longtemps. La Conscience Unique de mon Père était déjà présente parmi les hommes, cependant, c'était une présence imposée par un tout petit nombre. Elle vivait dans les têtes, mais pas dans les cœurs... Aujourd'hui, voilà que la roue du Temps a entamé un autre cycle et s'est hissée un peu plus jusqu'aux doigts d'Aton. L'humanité se trouve à un nouveau seuil et j'en suis le portier, comprenez-vous ? Un plus grand nombre qu'autrefois peut recevoir, au creux de sa poitrine, le Principe de mon Père. Ainsi, dorénavant y aura-t-il moins de spectateurs et davantage d'acteurs pour faire fleurir le Très-Haut et le Très-Beau.

Je ne quitterai plus cette ville car je suis la voix de son cœur et parce que je veux faire de chacun de ses habitants les mains actives d'Aton.

Tout à l'heure, je ferai venir Horemheb ici même, avant qu'il ne s'en retourne pour Thèbes avec sa suite. Je lui ferai prêter serment de ne jamais plus mener de guerre contre quiconque. Je sais déjà quelle rage il nourrira mais, lui aussi, doit comprendre l'essence de ma volonté absolue... car je fais moi-même le serment qu'aucune lutte armée n'aura lieu dans l'empire de la Terre Rouge tant que mon âme habitera ce corps ! »

Mayan et moi-même ne pûmes nous empêcher de nous regarder simultanément. Ce que nous venions d'entendre-là était réellement sans précédent.

« Devons-nous comprendre, Seigneur, que, même en cas d'agression d'un pouvoir extérieur, tu n'autoriseras pas la défense par les armes ? »

« C'est exactement cela, Nagar-Têth... Parmi les grains de sable que nous foulons du pied chaque jour, la mémoire du sang versé au cours des âges passés agit encore. Je ne veux plus jamais cela ! Je ne veux plus que ma terre soit contrainte de boire la sève des femmes, des hommes et des enfants. Comprends-tu qu'il faut enfin cesser de fabriquer le poison de la souffrance ? »

« Mais, n'est-ce pas complètement utopique ? intervint alors Mayan avec vigueur et inquiétude. Lorsque la nouvelle se sera répandue, nos terres vont partir en lambeaux... Il se trouvera des multitudes de guerriers pour se les arracher ! Là, je ne puis te suivre... Fais-toi cette promesse au fond de ton cœur mais, de grâce, ne la communique pas au monde ! Tous nos remparts de sécurité et de cohésion vont s'effondrer... » Pour la première fois, je découvrais le visage de Mayan tourmenté comme s'il réalisait que lui aussi s'avavançait inexorablement dans un territoire où il n'y avait plus du tout de repère.

« Crois-tu ? répliqua avec fermeté Akhenaton. Les peuples seront subjugués par mon élan de paix... Existe-t-il un cœur qui se complaise dans la guerre et l'atrocité ? Il faut qu'un homme et qu'une terre osent enfin pousser résolument une porte et brandissent un immense étendard vierge pour que tous s'inclinent devant l'audace d'un tel acte et rêvent de l'imiter. » « Oui, Seigneur... rêvent de l'imiter, répliqua Mayan en s'efforçant de maîtriser l'emportement de son être. Mais le fils d'Aton ne vit pas au sein des autres peuples ! La barre des navires de ceux-ci n'est pas animée du même feu que celui qui te fait vivre ! »

Nous vîmes alors Pharaon porter sa tête entre ses deux mains et prononcer ces mots avec une douceur que jamais je ne saurais oublier.

« Mayan, Nagar... croyez-vous que je m'abuse ? Je ne sais... mais j'ai lancé une boule de feu blanc dans le ciel et sur la terre que je ne peux plus retenir maintenant. J'irai jusqu'au bout du Souffle qui m'a été prêté, sans me retourner et sans concession. Voyez-vous... depuis que mes yeux se sont ouverts sur ce monde et que ma pensée m'a pleinement appartenue, je n'ai cessé de contempler le pur joyau qui réside dans le cœur de toute créature. Je ne puis voir l'obscurité en chacun, tout au plus j'y distingue une part d'ombre que je veux oublier l'instant d'après. Seuls le Beau et le Pur me font respirer. Si mes yeux viennent à se fixer sur le laid et en font un ennemi, mon âme entre alors en souffrance et nourrit cet ennemi dont je ne veux pas. J'accepte des adversaires mais je refuse les ennemis, de tout mon être. Si je persiste à aimer ce qui cherche à me blesser, je désarme la main qui me frappe... ou, tout au moins, j'émousse le tranchant de son coutelas.

Ce n'est pas une idée que je manie, c'est une réalité. Le germe de la violence et celui du non-amour peuvent si subtilement s'installer dans les âmes les plus éprises d'équité et de Lumière !

Je ne ferai pas de ma vie un combat. Non, je ne combattrai jamais les forces d'Amon. Je les laisserai passer leur route et s'essouffler d'elles-mêmes.

Soyons tous l'exemple que le monde attendait sans oser seulement le formuler ! Regardez mon peuple, *notre* peuple, au-delà de ces enceintes, quelque chose en lui est mûr... car il se souvient. Ne croyez-vous pas que l'élan qui porte à l'Amour soit le ciment de l'âme de tout être ? La cohésion d'une conscience et d'un corps est elle-même, avant tout, le fruit d'un si prodigieux Amour...

Comment, mes amis ?... Ne me dites pas que vous avez encore peur de ce mot ! Je veux voir la bonté en chacun, je veux l'aider à se révéler et à se propager. Tout le Souffle de mon Père peut se glisser à travers moi et œuvrer dans ce sens s'il n'existe pas de brèche en mon être... pas la moindre fissure ! Puissent les Cieux faire en sorte que je parle de moins en moins mais que Lui s'exprime de plus en plus par ma bouche, mes yeux et mes mains... »

La terrasse s'était peu à peu ouverte aux rayons timides et tendres du soleil, laissant augurer d'une journée chaude encore...

« La saison des pluies ne s'en vient toujours pas... » hasarda Mayan qui n'avait pas retrouvé toute sa contenance. Puis, se ressaisissant, ce dernier ajouta : « Pardonne-moi, Seigneur. Tu sais bien que nous sommes à tes côtés et que nous ne saurions fléchir, nous non plus. Il est clair que le monde que nous voulons voir émerger ne doit pas être un monde en demi-teinte. Mes craintes ne remettent pas en cause la grande vision que nous partageons d'âme à âme. Je sais que le véritable Amour se libère et libère sans restriction, ni condition. »

Cependant, Akhenaton ne parut pas entendre les paroles de Mayan. Il reprit sa réflexion là où il l'avait laissée, avec la même insondable douceur.

« J'ai dit que je voulais voir la bonté... mais qui sait seulement ce qu'elle représente ? Je crois qu'elle est d'abord un regard tendre, si tendre qu'il cherche constamment des mains pour incarner l'Amour qui se coule en lui. Elle est ensuite cette qualité rare qui fait qu'un être demeure perpétuellement en état de don sans jamais nourrir le moindre ressentiment. On s'imagine par-



fois que la bonté est un cadeau que la Divinité fait à certains hommes plutôt qu'à d'autres... Quelle erreur ! Mon Père ne récompense, ni ne privilégie personne... pas plus qu'il ne punit d'ailleurs ! Aton est... comme un état de Lumière et d'Amour qui s'infiltre partout où une porte s'entrouvre. Ce n'est pas Lui qui dispense la bonté. Il est la bonté et l'équité et Il vient sous cette forme partout où on L'invite avec constance. C'est pourquoi la bonté est toujours l'apanage des vieilles âmes qui ont longuement travaillé en elles toute la matière de la Vie, en laissant éternellement la première place à l'acte d'aimer... quoi qu'il advienne !

Peut-être la bonté est-elle aussi cette présence en soi qu'exprime la véritable paix... Ne serait-elle pas l'instrument de tous les désarmements, une sorte de magnanimité amoureuse et généreuse ? C'est son effluve que je veux répandre dans Akhetaton pour qu'enfin elle s'expanse jusqu'aux confins de ma Terre et bien plus encore. Me comprenez-vous ?

Tu le sais mieux que quiconque, Mayan, il y avait un flambeau à relever à la surface de ce monde ! Voilà qui est fait, ou plutôt, voilà qui commence... et peu importe où cela mènera nos existences de chair car il faut avant tout que l'âme se souvienne. Le lion attendait dans le désert que l'on vienne le chercher ! »

« Le lion ? Peux-tu nous préciser ? » intervins-je, en songeant aussitôt au sceau que je portais au doigt.

« Le lion, Nagar ? Mais c'est le lion céleste, celui qui porte des ailes ! C'est un des visages qu'Aton adopte parfois devant les hommes. Vois-y l'image de la vigilance et de la royauté. On dit dans nos montagnes que le lion dort les yeux grands ouverts. Ainsi en est-il de cette Force par laquelle mon Père s'adresse périodiquement à nous. Malgré sa toute puissance et son omniprésence, elle ne fait pas de bruit et demeure en permanent éveil. Aujourd'hui, le lion sort de sa tanière. C'est pour cela que vous êtes tous ici, pour assister à cet événement et en clamer la nouvelle au monde entier.

Mayan, peux-tu conter à Nagar ce que tu as toi-même entrepris de me faire découvrir alors que j'étais dans ma quinzième année ? »

Le Vizir Majeur, qui paraissait avoir retrouvé toute sa sérénité, éclaira son visage d'un généreux sourire, puis écarta les bras dans ma direction.

« Eh bien, Nagar, s'exclama-t-il, je savais que l'heure viendrait un jour... mais puisque Pharaon désire que ce soit aujourd'hui... Ce que j'ai à te dire demeurera sous le sceau du secret, est-il utile de te le préciser ? Toutefois, je préférerais que nous soyons dans un lieu adéquat. Je vous propose mes appartements. »

J'ignorais alors que l'endroit où nous nous trouvions, et qui faisait partie de l'espace privé de Pharaon, était relié à la résidence de Mayan à l'intérieur même du palais. Un superbe assemblage de peaux d'antilopes constituait l'ornement principal de la petite pièce qui donnait accès à la terrasse où nous étions. C'est vers lui que nous nous dirigeâmes.

Pharaon en saisit vigoureusement l'un des côtés et s'enfonça sans hésiter sous son pan, libérant ainsi une étroite ouverture pratiquée dans la paroi du mur. Mayan et moi nous nous y engouffrâmes aussitôt à sa suite, ce qui donna lieu à un commentaire amusé d'Akhenaton.

« Non, Nagar, dit-il en se retournant vers moi dans la pénombre, ce n'est pas un passage secret ! Disons simplement... discret. »

Le couloir s'annonçait si exigu qu'il nous fallait presque l'emprunter de profil. La pierre y était lisse et fraîche, tandis que de hautes et étroites ouvertures y avaient été pratiquées tous les dix ou quinze pas afin de bénéficier un peu de la lumière du jour. Notre avance, qui ne pouvait s'effectuer rapidement, me parut durer assez longtemps car le corridor se mit à serpenter, nous laissant à trois reprises le choix entre plusieurs directions. Enfin, nous débouchâmes dans une pièce dont l'accès était, lui aussi, dissimulé sous une tenture. Mayan-Hotep prit alors la tête de notre petit groupe et nous nous retrouvâmes au cœur de ses appartements. Je reconnus aussitôt l'immense disque de bronze poli représentant Aton. Il ornait le plafond de la pièce principale entre quatre piliers de pierre peints d'azur et d'ajoncs d'or. Hormis quelques gros coussins de laine et un énorme encensoir, la salle était nue. C'était là que nous nous réunissions parfois entre amis et complices afin d'établir nos plans de travail... et aussi plaisanter. Mayan nous entraîna finalement jusqu'à une salle de dimension moyenne dont j'ignorais l'existence. Elle ressemblait à une officine de scribe. Des pains de couleurs s'y accumulaient entre des palettes, des fines plaques de calcaire et des montagnes de

papyrus. Il y avait également, à même le sol, quelques objets de métal noir dont je ne savais à quoi ils pouvaient servir.

« Oh, ils viennent de bien loin ! commenta Mayan, en remarquant que je me penchais vers l'un d'eux qui semblait présenter un mécanisme assez complexe. Regarde toutes ces roues qui s'encastrent étrangement les unes dans les autres et ce balancier qui les fait se mouvoir par une simple pression du doigt. Voilà un instrument qui a servi, à Pharaon et moi-même, pour calculer de quelle façon les âges se succèdent, comment ils avancent et quels sont les grands rendez-vous de l'histoire des hommes. Sur chacun des cercles que tu vois, figurent des signes dont la symbolique a été établie il y a fort longtemps. Lorsque certains d'entre eux se rencontrent, une fois que l'on a positionné les roues correctement en fonction du ciel, ils créent, par complémentarité, d'autres symboles dans lesquels on peut lire la probabilité des grands événements. J'ai mis longtemps à décoder tout cela avec le père de Pharaon <sup>30</sup>. »

« Et... d'où tiens-tu cet objet ? »

« C'est justement la raison de notre présence ici. » intervint Akhenaton, dont la silhouette m'apparut plus longiligne que jamais dans le clair-obscur de la pièce.

Finalement, nous décidâmes de nous asseoir tous trois sur le sol au milieu des plaques de roche tendre et des stylets. Mayan rassembla aussitôt quelques-uns des mystérieux objets devant lui, puis plaça entre ses genoux celui d'entre eux qui avait déjà attiré mon attention.

« Tous ces objets et bien d'autres choses encore nous ont été légués par nos lointains ancêtres, commenta-t-il de sa voix grave. Sache, Nagar, que nous sommes allés les chercher... au sein de la grande Lumière de Pierre <sup>31</sup> dont je t'ai parfois entretenu. Ce sont tous des instruments de calcul qui nous ont permis de mieux comprendre à quel point ce monde qui nous porte vit de la même vie que nous. Nous avons vu à quel point aussi il y a des saisons à son âme, comme à son corps et que, si nous allons contre celles-ci, notre propre mécanique se dérègle parce qu'alors, nous entrons en rébellion contre l'avance des Temps. Tu sais de quelle façon le peuple des Grands Ancêtres <sup>32</sup> parvint à nous léguer une partie de sa science avant de sombrer dans les mers, il y a de cela des milliers de nos années. Ce peuple se déplaçait dans les airs et dans les eaux avec la plus grande aisance, au point que tout ce qui

permet à la Force de circuler lui était devenu familier et faisait partie de son étude constante. Il y a, bien sûr, la vie que l'on voit et celle qui échappe à nos sens habituels. Ce n'est pas à toi que j'apprendrai cela... Et c'est justement vers cette dernière que son intelligence s'est davantage tournée.

Ainsi, ce grand peuple mit-il en évidence le fait qu'il y a, non seulement des routes entre les mondes célestes et terrestres, mais qu'il existe aussi des voies de communications et des portes franchissables entre les univers visibles et invisibles. Il s'est alors attaché à dévoiler l'accès à ces routes et à ces seuils, partant du principe que l'esprit humain fonctionnait de la même façon...

Considère les sept centres de force majeurs qui caractérisent tout corps humain. La conscience, tu l'enseignes à certains de tes étudiants, m'as-tu dit, peut apprendre à pénétrer dans les profondeurs de chacun d'eux et à en explorer les sept niveaux. Ce sont alors sept fois sept univers qui se révèlent et, par chacun d'eux, l'accès peut s'ouvrir à des mondes au-delà de notre Terre. Nos grands ancêtres ont été instruits par les formes de vie qui savent voyager sur ces voies de communication et qui en franchissent aisément les portes depuis des temps immémoriaux. Ces objets que tu vois constituent une infime partie de leur héritage, son aspect le plus rudimentaire. Ils nous ont néanmoins permis de comprendre que nous nous trouvons, à l'heure présente, au seuil d'une grande porte et qu'une telle opportunité ne se retrouverait pas avant à peu près mille cinq cents de nos années... Je n'en ai pas fait le calcul exact. Le lion rugirait alors à nouveau et sortirait de son gîte. La mutation que Pharaon propose aujourd'hui à notre peuple est donc inscrite sur la spirale du Temps depuis toujours. Elle est inévitable, voilà pourquoi elle crie à l'évidence dans nos cœurs et nous pousse à agir envers et contre tout, peut-être même comme des insensés. Reste à savoir avec quelle beauté, avec quel art, quel Amour et quelle volonté, je dirais aussi avec quelle intelligence sacrée, nous allons franchir le seuil du nouveau portail. »

« Et cela ne dépend pas que de moi, Nagar, intervint Pharaon. Ici même, trop peu en ont pris conscience... Malgré ma vigilance à ne convier dans le saint des saints de cette ville que des hommes et des femmes à l'âme large et noble, bien trop nombreux sont ceux qui attendent tout de ma seule action... comme si l'âme du monde et l'ouverture de leur propre compréhension dépendaient

uniquement de moi ! Comme si le rapprochement qu'ils souhaitent avec l'Unique Soleil ne devait pas les solliciter pleinement, à tous les degrés de leur être ! Je suis le levain, Nagar, mais encore faut-il qu'il y ait une réelle pâte prête à m'accueillir...

Je me suis rendu profondément sous terre avec Mayan dans le lieu d'où proviennent tous ces objets et j'ai bien compris, en les voyant ainsi rassemblés pour franchir les Temps, qu'ils attestaient de l'extrême solitude du levain qui m'a précédé. Qu'il soit dit que je ne vive pas, que nous ne vivions pas un semblable isolement. Notre peuple doit savoir ce qui nous anime et prendre conscience de la grandeur du Souffle de Vie qui habite toute chose... Faute de quoi, mon Père sera une nouvelle fois recouvert du masque d'Amon, la Force s'engourdira et la sève ne sera plus renouvelée dans les veines de la Terre avant longtemps. Il faut former des instructeurs afin que grandisse au plus vite l'âme des habitants de ma Cité, puis de mon royaume. À compter des mois qui s'en viennent, je veux que des hommes s'en aillent parler de mon Père qui vit en tout être, sur chacune des places d'Akhetaton, puis de la Terre Rouge. Je veux un peuple adulte et joyeux, un peuple qui sait d'où il vient et où il va, un peuple audacieux de travailleurs lucides et fiers. Je crois, *je sais* que ce n'est pas trop demander de la Vie qu'elle accorde cela. L'homme n'a pas été conçu par le Ciel pour demeurer esclave de la médiocrité. Il a suffisamment pleuré et gratté les terrains arides de la routine !

Écoute-moi bien, Nagar... Nos étudiants, ceux que tu formes, sont encore trop jeunes pour aller instruire le peuple. Ils ne peuvent former ce Corps dont j'ai besoin. Quant à moi, je ne puis attendre davantage. Je compte te décharger de tes cours auprès des jeunes gens que tu vois quotidiennement car je désire que tu enseignes au plus vite un bon nombre des prêtres qui ont actuellement la charge de l'organisation du Temple. Ils s'endorment et je les observe en train de reproduire déjà leur pâle et fausse quiétude de Thèbes. Ce sont des hommes bons, mais qu'il faut diriger et instruire davantage. Sois leur colonne vertébrale... Le Temple saura se passer d'une bonne partie d'entre eux ! »

J'étais interloqué et pendant un long moment je ne sus que répondre. Enfin, je me mis à bredouiller quelques mots.

« Tu veux que j'abandonne mes étudiants ? »

« Je veux que tu en formes d'autres... puisque tu comprends bien ma pensée. »

« Mais, Seigneur... répliquai-je en me levant, peut-être pourrais-je accomplir cette tâche sans pour autant me détourner de celle que tu m'as confiée ! »

« Crois-tu, Nagar, que ce que souhaite Pharaon à ton égard soit quelque chose de secondaire ou d'annexe ? Cela va prendre tout ton temps et c'est fondamental ! »

Je crois que je bégayai quelques paroles et que je me confondis en excuses. Il était peu concevable de discuter les paroles de Pharaon.

Akhenaton se leva à son tour et planta ses yeux droit dans les miens. Ils reflétaient un étrange sentiment de compassion qui semblait me dire « Qu'y a-t-il, Nagar-Têth, qu'y a-t-il de si terrible ? »

En vérité, j'étais effondré. Quelque chose en moi, que je ne voulais pas voir, se trouvait d'un coup entravé et étouffé.

Nous discutâmes encore quelques instants des modalités de la nouvelle tâche qui m'était assignée. Mayan me promit de m'informer plus abondamment de ce que les peuples d'autrefois nous avaient légué, puis je trouvai le premier prétexte pour prendre congé.

« Nagar, me dit soudain Pharaon, l'air songeur tandis que je le saluais, c'est une nécessité, comprends-tu ? »

Je ne vis pas le chemin qui conduisait à ma demeure, pas plus que je n'aperçus le visage de celui de mes serviteurs qui m'en ouvrit la porte. Mon désarroi allait croissant et m'ôtait toute sensation de pouvoir respirer librement. À combien de reprises m'avait-on salué sur l'avenue sans que j'eusse la présence d'esprit de répondre ? Je n'y voyais plus clair.

Une fois rendu dans le calme de ma chambre, je ne pus que me laisser tomber sur ma natte. Ma tête se plaça d'elle-même entre mes mains et j'eus l'impression d'être totalement ivre. Que m'arrivait-il ? Il était si difficile, si douloureux surtout, de faire le point sur ce dont mon âme était emplie... Je me rendis compte que j'étais blessé. Il y avait en moi une vieille souffrance venant de très loin et que Pharaon avait soudainement éclairée. Il me fallut néanmoins un long moment pour que j'identifie l'évidence et que je la regarde comme un état de fait. C'était la présence d'Isia-Lisia qui m'habitait, c'était elle que j'avais peur de perdre en quittant la compagnie quotidienne de mes étudiants. Il n'y avait rien d'autre que cela à comprendre.

Tandis que je réalisais ce qui se passait en mon âme, je conçus presque du dégoût pour ma personne. J'étais traversé de part en part par la sensation que je me trahissais et que je salissais la confiance mise en moi. Se pouvait-il réellement que moi, Nagar-Têth, prêtre d'Alpu et instructeur-thérapeute à Akhetaton, j'en sois venu à nourrir un sentiment fort pour une femme ? Étais-je... amoureux ? Ce seul mot me brûlait comme si de lui se dégageait un relent de faute.

J'avais peur de perdre l'occasion de rencontrer Isia-Lisia et peur de la perdre tout simplement. Était-ce cela que l'on appelait l'amour ? S'il en était ainsi, alors je me voyais au bord de l'abîme, moi qui avais fait la promesse solennelle de consacrer toutes mes forces et toute mon existence à la Divine Présence. Combien de fois ne m'étais-je pas entendu dire par mes propres instructeurs que seul l'Amour Divin était digne de ce nom, que seul le nom de la Lumière pouvait être vénéré et valait la peine qu'on lui offre son cœur et son corps !

« Non, cela ne se peut pas, cela n'a aucun sens ! » m'entendis-je hurler intérieurement. Je tentai alors de me persuader que je m'abusais, que c'était une stupide question d'attachement à une sorte de petit rituel quotidien qui s'était progressivement installé entre une jeune femme et moi, tout au plus une complicité, une amitié. Oui, ce devait être cela... une amitié réelle avec une femme ! C'était si nouveau pour moi, qu'à coup sûr, je ne savais pas l'identifier. Je n'allais tout de même pas m'imaginer un piège et tomber dedans !

Je me levai en sursaut, bien décidé à passer la journée en travail afin de m'extraire l'esprit d'un engrenage que je devinais possiblement sournois.

L'heure de mon cours vint enfin et je me jurai d'éviter surtout le regard d'Isia-Lisia. Je m'en fis le serment. C'était cependant mal connaître l'âme humaine. Il suffit qu'elle se voit interdire ou s'interdise une direction pour que cette dernière vienne d'elle-même la chercher.

Alors que j'étais encore adolescent, Sekhmet, mon père, m'avait conté une légende vieille comme le monde se rapportant à la déesse Séthani. Celle-ci instruisait régulièrement un ermite et l'entourait de ses conseils. Comme il semblait être parvenu à un stade avancé de maîtrise, Séthani lui dit ceci : « Je te donne la possibilité de faire toute chose à la surface de ce monde, toute

chose sauf une, celle de venir le soir sur la grève lorsque je me baigne. » L'ermite se dit alors que la maturité de son âme devait être assurément bien grande pour que la déesse lui fasse don d'un pouvoir aussi étendu... Peut-être était-il rendu au bout du Chemin ? Il allait enfin connaître la quiétude et la félicité. Quelques semaines plus tard, Séthani revint le voir à l'endroit de ses méditations et, au lieu de le trouver plein de joie, elle le découvrit terriblement tourmenté.

« Oh, déesse, fit-il, quel cadeau m'as-tu fait ! Il a suffi que tu me fermes une seule porte en ce monde pour que mon âme ne désire qu'elle et se consume devant ton interdiction. Je peux tout sur cette terre, mais rien ne m'intéresse que d'aller te voir te baigner, le soir venu. »

« Ainsi, pose ton esprit face à une interdiction, avait commenté Sekhmet, et tout ton être se fixera sur cet interdit au point de se trouver empoisonné par lui. Le sentier de la Libération est bien étroit ! »

Pour l'heure, face à Isia-Lisia, je vivais cet enseignement malgré ma résolution et, en dépit de mes peurs, je ne pouvais quitter des yeux sa silhouette adossée à un pilier dans le fond de la grande salle des cours.

Elle non plus, semblait-il, ne pouvait détacher son regard de mes allées et venues.

À la fin de mon temps d'instruction, je crus qu'elle allait se présenter pour me saluer ou m'entretenir de quelque question comme c'était son habitude, mais il n'en fut rien et je me retrouvai seul avec mes rouleaux de papyrus sous le bras, prêt à regagner ma demeure. J'étais furieux contre moi et désespéré.

Je fus plus de deux journées sans apercevoir Isia-Lisia... Ses compagnes me firent savoir qu'elle était souffrante, sans me fournir d'autres détails.

La nouvelle de mon départ des salles d'instruction se répandit sans attendre, tandis que je continuais de plonger dans le marasme le plus total.

Isia-Lisia était devenue une sorte d'obsession, une présence indispensable à mon équilibre, en même temps que la marque de ma trahison. Ne m'empêchait-elle pas de diriger toutes mes pensées vers Aton et la tâche qui m'avait été assignée ?

N'avaient-ils pas raison, ces prêtres de Thèbes qui persistaient à ne pas vouloir laisser aux jeunes femmes l'accès à certaines



notions ? Ils savaient ce qu'ils faisaient... Et moi qui avait même commencé à plaider auprès du Collège des prêtres d'Akhetaton en faveur de l'introduction des femmes au sein du Khenu !<sup>33</sup>

Le Nagar-Têth qui se croyait stable et planté comme un roc dans ses convictions vivait dans le doute et la dualité. Je me mis alors à l'observer de l'extérieur, tel un personnage à étudier, à critiquer.

Oh, maintenant, je voyais clairement ce qui se passait ! Je connaissais les moindres rouages du mental humain, je savais toutes ses ruses et les refuges où il se terre pour contourner les obstacles. Je pouvais énumérer le flot des symptômes et des maux, qu'allié à l'armée des émotions, il parvient toujours à susciter. Je décrivais toujours avec tant de précisions à mes étudiants ces états étranges qui atteignent les différentes couches du corps et de l'âme des êtres humains ! Ainsi, la vie devenait-elle ironique avec moi. Elle faisait de ma personne mon propre sujet d'étude. J'étais le spectateur d'un champ de bataille dont aucune des armes ne pouvait me surprendre. Enfin, j'étais emprisonné par ma lucidité...

Il arrive parfois que l'on connaisse tous les nœuds fabriqués par notre âme, que l'on se complaise dans leur analyse froide, sans pour autant parvenir à s'en libérer. Dans les Temples de Vie, j'avais si souvent rencontré des souffrants et même des thérapeutes englués dans la connaissance maligne de leurs rouages intérieurs... Tous avaient le cœur qui se desséchait sous ce simulacre de soleil généré par leur "compréhension" des choses. Aucun d'entre eux ne parvenait à ouvrir simplement les bras pour apprendre à aimer les mutations de leur être et à les reconnaître pour ce qu'elles sont : des souffles, des poussées de la Vie qui veut toujours et absolument que rien ne soit irrémédiablement fixé et que *tout* soit exploré. Et voilà que je chaussais leurs sandales, que j'étais rendu semblable à eux, le cœur incapable de lire l'évidence, d'admettre ses propres transformations et de décliner sa véritable identité !

Celui qui pense tout maîtriser s'aperçoit rarement qu'il est seulement au bout d'un monde et qu'un autre s'ouvre à lui dans lequel il n'est qu'un enfant ignorant de tout. S'il accepte cependant de considérer cette réalité, il lui faut alors le courage de se jeter dans le vide avec les impalpables ailes de la confiance... Un

tel saut ne peut manquer de faire peur car il nous fait nécessairement hurler qui nous sommes.

Dans l'après-midi du troisième jour, je résolus de me rendre dans une des plus petites salles du grand Temple. Il y avait là un autel discret dédié, comme tous les autres, à Aton. On pouvait y prier en silence, loin des psalmodies. Les pluies tant attendues ne venaient toujours pas et la chaleur était si écrasante que je rasais les murs afin de profiter du moindre coin d'ombre. Arrivé dans le petit sanctuaire, je me souviens m'être jeté aussitôt à même le sol. Là aussi, les dalles de pierre étaient chaudes. Toute ma poitrine bouillait de plus belle à leur contact. Mon corps aurait voulu pouvoir verser des larmes mais une partie de mon âme les retenait, celle qui n'en reconnaissait pas le baume, par orgueil. Il est si difficile de lâcher les rênes...

Je tentais de laisser le silence faire son œuvre en moi quand un bruit de pieds nus courant sur le sol me fit me redresser et me retourner. La silhouette d'Isia-Lisia se détachait dans le clair-obscur de la porte. Elle était immobile et me regardait.

« Isia-Lisia ? » demandai-je, comme pour m'assurer de la réalité de sa présence.

La jeune femme s'avança et vint tranquillement s'agenouiller à côté de moi.

« Je t'ai vu passer tandis que j'étudiais sous le portique du Temple, fit-elle. Je voulais juste te saluer et te remercier pour le temps que tu m'as consacré ces derniers mois. »

« J'ai appris que tu étais souffrante... »

« Cela va mieux en cet instant... »

Je ne répondis rien car mon âme cherchait encore à se verrouiller dans un ultime effort. Mon regard cherchait confusément à s'agripper quelque part, hélas, rien ne semblait s'y prêter. Sur la muraille, le disque d'Aton, orné de ses longs bras et protégeant un navire qui voguait sur les eaux, semblait sourire à l'infini. Il se montrait plus muet que jamais tandis que mes yeux revenaient sans cesse à ceux d'Isia-Lisia. Ils ne trouvaient que leurs rives pour accoster. Dans un sursaut de réaction, je me levai brutalement. Il ne serait pas dit que je plongerais dans un océan dont j'ignorais tout ! C'est alors qu'Isia-Lisia fondit en larmes, la tête contre le sol et cherchant à entourer mes pieds de sa chevelure. Je n'eus pas la force de me dégager et je restai stupidement les bras ballants, la gorge nouée. Un long moment s'écoula sans doute

ainsi, puis je parvins à m'incliner et mes mains cherchèrent la tête de la jeune femme pour la forcer à se relever.

« Isia ! dis-je enfin d'une voix que j'aurais voulue énergique. Isia, redresse-toi, tout cela ne signifie rien. »

Isia-Lisia se redressa effectivement et, une fois debout, fit quelques pas en arrière comme pour fuir. Elle se mit pourtant à me parler et sa voix était ferme, venant de loin et animée par une énergie que je ne lui connaissais pas.

« Cela ne signifie rien, Nagar, Maître Nagar ? L'amour ne signifie rien ? Oui, il faut bien que je l'utilise, ce mot, puisqu'il n'en existe pas d'autre... même s'il te fait peur et que tu refuses de l'entendre ! Mais non, dis-moi qu'il ne te fait pas peur, pas à toi ! Tu nous en parles si souvent... »

« Pour Aton, Isia, j'en parle pour Aton... »

« Mais Aton n'est-il pas en chacun de nous ? C'est ce que tu nous enseignes... Notre cœur n'est-il pas la première et la plus belle de ses demeures ? Pour moi, c'est comme cela qu'il s'exprime et je ne peux plus le faire taire, Maître Nagar, je ne peux plus le faire taire ! Pardonne-moi... »

Je savais qu'Isia-Lisia avait raison, cependant tout mon être se raidissait et je ne voulais pas entrer dans une discussion où j'aurais perdu pied. Je n'étais plus un prêtre, ni un thérapeute, mais un homme, un homme face à une femme... Et je comprenais trop bien qu'Isia-Lisia aurait tout pouvoir sur cet homme si celui-ci révélait la moindre brèche en lui.

« Pardonne-moi... » balbutiai-je à mon tour. Puis je ne dis plus rien, je me refermais, me caparaçonnais, tout en même temps que je sentais mon cœur voler en éclats.

Isia-Lisia sortit du petit sanctuaire et je l'entendis longtemps courir sur les dalles du couloir. Un espace vide s'installa au centre de ma tête, un état de rien qui m'empêchait même de redresser l'échine ou de marcher.

Je restai là jusqu'à la tombée du jour, assis sur le sol et le crâne entre les mains. J'aurais voulu cacher son galbe dénudé pour oublier ce que j'étais... ou pensais être. Ta sagesse, Nagar, s'était bel et bien envolée, tel un fétu de paille ! Tu t'étais nourri de belles théories, audacieuses, glorifiantes et bien structurées, peut-être... sans doute... ainsi que tous ceux qui s'imaginent faire partie de l'élite de l'esprit. Mais la Vie te rattrapait car elle rattrape toujours ce qui fuit.

Les jours se succédèrent où je ne vis presque personne. Mes cours avaient cessé et je n'avais fait que réunir sommairement les prêtres que j'étais censé former afin qu'ils s'adressent au peuple. Je crois pouvoir dire que je ne pensais plus. J'exécutais seulement ce que mon intellect savait, à force de l'avoir répété et répété. J'aurais voulu gommer toutes les femmes de la surface de la terre, mais on ne peut éternellement tourner le dos à ce qui est là pour nous montrer nos insuffisances. Le visage d'Isia-Lisia avec toute sa beauté venait sans cesse me chercher et je sentais continuellement ses cheveux entourant mes chevilles...

Un matin cependant, je me réveillai en sursaut empli d'une énergie différente. Sans savoir pourquoi, il me semblait avoir franchi une muraille et que l'air allait être différent. Il m'apparut clairement que je ne pouvais plus vivre de la sorte, quitte à tout risquer. Sans réfléchir davantage, je pris alors ma palette, mes pains de couleur, un papyrus vierge et entrepris de rédiger une lettre à Isia-Lisia. Ce serait une lettre où je lui avouerais sans fard mon amour réprimé. L'un de mes domestiques la lui remettrait et ce serait fait, je respirerais... Peut-être serait-il trop tard, peut-être aussi ne voudrait-elle pas de mon aveu mais, au moins, aurais-je eu le courage de ma faiblesse.

Ce matin-là, en remontant sur mon cheval la grande allée qui menait au Temple d'Aton, je perçus mon corps plein de la frénésie d'une nouvelle naissance. Je ne songeais pas même aux conséquences possibles de ce que je venais de faire. Une force en moi se souriait à elle-même... comme si elle était heureuse de se reconnaître enfin.

## Chapitre IX

### ***Clandestinité***

« Pour ma part, je ne comprends pas bien. Qu'attends-tu de nous au juste, Maître Nagar-Têth ? »

« Écoutez... Tout d'abord ce n'est pas moi qui attends quoi que ce soit de vous, mais Pharaon... et je dirais même que ce n'est pas non plus Pharaon qui manifeste sa volonté. C'est... autre chose, c'est réellement le Souffle d'Aton à travers lui. C'est de cela dont il faut enfin que vous vous imprégniez. Je ne vous rassemble pas selon le désir ou le petit vouloir d'un homme, fût-il roi ! »

Je me trouvais sur les bords du Nil en compagnie de la vingtaine de prêtres dont la formation m'avait été confiée. La terre sablonneuse du rivage était accueillante et je l'avais trouvée plus agréable, plus constructive aussi que les salles de cours un peu austères du Temple. Nous nous étions assis là où s'arrêtaient les ajoncs, dans un de ces rares nids de fraîcheur que réserve, malgré tout, le pays de la Terre Rouge.

« Réfléchissez et répondez-moi, dis-je. Vous êtes tous prêtres, c'est un fait ! Mais qui d'entre vous peut me dire au juste à quoi il sert ? »

« Mais, Maître Nagar, me répondit-on dans un brouhaha général, il faut entretenir les temples, présider aux cérémonies, offrir des rituels à la Divinité, réciter les litanies... Si nous ne le faisons pas, qui le fera ? C'est à cela que nous servons, tu le sais bien ! »

« Et vous trouvez cela suffisant ? » répliquai-je d'un ton volontairement ironique.

Un petit homme rond, piqué au vif, réagit immédiatement.

« C'est notre rôle... C'est une fonction sacrée ! »

« Peut-être, mais c'est aussi une fonction qui endort ! Avec une telle vision de ton rôle, ne vois-tu pas que tu reconstruis Thèbes ? Tu as été convié... vous avez tous été conviés à vivre à Akhetaton. Pas simplement à y exister pour y reproduire votre mode de vie passé. Un prêtre qui demeure devant ses autels et

passer ses heures entre les litanies et le térébinthe devient vite un fonctionnaire du royaume. Il n'a rien d'un serviteur d'Aton... et un serviteur d'Aton, je vous le dis par la Force qui anime Pharaon, c'est avant tout un frère des femmes et des hommes de ce peuple.

Croyez-vous que personne d'autre que nous ici-bas ne soit apte à prier ? Si une parcelle de votre être en demeure persuadée et n'est pas prête à se réformer, j'ignore pourquoi vous avez été choisis pour vivre en cette ville. Qu'en tant que prêtres nous soyons des intermédiaires, c'est un fait, mais intermédiaire ne signifie pas rempart. Regardez le schéma que vous transportez au-dedans de votre conscience : vous vivez à l'abri de votre fonction, le peuple compte sur vos prières pour obtenir les grâces d'Aton et le bonheur, il vous remet aveuglément son pouvoir, sans même connaître vos visages et le fond de votre cœur ! Cela ne vous choque-t-il pas ? Pharaon me charge de vous dire que si son Clergé n'existe que pour mendier les faveurs divines et décharger le peuple de ses responsabilités, il n'a que faire de lui. »

Mes paroles jetèrent assurément un trouble dans notre assemblée. Personne ne se rebellait ouvertement car j'étais le porteparole de la décision royale, mais je percevais à quel point certains esprits étaient ébranlés ou choqués.

« Oui, repris-je, en forçant volontairement le ton, Pharaon n'a que faire d'un Clergé qui conforte le peuple dans sa dépendance. C'est pour cela qu'il veut que vous sortiez de la quiétude du Temple et des mêmes prières inlassablement récitées. Votre véritable place est désormais dans les rues de cette ville et sera aussi bientôt dans tous les lieux publics de ce royaume. Vous avez pour charge d'instruire le peuple, de le faire grandir en son âme en lui donnant la conscience de sa propre force et de son propre cœur.

Comprenez l'essence de cet enseignement que je vous transmets... Chaque femme et chaque homme est prêtre en soi et cela, depuis l'instant de sa naissance. Je veux dire que chacun a la capacité, non seulement de percevoir Aton sans intermédiaire, mais qu'il peut l'inviter en sa demeure et dans son cœur sans l'autorisation de quiconque !

Être prêtre, c'est s'ouvrir au Divin, Le recevoir à sa table et Le refléter autour de soi de mille façons. Les psalmodies ont bien peu à voir avec cet état de fait. Il ne vous est pas demandé de les supprimer car leur douceur et leur rythme entretiennent le Souvenir et la Présence. Cependant, il vous est demandé de les dépasser.

ser, puis de réveiller en vous, comme en chacun, la voie d'accès directe aux Champs Célestes.

Votre travail, votre mission, frères en Aton, c'est de stimuler, partout où vous irez, la puissance d'Amour. »

En prononçant ce dernier mot, j'étais certain de l'effet qu'il produirait. Cela ne manqua pas. Une houle de commentaires surpris s'empara de notre petit groupe, à tel point qu'une dizaine de canards s'envolèrent à tire-d'aile parmi les plantes aquatiques.

« Oui, repris-je, vous m'avez bien entendu... J'ai dit la puissance d'Amour ! L'Amour est l'essence même d'Aton. C'est lui qui nous maintient en vie en cet instant et nous agissons comme s'il n'existait pas, comme s'il n'était qu'un concept flou et lointain... voire indécent ! »

« Pourquoi dis-tu indécent ? »

« Parce que le mot par lequel nous l'évoquons semble faire partie de ce vocabulaire tabou auquel on n'ose jamais toucher ouvertement. Nous sommes encore des multitudes à nous imaginer qu'il est impudique de parler des mouvements du cœur, c'est-à-dire de faire don de nous au-delà de ce qu'exige notre code de vie quotidien. Nous échangeons tous des multitudes de choses les uns avec les autres et, en cela, nous agissons selon des règlements implicites qui font intervenir, à chaque instant, les lois du commerce et toutes celles, parfois très subtiles, de la domination, de la prise de pouvoir d'un être sur un autre. L'Amour, lui, ne parle pas de cela... Il est constamment et par nature hors-la-loi ! Dites-moi, assujettiriez-vous Aton à une loi ? Oui... nous avons tous peur de ce que l'Amour représente et de la liberté avec laquelle il nous suggère nécessairement de voler ! En révélant à chacun la puissance de son cœur et la maturité possible de sa conscience individuelle, on stimule un sens de la véritable liberté qui a toujours effrayé tous les pouvoirs du monde... à commencer par le pouvoir des Clergés. En emprisonnant la pensée, en lui enseignant la dépendance, on asservit nécessairement les corps. Nous avons tous vécu ainsi, vous le savez. Nous, plus que d'autres ici présents, nous nous sommes nourris de cet ordre des choses alors que nous avons la charge de la Lumière d'Aton.

C'est pour que cela ne se perpétue plus que vous allez désormais apprendre à parler d'Amour au peuple de cette terre... Parce qu'il n'est pas indécent d'offrir autre chose que des tablettes de pierre gravées ou des colliers de fleurs et du blé... Parce qu'il est

temps d'offrir de soi et d'apprendre à devenir des enfants d'Aton. »

« N'allons-nous pas tout y perdre ? Le peuple est tellement ignorant ! » s'écria quelqu'un.

« Oui, peut-être y perdras-tu, en effet, un certain prestige en estompant le terrible fossé qui te sépare encore de ce peuple. Mais est-ce pour tes privilèges que tu es venu ici ? Tu ne peux continuer de faire semblant d'être celui qui sait, alors qu'il est l'heure pour toi de devenir celui qui connaît. »

« Alors, dis-nous comment connaître ! Tout ceci est si nouveau, nous sommes perdus... »

« Tu apprends à connaître en devenant passeur d'hommes. Accepte de ressembler à ces pêcheurs et à ces navigateurs du fleuve qui, chaque jour, du matin au soir, font traverser le Nil à des quantités d'entre nous. Par cette simple acceptation, sans qu'il te soit besoin d'autre chose que la volonté d'aider et de servir, tu apprendras non seulement à connaître, mais tu enseigneras l'art de la connaissance. C'est de toi à Toi que tu vas naviguer et c'est d'une rive de leur âme à l'autre que tu vas faire voyager ceux qui t'écouteront. »

Un prêtre, mes amis, dis-je enfin, c'est un passeur d'âmes. C'est aussi un accoucheur, un ouvreur de portes. Jusqu'ici, on vous avait appris à verrouiller la pensée et vous y trouviez égoïstement avantage. À compter de ce jour, il vous est demandé de libérer Aton en vous. Par cette décision, vous apprendrez à chacun comment enfanter un peu plus du Divin qui réside en lui. Ce n'est pas un avantage que vous trouverez à cela, non, je vous l'assure ! Vous vivrez cependant une totale floraison... »

Mes lèvres restèrent soudain en suspens et je fus pris de la volonté de me lever pour aller faire quelques pas au plus près de l'eau. La vingtaine de prêtres qui étaient là ne prononçaient plus un mot. Je m'éloignais un peu, les laissant à leurs pensées et encore tout habité moi-même par ce que je venais de dire.

Je ne savais pas au juste ce qui s'était passé. Jamais je ne m'étais entendu parler ainsi. M'étais-je seulement entendu, d'ailleurs ? Peut-être pas, car j'aurais été incapable de me souvenir alors des mots qui étaient allés d'eux-mêmes caresser mes lèvres. Je venais à l'instant de vivre cet état d'ouverture magique de l'âme que je tentais précisément d'enseigner à mon auditoire.



Les larmes me montèrent aux yeux et je bénis le Ciel de n'avoir plus, devant eux, que l'étendue vive du fleuve.

La présence d'Isia-Lisia me traversa brusquement l'esprit... Cet amour que j'avais osé avouer, était-ce lui qui m'avait fait me déployer ainsi ? Je n'avais pas de réponse et, d'ailleurs, ma pensée ne pouvait plus voyager. Elle flottait juste dans l'air, là, sur les bords du fleuve tandis que mon auditoire ne réagissait plus.

Je profitai de l'instant afin d'annoncer que mon enseignement s'arrêterait pour ce jour, puis je décidai de regagner ma demeure en passant par les ruelles d'Akhetaton afin d'éviter de rencontrer qui que ce soit de connu. Je n'eus pas plutôt poussé mon portail que le plus âgé de mes domestiques courut à ma rencontre.

« Une toute jeune femme vient à l'instant de partir, fit-il essoufflé. Elle m'a remis un rouleau qui t'est destiné. Je l'ai déposé sur ta natte. J'ai cherché à savoir qui elle était mais elle n'a pas voulu répondre. Elle m'a simplement dit qu'elle vivait non loin d'ici avec sa famille. »

Sans attendre d'autre explication, je montai précipitamment jusqu'à ma chambre par un petit escalier de pierre. Les degrés étaient si chauds que je me souviens encore de leur brûlure sous la plante de mes pieds...

Dans la pénombre, à l'endroit indiqué, je trouvai le rouleau soigneusement enveloppé dans une étoffe blanche. Mon cœur se débattait comme un fou. Se pouvait-il que ce soit Isia-Lisia qui me réponde ? Mais quoi ? Que me racontait mon domestique ? Elle n'habitait pas en ville mais dans une aile du Temple et elle n'avait pas non plus de famille avec elle, que je sache !

Les mains tremblantes, je me mis à dérouler maladroitement le papyrus. Il portait bien la signature espérée. Isia-Lisia me donnait rendez-vous le soir même dans une maison qu'elle me décrivait et qui ne semblait pas très éloignée de la mienne. Elle ne disait rien de plus. Que m'aurait-elle dit d'ailleurs ? C'était déjà trop, presque trop... Je crus que je rêvais cet instant de ma vie ; je me voyais déjà en train de me cacher parmi les ruelles, la nuit venue, et de me glisser dans la peau d'un intrigant en route vers un royaume céleste ou... quelque monde infernal.

Était-ce cela l'Amour ? m'interrogeais-je encore. Était-ce donc cette focalisation de tout ce que l'on est vers un être et sa force mystérieuse ? Comment fallait-il dire ? Cela me semblait invraisemblable. Jamais Aton lui-même, jamais la Suprême Divinité,

qui pourtant avait motivé chacun de mes jours, ne m'avait fait connaître pareil sentiment ! Étais-je normal ? Était-il pensable que le Soleil d'entre tous les soleils soit vaincu dans mon cœur par la seule présence d'une femme ? Je découvrais avec émerveillement la possibilité d'un bonheur nouveau semblable à un continent inconnu et, en même temps, j'avais mal à ce bonheur que je sentais pousser comme une excroissance inavouable.

L'après-midi me parut insupportable. Le ciel était devenu lourd et gris et les premières gouttes de pluie vinrent frapper le sol de ma terrasse tandis que le crépuscule n'en finissait pas d'approcher. Bientôt, c'est le ciel tout entier qui se déversa sur Akhetaton. Les pluies tant attendues étaient enfin là, elles se répandaient avec la nuit...

Lorsque l'heure fut assez tardive, je m'enfilai dans les ruelles jusqu'à la demeure qu'Isia-Lisia m'avait décrite. Sous la pluie battante et chaude, tout était désert... Qui aurait pu me reconnaître d'ailleurs, enroulé comme je l'étais dans un long manteau brun ? Je m'étonnais néanmoins de ma hardiesse car il me semblait avoir soudainement trouvé un souffle et une assurance que je ne me connaissais guère...

La maison que je découvris à l'angle d'une rue et dont les bras déployés d'Aton bénissaient l'entrée, paraissait riche. La porte qui devait être entrebâillée s'ouvrit dès mon arrivée. Une toute jeune fille attendait là, derrière elle, s'inclinant respectueusement devant moi. Je ne l'avais jamais vue.

« C'est par ici ! » me dit-elle, tout en me précédant dans une petite cour. Sa voix était à peine audible tant la pluie redoublait. Sans attendre, elle me montra du doigt un large escalier qui menait à une succession de pièces hautes dont l'accès était protégé par un long portique de palmes tressées. Je trouverais, me précisa-t-elle, une porte étroite dont le seuil devait être éclairé par une lampe à huile... si le vent qui s'était levé n'en avait pas eu raison. « Pousse simplement la porte et entre. » ajouta-t-elle enfin, avant de s'incliner une nouvelle fois et de disparaître.

En un éclair, j'avais senti toute ma contenance s'effriter. Je n'étais plus, me semblait-il, qu'un paquet de vêtements mouillés, protégeant tant bien que mal une âme non moins détrempée et sachant à peine qui elle était.

À demi-conscient, je montai les marches. Au bout d'une sorte de déambulatoire battu par les vents, il y avait bien une porte et

sa petite flamme vacillante. Je la poussai de la main sans hésiter mais comme dans un état second.

Isia-Lisia se tenait là, debout, au centre de la pièce. À la lueur dansante de quelques lampes disposées sur les dalles du sol, sa silhouette paraissait trembler. Je l'avais imaginée en train de sourire à mon arrivée... Mais non, son visage était grave.

« Isia, dis-je, voyant qu'elle restait immobile et ne parlait pas, es-tu malade ? »

Je n'eus pas de réponse. Je n'eus pas le temps d'en avoir une... Nos deux êtres se sentirent attirés l'un vers l'autre dans un élan indescriptible et déchirant. Submergés par une émotion et un désir que jamais je n'aurais cru possibles, nos corps se retrouvèrent plaqués l'un contre l'autre. Une force nous habitait et nous poussait, c'était indéniable. Alors, nos membres s'agrippèrent à tout ce qu'ils pouvaient trouver de l'autre et ne le lâchèrent plus. C'était une folie, un besoin de fusion qui renversait tout sur son passage. Nous tombâmes sur le sol... et la nuit se passa ainsi, dans un océan d'étreintes où aucun mot ne nous semblait assez beau pour trouver sa place entre nous. Nous étions tour à tour la plage et les vagues, le Nil et le désert... Nos vies basculaient...

L'aube vint enfin timidement avant que nous ayons pu échanger la moindre véritable parole. Les premières lueurs du jour maussade et humide nous virent donc nous enfuir comme des coupables, elle, vers le Temple et moi, vers ma demeure. Une seule chose comptait : nous retrouver le soir même, au même endroit, c'était tout !

Et, en effet, c'est ce qui advint... Ainsi en fut-il d'un grand nombre de nuits où l'univers entier prit pour nous une autre couleur... Isia-Lisia parvenait à sortir discrètement du quartier où elle résidait dans le Temple, quant à moi, je n'avais qu'à la rejoindre tout aussi discrètement. C'était si simple et si délicieux de braver l'interdit !

La maison qui nous accueillait était celle de son père. Celui-ci, en fréquents déplacements à travers le pays, avait installé toute sa famille à Akhetaton dès que la Cité eût été construite. De son épouse, qui était devenue grabataire à la suite d'une maladie inconnue, il avait eu trois enfants dont Isia-Lisia était l'aînée. C'était sa plus jeune fille qui était devenue notre complice ; quant à son fils, il le suivait dans ses déplacements afin d'apprendre le métier du commerce des bijoux.

Les semaines et les mois passèrent de la sorte, imprégnés d'un parfum qui, pour moi, révolutionnait l'univers. Je ne voulais plus penser, par peur de me souvenir de ce Nagar-Têth idéal que j'avais construit pendant tant d'années. Seule Isia-Lisia comptait et le plus grand miracle en mon cœur était qu'elle disait m'aimer. Elle affirmait sans cesse que son amour dépassait le temps, qu'il était la continuité du même amour en d'autres âges et je savais qu'elle avait raison.

Je continuais d'enseigner aux prêtres du Temple ainsi que Pharaon me l'avait demandé, mais mon être était léger et j'y trouvais maintenant intérêt. Plus d'une année s'écoula de cette façon, tandis que je m'accommodais aisément de ce mode de vie. La clandestinité m'était devenue une habitude, presque une seconde nature. Je me crus même à l'abri de tout et pour longtemps. J'avais trouvé plusieurs pièces dans la demeure de mon cœur, plusieurs pièces entre lesquelles j'avais soigneusement verrouillé les portes, m'imaginant ainsi contourner mes peurs, mes interrogations et mes dilemmes. J'ignorais encore que tout ne peut éternellement se nier et que l'âme humaine finit, tôt ou tard, par se donner rendez-vous devant un miroir, sans complaisance. On peut longtemps mentir à la foule des hommes, mais on ne saurait éternellement dissimuler à soi-même les écailles, parfois trompeuses, de notre être.

Petit à petit, j'eus alors la sensation qu'au palais et dans tous les lieux que je fréquentais, on ne me regardait plus de la même façon. Cela correspondait-il à une réalité ou n'était-ce que le jeu de mon imagination ? Je ne sais. Je puis seulement dire que les regards posés sur moi ne me semblaient plus aussi directs et dénués d'arrière-pensées qu'autrefois. Autrefois ! Combien de fois ne me suis-je pas surpris à employer ce mot, comme s'il faisait référence à un lointain passé ou à une autre vie.

Le Chambellan Ay et Tiyi-Nata eux-mêmes, dont je faisais pourtant partie des proches, m'apparaissaient moins disponibles, plus distants. Je me dis qu'ils devaient avoir appris quelque chose et m'en blâmaient.

Chacun était libre à Akhetaton, chacun disposait de son âme et de son corps. C'était la volonté de Pharaon... Néanmoins, l'homme demeure l'homme, il ne peut s'empêcher d'inventer des conventions, des obligations et des interdits et donc des jugements que la Nature ignore. On appelle cela société ou culture et

c'est, paraît-il, ce qui fait de nous des êtres supérieurs. Cependant, aujourd'hui, j'ignore toujours en quoi... puisque c'est le fruit d'une auto-proclamation.

Toujours est-il que je sentis le doigt de l'opinion publique peser sur moi. Isia-Lisia disait ne s'apercevoir de rien. Elle vivait par et pour nos rencontres clandestines et les beaux échanges de paroles qui nourrissaient aussi celles-ci. Ainsi donc, les corps exultaient et nos âmes se déversaient l'une dans l'autre. Ce fut une période bénie et peut-être aurions-nous pu longtemps encore nous en tenir là. Même si nous étions découverts et tolérés, au moins étions-nous libres de nous aimer. Mais l'amour peut-il se satisfaire éternellement du voile de la nuit ? La Vie qui coule à travers la vie force toujours les barrages et cherche éternellement d'autres vallées pour s'étendre...

Il y eut une rencontre où tout changea de visage.

Isia-Lisia y manifesta son impatience par rapport à notre clandestinité. Nous vivions constamment à l'affût des premiers signes du couchant et des lueurs de l'aube, vigilance incessante qui ne me satisfaisait guère non plus. Cependant, c'est toujours l'âme féminine qui préside aux métamorphoses...

« Trouve une solution, Nagar, me dit Isia-Lisia, comme si elle me mettait au défi. Nous imagines-tu passer notre existence ainsi ? »

« J'ai voué mon être entier au service d'Aton, lui répondis-je, désarmé. C'est dans cette ville et au cœur du projet de Pharaon qu'est ma place et je ne vois guère de solution... Nous parlons souvent de la raison d'être de cette Cité, de la bénédiction qu'elle représente pour notre monde. Toi aussi tu es concernée, Isia ! Partir, ce serait fuir, désavouer notre idéal. Ce ne sont pas nos petites personnes qui sont en jeu, mais le bon déroulement d'un immense Plan qui s'étend par-dessus les âges. Tu le sais bien... Mieux vaut nous voir ainsi que de renier notre âme. »

« Mais Aton ne peut-il être servi qu'ici ? Tu es thérapeute et tes connaissances sont vastes, Nagar... N'y aurait-il pas quelque autre lieu de cette terre où les hommes auraient besoin de toi, de nous ? »

« Je trahirais, fis-je en sentant tout mon être se tendre, et je ne veux pas te rendre responsable de cela. Le risque que nous courons ici ensemble est déjà énorme... Mais j'ai une idée, laisse-moi continuer à plaider en faveur de l'introduction des femmes dans

la Khenu. Avec un peu de chance et de patience, j'y parviendrai. Je sens que Pharaon est réceptif à cette ouverture, il tient les femmes en si haute estime ! Je pourrais peut-être aussi en parler à la reine, je la sais au cœur d'un grand nombre de décisions. Ainsi, j'arriverai à t'introduire dans le Cercle intérieur, nous nous verrions en plein jour et nous aurions moins la sensation de devoir nous quitter. Ce serait beau et ton âme s'enrichirait... Fais-moi confiance. »

Isia-Lisia posa sa main dans la mienne qui s'ouvrait et hocha la tête.

« Ce serait mieux... » répondit-elle, avec un sourire un peu triste.

« Ce serait mieux ? Mais ce serait extraordinaire, Isia ! Te rends-tu compte ? Entrer dans la Khenu... »

« Tu veux toujours faire passer nos âmes avant nos cœurs, fille. Au fond de nous, nous sommes perpétuellement en train de livrer une bataille ! Crois-tu rejoindre la paix d'Aton, comme cela ? Écoute... Malgré tout ce que tu m'as enseigné au Temple, l'âme, le Ka, je ne sais toujours pas réellement ce que c'est. C'est comme une idée qui satisfait bien mon plaisir intellectuel et me permet d'entrevoir une explication à certains mystères, mais c'est tout et j'ai le courage de te le dire honnêtement... alors qu'il n'en est pas de même pour beaucoup ! Quant à mon cœur, Nagar, je sais ce qu'il est, je le sens battre au fond de ma poitrine, et il a mal ! Entre les deux, je n'hésite pas... surtout après que tu m'aies dit qu'il y a une étincelle d'Aton en lui. »

J'étais bouleversé et soudainement pris au piège d'une apparente dualité que je n'avais pas vu naître... Allongé sur notre natte et dans l'obscurité de la chambre, je ne parvenais pas à dénouer les fils de ses arguments. Je ne sus que répondre.

« Qu'importe Isia, fis-je enfin. Demain, j'irai parler au palais. La reine ou Méritenn seront sans doute plus disponibles que Pharaon et je ne saurais pas trouver meilleures intermédiaires qu'elles. »

Aux premiers rayons du levant, nous nous quittâmes avec un peu d'amertume. Pour la première fois, il nous avait semblé ne pas tout à fait parler la même langue et cela faisait ressurgir à la surface de mon être tout l'inconfort de notre situation. En gravissant les marches des salles d'audience du palais, une vieille vague de culpabilité me gagna à nouveau, la première depuis longtemps.

Je me dis que j'avais été comme engourdi pendant de nombreux mois, grisé par mes élans amoureux et que la vie allait certainement se charger de me replacer face à mes incohérences. Il y eut même une sorte de voix intérieure pour me parler et me dire « Tu peux tout arrêter, Nagar, tu le peux encore ! » Toutefois, je la repoussai rapidement pour ce qu'elle était, une rogneuse d'ailes, une coupe pleine d'une boisson fadasse. Il fallait bien que je continue d'explorer cette terre sur laquelle j'avais choisi d'accoster. Même si j'avais commis l'erreur de ma vie, je la visiterais de fond en comble... N'était-ce pas un éternel mouvement que me suggérerait cette croix que je portais en permanence sur la poitrine ? Il fallait que je m'en souvienne !

« Ce n'est guère léger de conséquences... » me répondit Méri-  
tenn, lorsqu'après avoir obtenu une entrevue, je lui eus expliqué en détails mon projet relatif à la Khenu.

Sa silhouette de princesse se dessinait avec grâce sur un sofa couleur de safran. C'était la première fois que je la voyais aussi longuement en aparté et je remarquai à quel point la douceur rêveuse de ses yeux et le contour si particulier de ses lèvres évoquaient Pharaon.

« Oui, continua-t-elle, introduire des femmes au sein du Cercle intérieur, c'est briser un interdit très important aux yeux de certains... Ici, tout autant qu'à Thèbes, tu t'en doutes ! J'approuve ton projet et je dirais que je le comprends, mais tu n'ignores pas que les réformes entreprises par mon frère lui valent déjà une multitude d'ennemis, dont certains sont sournois. Lors de la dernière lune, il a aboli ce fameux culte à Isis dans lequel le Clergé d'Amon encourageait des orgies avec de toutes jeunes filles. Hier encore, nous avons reçu des émissaires de Thèbes. Certains prêtres se disent insultés par le décret et prétendent qu'il n'y a jamais eu une seule exaction dans leurs temples... Nous savons ce qu'il en est ! Pharaon honore les femmes et œuvre pour leur dignité, mais il faut avancer prudemment. Il ne se passe pas non plus une semaine sans qu'Horemheb ne nous envoie un messenger afin de protester contre telle ou telle décision. Alors, la Khenu... est-ce pour aujourd'hui, Nagar-Têth ? Mais j'en reparlerai à Pharaon, sois-en certain...

Au fait, ajouta-t-elle, tandis que je m'apprêtais à me retirer, aurais-tu quelqu'un à proposer pour que ce projet te tienne tant à cœur ? »

« Oui, dis-je timidement et après une hésitation. Il m'arrive parfois de parler avec certaines femmes dont je me dis souvent que leur profondeur d'esprit vaudrait qu'elles bénéficient de la Khenu. »

Mêritenn m'adressa alors un large sourire... et je vis qu'elle lisait en moi.

Les jours passèrent et, finissant par reconnaître l'intérêt de ma démarche, Isia-Lisia parut s'apaiser. Je comprenais ses craintes et son tourment, d'autant plus qu'ils étaient également miens, mais nous nous trouvions dans une impasse dont je ne voyais pas la moindre possibilité de sortir. Nous nous efforçâmes alors de trouver un nouveau souffle, convaincus de préférer risques et contraintes plutôt que d'étouffer notre amour. Il fut des nuits où nous passâmes par tous les états de la conscience, jusqu'à envisager une mort commune. Isia-Lisia en parla même avec la plus grande gravité et une sérénité qui me firent m'interroger.

« De quoi sommes-nous coupables ? m'exposa-t-elle. De nous aimer ? Je ne vois pas en quoi Aton nous punirait de vouloir nous unir indéfiniment au plus près de Lui. Puisque le monde des hommes ne veut pas de nous, il ne nous reste que Ses bras. Je n'y vois ni déshonneur, ni lâcheté, mais au contraire du courage. Et puis, poursuivit-elle, cette terre a-t-elle jamais réellement voulu de moi ? Depuis mon plus jeune âge, je n'ai pas vu ma mère vivre pleinement et j'ai toujours connu mon père absorbé par ses relations et fuyant notre maison, à l'affût de toutes les affaires à traiter. Je ne me suis pas longtemps demandé pourquoi, toute petite encore, j'avais été confiée au Temple. "C'est un honneur !" me répétait-on comme pour s'excuser. Mais un honneur de quoi ? C'était surtout la promesse de ne jamais devenir une femme ! Tout cela pour des puissances divines dont je savais à peine ce qu'elles signifiaient et qui devaient bien peu se soucier de moi. Je n'ai jamais eu de racines, Nagar, juste quelques radicules qui affleurent le sable des bords du Nil. Alors, comprends-moi, lorsque tu es apparu avec Aton pour toile de fond, j'ai cru que la Vie avait enfin un sens... Je l'ai cru ! »

« Mais elle en a un, Isia ! » sursautai-je.

« Et peux-tu me dire lequel ? Le seul bonheur que j'ai jamais pu entretenir a aussitôt pris le goût d'une faute, d'une souillure et à nouveau ma vie semble bouchée, absurde. J'ai souvent remarqué qu'il y avait des êtres dont la Vie ne semble pas vouloir et je



crois que je suis de ceux-là. Je te dis que ma famille n'est pas d'ici, Nagar, tout veut me le prouver... jusqu'à toi qui souvent me parais si lointain ! »

Je sentis mon front se plisser et mes mâchoires se contracter.

« Isia, dis-je fermement, en tentant de la serrer contre moi. Par pitié, cesse de penser ainsi... Tu n'es pas une victime, je te l'assure, car la Vie ne crée pas de victimes. Elle ne fabrique que des occasions de grandir. Selon nos saisons, elle nous place face à un beau verger, un désert, une montagne, ou un océan à traverser. Jamais, m'entends-tu, jamais elle ne décide cela au gré de sa fantaisie pour observer ironiquement de quelle façon nous réagissons. Si elle semble bégayer les iniquités c'est parce que nous, nous bégayons nos incompréhensions. Son rôle est d'enfoncer son doigt dans nos plaies jusqu'à ce que nous ayons décidé que celles-ci n'en seraient plus. »

« Mais je ne veux que cela, Nagar ! me répondit Isia-Lisia en se dégageant de mon étreinte. Mon âme, comme celle de tant d'autres sans doute, est couverte de plaies que je n'arrive pas à guérir. Je marche avec toute la souffrance de mon enfance et de plus vieilles blessures encore ; je sais que leur poids m'entrave ! Crois-tu que je n'ai pas cherché à m'en débarrasser ? Oui, je suis une victime, victime du manque d'amour ! »

Je pris ma tête entre mes mains. Isia-Lisia semblait m'échapper et j'avais tant de mal à trouver les mots justes. Je priai l'obscurité de la nuit de m'aider... C'était le moment qu'elle devienne un cocon et peut-être même une chrysalide.

« Écoute... parvins-je enfin à murmurer. Tu veux tout, absolument tout comprendre des pourquoi et des comment de ta vie. C'est évidemment légitime et peut-être même honorable, mais ne vois-tu pas que c'est là, aussi et surtout, l'essence de ton poison ? Chaque âme renferme un mystère que l'on ne peut percer au-delà d'un certain point. Il faut accepter qu'il y ait des portes qui ne s'entrouvrent d'elles-mêmes qu'en un temps voulu, en se riant de nos désirs et de nos impatiences. Il y a ce dont nous avons envie, puis ce dont nous avons besoin et seul un abandon de nos résistances de combattant nous permet d'en voir la nuance et de l'accepter. Non, tu n'es pas la victime de ta famille, ni même d'une société qui te briderait ! Tu dis ne pas avoir été ou ne pas être aimée mais as-tu seulement aimé toi-même ? Songes-y... N'as-tu pas souvent fait de l'autre un ennemi, tissant ainsi d'invisibles

parois entre lui et toi ? Aime, Isia, cherche par-dessus tout à aimer la raison qui place l'autre, tel qu'il t'apparaît avec ses faiblesses, face à toi. C'est la seule issue à la solitude que je vois maintenant dans ton cœur. On finit toujours par recevoir l'Amour que l'on distribue. Je parle de l'Amour vrai, simple et sans calcul, pas de ce simulacre dont on récompense celui ou celle qui a alimenté nos prétextes ou servi nos desseins, même inconscients. Ceux qui ne t'ont pas aimée, tout au moins pas comme tu l'aurais voulu, ont-ils recherché ce non-amour, cette pauvreté du cœur que tu as reçus d'eux... ou n'ont-ils pas su faire autrement ? Tu connais la réponse. Chacun est ce qu'il peut être et c'est bien souvent le fait de ne pas accepter cela qui nous durcit l'âme. »

« Tu dis que je n'aime pas, Nagar ? C'est toi qui prononces ces mots ? »

La voix d'Isia-Lisia me fit songer à une flamme vacillante. Étais-je allé trop loin, trop profondément ? Il arrive parfois que l'on ouvre un peu plus la blessure d'un être en voulant lui offrir le fil de l'écheveau par lequel il pourrait tisser sa guérison...

« Isia, repris-je, je ne me dissocie pas de toi, pas plus que des autres d'ailleurs. Nous sommes tous des apprentis en Amour, à peine des adolescents qui confondent l'appétit de posséder, le besoin de marchander et de recevoir des récompenses avec la force d'Aimer. Je ne peux rien te dire de plus. Je t'offre tout ce que je possède et je sais que tu fais de même. C'est cette évidence qu'il ne faudra jamais perdre de vue car au-delà d'elle, rien de ce qui peut nous être donné de vivre ne nous appartient. »

Isia-Lisia se mit à sangloter doucement, puis se laissa enfin prendre par le sommeil...

Ce temps fut aussi celui où, à de multiples reprises, j'expérimentai chaque jour un étrange état de conscience. J'éprouvais fréquemment la sensation que quelque présence invisible distillait en mon être un puissant narcotique. Ainsi, je tombais dans une incontrôlable somnolence durant laquelle des images, des songes aussi, venaient me visiter avec une intensité pénétrante. L'un d'eux prit pour moi une valeur toute particulière. J'étais dans une pièce que je ne connaissais pas, toute peinte d'azur et de blanc et j'en cherchais la porte. Je savais qu'elle existait, mais où ? Derrière moi, je devinais la présence silencieuse d'Isia-Lisia mais sans parvenir à la voir ; elle était là, telle une force venant de loin, non pas comme une individualité.

Mon cœur palpitait de joie car il savait que quelque chose devait arriver. En même temps, une autre partie de moi-même était la proie d'une espèce de panique. Il fallait coûte que coûte que je sorte de là, que je quitte cette pièce pourtant si belle... Soudain, j'aperçus le lourd ventail d'une porte, je l'entrebâillai et me faufilai rapidement dans son interstice. C'est alors qu'une douleur terrible vint m'atteindre au coccyx. Je me retournai dans une impossible contorsion. Un énorme cobra me mordait le bas du dos, ses dents y étaient plantées qui ne voulaient pas me lâcher... Enfin, je me réveillai en sursaut.

« Oh, m'étais-je dit, fort de ma science de prêtre, c'est bien là le signe d'une force d'ascension qui t'est promise, les Neters veulent t'encourager... »

Rien ne nous est pourtant offert que nous ne méritons. Les plus grands cadeaux, les plus lumineux éveils s'en viennent rarement sans les plus profondes déchirures. Je pensais le savoir, je l'enseignais avec ce plaisir subtil que l'on peut éprouver à manier les mots mais, là encore, j'ignorais tout de la véritable morsure du Serpent. C'est pourquoi il me fallait l'éprouver jusque dans la chair de l'âme.

## Chapitre X

### ***Les couleurs de l'adversité***

Le Nil était rouge et les champs inondés ressemblaient à un immense marécage parsemé de huttes délabrées. Nous étions cinq ou six à contempler ce spectacle sur les toits en terrasse du palais. Il y avait là la reine avec son premier enfant, une fille dont elle avait accouché dans l'année de son mariage, Méritenn, Smenkhêré, Beketaton <sup>34</sup> et son demi-frère, le tout jeune Ankhaton. C'était la fin de la matinée et nous attendions que l'on vînt nous prévenir du début de l'audience que Pharaon donnait à l'occasion de la venue d'Horemheb. Il me souvient que nous étions quelque peu tendus. Le général en chef des armées de la Terre Rouge ne véhiculait pas la paix et chacune de ses visites générait le trouble parmi les notables de la ville.

« Cet homme cultive le doute, commenta amèrement Néfertiti, accoudée à une balustrade de pierre. C'est sa façon d'agir afin de semer la rébellion là où il voit que tout est mis en œuvre pour la quiétude. J'ai toujours eu la sensation qu'il ne pouvait vivre que dans les rapports de force... sans doute pour prendre constamment la mesure de sa puissance et la faire valoir auprès des autres. Je ne sais trop. Il y a des hommes qui ne vivent que de cette façon. C'est leur seule manière de concevoir l'existence. »

On nous servit une boisson à base de fleurs et de miel et nous nous mîmes à échanger quelques idées sous l'œil attentif d'Ankhaton. Le tout jeune demi-frère de Pharaon n'avait guère plus de quatre ou cinq ans, mais il était assurément de ces enfants silencieux dont l'âme semble parfois trop vaste pour leur petit corps.

« Nous vivons une vie qui ressemble à une totale aventure, intervint Smenkhêré, et je ne connais pas une belle histoire qui ne contienne en elle la présence d'un élément d'adversité. C'est étrange, tout paraît toujours affirmer que la Lumière, le Beau ou encore le Bon, ont nécessairement besoin d'une force contraire pour se manifester... »

« ... Ou pour se cultiver, dis-je. Je pense qu'il y a des êtres dont les capacités de destruction sont utilisées par la Vie pour obliger ceux qui veulent grandir en conscience à s'affirmer davantage. Peut-être que ces êtres-là, à leur propre insu, deviennent au fil des ans nos véritables maîtres... À vrai dire, j'en deviens convaincu. En tous cas, j'ai résolu de ne voir en Horemheb qu'un serviteur de la volonté d'Aton... Inconscient, certes, mais un serviteur tout de même. Peut-être comme ces burins acérés avec lesquels l'artiste entaille la pierre et semble la blesser, pour finalement y sculpter une belle œuvre. Je sais que mon image peut donner l'impression d'être un peu facile et pourrait justifier et excuser d'une façon simpliste toutes les actions néfastes, mais il ne s'agit pas de cela si l'on comprend bien les choses. »

« Oui, ton avis est aussi le mien, continua Smenkhêré, en rajustant son pagne blanc frangé d'or. Et je ne sais pas jusqu'à quel point nous ne sommes pas, à tour de rôle et les uns pour les autres, tantôt l'artiste, tantôt le burin, tantôt la pierre. Selon la mystérieuse ronde des jours et lorsque vient notre heure, nous distribuons tous aux uns une part de souffrance et aux autres, une mesure de bonheur. Je veux dire que, tôt ou tard, à un moment ou à un autre, nous devenons tous des Horemheb ou des maîtres éclairés... Mayan prétend qu'Horemheb ne choisit pas le mal mais que sa vision du bien est simplement différente de la nôtre. »

« Et la vérité dans tout cela, où est-elle ? » hasarda Méritenn, songeuse.

Il y eut un silence et nous nous regardâmes, l'air décontenancé, craignant sans doute que cette forme de tempérance à laquelle menait notre philosophie, ne soit finalement démotivante.

C'est Néfertiti qui nous apporta un élément de réponse.

« La vérité, dit-elle, se situe certainement dans le respect que nous pouvons découvrir et éprouver les uns pour les autres. Avec Pharaon, je marchais l'autre jour dans les jardins, lorsque soudain dans le sable apparut un scorpion. N'importe lequel d'entre nous aurait certainement eu le réflexe de chercher à le tuer... mais pas mon époux. Je le vis au contraire s'agenouiller afin de regarder l'animal de plus près.

— Finalement, me dit-il, alors que celui-ci se blottissait contre une roche, ce scorpion peut bien être aussi notre frère... Sans doute que si Aton m'avait donné sa taille et ses yeux, je verrais le monde autrement et que mes réalités seraient autres. En toute

justice, sa vérité vaut bien la mienne. Elle a ses raisons qui ne m'appartiennent pas, voilà tout. Si je ne les comprends pas et même si je dois en combattre le cours, au moins puis-je les respecter.

— Et si lui ne respecte pas tes raisons de passer par ici et te pique, lui répondis-je, que se passe-t-il ?

— Alors, ce sera l'affaire ou le problème de la Vie qui apprend à travers lui, pas le mien.

Je vous l'avoue, sa réponse me fit sursauter.

— Comment cela, m'exclamai-je, n'est-ce pas un peu facile ? Tu peux tout accepter d'autrui avec cette sorte d'argument !

— Mais qui peut vivre à la place d'autrui et le forcer à adopter nos raisons, nos réactions, notre sensibilité ? Aucun être ne saurait plaquer ses vérités sur un autre. Le respect... c'est comme un fruit qui mûrit. Il naît en sa saison et jamais plus vite que le temps ne le lui permet. Et puis, ne pas respecter l'autre, ajouta-t-il, ce serait d'abord ne pas respecter l'ordre du monde. Les actes de l'autre sont toujours de sa responsabilité et il est probable que nous ne soyons placés devant lui que pour le faire se confronter à un choix, à une attitude... tout en vivant, de notre côté, une semblable opportunité de nous mesurer à nous-mêmes. Notre vision des nécessités par lesquelles toutes les formes de vie doivent passer est si étriquée ! Ne crois-tu pas que ce scorpion ait été en travers de ce chemin pour nous induire cette prise de conscience ? Il y avait deux façons de réagir. La première était de l'écraser, sans même nous poser de question ; la seconde était de lui laisser délivrer son message. Quant au scorpion, n'en doute pas, il vivait lui aussi l'épreuve d'un choix : ou combattre sa peur en m'agressant, tandis que je cherchais à l'approcher de plus près, ou vivre plus intérieurement celle-ci, tout en se donnant une chance de recevoir ma compassion.

— Ta compassion pour un scorpion ? fis-je, plus étonnée que jamais.

— Mais pourquoi pas ? S'il est là, s'il vit et s'il est ainsi, ne serait-ce pas parce qu'il sert les desseins et l'expansion d'Aton ? Pourquoi n'éprouverais-je donc pas de compassion pour lui ? Moi aussi peut-être, ne suis-je guère plus qu'un scorpion en regard des Forces célestes ! As-tu jamais songé à cela ? »

La reine interrompit son récit à ce point car un garde fit irruption sur notre terrasse. Il nous invitait à nous rendre à la salle d'audience.

« Une fois de plus, je suis d'accord avec tout cela, me dit à mi-voix Smenkhêré, tandis que nous avancions vers l'escalier. Néanmoins, je pense que c'est pure folie de donner à Horemheb l'occasion de s'exprimer en public comme ce matin. Même si un scorpion a sa raison d'être, je ne vois pas pourquoi nous lui tendrions ostensiblement la main afin qu'il nous pique. Pharaon joue à un jeu dont son adversaire n'est pas capable de respecter les règles. »

Je ne répondis rien. J'ai toujours connu ce genre de moments pendant lesquels mon âme reste en suspens comme entre deux mondes ou deux réalités. C'est alors que je me vois de l'extérieur, que je contemple les acteurs que nous sommes et que je connais la finalité de la scène qui se joue... tout en demeurant impuissant à formuler celle-ci.

Nous suivîmes le garde dans de longs corridors. Ceux-ci étaient couverts de fresques qui prenaient vie à la lueur de nos torches et je crois me souvenir que nous étions tous un peu inquiets.

Quand nous pénétrâmes dans la grande salle, Pharaon était déjà assis sur son trône, contrairement à toutes les règles du protocole. Mayan était penché vers lui et ils discutaient à voix basse. Cependant, d'autres que nous affluaient de tous côtés, chacun allant s'asseoir à sa place sur le sol, dans un ordre préétabli. Néfertiti alla aussitôt rejoindre son époux sur le trône qui demeurait vide près du sien et une délégation de prêtres venus du Grand Temple de Thèbes fit une entrée remarquée. Ils étaient une dizaine, le visage et le crâne complètement recouverts de cendres, silencieux et dignes comme s'ils sortaient de la plus intense des cérémonies.

« Regarde, murmura Smenkhêré, tandis que je prenais place à mon tour, c'est là tout leur art... l'art du sérieux. Cela m'a toujours frappé durant ma vie à Thèbes. Une bonne partie de leur talent consiste à savoir invariablement afficher cette allure austère et faussement noble. S'il arrivait par mégarde qu'un sourire un peu trop marqué leur échappe en public, ils s'empresseraient de l'avaloir en adoptant une mine plus sévère encore. Ce sont les gardiens du Vrai, Nagar... On ne plaisante pas ! »

En disant ces mots, Smenkhêré prit lui-même un visage si contrit et se plaqua une telle moue sur les lèvres que je dus me contenir pour ne pas laisser échapper un rire.

« Oui, oui, crois-moi, surenchérit-il d'un ton outrageusement sentencieux, ce sont les détenteurs de la vraie vérité. C'est pour cela qu'ils ne plaisantent pas ! Si nous ne l'avons pas compris, c'est que nous sommes encore bien jeunes et donc bien méprisables. Alors quoi de plus normal s'ils ne nous saluent pas ! C'est sérieux, vois-tu, la recherche de l'esprit... Ils n'ont pas de temps à perdre et puis, de toutes façons, ils prient pour l'illumination de nos êtres encore si puérils !

Nous avons un idéal si invraisemblable et choquant, Nagar ! Te rends-tu compte ? Imaginer que chacun pourrait se passer d'eux et inviter directement la Divinité en soi ! Inviter chacun à faire voyager son cœur plus loin que les Neters ! Il faut être un peu fou ! Comment peut-on croire qu'il soit envisageable de se passer d'une voie traditionnelle, surtout de *leur* voie, attestée par tant de millénaires ? Ce qui n'a pas reçu le sceau des siècles et des maîtres dûment répertoriés ne peut être qu'une hérésie... Je ne sais pas comment nous ne le voyons pas ! Et puis, ce n'est pas de la prétention qu'ils montrent envers nous. Non, non, simplement leur temps est précieux, alors ils vont droit aux choses sérieuses. Nous pourrions entacher leur pureté par de vains échanges, ce serait dommage... Enfin, admetts tout de même qu'il faudra bien qu'ils réagissent, on ne peut pas tout laisser faire ! »

Cette fois, je n'en pouvais plus et je profitai de la stature impressionnante de mon voisin de devant pour dissimuler la vague de rire qui me secouait.

Smenkhêré qui bombait avantageusement le torse finit par me décocher un grand coup de coude et je me redressai, tel un élève indiscipliné qui veut donner le change.

C'est à ce moment-là qu'un murmure parcourut notre assemblée. Je me retournai, les yeux encore embués de larmes moqueuses. C'était Horemheb. Il venait de faire son apparition, flanqué d'une bonne dizaine de dignitaires thébains et de soldats de sa suite.

Cette fois, plus rien n'était drôle car, avec lui, c'était un véritable souffle de dureté et de suffisance qui faisait irruption dans la salle.



Pharaon se redressa à peine, puis reprit paisiblement sa discussion avec Mayan tandis que le chef de l'armée et son escorte prenaient ostensiblement place au premier rang de l'assemblée. Ils semblaient furieux. Le murmure fut de courte durée et, comme j'avais enfin retrouvé une attitude un peu plus digne, je jetai un rapide coup d'œil circulaire sur la salle d'audience. Je fus impressionné de constater que, pour une fois, la garde personnelle de Pharaon était en nombre. Sans doute Mahu avait-il réussi à se faire entendre.

Akhenaton ne fut pas long à prendre la parole. D'abord, il posa rituellement la main droite sur son cœur, puis sa voix s'éleva avec force au-dessus de nous tous.

« Enfants d'Aton, dit-il avec fermeté, si je vous nomme de cette façon, c'est afin qu'il n'y ait pas de confusion quant à la Force qui nous rassemble en cette vie aujourd'hui... Enfants d'Aton, on m'avait prié d'organiser ce Conseil à huis clos. J'ai pourtant voulu qu'il n'en soit pas ainsi, car ce que j'ai à vous dire et ce que nous avons certainement à partager avec la Vie en un tel instant concerne chacun. Du moins, est-ce mon souhait afin que tout soit définitivement clair et ouvert dans la direction de ce qui vient.

J'irai sans me retourner. Ainsi, je vous l'affirme d'emblée, je n'ignore pas l'adversité qui s'est développée depuis quelque temps au sein de mon royaume. Si vous êtes si nombreux aujourd'hui, c'est parce que je veux que chacun d'entre vous, avec la charge que je lui ai confiée, connaisse le visage de cette adversité et soit conscient de ses raisons. C'est aussi parce que j'invite chacun à se positionner, sans équivoque et avec droiture. Que cela soit bien compris. Pharaon ne prend pas conseil, Pharaon veut que les masques tombent et que chacun dise sans ambiguïté où est sa place.

Avec l'aide de mon Père, j'ai fait construire cette Cité dans un dessein bien précis qui est celui de la restauration de la pensée et du cœur de l'humanité. Cela signifie exigence... Exigence de l'attitude de ses responsables devant le peuple et exigence vis-à-vis de soi-même, face au Soleil. Cela signifie aussi Paix et Amour... Rien de grand ne peut fleurir sans cela et je suis ici, sur ce trône, pour construire grand. De la même façon que vous êtes là, vous aussi, pour participer à l'édification d'une grande œuvre. Non pas face à moi, mais avec moi. Pourtant, évitez la méprise :

Aton ne m'a pas fait naître parmi vous afin de vous imposer un ordre différent du monde. Il m'a placé là pour vous révéler à vous-mêmes, pour éclairer le fond de votre cœur, ce que bien peu ont seulement osé regarder.

Chacun porte en soi un appétit d'équité, de paix et d'amour. Même les guerriers ne rêvent que de bien-être ! Derrière leurs armes, il y a la souffrance de ne pas savoir comment respirer parmi le monde, la peur de ne pas exister. Et croyez-moi, il existe beaucoup de guerriers de par cette Terre, probablement même n'y a-t-il que cela... jusque dans cette Cité que je veux sainte et au cœur de cette salle. On croit qu'il n'y a que les lances, les arcs et les couteaux pour porter atteinte à la Vie, cependant, vous le savez, il y a la langue. Celle-ci est trop souvent l'épée qui arme la pensée. Elle blesse et tue, peut-être davantage d'ailleurs celui qui la fait tourner cruellement que celui qui en reçoit les coups ! L'âme se salit plus vite et plus profondément que les mains.

Alors, je vous le répète, j'ai besoin de flambeaux qui soient imprégnés de cette conscience et osent se clamer flambeaux. Je sais les petites gens qui déjà essaient de se déployer dans ce palais. J'en connais le cours et les méandres puisqu'elles forment un vieux fleuve que l'humanité alimente depuis si longtemps !

Je n'ai pas fui Thèbes et sa religiosité bien ordonnée, ainsi que l'ont prétendu de si sages et si doctes paroles. Je suis, au contraire, allé à sa rencontre en édifiant cette Cité et en laissant ma pensée de rupture accomplir son œuvre.

Mon départ de Thèbes est avant tout une marche invitant chacun à rencontrer ses temples et ses palais intérieurs. Oui, j'ai entaillé le roc d'une irréparable façon et j'ai réveillé l'insécurité. On m'a dit que je boutais le feu à l'axe stable de ce monde. En effet, je le reconnais... Mais la léthargie est-elle réellement un axe et le sommeil de la conscience une sécurité ? Certes, j'ai amené le feu, mais de quel feu s'agit-il, dites-moi ? J'ai dévitalisé pour mieux construire et enfin enflammer ce qui doit l'être.

Oui, je suis peut-être un traître, le prince des traîtres comme l'affirment certains, ici présents, forts du bon droit des hiérarchies passées. Cependant, y a-t-il trahison, ou dénonciation d'un ordre mourant ? Y a-t-il fermeture de porte ou, au contraire, génération d'un immense portail ? Amon-Rê est une force de tranquillité, un soleil qui réchauffe son élite en lui fournissant

tous les prétextes et il parle de paix en tenant en arrière de lui un poison indétectable, celui de la bonne conscience.

Par la construction de la Cité d'Akhetaton, je ne mets pas en doute sa réalité. Qui le pourrait d'ailleurs ? Sa présence et son action sont une évidence. Je dis seulement qu'Amon est le soleil des hommes qui ne sont pas encore humains. Je dis seulement que j'emmène mon peuple au-delà de lui, au-delà de l'ombre qu'il autorise, suscite et encourage.

Je ne le trahis pas, je le dépasse. Je révèle de nouvelles règles, des règles que chacun connaît de toute éternité au fond de son être, mais refuse d'accepter. Il est si bon de ne pas bouger ! Je ne pars pas en guerre, j'allume simplement le bûcher des fossoyeurs de l'âme... et quand bien même j'échouerais dans ma tâche, il en viendrait d'autres après moi comme des rappels à l'évidence.

Oui, Frères de Thèbes que j'ai conviés à ce festin, c'est à vous que je m'adresse afin que vous ne disiez pas ne pas comprendre ma pensée. Vous savez désormais où je m'en vais et où je conduis les milliers et les milliers d'âmes qui respectent ma présence. Je ne sais pas au juste ce que j'étais, mais je connais ce que je suis et ce que je deviens.

Hosaramun, maître du Clergé de Thèbes, c'est à toi particulièrement que je m'adresse et à ceux dont tu soutiens le bras. Maintes protestations me viennent chaque jour de ta bouche et de celle de tes proches. Sache pourtant que je ne fais pas de toi mon ennemi, mais un allié qui n'a pas encore compris ce que j'attends de lui. Qu'as-tu à me dire ? »

Comme chacun, je me mis à chercher du regard le prêtre qui se voyait ainsi interpellé face à tous. Lui aussi se tenait assis au premier rang de notre assemblée, à peine à quelques pas d'Horemheb. Je ne distinguais pas son visage mais, connaissant l'homme, je l'imaginais fermé, arborant ce rictus crispé et fausement compatissant propre aux hauts dignitaires de tous les peuples. Qui déclarera jamais ne pas œuvrer pour l'ouverture, le renouveau et la paix ?

Hosaramun ne répondait rien... Un silence lourd s'installa alors sur notre assemblée déjà assommée par la clarté à la fois sereine et incisive des propos de Pharaon. Au plafond, le mouvement des éventails de palmes tressées agités par un ingénieux système de cordages chuchotait seul son grincement lancinant. Je n'imaginai pas un instant que le grand prêtre ait pu être subju-

gué par les paroles d'Akhenaton. Son silence était plutôt l'effet de ce qu'il devait ressentir comme un affront.

Je le vis un instant redresser l'échine et je crus qu'il allait s'exprimer... mais ce fut un autre son de voix qui retentit.

Une puissante silhouette se leva.

C'était Horemheb, inévitable et majestueux, tel que nous le redoutions.

« Divin Seigneur, dit-il, tandis que tous les cœurs se tendaient dans sa direction, le poids des mots que tu utilises contre notre Clergé me fait mal et suscite cette gêne respectable que tu constates chez Hosaramun. Tu es Pharaon et nous savons que Pharaon est la voix qui ne se contredit pas. Pourquoi donc nous questionner ainsi publiquement ? Tu ordonnes et les corps obéissent. Quant aux âmes, tu es le premier d'entre nous à affirmer leur liberté extrême. Ce en quoi croient les nôtres ne peut donc leur être ôté. Notre foi, notre éthique, notre art de vivre sont les piliers de ce royaume et tu sembles nous tenir rigueur de la fidélité avec laquelle nous voulons les maintenir. Aujourd'hui, par ta volonté, Aton existe, ton rêve s'est concrétisé en ce lieu. Permits tout au moins qu'Amon-Rê et les lois ancestrales de notre peuple continuent leur œuvre millénaire. La force de ce royaume, le flambeau du monde, résident là. Des multitudes d'âmes, à Thèbes, ne peuvent se résoudre à voir leur raison de vivre se désagréger. Je ne suis pas autre chose, avec quelques-uns ici présents, que leur porte-parole ! »

Pharaon se leva d'un bond et planta son regard dans celui d'Horemheb. Jamais, me semblait-il, je ne lui avais connu une telle énergie. Et pourtant, comme il donnait l'impression d'être fragile dans son corps de chat aux hanches si féminines !

« Seigneur Horemheb, dit-il très distinctement, voilà précisément ma question. De qui es-tu, de qui êtes-vous, les porte-parole ? Je respecte tes arguments, mais permets-moi de douter de la fluidité de ce qui les anime. En vérité, je vois en toi le seul porte-parole de toi-même. Ton cœur est transparent aux yeux que mon Père a placés en moi... et je le vois semblable à tant d'autres. Il rêve de pouvoir et de gloire. Peux-tu me dire pourquoi, dans la plupart des âmes humaines, se dissimule un tyran sans merci dont une bonne partie du savoir-faire consiste à se parer des plus nobles prétextes ? Tu agis pour le bien du monde, n'est-il pas vrai ? Mais quel homme a jamais prétendu autre chose ? Sur

toutes les terres, dans tous les royaumes et en tous les temps, chacun, qu'il soit influent ou non, affirme invariablement se dédier à la cause commune et ne vouloir que paix et bonheur.

Quant à moi, je te le dis, en parlant ainsi la plupart manient un humour grinçant et mensonger. Je ne vois ni sages, ni notables influents, ni humbles hommes du peuple, mais simplement des êtres humains à la recherche d'un moyen pour assouvir leurs propres ambitions... chacun à son propre niveau. Étendre son autorité, gonfler sa richesse, nourrir son orgueil de mille façons, voilà, Horemheb, ce qui anime l'immense majorité d'entre nous, avec les plus belles paroles qui soient. Combien de grands idéaux, pour une famille ou pour un peuple sont-ils aussi purs qu'il y paraît ? Aton ne m'a pas fait naître dans ce corps et en ce monde pour me satisfaire des faux-semblants, fussent-ils de doux mensonges. Je suis là afin que tombent les masques et que nombreux soient ceux qui redécouvrent la beauté de leur vrai visage.

Qui es-tu Horemheb, qui es-tu, toi aussi, Hosaramun, qui êtes-vous tous enfin, vous qui vivez à Thèbes, à Abdu, et même à Akhetaton ? Je vous le demande solennellement, à la recherche de quel bâton de pouvoir êtes-vous ? Êtes-vous d'abord enfants d'Amon, d'Aton ou tout simplement de vos appétits ? Qui aura le courage de reconnaître qu'il est son propre sujet de préoccupation et de glorification ? Toute la souffrance de ce monde vient de là, n'en doutez pas !

Si tu veux le pouvoir sur toute la Terre Rouge, Horemheb, aies le courage de le clamer haut et fort ! Si vous voulez continuer à dormir à l'ombre des temples d'Amon par peur d'approcher ce qui dépasse votre compréhension, osez l'affirmer ! Si votre souci est d'accumuler plus de bien que votre voisin et de lui imposer vos raisons, apprenez à assumer ce que cela signifie mais, au moins, ne mentez plus ! Ne jetez plus de prétextes fallacieux à la face de l'univers ! Sortez de ces histoires imaginaires dont vous voulez absolument être les rois car à force de tromper autrui c'est vous, qu'en vérité, vous trompez, c'est de vous dont vous vous éloignez.

Croyez-vous que j'ignore qu'un simple décret ait le pouvoir d'interrompre la vénération routinière des soleils illusoires ? Non, Hosaramun, je ne t'imposerai pas Aton, mon Père. Tout au plus feras-tu semblant de t'incliner devant Sa présence. Semblant... une fois de plus !

Dans mes jeunes années, j'ai vu de nombreux voyageurs abandonner leur foi pour adopter celle de mon peuple. Ce faisant, je les entendais noircir ce qu'ils quittaient et j'ai beaucoup appris en les voyant reproduire, dans leur nouvelle croyance, les attitudes précises qu'ils avaient dénoncées comme appartenant à la foi erronée dont ils s'étaient enfuis. Leur cœur n'avait pas bougé ! Le mensonge devient aisément une habitude de vie et un confort. Il est semblable à une belle dune de sable chaud sur laquelle on peut s'allonger indéfiniment. Oui, Seigneur Horemheb, la vérité... ou ce que l'on peut en approcher, commence certainement par blesser, mais je te dis que seul son déploiement libère ! »

En entendant ces paroles, Horemheb resta tranquillement campé sur ses deux jambes et les bras croisés. Le port altier de tout son être, tel qu'il se présentait là, devenait un véritable défi à la puissance de Pharaon. Le général resta ainsi un long moment sans répondre quoi que ce soit mais c'était, me sembla-t-il, un silence que lui-même voulait, un de ces silences bavards et savants par lesquels certains êtres savent exprimer des flots de rancœur, de mépris et de haine.

Enfin, il ouvrit la bouche tandis que Mayan-Hotep glissait quelques mots à l'oreille d'Akhenaton.

« Tu n'ignores pas, par certains des émissaires que j'ai mandats, que des peuples venus de l'est de notre monde agressent régulièrement toute la partie nord de ton royaume. Ils sillonnent ces régions par petites troupes. Que comptes-tu faire ? »

« Impressionne-les par la puissance de ton armée, rassure le peuple, mais qu'aucun sang de vengeance ne coule. Tu dépêcheras tes meilleurs soldats pour parlementer. N'est-ce pas déjà fait ? Je te l'ai signifié à plusieurs reprises... »

« Ton refus de combattre révèle la faiblesse d'une veuve apeurée ! lâcha soudainement Horemheb avec rage. Je ne puis y souscrire ! Destitue-moi plutôt ! »

Ay, le Chambellan, se leva brutalement tandis que de partout dans l'assemblée des cris de protestation montaient.

« Comment oses-tu, Horemheb ? rugit-il. Tu as perdu la raison ? Ce sont les volontés célestes qui ont placé notre divin Maître là où il est ! Tes défis sont une insulte à l'ordre du monde ! »

Le brouhaha général s'accrut de plus belle et les jeunes hommes qui, par des cordages agitaient les palmes au-dessus de nos têtes, en vinrent même à interrompre leur tâche.

Comme tous, ou presque, j'étais violemment choqué. C'était, me semblait-il, la première fois que l'autorité d'un roi était ouvertement défiée sur le sol de la Terre Rouge. Moi aussi, j'étais prêt à me lever et à protester...

Pourtant, quelque chose en mon être ne pouvait s'empêcher de sourire. « Laisse donc faire, chuchotait cette présence, laisse faire... Tout cela est bon. Pourquoi s'opposer à ce qu'un abcès se révèle de lui-même ? Cette terre souffre, permets qu'elle exprime la nature de son mal. Cet instant est béni car c'est celui que voulait Pharaon. »

Et en même temps, les enseignements de Sekhmet me revenaient en mémoire. « Fuis ce qui est larvé, ce qui persiste à ne pas clairement s'exprimer. Tant de souffrances prennent racine au sein des clairs-obscurs de l'âme ! Ainsi, fais toujours en sorte que les abcès viennent au plus vite à maturation. Ce qui demeure dans la brume n'a jamais fait grandir quiconque. Ne permets donc pas que l'hypocrisie s'installe. Notre monde aime les conventions, tu le sais ; il vénère les dorures qui sont de bon ton pour l'œil, cultive les mots qui ont l'apparence ambrée du miel et encourage ce qui simule. Si tu veux semer dans un vaste champ, si tu crois en ta force et en celle que tu appelles à s'exprimer à travers toi, contrains ton adversaire à se révéler comme tel. Si ce dernier en vient à se proclamer ton ennemi, que ce soit alors par la seule coloration de son regard et non par l'orientation du tien. »

Désormais, tous les visages se tendaient vers Pharaon. Chacun attendait la riposte, la sanction et bien peu nombreux étaient ceux qui avaient la sagesse de sceller leurs lèvres dans une paisible attente.

Enfin, quand la colère eut achevé son œuvre, Pharaon leva le bras pour rassembler les esprits.

« Te destituer, Horemheb ? fit-il à voix presque basse comme pour forcer au silence. Pourquoi donc ? Tu es bon général et je ne redoute pas ceux qui me désapprouvent. Que cela soit dit ! Écoutez-moi tous, maintenant. Chaque homme, et lui seul, décide du fait qu'il est agressé ou pas. Chaque homme aussi décide de la profondeur de la blessure qu'il reçoit. Si les propos de votre frère Horemheb vous ont atteints, cherchez ce qui, en vous, a été heur-

té. Votre sens des conventions en société, votre respect pour la fonction que j'incarne ou votre amour pour l'homme que je suis ? Quant à moi, considérez que je n'ai reçu aucune blessure. J'ai simplement accueilli pour la première fois une parole vraie en provenance de Thèbes et je remercie mon Père d'en avoir donné le courage à Horemheb. Non seulement je ne suis pas blessé, mais mon âme est en joie. Car je vous l'affirme, ce n'est pas Amon qui s'est exprimé par la bouche de cet homme, mais bien Aton. Tout ce qui n'est pas mensonge est inspiré par Lui et c'est bien d'un cœur sans artifice que sont nées les paroles qui m'ont été adressées. Prenez ceci comme je vous l'offre et méditez-le ! »

Je vis Horemheb serrer une nouvelle fois les poings, puis s'asseoir avec une dignité rigide qui ne trompait pas quant à l'impasse dans laquelle il se sentait pris. Parmi sa suite personnelle et les prêtres de Thèbes, personne ne disait mot. Pharaon lui-même regagna son siège. Il le fit d'un pas décidé, non sans avoir, au passage, posé la main sur l'épaule de Néfertiti.

Je regardai Mayan, il jubilait. Nous venions de vivre un de ces instants dont je commençais à savoir qu'ils étaient chers à son cœur d'homme incarné, un de ces instants où les jeux sont clairs car tissés par une lumière habile, précise et malicieuse aux yeux de qui parvient à la distinguer.

« Même l'Ombre est une invention de la Lumière, se plaisait-il souvent à déclarer, même l'Ombre ! »

Le Conseil dura encore fort longtemps. Les discussions portèrent sur le nombre d'hommes à envoyer à la frontière nord du pays, puis quelques dignitaires firent lecture de décrets visant à une réforme de l'impôt. Il y avait tant à faire !

Horemheb et tous ceux qui venaient de Thèbes restèrent rigoureusement muets jusqu'à ce que les sujets fussent épuisés. À mes côtés, il y avait longtemps que Smenkhêré avait perdu toute envie de plaisanter. Il était même devenu étonnamment grave, ce qui me fit le questionner lorsque le martellement des tambours annonça la fin de l'Assemblée.

« Me réjouir ? fit-il. Oui, je le devrais peut-être... mais je ne puis parfois m'empêcher de songer à Thèbes. Tant de choses s'y jouent encore. Pharaon ne peut la dévitaliser totalement. Ma mère y demeure souvent et parfois ses paroles viennent me chercher. "Tout n'y est pourtant pas si noir, me dit-elle. Bien sûr, il y a de la rouille et des écailles sur les cœurs, mais peut-on prétendre



réinventer l'être humain ?" Je ne te cache pas que j'ai parfois peur, Nagar, peur de me réveiller à tout jamais. En cet instant, vois-tu, j'ai mal pour Horemheb. Cela te surprend ? »

« Pas vraiment, répondis-je. Non, pas vraiment car je crois deviner ce que tu perçois. Horemheb est pris au piège de la magnanimité... et de l'Amour. Ses yeux ne sont pas prêts à supporter une telle clarté. Il est de ces hommes qui se déchaînent dès qu'ils ont mal. Je vois combien il faut être grand, immense en noblesse, pour vivre l'idéal de Pharaon. Cela parle d'un joyau de l'âme qui n'existe peut-être pas encore. Alors, rien que l'entrevoir... voilà qui exacerbe les passions ! »

Les circonstances firent que Smenkhêré et moi-même, nous retrouvâmes finalement seuls. Nous étions là, à traîner sur une des nombreuses terrasses du palais, ne parvenant pas à nous détacher de tous les questionnements amplifiés par le Conseil de la journée.

En direction du désert, le ciel était couleur de l'ocre et pesant comme nos esprits. Nous savions ce qui s'approchait et qui, sous peu, nous envelopperait. Bientôt, une tempête nous habillerait de sable et nous forcerait à nous réfugier au plus profond de nos demeures. Et sans doute aurait-elle raison. J'ai toujours pensé que la Nature ne nous imposait pas ses différents atours au gré de quelque humeur capricieuse parce qu'elle aussi a toujours son mot à dire dans l'histoire que nous vivons, un mot pertinent.

Accoudés à une balustrade de pierre, nous décidâmes tacitement de regarder le vent de sable monter vers nous. Dans le lointain, les palmeraies et les villages n'existaient déjà plus ; le ciel et la terre se mêlaient en tournoyant.

« Est-ce vrai ce que l'on dit, Nagar ? » me demanda soudain Smenkhêré, tout en continuant de fixer un horizon imaginaire.

« Mais que dit-on ? » répondis-je avec un étonnement non dissimulé.

« Enfin... tu sais bien... C'est à propos de cette jeune étudiante... Je ne connais pas son nom... mais il y a des choses qui se chuchotent. »

J'eus la sensation de recevoir un coup de masse sur la nuque et pendant quelques instants je me trouvai sans voix, cherchant désespérément le regard de Smenkhêré qui fuyait le mien.

« Que veux-tu dire, finis-je par bredouiller, qu'est-ce qui se dit ? »

« Eh bien, tu dois le savoir... que toi et elle... Enfin, c'est simplement pour te prévenir. Cela ne plaît pas à tout le monde. Tu sais qu'elle fait partie d'un Collège où les jeunes femmes... Enfin, tu es l'instructeur, tu sais tout cela mieux que moi. »

« Et toi, tu crois cela, Smenkhêré ? » dis-je en ne percevant plus mes jambes sous moi.

« Oh, moi... tu fais bien ce que tu veux, Nagar. C'était seulement pour t'inciter à la prudence. »

« Mais *qui* est prudent aujourd'hui à Akhetaton ? m'exclamai-je fébrilement, sans seulement prendre le temps de réfléchir aux implications de ma réponse. Pharaon lui-même ne cesse d'aller d'audace en audace. Lui aussi, les mauvaises langues... »

Je m'arrêtai net. Le vent était devenu trop puissant et déjà le sable fouettait nos visages et crissait entre nos dents. D'ailleurs, à quoi bon ? Je n'avais plus de force et chacune de mes paroles devenait un aveu.

Nous dûmes nous réfugier dans un couloir. La mine sans doute défaite, je cherchai vainement quelque sujet de plaisanterie pour mieux me persuader que tout allait bien. Smenkhêré aussi ne négligeait pas ses efforts pour jouer ce jeu. Malgré la chaleur lourde, il s'était enveloppé dans le grand drap de lin qu'il aimait à porter souvent sur l'épaule.

À en juger par ses hurlements, la tempête ne semblait pas vouloir se calmer, ce qui nous poussa à demeurer là plutôt qu'à nous diriger vers les salles. La lueur vacillante de plusieurs flambeaux vint alors nous surprendre au milieu de nos propos devenus volontairement anodins. C'était Mayan-Hotep, vêtu de sa longue robe orangée. Il avançait vers nous d'un bon pas, flanqué de deux domestiques.

« Ah, Nagar, s'exclama-t-il, c'est toi que je cherchais ! On m'avait dit t'avoir aperçu par ici ! Je quitte à l'instant la reine. Elle souhaiterait que tu te présentes à elle dès le premier jour de la prochaine semaine. D'ici là, elle a encore quelques points précis à régler. Je pense que tu sais pourquoi... »

Mon inquiétude était à son comble. Fallait-il que je voie de l'ironie dans les paroles du Vizir Majeur ? Mayan ne m'avait jamais témoigné que de la bienveillance et de l'amitié mais le fond de mon âme était progressivement devenu si douloureux que je m'attendais à tous les revirements possibles.

« Que diriez-vous d'une bière chaude ? continua-t-il en s'adressant également à Smenkhêré. Cela nous aidera à attendre la fin de la tempête et puis nous avons déjà suffisamment avalé de sable pour mériter cela ! Venez, j'en ai fait préparer. »

Le dédale des corridors nous mena rapidement à une toute petite pièce dans laquelle je n'avais jamais pénétré. Elle était conçue comme un lieu d'attente ou de repos, avec ses nattes généreusement disposées sur le sol et Aton qui y déployait ses bras sur la muraille.

Ivres de fatigue et lourds des paroles reçues au cours de la journée, nous nous laissâmes tous trois tomber sur les dalles, après avoir allumé quelques lampes à huile à l'aide de notre flambeau. La bière promise était bien là, toute fumante encore dans un grand chaudron sur une table basse ornée d'ibis.

« Eh bien, lança Smenkhêré à Mayan, aussitôt que nous eûmes un verre à la main, peux-tu nous dire si ce Conseil a nourri les attentes de mon frère ? Tous ceux de Thèbes sont partis dans une terrible vexation... »

Mayan hésita un instant avant de répondre, le temps de boire une gorgée du liquide chaud et de pointer son doigt en direction de Smenkhêré.

« Je ne sais, à vrai dire, mais je pourrais tout autant te poser la question ou vous la poser à tous deux. Êtes-vous heureux, quant à vous, de ce que vous avez vu et entendu ? » « Là n'est pas vraiment la question, répliqua Smenkhêré qui parut piqué au vif. Je peux seulement dire que nous avons tous observé l'Ombre se dévoilant pleinement. Horemheb s'est mis à nu et c'est bien ce que Pharaon recherchait. »

« Ce n'est pas tout à fait là que je veux vous emmener. Je veux dire... croyez-vous réellement que seuls ceux de Thèbes soient concernés par ce qui a été dit ? Ne vous imaginez pas que tout ce qui fait qu'Amon reste Amon soit absent de cette Cité ou même de ce palais ! Je vois tant d'opportunistes entre ces murs, tant d'hommes et de femmes qui se rangent aux côtés de Pharaon parce qu'il est précisément Pharaon ! Peut-être ceux-là se figurent-ils être du nombre des élus qui ont su écouter l'appel du Soleil d'Aton ? En vérité, pourtant, nombreux sont ceux qui se mentent et ne cherchent rien de plus qu'une place bien en vue dans la direction que la Vie semble prendre. Le monde va encore ainsi... même à Akhetaton ! Je vous le demande, combien de ceux

qui vivent ici continueraient à servir Aton dans d'autres circonstances et s'il leur fallait quitter ce royaume ? Le don total à l'Unique Lumière n'est pas encore en eux. C'est leur intérêt immédiat qui les fait se rassembler ici, sous les feux d'une nouvelle vision du monde, laquelle séduit leur intelligence. C'est cela, ils appartiennent encore à l'univers de la séduction et de l'appétit personnel ! Je ne les blâme pas, mes amis, ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre mes paroles. Qui sait ce que notre propre cœur renferme encore comme désirs inassouvis, comme craintes et même comme épines ! Je dis simplement qu'il nous faut être conscients de cela, conscients de cet ultime mensonge qui nous fait parfois nous placer face au monde sous les rayons de l'Unique, alors que la dualité et le profit sont encore nos maîtres.

C'est pour nous tous que s'exprimait Pharaon et je gage que peu l'ont entendu ainsi. Il n'est sans doute pas un habitant d'Akhetaton qui ne se croit élu et n'ait pas officiellement ressenti un appel à une vie nouvelle et à une transformation. Afficher la bonne volonté ne suffit plus, désormais. Avec sa force et sa logique, chacun peut appliquer le sourire du Soleil sur son visage et ouvrir les bras. Mais appliquer ce n'est pas faire sien, ce n'est pas grand-chose d'autre que singer ! Me trouvez-vous intransigeant ? Sans doute, mais c'est que mon être tout entier, comme celui de Pharaon, est assoiffé de la puissance du Vrai !

Peut-être avez-vous éprouvé la sensation d'œuvrer durement et dans l'adversité jusqu'à présent. Quant à moi, je puis vous affirmer que rien n'est encore commencé qui ait véritablement révélé les âmes à elles-mêmes. Si le Ciel nous fait vivre jusqu'à ce jour, vous saurez le pourquoi de mon exigence... et vous la ferez vôtre ! »

## Chapitre XI

### ***Solitude***

« Je t'en prie, Nagar, trouve une solution ! »

Isia-Lisia se cramponnait aux pans de mon pagne et imprimait sur son visage une étrange expression où la tendresse se mêlait à la tension.

Il faisait encore nuit et comme d'habitude nous nous apprêtions à nous quitter avant que l'aube ne vînt dénoncer notre amour. Je connaissais le chemin... descendre l'escalier à tâtons, entrebâiller la porte sans la faire grincer, puis raser les murs des ruelles... Ensuite, ce serait au tour d'Isia, enveloppée dans un grand voile noir et prenant tous les risques afin de rejoindre le Temple par une voie discrète. Moi aussi, j'en avais assez... N'était-il pas là comme ailleurs, ce mensonge dont nous parlait Pharaon ? Oui, il était devenu notre habitude de vie, frère jumeau de la crainte et de la culpabilité. Et j'avais beau me répéter que nous n'y pouvions rien, nous vivions dedans, nous nous en nourrissions, sans issue possible apparente.

« Attends un peu, répondis-je à Isia. C'est demain que je vois la reine. J'ai bon espoir pour mon projet... Je sais que Méritenn a plaidé pour moi ainsi qu'auprès de Pharaon. Avec un peu de chance, nous pourrons nous voir au soleil... ce sera déjà un grand pas ! »

Mais, au fond de moi-même, mon argumentation ne tenait guère plus qu'un frêle assemblage de roseaux. La Khenu ! Oui, bien sûr, nous nous y rencontrerions peut-être et ce serait déjà un miracle... et puis ensuite ? Ensuite, rien ne changerait de visage. Nous continuerions à échanger des regards, les lèvres closes et en priant le Ciel afin que rien n'éclate.

« Je sais bien, Nagar... la Khenu... Mais toi et moi, n'est-ce pas encore mille fois plus grand que tous les enseignements du Cercle intérieur ? C'est toi qui emplis mon cœur et moi qui fais respirer le tien. Bientôt deux ans déjà... Te rends-tu compte ? En quoi

dérangeons-nous Aton ? L'amour est-il une faute ? La Khenu ne résoudra rien. Trouve une solution. »

« Tu sais fort bien ce que je veux dire, Isia. Comment crois-tu que le monde réagira si nous nous dévoilons ? On te renverra dans ta famille et on te traînera dans la boue, déshonorée à jamais. Tu es vouée au Temple, tu as prêté serment, ne l'oublie pas ! »

« Non, je n'ai pas prêté serment ! répondit-elle vigoureusement en s'agrippant à moi. C'est mon père qui l'a fait ! J'étais encore enfant, comprends-le ! Alors, Amon, Aton, je ne sais plus ! Cela m'est égal, Nagar, je n'ai pas voulu de cette vie ! » Je me dégageai de l'étreinte d'Isia-Lisia. Pour la première fois, je voyais la colère monter en elle et cela m'effrayait. Comment était-ce possible ? Jamais je n'avais imaginé le visage de l'amour habité par autre chose que l'amour... Se pouvait-il que celui-ci devienne guerrier et que cela soit juste ? J'étais décontenancé.

Je me souviens avoir répondu d'une voix pâle, en cherchant de la main la porte entr'ouverte derrière moi.

« Tu te moques d'Aton ? » fis-je sans pouvoir articuler rien d'autre.

« Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! s'exclama-t-elle en larmes. Ne fais pas semblant de ne pas comprendre... »

Nous nous quittâmes sans attendre, dans les pleurs et l'amertume. Avions-nous le choix ? Ce même Soleil qui nous avait unis pouvait tout aussi bien, comble de l'ironie, nous séparer.

Je décidai d'aller droit au Temple afin de me perdre dans les préparations herbales que j'avais en cours. Peut-être les Neters me feraient-ils la grâce de soigner mon être à travers elles et de laver mon esprit. Peut-être...

Cependant, les paroles d'Isia-Lisia revenaient me percuter avec force. C'était elle qui affirmait ne plus savoir mais, en fait, c'était moi qui étais perdu !

Il m'apparut soudainement que tout, absolument tout dans notre vie, n'était que prétexte à approcher l'Amour au plus près. Tout se résumait à une quête désespérée du bonheur. On pouvait bien parer cet Amour ou ce bonheur de tous les accoutrements imaginables, le baptiser de tous les noms voulus, cela ne changeait rien. Pourquoi se battait-on ? Pour un mot ? Pour une idée ? Isia avait raison, on pouvait se mettre à genoux devant Amon, Aton ou encore Varuna, ainsi que le faisait Tiyi, et pourquoi pas

devant un amour, fût-il humain... Non, rien ne se modifiait pour autant. Nous restions toujours avec nos prétextes, notre manque en tendresse et notre soif malade de quelque chose d'autre.

Que signifiait rechercher la Lumière ou partir à la rencontre de la Divinité ? Cela ne cachait rien d'autre qu'un besoin terrible et douloureux de s'immerger dans un amour, quel qu'il soit. Oui, c'était bien cela qu'il fallait probablement que l'on s'avoue, la vérité des vérités qui faisait que nous étions tous semblables, paysans, soldats ou mystiques : des mendiants d'Amour ! Inutile alors de se draper dans de grands principes, chacun étanchait sa soif comme il le pouvait, avec les arguments que sa vie lui envoyait. Alors aussi, peut-être, suffisait-il tout simplement de croire en nous et peut-être enfin fallait-il que je mette toute ma foi en Isia-Lisia et Nagar-Têth ?

C'est dans cet état d'esprit que je franchis le seuil de la petite pièce où j'entreposais mes plantes, mes huiles et mes flacons de terre ou de pierre. Je n'enseignerais pas les prêtres ce matin-là, je trouverais n'importe quel argument pour m'isoler là avec mes onguents. Eux avaient toujours su me parler, me consoler, me conseiller.

Par la fenêtre, on pouvait encore apercevoir les contours de la lune dans un ciel pâlisant. Je la regardai longuement... Il y avait déjà si longtemps qu'elle était devenue notre compagne et notre complice ! Présentement, elle éclairait sur ma table une macération particulière de grains de blé qui attendait là depuis le début de son nouveau cycle. Les moisissures espérées avaient enfin fait leur apparition à la surface du liquide, c'était le moment de les ôter soigneusement, puis de verser la préparation dans un récipient opaque qui serait scellé. En la contemplant, je me dis que c'était peut-être cela ma paix, tandis que je m'évertuais à en chercher une autre, bien loin. Des bras humains et le regard si exigeant d'Aton pourraient-ils jamais, quant à eux, me faire goûter à une telle quiétude ? Et puis, il m'apparut que les plantes se moquaient bien d'Aton ou d'Amon ; elles vivaient et accomplissaient un destin aussi respectable que le nôtre et c'était bien ainsi. Oui, d'une certaine façon, Isia-Lisia avait peut-être définitivement raison. Nous aimons les mots et les noms parce qu'ils nous procurent la sensation de cerner les choses, de les maîtriser. Et puis après ? Ce sont eux aussi, à l'évidence, qui viennent nous tourmenter, faire naître et alimenter nos querelles.

Alors, devant mes flacons et mes cupules, je me mis à rêver du temps où, disait-on, les hommes et les femmes, s'envoyaient des images d'âme à âme, des images qui savaient tout décrire, tout exprimer, sans rien trahir, rien limiter et surtout sans mentir. Aton n'était pas encore Aton, de même qu'Amon ou Isis n'étaient pas... parce qu'on ne leur avait pas encore donné de nom. Il n'y en avait pas besoin. Une Présence existait et c'était tout ! Fallait-il vraiment que nous apprenions à tout compliquer, que nous apprenions... à désapprendre ?

N'était-ce pas cela, au bout de tout, que nous étions venus accomplir en compagnie d'Akhenaton ? Un voyage pour désapprendre, pour ôter de la ronde de nos jours tout le superflu derrière lequel l'être se dissimule ! Nous passions nos vies à nous cacher, d'abord par crainte d'être nous-mêmes, d'être vus à nu, puis par réflexe, jusqu'au cœur de nos amours.

Je contemplai longuement mes plantes et mes préparations. Il me semblait que, si une vérité immuable et inexprimable existait quelque part, celles-ci la traduisaient merveilleusement bien. Elles se contentaient d'être juste le reflet permanent et le bout des doigts de la Présence créatrice, comme cela, sans état d'âme et sans rébellion, chacune remplissant exactement sa fonction. Avait-on jamais vu un laurier cherchant à devenir figuier ou un lotus enviant la place du perséa <sup>35</sup> ? Chaque plante s'épanouissait où et comme elle devait être, parce que cela était bon pour elle et pour l'harmonie du monde. Certes, il y en avait bien pour en étouffer d'autres, mais ce n'était pas une guerre, simplement la Vie qui choisissait sa route, jusqu'à emprunter parfois le bras de l'homme pour mieux se faire comprendre. Alors, Amon, Aton ou quelque'autre dieu, n'était-ce pas toujours la même querelle pour entretenir le même canevas des soi-disant gardiens de la Tradition ou de la soi-disant élite du grand et pur renouveau ?

Assis sur le sol parmi mes flacons et mes pots de terre que je scellais à la cire, j'étais submergé par une amère vision d'Akhetaton, ville sainte d'entre les villes saintes et peut-être piège d'entre les pièges. Il était clair que nous y avions tous amené par pleines brassées nos étroitesse, nos appétits, nos frustrations et nos inconforts. Je n'avais pas bien loin à chercher. Il suffisait de regarder Sitamun, la seconde épouse en titre du père de Pharaon <sup>36</sup>. Chacun avait déjà pu constater à quel point elle jalousait Tiyyi. Non, assurément, ce n'était pas pour Aton qu'elle



s'était décidée à quitter Thèbes, ni même pour vivre dans le rayonnement d'Akhenaton ; il n'y avait qu'à surprendre les larges sourires qu'elle adressait à Horemheb. Elle voulait seulement éviter le rayonnement de Tiye dont la beauté, à l'évidence, masquait la sienne. C'était ainsi qu'elle vivait parmi nous, colportant l'envie et la rancune là où il avait été décrété que l'on n'en voulait pas... Et puis, il y en avait tant d'autres, chacun humanisant à sa façon le si subtil visage d'Aton !

Je n'avais pas achevé de sceller mes pots que j'eus la très nette sensation qu'une pression grandissante se manifestait tout autour de ma tête. Celle-ci était comme prise dans un bloc de glaise qui durcissait et la comprimait de manière croissante. Je ne pouvais pas lutter et d'ailleurs quelque chose en moi ne le désirait pas. Mes paupières elles-mêmes devinrent bientôt trop lourdes et je n'eus pas d'autre solution que de m'allonger sur le sol.

Les parfums mêlés des huiles et des plantes embaumaient l'air de ma petite pièce. Probablement est-ce leur magie qui aida alors mon âme à s'expanser. Au-dedans de mes yeux clos, une lumière laiteuse se répandit telle une brume, d'abord muette, puis peuplée d'étranges cris gutturaux que je ne comprenais pas.

J'étais dans une contrée lointaine dont j'ignorais tout mais que j'étais pourtant persuadé connaître. Il faisait froid et il y avait des immensités couvertes de grands arbres sombres à la cime pointue. L'air était glacial et le sol couvert d'un manteau blanc. Par-tout, on se battait.

J'étais au cœur d'un étrange peuple, des hommes puissants et rudes qui hurlaient et s'entrechoquaient en brandissant d'invraisemblables armes. Ils étaient tous couverts de peaux et ruisselants de sueur. Et je me tenais là, avec eux, je me battais comme un fou au sein de leur mêlée. C'était la boue et le froid et chacun frappait l'autre avec une terrifiante sauvagerie. Le sang coulait... j'en percevais le goût dans la bouche, jusqu'à l'odeur qui imprégnait le vent lui-même.

Dans ma conscience, il y avait l'image persistante de quelques tablettes de pierre où avaient été gravés des signes... C'était pour elles que nous combattions et que je me débattais désespérément, une énorme hache entre les mains. Je la faisais tourner douloureusement autour de moi, heurtant son métal à d'autres métaux, taillant tout ce qui faisait obstacle avec une rage et une peur innommables.

Bientôt, je me sentis adossé à un roc, bloqué, incapable de me dégager, de fuir, face à des hommes, des masses de muscles qui m'encerclaient. Alors, avec la force du désespoir, je me mis à taillader de plus belle avec le tranchant de mon épouvantable hache. Il y avait trois guerriers face à moi comme trois bêtes féroces qui enfonçaient leurs épées et leurs lances dans ma chair. Je ne sentais pas la douleur... Je ne sentais plus rien, juste le sang qui coulait à flots, son goût et son odeur insupportables. Mon corps ne m'appartenait plus, une force extérieure à moi le faisait se débattre. Un visage alors s'imprima en moi, un regard surtout, tout ce qui habite un regard et lui fait franchir les âges... Celui de l'un de ces hommes par lesquels ma mort s'en venait.

J'ouvris les yeux brutalement, avec un cri, un nom qui déchira le silence de ma pièce. « Horemheb ! » Haletant et les membres glacés, je me redressai avec violence. Je ne savais plus où j'étais, ni qui j'étais. Que signifiait cet autre qui vivait en moi et qui venait de périr sous d'horribles coups ? De quel lointain passé surgissait aussi l'éclair du regard d'Horemheb ?

Je saisis malhabilement une cruche pleine d'eau qui traînait à portée de main et j'en bus une pleine gorgée pour retrouver mes esprits, puis tenter de comprendre. Ces images étaient si claires et leur fardeau si présent au creux de ma poitrine que j'en avais la nausée. Je savais que je n'avais pas rêvé. C'était même le contraire d'un rêve... un réveil ! Toute ma conscience était dilatée et mon cœur s'ouvrait au point qu'il me faisait mal. Je percevais en moi le pont suspendu au-dessus du Temps, le cordage lancé entre deux époques et la force des rendez-vous auxquels on ne peut échapper. Avec une clarté et une certitude inexprimables, je me sentais pris dans une savante trame de fils sur laquelle Ombre et Lumière jetaient leur incroyable broderie depuis des temps immémoriaux.

« Non, me dis-je avec un soudain sursaut, ne tombe pas dans ce trou... Surtout ne pas tomber ! N'en fais pas un combat, n'y vois pas de guerre. C'est trop simple... le Soleil... les Ténèbres ! Ce sont les prêtres d'Amon qui parlent comme cela depuis toujours ! Non, il n'y a pas d'affrontement permanent dans l'univers, en tout cas pas ailleurs que dans notre cœur. Le reste, c'est un jeu, un échange, une recherche de l'équilibre. Je ne sais qui tu es au juste, Horemheb. Je ne sais si tu me suis ou si c'est moi qui te suis de vies en vies ou encore si l'Ultime Conscience se sert de nous

comme de ses mains pour façonner son dessein sacré, mais il ne sera pas dit que je ferai de toi mon ennemi. Peut-être sommes-nous frères en incompréhension ou frères en tâtonnements, peut-être ! Mais cette fois-ci, je ne suis plus au sein d'une armée et je n'ai plus de hache, je n'en veux pas même dans ma tête. Il est possible que Nagar-Têth soit à la dérive mais, au moins, cela il l'a compris !

Dehors, le martellement des gongs du Temple appelait à la prière. Il fallait que je sorte, que je me rende dans le grand Naos pour m'allonger sur le sol avec chacun et psalmodier les litanies. Je voulus me lever mais une violente douleur me transperça aussitôt le ventre. Je demeurai plié en deux au milieu de mes onguents, presque incapable d'effectuer le moindre pas. Il y avait comme le feu d'une lance qui restait là, planté en moi, et j'en devinai physiquement la présence... L'émoi qui étreignait encore mon âme l'y maintenait avec une féroce ténacité.

Je dus me perdre en longues inspirations avant que le mal ne desserra son étreinte et me permit de hasarder quelques pas vers la porte.

« Pourquoi tout cela ? me dis-je, en m'agrippant à la draperie qui en voilait l'accès. Est-ce l'émotion, est-ce la colère, la haine ? »

On m'avait toujours appris à demeurer maître de moi-même, alors ce n'était pas maintenant que j'allais me laisser submerger par les ressacs d'un passé dont j'ignorais tout ! Quelle ironie de la vie pour moi qui enseignais la force de la mémoire ! Voilà que je devenais une fois de plus mon propre objet d'étude.

Soudain, tout mon espace intérieur chavira, je sentis mes joues se creuser, mes lèvres se paralyser... puis plus rien. Ma vue n'était plus, je sombrai dans un gouffre de néant, sans couleur, ni ombre ou douleur. Il se mit seulement à faire froid, très froid. Je ne compris pas comment tout cela se déroula mais, au bout d'un court moment, je me vis suspendu au cœur d'une brume. Mon univers s'était éclairé. Il avait des accents blancs, dorés, nacrés, je ne sais plus... C'était tellement beau. Aussitôt, je fus pénétré d'une singulière sensation : celle de ne plus être moi-même. J'étais devenu une conscience, une pensée, lucide, totale, globale, quelque chose d'incroyable qui pouvait tout regarder et tout aimer sans avoir à juger, condamner ou pardonner. J'étais... comme la Vie qui observe ce qu'Elle est, ce qu'Elle crée. En-dessous de ma présence, j'aperçus bientôt un immense plateau

circulaire étincelant comme un joyau. Celui-ci était divisé en une multitude de petits rayons dotés chacun d'une couleur et d'une lumière particulières. Je ne compris pas tout de suite que je me trouvais au centre du cercle qu'il décrivait, que j'en étais très exactement l'axe et que la présence par laquelle j'observais, devait tourner sur elle-même pour admirer, l'un après l'autre, chacun des rayons en question. Ils étaient si nombreux et si fourmillants de vie ! Je n'aurais su dire lequel j'aimais le plus, ils étaient tellement fascinants !

« Mais pourquoi devrais-tu en choisir un ? Regarde, aime, sois simplement toi-même dans toute ta complétude. »

Thot, le dieu Thot à tête d'ibis, se tenait devant moi dans une complète nudité et le poing droit posé sur le cœur, comme pour affirmer son extrême volonté. Je ne l'avais pas vu surgir, je crus même qu'il venait du dedans de moi, qu'il était cette voix si souvent muette qui ne m'avait jamais quitté depuis des années et des années.

« Regarde, Nagar-Têth, reprit-il, contemple cette roue dont tu constitues à jamais l'axe. Elle est l'ensemble de tes vies passées et à venir. Elle est ta Vie, dans toute son immensité et au-delà de ce que tu appelles le Temps. Chacun de ses rayons raconte une de tes existences. Chacun de ses rayons dépend de la multitude des autres et se modifie à l'infini sous l'effet de cette multitude. Tu crois que le passé est à jamais figé et que l'avenir demeure un jeu incertain ? Tu te trompes ! Regarde-la encore cette roue ! Saurais-tu affirmer quel rayon est le premier et quel autre le dernier ? Non, tu vois bien que leur succession n'a ni commencement, ni fin. Ainsi n'existe-t-il ni passé, ni futur. Juste le présent, Nagar-Têth. Rien que le présent ! Où est-il ? En toi, dans l'axe, dans ton Ka supérieur, ta supra-conscience ! Lorsque tu crois vivre une vie, c'est que tu t'es tourné pour un temps dans la direction de son rayon, mais tu aurais tout aussi bien pu en choisir une autre. Vois-tu, toutes tes existences se déroulent simultanément et s'adressent continuellement des messages, chacune participant à la métamorphose des autres. Lorsque tu comprends cela, jusque dans la matière de ton esprit, alors tu es dans ta Vie et ta conscience peut se déplacer à volonté d'un rayon à l'autre pour les éprouver, les parfaire et se parfaire encore et toujours dans une si merveilleuse et vaste spirale. Grave cela en lettres d'or dans la chair subtile de ton cœur, Nagar ! Dis aux hommes que le Temps

est une invention des âmes égarées qui veulent trouver un prétexte, une excuse à l'amnésie dont elles souffrent et qui les prive du Grand Présent. Élève-toi au-dessus de l'image du Temps et tu retrouveras ton identité, une, indivisible, éternelle... dans un immense et somptueux éclat de rire et de félicité !

Regarde cette roue, regarde-la encore sans fléchir. Y vois-tu une ombre, y remarques-tu l'ombre d'une ombre ? Il n'y a que lumières, arcs-en-ciel de diamants et d'ors. Tu dis "erreur" en ton âme, tu y cherches la trace sombre des erreurs ? Sache que ta quête est vaine, tu n'y verras que l'esquisse de quelques peurs, le tremblement de mille hésitations et le murmure d'un grand nombre de bégaiements qui tous, aussitôt nés, prennent le visage du plus bel enseignement. Chacun des pas accomplis dans l'illusion du Temps est un maître de sagesse. Celui qui a admis cela jusque dans la chair de son Ka laisse tomber les armes. Il n'entame plus la guerre contre ce que le commun nomme "les Forces obscures", car il sait alors qu'il se dresse contre l'infinie subtilité du Plan divin. N'oublie jamais cela ! On travaille pour l'Amour et la Lumière et non pas contre la haine et la médiocrité. Extrais-toi vite de cette puérile mécanique, de cette naïve scission entre la Lumière et les Ténèbres. Ainsi, tu verras qu'il y a seulement en chacun, le long d'un rayon, une plus ou moins grande part de clarté permettant à ce que tu appelles Ténèbres de s'exprimer plus ou moins pleinement. Ainsi, également, tu verras que c'est de leur rencontre et de leur jeu, aussi fécond que mystérieux, que naît ce qui adopte le visage de l'Ombre.

Sois-en certain, la Lumière est partout présente, mon fils. S'il n'en était pas ainsi, le monde n'existerait pas, car il est la Vie, et la Vie un jeu de transformations où tout peut s'appeler naissance et mort... c'est à dire Lumière et encore Lumière ! » Progressivement, je perçus quelque chose de mon être que je reconnus comme étant mes pieds. Tout perdit sa clarté. J'étais revenu à mon corps et je distinguais vaguement quelques silhouettes penchées au-dessus de lui qui m'appelaient par mon nom. J'étais allongé sur les dalles du sol et quatre hommes essayaient de me parler tandis que je sentais qu'on me massait énergiquement. Aussitôt, je cherchai à me redresser, mais la douleur de mon ventre ressurgit à nouveau avec la même intensité qu'auparavant. Je ne pouvais que me laisser retomber sur le sol. Les hommes qui m'observaient et me frictionnaient n'étaient pas des étrangers ; je

reconnus en l'un d'eux le prêtre qui avait pris la suite de mon enseignement auprès des étudiants. Pendant ce temps, dans le couloir, il y avait des palabres dont je ne comprenais pas le sens mais au centre desquels j'entendis confusément mon nom résonner. Je m'en moquais. Ce que l'on pouvait dire m'était égal. La douce et puissante présence de Thot m'inondait tellement encore...

Bientôt, on me transporta dans un appartement contigu au Temple et que l'on réservait traditionnellement à des visiteurs. C'était un ensemble de trois belles pièces richement décorées et dont un superbe fauteuil à pattes de lion tout incrusté de lapis-lazuli, constituait l'attrait le plus remarquable.

« Pharaon a donné l'ordre que tu prennes du repos ici aussi longtemps que nécessaire » me dit-on tout en me déposant sur un lit de corde lui aussi magnifiquement ouvragé.

« Pharaon ? » m'exclamai-je.

« C'est le Seigneur Mayan-Hotep qui t'a découvert inconscient tout à l'heure. Il l'en a informé immédiatement. » Je ne saurais dire dans quelle confusion mon âme se trouvait. Elle était à la fois légère et lourde, si pleine de compréhension pour tout ce qui se vivait et pourtant si en peine de respirer. J'étais là, sur ce lit, partagé entre trois présences, celle du dieu-ibis, celle du grand disque d'or d'Aton et le beau visage d'Isia-Lisia encadré par ses tresses d'ébène fleuries. Moins que jamais, je ne savais où ma vie s'en allait, doutant avec angoisse qu'il y ait seulement un moyen de concilier tout cela. Les présences magiques dans lesquelles j'avais été instruit, la radiance si bellement dépouillée et exigeante d'Aton et, enfin, cet élan d'amour passionné pour une femme qui, plus que n'importe quelle force, transformait ma vie.

Tout se mêlait, s'enchevêtrait dans une espèce de tricot incompréhensible dont je mis bien du temps à admettre la savante organisation. Je crois avoir appris, aujourd'hui, qu'une bonne partie de la sagesse d'une vie consiste à savoir déployer paisiblement ses ailes pour observer de haut puis s'émerveiller devant l'extraordinaire trame des événements qui nous bâtissent. Il devient alors si facile d'en dénouer l'écheveau, sans gesticuler, ni se rebeller !

L'homme que j'étais en ce temps-là se montrait encore assurément balbutiant et trébuchant sur ce chemin.

Toutes les interrogations du monde se donnaient rendez-vous en lui, comme pour gratter et gratter toujours un peu plus ces innombrables écorces dont le mental arme le cœur.

Je passai une première nuit dans la chambre que l'on m'avait offerte. Mes membres me répondaient difficilement et ma douleur à l'abdomen m'interdisait tout réel mouvement. Mayan en personne était venu me visiter, accompagné de quelques domestiques porteurs d'onguents et de boissons chaudes. Je ne pus rien lui confier. Mon cœur était chargé mais ma langue ne parvenait à exprimer que des platitudes.

Reste encore en ma mémoire ce regard que nous échangeâmes peu avant qu'il ne quittât ma chambre. Il y mit toute sa compassion et moi, sans doute, toute ma détresse. Comment lui dire qu'une femme m'attendait et que je ne pouvais prévenir de mon absence ? Comment lui faire comprendre cet amour impossible, interdit ? Comment lui faire sentir enfin que je croyais ne plus rien savoir de ce Souffle qui m'habitait depuis toujours et qu'un roi avait appelé Aton ? Je l'invoquais si souvent et voilà que c'était Thot qui me répondait...

Je ne dormis pas. L'aurais-je pu en me représentant Isia-Lisia m'attendant, seule, dans la petite pièce qui abritait chaque nuit notre passion ? Imaginer son désarroi m'était une torture en regard de laquelle les problèmes liés au grand projet d'Akhetaton m'apparaissaient dérisoires.

J'en vins à me dire que toute la douleur du monde venait sans doute d'une lutte absurde entre la recherche d'un bonheur personnel et la quête d'une autre espèce de bonheur, celui-là résolument collectif. Fallait-il se résoudre à ce qu'il en soit toujours ainsi : nous et les autres, la société et moi ? Si l'un n'épousait pas l'autre tout en demeurant pleinement lui-même, si le mariage n'avait pas lieu par l'effet de quelque magie dont je n'avais encore aucune idée, l'issue me semblait improbable ; chacun pouvait continuer éternellement à s'autodétruire et à torturer l'autre. C'était l'incessant et terrible duel entre le besoin d'affirmer son pouvoir et la soif d'un idéal lâcher-prise. Comment être dans toute notre vastitude, tout en laissant l'autre, le monde, fleurir dans sa propre immensité ? Il fallait, par je ne savais quelle prise de conscience alliée à un fabuleux élan, que le grain de Vie s'identifie à l'océan de Vie, que le doigt devienne la main, la main le bras, le bras le corps dans son entier et qu'enfin tout l'être,

ainsi multiplié et sacralisé, se réduise et s'expanse à la fois jusqu'à se résumer à un cœur palpitant.

Sur mon lit de corde, je rêvais sans dormir ; je me torturais et m'extasiais à tour de rôle comme un créateur qui se perd dans sa création, oscillant entre l'orgasme des merveilles espérées et la douleur spasmodique d'incessants avortements.

En vérité, je cherchais à accoucher du véritable Nagar-Têth, tout comme Pharaon tentait d'enfanter d'un monde nouveau.

Le petit matin me trouva sans force, parvenant difficilement à accomplir quelques pas autour de mon lit. La douleur était toujours là, à peine engourdie par le temps qui passait et j'entrevois mal comment il me serait possible de me présenter devant Néfertiti pour l'entrevue qui avait été décidée.

Il était très tôt encore lorsque Sinuhé en compagnie de Mayan firent irruption à mon chevet. Cette fois, je parvins à m'exprimer et je leur fis part de l'étrange songe que j'avais fait et dans lequel je m'étais vu périr par d'horribles blessures.

« Appelles-tu réellement cela un songe ? » me demanda Sinuhé, dont je voyais très bien qu'il avait revêtu son pagne à la hâte après s'être sommairement couvert le front de cendres, sans doute pressé par Mayan.

Je me forçai à sourire.

« Tu sais bien ce que je veux dire, lui répondis-je en m'obligeant une nouvelle fois à me lever. C'est mon passé qui revient me chercher. Tu vois, il est toujours vivant, je ne sais vraiment pas si l'oubli peut jamais exister... »

« Bonne question, Nagar ! L'oubli me semble, quant à moi, une pure aberration. On n'oublie jamais... pas plus notre corps, d'ailleurs, que notre Ka ! Par contre, le dépassement, ça oui, le dépassement cela existe. »

Une fois de plus, je répondis par un sourire. Je savais que Sinuhé avait raison. Combien de discussions n'avions-nous pas eues à ce sujet ? J'étais moi-même un fervent défenseur de cette vérité. Pourquoi la Nature aurait-elle mis en place l'oubli total ? Pour dissimuler nos peurs, nos insuffisances, nos regrets ? On croit oublier, oui, on se l'imagine pour mieux s'en persuader, mais c'est de la fuite. Il y a toujours quelque chose en nous qui se souvient.

« Nous allons t'emmener dans la Matrice, intervint Mayan. Que dis-tu de cela ? »



Je me redressai.

« La Matrice ? »

« Nous sommes très peu à en connaître l'existence réelle et la voie d'accès. Désormais, tu seras des nôtres. Cela paraît juste et nécessaire. »

Je compris rapidement à quelle réalité mes interlocuteurs faisaient allusion. Dans les milieux des intimes du Temple et du palais, le bruit circulait depuis toujours que le sol d'Akhetaton renfermait quelque secret. Il n'était d'ailleurs pas concevable qu'une cité ou un édifice sacré puissent être édifiés sur un emplacement anodin. Il fallait absolument qu'un lieu de vie soit, dès sa conception, un pont entre la Terre et le Ciel, entre les mondes souterrains et les royaumes intermédiaires où se distribuent les forces avec lesquelles nous œuvrons. Ainsi parlait-on vaguement de la montagne d'Akhetaton, de ses roches qui communiquaient avec le Temple, mais personne n'affirmait ouvertement savoir. Dans la Khenu elle-même, la question n'avait jamais été évoquée.

« La reine m'attend aujourd'hui, m'exclamai-je brusquement, je ne pourrai vous suivre ! »

« Tout est arrangé. Je l'ai prévenue de ton état dès hier soir. »

Mayan m'irritait presque. Il semblait perpétuellement être au courant de tout et maîtriser la moindre des circonstances avec une assurance si tranquille que cela en devenait parfois décourageant.

« Que l'on appelle au moins un de mes domestiques, ils doivent s'inquiéter de mon absence... »

« C'est chose faite, également. »

La réponse me transperça l'âme. Avec elle, je ne voyais plus de solution pour prévenir Isia-Lisia de mon impossibilité à la rejoindre. Tout espoir de lui faire parvenir un morceau de papyrus porteur d'un signe s'envolait...

« Viens, Nagar, me dit fermement Mayan-Hotep en m'attrapant sous un bras afin de m'aider à me hisser. Le mieux est de ne pas tarder. »

Je ne pus rien argumenter. Contre quoi aurais-je protesté d'ailleurs ? Ce que lui et Sinuhé me proposaient était nécessairement marqué du sceau de Pharaon et j'aurais été stupide de ne pas comprendre l'honneur et la confiance que cela représentait. Solidement soutenu par eux deux, je me traînai donc hors de ma chambre.

L'un des nombreux naos du Temple était tout particulièrement difficile d'accès. Je savais que la nudité du lieu était presque totale. Au-delà de sa porte de bois, rien d'autre que la présence rayonnante d'Aton et une statue de terre à l'effigie du père de Pharaon. C'était là qu'Akhenaton et son épouse aimaient à se retirer quelques instants chaque jour. Je les avais maintes fois vu y pénétrer, tels deux humbles pèlerins vêtus de voiles blancs, une fleur de lotus dans chaque main. Il était dit que c'était leur sanctuaire privé et jamais je n'avais aperçu qui que ce soit les y accompagner. Pharaon refermait toujours la lourde porte derrière eux et nous entendions seulement leurs chants, parfois à l'aube, parfois au couchant. C'était tout. C'est cependant là que mes compagnons m'emmenèrent. Mayan, qui en avait la clé, referma aussitôt la porte de cèdre. L'odeur du bois embaumait toute la salle éclairée par un seul rai de lumière qui se faufilait à travers un petit orifice pratiqué dans son plafond. Dans la pénombre, on distinguait la belle silhouette d'Aménophis, aussi grande que nature et couleur de terre. La lumière tamisée du lieu la dotait d'une vie très particulière qui me toucha profondément. Je voulus m'arrêter face à elle. N'était-ce pas cet homme par lequel le cours paisible de mon existence de prêtre à Alpu avait été à tout jamais modifié ? J'aurais aimé demeurer là... ne fût-ce qu'un peu... mais Mayan et Sinuhé cherchaient à me conduire ailleurs, sans faire le moindre commentaire. À peine eus-je le temps d'apercevoir quatre grands lotus harmonieusement déposés aux pieds de la statue que, déjà, on m'avait entraîné derrière celle-ci.

Dans la demi-obscurité, je remarquai immédiatement deux grosses pierres de la hauteur d'un homme plantées en vis-à-vis dans le sol. L'une était noire, semblait-il, tandis que l'autre avait été taillée dans une roche beaucoup plus claire. Sinuhé alla ramasser une petite lampe à huile dont la flamme vacillait aux pieds d'Aménophis et s'en servit pour allumer la sienne, nettement plus imposante et fixée au bout d'une croix de vie.

En avant et au milieu des deux blocs de pierre, un tunnel en pente raide s'enfonçait dans le sol pour ressurgir, de la même façon, quelques pas plus loin. J'avais déjà observé ce genre de choses à plusieurs reprises à l'occasion de brefs déplacements effectués sur la Terre Rouge. On m'avait dit qu'à Alpu un tel dispositif existait également, cependant je n'y avais jamais eu accès. Il indiquait invariablement un lieu de force, un de ces endroits où

les veines chaudes et froides de la Terre, ainsi que nous les appelions, se frôlaient et pouvaient, en conséquence, être utilisées comme une puissante thérapie. Les pierres, soigneusement choisies, n'étaient là que pour amplifier le rayonnement de ces veines <sup>37</sup>. Les prêtres qui avaient la garde de tels emplacements, après de multiples purifications et des pratiques respiratoires, faisaient simplement pénétrer le malade au sein du petit tunnel qui s'enfonçait dans le sol entre les deux rocs. Ils lui demandaient de s'y allonger tandis qu'eux-mêmes psalmodiaient des chants de guérison. Enfin, ils le faisaient ressortir, gorgé de forces neuves, avec ordre d'aller se laver dans le bassin aux lotus.

Était-ce cela, la Matrice à laquelle Mayan avait fait allusion ? Cela pouvait sans doute m'aider mais je ne comprenais pas, alors, le pourquoi d'un tel mystère.

« Ne pense pas tout haut, Nagar. » murmura malicieusement Mayan-Hotep, tandis qu'il passait devant moi pour pénétrer seul dans le tunnel, en vérité plus grand que ceux auxquels j'avais eu accès. Le Vizir Majeur me sidérait, mais j'étais bien trop tendu et souffrant pour répondre quoi que ce soit.

Au bout d'un court instant, j'entendis un bruit métallique, le bruit désagréable de quelque chose de lourd qui racle et fait crisser la pierre.

« Allons-y maintenant. » chuchota Sinuhé en me poussant doucement devant lui.

À vrai dire, ma descente dans le tunnel ne fut pas douloureuse tant il m'était plus facile de marcher à demi-courbé que de me tenir droit. À peine eus-je accompli le premier pas pour m'enfoncer dans le sol, qu'à la lueur de la flamme j'aperçus Mayan accroupi sur une plaque rocheuse face à un trou.

Je distinguai ses yeux qui me cherchaient dans la pénombre. Ils disaient tout : le bonheur, le respect du temps présent, l'amour pour les hommes et la Terre, l'impermanence de toute chose et... pourtant, l'Éternité. Ils me lavaient.

Avec mille précautions et sans attendre davantage, le Vizir Majeur s'enfonça dans le trou du sol qui s'ouvrait, semblait-il, sur un escalier très étroit et terriblement abrupt. Je l'y suivis avec beaucoup de difficultés. La douleur de mon ventre me faisait à nouveau souffrir horriblement. Elle se réveillait dans toute son intensité. C'était comme une lame qui pénétrait en moi, fouillait mes entrailles, m'obligeait à serrer les dents.

Bientôt, nous fûmes tous les trois sous terre. À la lueur à peine suffisante de notre lampe à huile, nous avançons à tâtons dans un très étroit corridor qui serpentait dans la roche. La pierre y était brute, coupante. Déjà épuisé, je trébuchai presque à chaque pas, incapable de me rendre compte, ni du privilège qui m'était offert, ni de la force des lieux. Je ne sais si nous marchâmes longtemps ainsi, mais le trajet me parut interminable car mes deux compagnons n'éprouvaient pas le besoin d'échanger la moindre parole, tandis que je me tordais de douleur.

L'air était presque irrespirable aussi, lorsqu'enfin nous atteignîmes un espace dégagé, je ne pus retenir un long soupir. Mayan fit osciller sa lampe à bout de bras, alors je me rendis compte que nous étions dans une belle et imposante grotte aux parois étonnamment lisses.

« C'est étrange, m'exclamai-je aussitôt en oubliant presque les spasmes qui me faisaient souffrir, je ne m'explique pas pourquoi la roche est si différente de celle du couloir d'accès. »

« Elle n'est pas différente, me répondit Mayan qui promenait la flamme de sa lampe le long de la paroi. Elle a simplement été travaillée. Ce sont les Grands Ancêtres qui ont accompli cet ouvrage. Regarde ! Vois comme le rocher se met à briller sous la lumière. Si tu y passes la main, tu t'apercevras qu'il est presque aussi doux qu'une peau d'enfant. Tout cela remonte à un temps où les hommes savaient faire fondre la roche. Ceux qui ont fait cela ici avaient remarqué que la Terre y palpitait plus qu'ailleurs et qu'il serait bon de s'y faire un nid... ou une matrice, une source régénérante. C'est Pharaon lui-même qui, dans une vision, a redécouvert cette place ; tout son projet a ensuite germé à partir d'ici, comme une fleur qui se déploie.

Nous le savons, ce ne sont pas les hommes qui décrètent les lieux saints, mais la Terre et le Ciel eux-mêmes dans leur union. Lorsque leurs courants vitaux se rencontrent, jaillit à la surface de notre monde une croix ou une étoile que quelques yeux seulement ont la possibilité de percevoir. Ainsi, Nagar, tu sauras qu'Akhetaton est Akhetaton depuis toujours, bien avant qu'une cité ne s'y édifie, bien avant également que les Grands Ancêtres ne donnent à ce creux de la Terre sa rondeur. La ville que nous avons construite est un corps mais, aussi somptueux soit-il, ce corps ne serait qu'une carcasse sans l'âme que représente une telle matrice. Tu ne le perçois peut-être pas, mais nous sommes

entrés dans un espace différent de la Vie. Ici, les lois du monde sont autres. Les pensées se densifient plus aisément qu'ailleurs et la parole se fait plus créatrice. Pourtant, tu es loin d'avoir tout vu. Suis-nous ! »

Mayan et Sinuhé m'attirèrent alors vers le bout de la cavité, là où la faible lumière de notre lampe n'avait pas encore pénétré. Plus que jamais mon cœur était pris de soubresauts et j'avais peine à respirer. En vérité, je me sentais plus affaibli que régénéré.

Au bout de quelques pénibles pas, je ne pus retenir une exclamation lorsque la lueur de la flamme déchira l'obscurité jusque là inviolée. Posée sur un petit monticule de sable, il y avait une sphère cristalline, quatre ou cinq fois plus grosse que la tête d'un homme. Elle était d'une perfection totale, sans aucun doute le fruit d'un art et d'une maîtrise que nous avions perdus.

Mais, comme je faisais part à Mayan de cette réflexion, celui-ci me détrompa aussitôt.

« Ne crois pas cela, si nous avons perdu quelque chose, c'est peut-être la volonté et le Souffle. Aucun savoir-faire mystérieux n'a présidé à la réalisation de cette merveille. Cette roche translucide a été polie de main d'homme, pendant des générations et des générations, inlassablement, continuellement nourrie de chants et d'invocations, jusqu'à ce que sa matière soit gorgée de Lumière, jusqu'à ce qu'elle devienne Pharaon et Maître de sagesse pour son propre règne. »

« À elle seule, elle est Akhetaton, renchérit Sinuhé. C'est elle, c'est sa voix qui nous a tous appelés à cet endroit précis sur les bords du fleuve. Sans doute y avait-il des millénaires qu'elle lançait son cri et sonnait le rappel à l'unité sans que personne ne soit prêt à l'entendre. Il a fallu Pharaon... et parce que c'était le temps. »

J'eus envie de m'asseoir sur le sol face à la sphère de cristal, ignorant encore que c'était ce qu'allaient me suggérer Mayan et Sinuhé. Eux-mêmes d'ailleurs, après m'avoir aidé, prirent place de la même façon, de sorte que nous formions une sorte de triangle entourant le globe.

Sans rien ajouter, Mayan étouffa alors d'un geste précis la flamme de notre lampe et l'obscurité devint aussitôt d'une épaisseur presque effrayante, pleine d'une vie inconnue.

Après un silence dont je crus qu'il n'en finirait pas, Mayan-Hotep entonna doucement un chant que nous reprîmes aussitôt d'une voix commune. C'était une mélopée simple et ondoyante dont j'entendais pour la première fois les accents mais qui me paraissait incroyablement familière. Un collier fluide de sons graves et langoureux qu'il fallait aller chercher dans les profondeurs de notre être. Toute ma poitrine et ma conscience s'en trouvaient brassées. À un moment donné, le son devint tellement répétitif et puissant qu'il emplît non seulement l'ensemble de la cavité rocheuse mais aussi toute notre réalité intérieure. Nous devenions nous-mêmes le chant, dans une parfaite harmonie sonore.

C'est alors que dans l'espèce d'extase où la mélopée nous emmenait, la sphère, dont nous ne percevions plus que la présence muette, commença à s'ouvrir... Je veux dire à s'ouvrir en Lumière. Elle s'illumina du dedans comme si nous avions réveillé son soleil, un soleil de douceur bleue. Bientôt, elle fut une source de clarté si intense que je pus apercevoir le visage de chacun de mes compagnons. Ils n'étaient que sourire et joie. Les contempler ainsi, nimbés d'un voile de lumière azurée me fit prendre conscience que, moi aussi, je m'étais mis à sourire et que tout mon être avait invité en lui une détente depuis longtemps oubliée.

Comment dire cela ? J'étais au comble de l'émerveillement. Le cristal dans toute sa paisible rondeur s'était métamorphosé en une présence divine, un esprit de bonheur qui guérissait et mon âme et mon corps. Il était consolation et tous les questionnements qui me nouaient n'avaient soudain plus de densité, ni de raison d'être.

Progressivement, je me mis à voyager au-dedans de ma réalité physique et cela, indépendamment de ma volonté. Tantôt ma conscience se fixait sur mon cœur, tantôt sur ma gorge ou mon foie. Je visitai ainsi chaque point de mon corps, chaque viscère et la présence que j'y insufflais ce faisant était teintée de bleu. Je ne la voyais pas avec mes yeux de chair mais je la sentais telle. Je sais aujourd'hui qu'elle avait la fluidité d'une eau de réconciliation ; c'était une onde pure qui serpentait en un ruisseau tranquille dans mon être et dont le cristal de roche constituait la source.

J'aurais tant voulu que cet instant s'expanse à jamais et que son souvenir ne puisse s'appauvrir ! Hélas, notre chant cessa. Il

perdit progressivement de l'altitude tel un oiseau qui, après un long vol, descend en planant vers le sol... Et avec lui la lumière bleue s'éteignit tout en douceur, d'un commun accord avec quelque chose d'informulable qui s'était produit en nous.

Alors, à nouveau, l'obscurité fut totale, sans même l'espoir de faire renaître la flamme de notre lampe à huile.

Un temps passa, puis je sentis la main de Mayan se poser sur mon épaule. Déjà, il se tenait debout derrière moi.

« Lève-toi, Nagar, tu le peux, je sais que tu es guéri. »

Pas un instant je ne mis en doute la véracité de son affirmation. À vrai dire, j'avais même oublié toute la souffrance qui tenaillait mon corps depuis la veille. Celle-ci s'était dissoute au point que je n'éprouvai pas la moindre difficulté à me mettre sur pieds. Je ne savais quoi exprimer. En réalité, bien qu'inattendu et merveilleux, tout cela me paraissait logique comme si une partie de moi en connaissait déjà la saveur et les effets. Timidement, je tentais de l'exprimer à mes compagnons.

« Oh, fit Sinuhé, rien d'étonnant. Tu sais bien à quel point notre corps et notre âme se livrent souvent la guerre... et nul n'a jamais été témoin d'une guerre dont l'un des protagonistes sorte réellement vainqueur. Derrière les apparences, la vie est toujours blessée et le bon sens bafoué, du premier au dernier coup porté. C'est pour que prenne fin une telle aberration qu'Aton, puisque nous l'appelons ainsi, a rendu possible l'existence de semblables lieux qui sont des matrices de purification... » « ... Et de simplification, reprit Mayan. Vois-tu, le principe de pacification que concrétise cette sphère est également présent en nous de toute éternité. Il existe même à la base de notre être puisqu'il y a du minéral en lui. Un jour viendra où l'on saura qu'un cristal invisible se loge en notre cœur et qu'il contient toutes les mémoires de nos mémoires. Tout simplifier, c'est avoir accès à ce cristal, c'est entamer le désarmement dont nous avons tellement soif et dont nous trouvons si difficilement la route. Si chacun n'a pas accès à cette matrice de notre Terre, tout au moins chacun peut-il appeler le joyau de son cœur à s'exprimer et à l'envahir de sa présence. Désormais, tu pourras enseigner ceci aux prêtres que tu as pour mission de former. Tu les feras chanter en les laissant pénétrer dans le diamant bleu qui siège en leur poitrine. »

« Mais quel chant ? fis-je. Je ne connais pas ce chant que tu as entonné. »

« Détrompe-toi. Ne l'as-tu pas repris à l'unisson avec moi ? Tu ne t'es pas aperçu que ce n'était pas un chant structuré mais celui de la conscience unie que nous formions tous trois. Il était le reflet spontané et informel de notre besoin d'Amour, de l'appel de notre être incarné à notre Ka supérieur et à l'âme du monde. Chacun peut le trouver en soi et le laisser jaillir des profondeurs-mêmes de son ventre, c'est-à-dire de ce lieu de l'être qui condense les toxicités. C'est un chant d'élimination des tensions, c'en est aussi un de retrouvailles avec le Souffle. Tu t'imaginais que ton corps avait mal, mais c'était ta pulsion de Vie qui s'était laissée fléchir. Enseigne cela maintenant et apprends à chacun à laisser s'envoler sa propre mélopée... tout en souriant avec son ventre. C'est une voie de sagesse simple et c'est pour cette raison qu'elle est authentique. C'est pour cela aussi, enfin, que ceux qui ont la fierté et le courage de vouloir porter un flambeau sans se mentir devraient la pratiquer.

Tes difficultés t'appartiennent, Nagar, mais, comme en tout être humain, elles sont autant ton tremplin que ton frein. Alors, ne t'arrête pas aux résidus des questionnements qui étouffent ton âme. Dépouille-toi, simplifie tout et réfugie-toi dans ton propre cristal car lui n'est jamais souillé. Toute souffrance naît de deux choses, de notre complexité et de notre voracité. Médite cela ! »

Il n'y avait rien à répondre. Je devais seulement continuer à vivre sans faire semblant, sans geindre et en acceptant, dans sa totalité, la trajectoire qu'Aton me proposait.

Lentement, en trébuchant et à tâtons, nous remontâmes alors tous les trois le corridor qui nous mènerait enfin à l'air libre. Il faisait beau dans ma tête, dans ma poitrine et mon ventre. Il faisait tellement beau que je crus que le printemps s'y était à jamais installé...



## Chapitre XII

### ***L'argument des faibles***

On me refusa l'accès des femmes à la Khenu.

« C'est trop tôt, me dit-on, beaucoup trop tôt, nous fournirions des armes à ceux qui n'ont de cesse d'affaiblir le pouvoir de Pharaon. »

Au fond de moi, je savais bien que Néfertiti avait raison et je ne m'abusais pas sur les motivations profondes de mon projet de réforme. Sur le moment, je pris cela comme une défaite personnelle. Fort heureusement, contre toute attente, Isia-Lisia n'en parut pas le moins du monde affectée. Son bonheur de m'avoir retrouvé, après ce qui avait été pour elle une nuit d'angoisse, avait effacé tout autre désir. Je la trouvai plus paisible comme si la secousse que nous avions vécue chacun à notre façon avait redonné aux choses et aux événements leur juste dimension. Nous parlâmes beaucoup de nos peurs respectives et notre amour prit ainsi un nouvel essor, nous dépouillant l'un et l'autre des derniers morceaux de ce qui, apparemment, nous restait de carapace.

Cet état de grâce nouveau dura quelques lunes au bout desquelles je me rendis à une évidence que j'avais toujours refusée. Une femme avait fait de moi ce qu'aucune croyance, ni philosophie n'était parvenu à faire : un être qui acceptait de se laisser regarder tel qu'il était, pleinement humain et digne malgré ses fragilités, un être qui avait un cocon où se réfugier et dans lequel il pouvait abandonner tous ses oripeaux. Avec Isia-Lisia, je n'étais réellement plus un prêtre, ni un thérapeute, je m'acceptais comme homme, loin des représentations que mon rang exigeait. Et il en était de même pour elle. La grande adolescente de nos premières rencontres n'existait plus. L'amour que je lui offrais éperdument l'avait fait grandir et devenir femme, plus que toutes les invocations à Aton.

Un matin, en la quittant comme d'habitude, je me demandai pourquoi l'humanité s'acharne souvent à ne pas vouloir regarder le monde tel qu'il est, pourquoi il s'est toujours trouvé des

hommes cherchant à établir de grandes théories dans lesquelles ils décrètent ce que doivent être la “vraie vérité” et le juste comportement.

Notre vérité à nous, c'était que notre amour, tout humain qu'il fût, nous faisait fleurir et nous offrait les plus beaux échanges de notre vie, sans que nous ayons à nous abriter derrière un rôle. De même, sans que nous l'ayons réellement vu, il était devenu un enseignement à lui seul, un apprentissage différent du langage de l'âme et, en cela, il se faisait tremplin vers un Amour plus vaste. Je m'avouais enfin qu'il pouvait être une façon aussi belle et noble qu'une autre d'approcher cet Absolu appelé Aton.

En parcourant les ruelles encore endormies, j'aurais voulu crier à tue-tête ce qui me semblait être une découverte fondamentale et qui, somme toute, n'était jamais que banalité. Banalité devenue secret, expédiée au rang des hérésies, des impossibilités, voire des tabous. Pourquoi n'y aurait-il eu que les ascètes, les prêtres ou toute autre sorte de mystiques, dont la voie était dûment attestée, qui soient aptes à approcher la Divinité ? De quel droit cela avait-il été déclaré, qui l'avait déclaré et pourquoi étions-nous éternellement des multitudes à y croire ?

Il existait nécessairement un pouvoir qui cherchait à se protéger derrière tout cela et c'était lui que j'aurais voulu démasquer... même s'il affichait les meilleures intentions du monde. Il fallait que j'en parle à Pharaon. Je me refusai à croire, aussi éclairé fût-il par Aton, qu'il ne se soit jamais réellement abandonné entre les bras de Néfertiti et que leurs épousailles n'aient été qu'un spectacle pour raison d'état et de succession. Par ailleurs, il n'y avait pas si longtemps que la reine avait accouché d'une deuxième fille. La prêtrise à laquelle j'appartenais et dont la ligne traditionnelle se disait si pure me dégoûtait presque. Quelle prétention ! N'existait-il pas des effigies d'Osiris, le sexe offert à tous les regards et prêt à féconder l'univers entier ? Y avait-il deux vérités et l'Amour divin ne pouvait-il prendre corps par tous les moyens dans la réalité quotidienne d'une femme et d'un homme ?

J'avais ainsi d'un bon pas et le cœur débordant de force dans l'aube à peine naissante parmi toutes les rues que je connaissais si bien.

À l'angle de l'une d'elles, j'aperçus soudain une silhouette. C'était celle d'un homme qui semblait entretenir une de ces vasques de bronze, où l'on brûlait continuellement des herbes et

des résines. Je ne l'y avais jamais vu. Habituellement, c'était une femme qui remplissait cet office. Je m'abritais de son regard tout en feignant de me rendre au Temple et c'était suffisant. Mais là, c'était autre chose...

Intuitivement, je traversai la rue afin de m'en éloigner tout en pressant davantage mon allure. L'homme se tourna alors ostensiblement dans ma direction comme pour chercher mon visage ; cependant, il faisait à peine jour et j'avais soin de me dissimuler derrière mon châle. Il s'avança donc vers moi et je m'arrêtai, le cœur palpitant, m'interrogeant sur ce que cela signifiait.

« Es-tu Nagar-Têth ? » fit-il, d'une voix un peu rauque.

Sans hésiter et avec naïveté, je répondis que oui.

L'homme me regardait du coin de l'œil et je n'aimais pas cela. Quelque chose me disait de partir au plus vite.

Je n'en eus pas le temps. Déjà sa main avait jailli de dessous la pièce de tissu dans laquelle il était enveloppé, déjà elle avait lancé un éclair blanc au-devant de moi. Je poussai un cri... un coup de couteau venait de m'atteindre à l'épaule. Pas de douleur, non, mais une terrible et paniquante sensation de froid.

Je fis aussitôt un mouvement de côté et l'homme tenta de me porter un deuxième coup que j'évitai par je ne sais quel miracle. Alors, je m'entendis rugir et parvins à attraper au bras mon agresseur qui se jetait une nouvelle fois sur moi. Par bonheur, mon geste le déséquilibra. La masse un peu lourde de son corps acheva de le faire trébucher et il se retrouva au sol.

Je n'étais pas un combattant, jamais je ne m'étais trouvé ainsi confronté à une agression physique. Sans même réfléchir, il m'apparut évident que je devais fuir. La Vie m'avait donné une chance folle, il fallait que j'en profite, je n'avais rien à prouver à qui que ce soit. Je tournai les talons aussi vite que je le pus et courus à grandes enjambées dans la première direction qui s'offrait à moi. C'est alors que je ressentis une vive douleur à l'épaule et que j'aperçus ma main gauche pleine de sang. Mais peu importait, la rage de vivre me prenait et faisait surgir de la racine de mon être des forces et des perceptions dont je n'avais jamais effleuré l'existence. Je ne m'étais pas retourné, cependant je savais que l'homme était sur mes talons, je sentais qu'il n'était qu'à quelques pas et qu'il suffisait que je tombe pour que tout soit fini.

Où aller ? Je n'étais pas en direction de ma demeure et je ne pourrais sans doute pas tenir longtemps comme cela.

Par chance, ce fut mon assaillant qui tomba. Je l'entendis pousser un juron... La lourdeur de son corps ne lui donnait pas l'agilité qui était encore mienne et j'en profitai pour gagner un peu d'avance.

Au hasard de ma fuite, j'avais pris une direction qui me faisait sortir de la Cité. Je n'en pouvais plus de courir ainsi, il fallait que cela s'arrête. Pourquoi donc n'avais-je pas appelé à l'aide ?

Soudain, j'aperçus une longue bâtisse de terre. Elle ressemblait à une étable. Sans vraiment réfléchir, je sautai le muret qui l'encerclait et cherchai la première porte qui voudrait bien s'ouvrir. Je n'avais plus le choix, j'étais au bout de mes résistances. Derrière moi, l'homme n'avait pas encore dépassé l'angle de la rue et, avec l'aide du Ciel, il ne me verrait pas entrer. Les dieux durent, en effet, m'entendre car la première porte que je trouvai s'ouvrit sans peine. C'était bien une étable. Je me trouvais basculé dans un autre monde et je dois dire que jamais je ne perçus avec tant de bonheur l'odeur des vaches ! Tout en priant pour que les animaux ne meuglent pas, je m'affalai dans un tas de foin. Il ne fallait pas que je perde conscience, il ne le fallait pas... Tout cela était fou. Qui donc voulait me tuer et pourquoi ? Cela n'avait pas de sens. Je n'avais aucun rôle décisionnel ! La tête me tourna et je dus me mordre sévèrement la langue afin de me maintenir éveillé et lucide. Cependant, le temps passait et mon agresseur ne s'était toujours pas montré. Peu importait, il fallait que je me cache davantage. Pour peu qu'il soit pris d'un doute et qu'il pousse le ventail de la porte, il aurait tôt fait de m'apercevoir, allongé dans le foin. L'aube était maintenant là, distillant sa clarté à travers une série de petites ouvertures pratiquées sous les palmes de la toiture. J'aurais voulu ramper pour gagner discrètement tout au moins le fond de l'étable mais mon épaule commençait à être réellement douloureuse et le sang coulait en abondance... Je ne savais plus que faire. Néanmoins, petit à petit, mon regard commença à se détendre et je m'aperçus que quelques vaches m'observaient de leurs yeux paisibles. Je ne pus m'empêcher de penser qu'elles avaient un merveilleux air de complicité avec moi et qu'elles étaient belles. Il y en avait peut-être une trentaine à mâchonner quelques brins de paille et à commencer tranquillement à remuer dans la lueur tamisée du

petit matin. Non, jamais je ne m'étais rendu compte que des vaches pouvaient être aussi majestueuses avec leurs grands yeux effilés et leurs longs cils. On leur avait peint les cornes de bleu et cela rehaussait encore la blancheur de leur robe.

Soudain, je crus entendre un bruit de pas dans la rue. L'homme me cherchait, c'était certain ! Par je ne sais quelle intuition, j'eus l'idée de me retourner. Derrière mon tas de foin, il y avait une petite porte en arcade. Je décidai de tenter ma chance en la poussant avec précautions. Dans son entrebâillement, j'aperçus alors une toute petite cour qui s'achevait par une belle et profonde alcôve de briques sous laquelle un peu de paille était aussi entreposée. Je m'avançais tant bien que mal jusqu'à elle, pensant y être davantage en sécurité et y attendre que le jour soit pleinement levé.

Mais je m'y fus à peine glissé que la tête imposante d'un taureau sortit de la pénombre. Ses cornes, immenses, étaient peintes de pourpre et d'or tandis qu'une trace de cendre se devinait encore sur toute la largeur de son front. J'esquissai un mouvement de recul car je m'attendais à ce que l'animal réagisse en me découvrant ainsi au ras du sol. Pourtant, il n'eut aucune autre réaction que celle de sortir un peu plus de son alcôve... jusqu'à ce que je voie que ses sabots étaient, eux aussi, peints de pourpre et d'or. Je compris. C'était Apis ! Ce taureau incarnait le dieu Apis ! Contre la volonté de Pharaon, quelqu'un ici persistait à entretenir un culte ancestral lié au règne d'Amon. Selon certains signes, on repérait un taureau parmi la multitude des autres et on le déclarait "incarnation d'Apis" après une longue et généreuse cérémonie. L'animal était ensuite nourri abondamment pour le restant de ses jours, décoré avec des guirlandes de fleurs et honoré quotidiennement, jusqu'à ce qu'il meure et qu'on le momifie en attendant sa prochaine réincarnation. N'était la difficulté de ma situation, j'aurais souri de le trouver là...

Le taureau me fixa longuement des yeux, puis souffla des deux naseaux en tendant le cou. C'était résolument fou mais, mû par l'énergie de l'urgence, je décidai de me glisser, moi aussi, dans l'alcôve. Après tout, s'il incarnait Apis, il ne pouvait que me protéger.

Ce fut à ce moment précis que la porte de l'étable grinça sur ses gonds. Je ne doutai pas un instant que ce fût mon agresseur.

Il avait dû apercevoir des traces de mon sang et il ne voulait pas me lâcher. On lui avait donné des ordres, c'était évident !

Pourtant, même au cœur des tourmentes, il y a des moments bénis. L'homme dut arriver lourdement parmi les vaches car celles-ci se mirent à meugler, comme pour réveiller toute la ville, bientôt imitées par Apis en personne. J'entendis alors la porte grincer à nouveau, puis un bruit de pas précipités dans la rue dont je n'étais abrité que par un mur de la hauteur d'un homme. Je laissai alors passer quelques instants, puis je décidai de sortir, moi aussi, avant qu'on ne me trouve. Mais c'était peine perdue... Dans le corps principal du bâtiment, parmi les vaches, un homme, l'air hagard, se tenait déjà là. C'était un vieillard brandissant un pauvre bâton.

« Aidez-moi... » eus-je simplement la force de balbutier.

Tout en me maintenant ostensiblement à distance avec son bout de bois, le vieil homme appela à plusieurs reprises quelqu'un qui ne tarda pas à venir. Tout était fini. Je pouvais me laisser tomber sur le sol.

Sans tarder, on m'apporta les premiers soins. Au vu de la finesse de mon pagne et de mon pectoral, personne ne crut bon de me poser de questions. J'expliquai simplement que j'avais été agressé et chacun s'en tint là.

Je ne voulais pas traîner en ce lieu ; mon âme était ailleurs, cherchant à s'agripper à n'importe quel autre décor qu'à celui du cauchemar dont elle sortait. Il me souvient pourtant avoir eu la présence d'esprit d'adresser un dernier mot au vieillard qui m'avait trouvé et dont l'intensité du regard parlait de son inquiétude.

« Je n'ai rien vu, balbutiai-je, sois-en bien certain, je n'ai pas vu le taureau... »

Mon âme et mon corps étaient épuisés. Ils venaient d'être soumis à si rude et si inhabituelle épreuve ! Je rentrai à ma demeure afin de prendre un cheval et de me manifester auprès de mes domestiques, puis je décidai de me rendre aussitôt au palais afin, si possible, de rencontrer Mayan-Hotep. Averti de mon arrivée, celui-ci vint me rejoindre tandis que Sinuhé et un autre médecin apposaient des bouillies d'herbes sur ma blessure.

« Cela ne présage rien de bon. » fit le Vizir Majeur dès que je lui eus tout conté, prétextant que cela s'était produit lorsque je m'en venais au Temple, plus tôt que d'habitude.

« Non, cela ne présage rien de bon. C'est la première fois que j'entends parler d'une telle agression à Akhetaton. Te connais-tu un ennemi personnel ? »

J'eus beau chercher, je ne m'en voyais pas. Je ne décidais de rien dans le royaume et je ne pensais pas avoir indisposé quiconque, du moins pas à ce point...

« Sais-tu que l'on parle beaucoup de tes idées ? » fit Ay qui venait de faire irruption auprès de nous.

« Mes idées ? Mais je n'en ai pas qui me soient propres ! Mes idées ce sont celles de Pharaon et aussi les vôtres ! »

« Je parle de ce que tu enseignes aux prêtres. Il paraît que ta franchise auprès d'eux est percutante... Elle va très loin dans la réforme de Pharaon, peut-être un peu trop loin et trop vite. Il faudrait sans doute leur donner un peu de temps. Et puis, ils ont déjà commencé à parler au peuple. Ne me dis pas que tu n'es pas au courant pour celui qui s'est fait malmener l'autre jour, à Abdju. Lui aussi est sans doute allé un peu loin. Nous touchons à des racines profondes, Nagar, ne l'oublie pas ! Ce n'est pas que les hommes ne puissent pas comprendre, c'est qu'il y en a beaucoup, quel que soit leur rang, qui ne *veulent* pas comprendre... parce que cela les dérange. »

« Ay voit juste, reprit Mayan. L'habitude de la dépendance et de la médiocrité crée une sécurité et un confort. En fait, le problème est que nous nous sommes donné pour mission d'apprendre à tout un peuple à devenir adulte jusqu'au fond de son cœur et de sa pensée. Nous avons entrepris de lui faire toucher du doigt, autant que cela se peut, ce que "divin" veut réellement dire et de quelle façon chacun y a accès, par le seul fait de sa naissance. C'est beaucoup ! Alors ne t'imaginer pas que tu ne te sois pas fait d'ennemis. »

Je n'eus pas envie de répondre. Jamais d'ailleurs, je n'avais considéré mon action sous cet angle subversif. Je me voyais instructeur aux ordres et aux côtés de Pharaon, rien de plus... Je ne me sentais certainement pas aux rênes de quoi que ce soit !

« Allons, Nagar, reprit Mayan-Hotep devant mon mutisme, c'est aussi un devoir d'apprendre à reconnaître sa propre valeur. L'humilité excessive a deux origines possibles. L'une est un orgueil subtil, l'autre s'appelle inconscience. Ne me dis pas que tu ignores ton impact. Tu sais bien que Pharaon ne t'a pas désigné par hasard. Alors, ne sois surpris de rien. Si tu reconnais que tu es

un bon porte-parole, tu ne peux douter du fait que tu indisposes. »

« Et puis, tu es une cible idéale, ajouta Ay. Chacun sait que tu es *très* matinal... C'est réellement une chance que tu sois encore avec nous. »

Je ne savais quel était le but de Ay, ni même s'il en nourrissait un, mais je crus percevoir un brin d'ironie dans son intervention. Excédé par tant d'épreuves vécues en si peu de temps, je ne pus m'empêcher de lui lancer un regard qu'il dut comprendre car il s'en détourna aussitôt en faisant un autre commentaire.

« Chacun est bien libre de son sommeil et de ses jours, mais si tu t'exposes à des risques, c'est nous tous qui en subissons les contrecoups. »

« Pourtant, ce qui vient de m'arriver est bon, m'exclamai-je. Au moins, aurai-je servi à révéler la nature de l'urgence dans laquelle nous sommes... car après moi, ce peut être toi et d'autres encore ! »

Mayan-Hotep opina de la tête.

« Nagar a raison. Quelles que soient les circonstances et les personnalités, un venin s'infiltre en ce moment-même à Akhetaton et c'est une grâce que nous en soyons avertis. Au moins, l'adversaire vient-il de nous révéler sa faiblesse ! »

« Comment cela ? intervint le Chambellan. Il me semblerait plutôt... »

« Non, détrompe-toi, c'est bien lui qui a confessé sa faiblesse. Une force qui en vient à utiliser les armes est une force qui est à bout d'arguments. Soit qu'elle n'en a jamais réellement eus qui méritent ce nom, soit qu'elle les a tous usés et se sent ainsi déposée d'elle-même. Chacun sait, au fond de lui, que tout se joue toujours au niveau des idées et des concepts. Ainsi, la brutalité et la sauvagerie sont-elles invariablement les répliques systématiques des pauvres en Souffle. Ces forces-là sont celles des faibles. C'est l'énergie de survie de ceux dont l'âme est encore toute petite dans un corps qui veut prendre toute la place.

J'en ai si souvent parlé avec le père de Pharaon ! Lui aussi était convaincu que tous les souverains qui règnent par la force ou l'intimidation sont des faibles et des couards qui veulent s'affirmer coûte que coûte. Leur cœur est si vide qu'ils ne voient d'autre solution pour exister que de déléguer leur élan vital à la force des muscles. Ils basent leur existence sur des pulsions



d'autoritarisme parce qu'eux-mêmes sont totalement dépourvus d'autorité. Voyez-vous, on confond souvent l'autorité et le despotisme.

J'appelle autorité ce souffle naturel qui jaillit de l'âme et du cœur et qui procure à un être toute sa noblesse, sa prestance, puis lui instille un réel impact sur ce qu'il approche, au point que rien, ni personne, ne peut songer à le mettre en doute. Je ne dis pas que l'autorité véhicule nécessairement la justesse, mais au moins est-elle une puissance authentique. Elle ne s'usurpe pas. Elle n'est aucunement un pouvoir, mais une maîtrise. Comme la plupart des chefs, Horemheb est dépourvu d'autorité. Il sait seulement être autoritaire. Il représente à lui seul toutes les forces armées du monde. Des forces qui reproduisent autour d'elles la crainte et l'éternelle envie de quelque chose d'autre qu'elles n'ont pas, tout simplement parce qu'elles ne sont habitées que par ces pulsions. Ce qui les met en action, c'est la peur. Horemheb buvait déjà cette peur au sein de sa mère et il cherchera à en abreuver l'humanité, jusqu'à ce qu'il en ait fait le tour en lui et s'y soit épuisé. »

Nous nous séparâmes sur ces paroles de Mayan, nous jurant bien de nous tenir informés des moindres événements et des rumeurs.

J'aurais voulu prendre du repos ainsi qu'on m'y invitait, mais tant de choses restaient à faire. Finir de sceller mes pots d'onguent, donner mon enseignement aux prêtres que j'avais en charge... et espérer croiser du regard Isia-Lisia, au détour d'une colonnade dans le Temple.

Je m'assis néanmoins quelques instants dans la grande cour du palais, à l'ombre d'une muraille. Des sculpteurs s'efforçaient, malgré l'heure, d'y fixer pour l'éternité une parole de Pharaon. J'aimais à contempler ce genre de spectacle. Souvent, je m'imaginais les hommes qui, longtemps après nous, découvriraient ces traces de nos vies. Je me disais même que je serais peut-être de ceux-là et que c'était sans doute ainsi que les choses se passaient, que nous adressions des messages à d'autres nous-mêmes, dans le grand cercle du Temps.

Cependant, je ne sentais plus mes membres, la sueur ruisselait sur tout mon corps et le soleil du plein midi qui chauffait à blanc les marches du palais, semblait tout figer. Mon épaule, immobilisée par un bandage, me faisait mal mais bizarrement j'y trouvais une forme de satisfaction. L'agression que je venais de subir

n'était-elle pas la preuve tangible de la position délicate que j'occupais et dont Isia-Lisia paraissait ne pas vouloir tenir compte dans son exigence ? Enfin, peut-être pourrait-elle réellement comprendre, pas simplement admettre, que ma vie ne m'appartenait pas totalement, mais se trouvait liée à un complexe réseau d'équilibres. Et puis, je devenais victime à mon tour... avec tout le plaisir quelque peu pervers que cette position fait souvent naître. J'en recevrais davantage de tendresse et ce serait bon...

Oui, c'est cela, me dis-je dans un soudain éclair de lucidité, elle m'aime d'un grand amour, mais la tendresse... je ne sais pas. J'ai peur aujourd'hui que son amour soit de ceux qui dévorent.

Je ne pouvais continuer à rester là, écrasé par une chaleur telle que mes idées allaient finir par se mêler. Je me résolus donc à aller manger quelques galettes, des dattes, puis à me désaltérer. Deux ou trois salles étaient prévues à cet effet dans une aile du palais qui donnait sur les jardins.

Contrairement à l'habitude, la salle dans laquelle je pénétraï était presque vide de monde. Seul un tout petit groupe de personnes devisait à voix basse sur des sofas et des fauteuils de bois et de cordes tressées. Un domestique s'avança vers moi, une coupe à la main mais, en allant à sa rencontre, je m'arrêtai brutalement. Derrière lui, me présentant le dos, je crus avoir aperçu la silhouette d'Horemheb assise sur un gros siège. Les conversations s'arrêtèrent du même coup, puis l'homme tourna lentement la tête dans ma direction. C'était bien lui, le général en chef des armées de Pharaon. Je le croyais à Thèbes et voilà qu'il traînait à nouveau au palais avec sa suite.

« Maître Nagar-Têth ! » s'exclama-t-il en paraissant réellement surpris.

Je ne pouvais faire autrement que de m'avancer vers lui, fort heureux d'avoir trouvé une coupe d'eau fraîche pour me donner contenance.

« Tu es blessé ? » fit-il de sa voix grave et d'emblée entachée d'arrogance.

« Juste un petit problème sans importance... »

Je n'étais plus qu'à une très faible distance d'Horemheb et les traits de son visage contrarié disaient assez à quel point il était peu ravi de me voir là.

« Assieds-toi donc avec nous ! » se crut-il obligé de me dire dans un sourire crispé.

Je ne pouvais décliner l'invitation... et puis, j'avais un infini besoin de me restaurer.

« Sers-toi en fruits ! »

Je plongeai ma main dans une coupe pleine de grenades, de figues et de dattes et je m'assis enfin sur un sofa resté libre. Il me semblait que je ne parviendrais pas à soutenir une conversation, j'étais épuisé et ma voix était comme cassée au-dedans de ma gorge. J'ignore si j'ai invoqué Thot ou Aton, mais je m'en remis intérieurement au Ciel afin que celui-ci me donnât au moins toute la contenance voulue.

« On raconte qu'Alpu est une bien belle ville, me lança aussitôt Horemheb. N'est-ce pas de là que tu viens ? Mais quelle étrange vie que la tienne ! Je me suis souvent demandé ce qui pouvait bien t'attirer et te retenir en plein cœur de la Terre Rouge... parmi nos sables, nos roches... »

« Oh, là-bas, le désert n'est guère plus plaisant qu'ici, fis-je, et puis, à franchement parler, ce n'est pas la beauté de cette terre-ci qui m'a amené jusqu'à elle. Ce sont les hommes qui m'attirent, ce qu'ils font, ce qu'ils sont. Il y a, bien sûr, ce qu'une terre nous murmure mais, par-dessus tout cela, j'ai toujours été sensible à la qualité des peuples qui y vivent. Oui, ce sont vraiment les hommes qui m'intéressent. En fait, je crois que ce sont les liens qui nous unissent à eux qui font que l'on se sent d'un lieu ou pas. Cela fait longtemps que je me sens chez moi sur cette terre. C'est comme si j'y étais né. »

« Seigneur Nagar-Têth, rétorqua Horemheb en posant sa main, d'un air condescendant, sur l'un de mes genoux. On n'est jamais d'un endroit lorsqu'on n'y est pas né. Jamais ! Et tes enfants eux-mêmes, ajouta-t-il ironiquement, si la vie t'en accordait, ne seraient jamais totalement de la Terre Rouge. Tu le sais mieux que moi, le corps lui-même véhicule ses souvenirs, des souvenirs qui se retransmettent à sa descendance, qu'on le veuille ou pas... Je ne veux pas t'indisposer, poursuivit-il dans un éclat de rire un peu forcé, mais tu ne seras jamais de cette terre !

Décidément, il y a des aspects de Pharaon que je ne saisis pas ! Tu manques certainement à Alpu, alors qu'ici, on regorge de prêtres... C'est pourtant si simple à comprendre ! Non, crois-moi, je ne cherche pas à t'indisposer, Nagar-Têth, mais il est vrai que nos races sont différentes. Personne n'y peut rien. Les dieux ont choisi notre peuple pour être le flambeau de l'humanité et domi-

ner le monde. Aucune autre culture ne peut nous être d'utilité. C'est un fait indéniable. Regarde, toi-même tu es venu chercher quelque rêve ici... »

Autour de nous, plus rien n'existait. La compagnie d'Horemheb se taisait et les murs du palais semblaient s'être volatilisés. Je me voyais seul, face à une force qui voulait dévorer la mienne, seul et au centre de la cible de tous les regards.

Mon interlocuteur souriait sournoisement et tenait le menton haut avec cet air outrageusement paternaliste que savent afficher ceux qui confondent pouvoir et connaissance, domination et maîtrise.

Nous étions tous deux du même âge mais un abîme nous séparait.

Étrangement, et peut-être en réponse à ma prière, l'arrogance d'Horemheb ne parvint pas à me décontenancer. J'avais seulement la sensation d'être suspendu quelque part dans l'espace face à lui, comme pour un duel dont je ne voulais pas.

Je refusais de céder à l'idée que j'étais attaqué et surtout à celle que je pouvais être blessé. Il était clair en mon esprit que je devais laisser glisser ce qui cherchait à se faire blessure et que ce serait là qu'allait se révéler ma force. Je ne ferais pas tournoyer une hache une nouvelle fois au bout de mes deux bras ! Lorsque je vis clairement cela, les mots vinrent se placer d'eux-mêmes sur mes lèvres.

« Je pense qu'il n'y a que deux races d'hommes en ce monde, dis-je paisiblement. Ceux qui unissent et ceux qui divisent ou, si tu préfères, ceux qui construisent et ceux qui sapent les édifices des autres. Tout le reste n'est que variations autour de ces deux attitudes. Quant à moi, seuls les bâtisseurs m'intéressent et m'attirent. Peu importe s'ils sont de la Terre Rouge ou d'ailleurs, puisqu'en réalité, ils viennent du même endroit et s'en retournent au même endroit. Et puis, peut-être ne suis-je pas simplement venu prendre et rêver... peut-être suis-je aussi venu donner et réaliser.

Je ne crois pas qu'un peuple se soit jamais inventé à lui seul, Général. Les idées voyagent plus rapidement que les jambes et je ne connais pas de montagnes, de mers ou d'armées qui puissent en brider l'avance. Aussi, celui qui prétend s'être bâti de ses propres et uniques forces, sans avoir jamais adopté ce que les vents du Destin colportent continuellement, est-il, à mes yeux, un

tout petit enfant. Ou plutôt non, repris-je, je devrais dire un adolescent, car il ne peut s'empêcher de tout défier et de bomber le torse. »

Je vis qu'une tension soudaine s'emparait des mâchoires d'Horemheb et je me dis que j'étais peut-être allé trop loin, que si, réellement, je ne m'étais pas senti agressé, aucune flèche ne serait venue se positionner d'elle-même sous ma main. Je n'avais pas voulu la décocher, mais elle était partie tout de même. Et en effet, le chef des armées de Pharaon était piqué au vif. Il répliqua sans attendre, toujours avec le même sourire qui devenait de plus en plus narquois.

« J'estime, pour ma part aussi, qu'il n'y a que deux sortes d'hommes, Nagar-Têth. Ceux qui dominent et rayonnent et ceux que les dieux ont créés pour être dominés. Ceux-là ne m'intéressent pas. Il faudrait enfin voir les choses comme elles sont au lieu de les rêver comme on voudrait qu'elles soient. Je t'ai déjà entendu parler de la fraternité des âmes. C'était beau... mais si j'embrassais tes idées, je courberais le dos, je perdrais mon rang et demain tout le royaume partirait en lambeaux. Est-ce cela que tu veux ? Il faut donner au peuple la nourriture dont il a besoin. S'il se contente de quelques pois chiches et d'eau parce que cela lui suffit, pourquoi s'acharner à lui préparer un mets royal ? C'est cela que Pharaon, toi et tous les autres vous cherchez à faire ! Offrir un plat de roi à qui ne le demande pas... et ne le demandera jamais ! »

Je voulus bondir mais, cette fois-ci, je me maîtrisai mieux et ne répondis rien, préférant le laisser se dévoiler davantage.

« Vous ne ferez pas d'un âne un cheval, poursuivit-il avec la même morgue. L'un ne peut que braire tandis qu'à l'autre nul ne saurait enlever sa dignité. Je ne comprends pas que vous vouliez créer un appel là où il n'y en a guère. Quelle est donc cette idée de vouloir ouvrir la conscience, non seulement de tout un peuple, mais aussi de ce monde dans son entier ? C'est une hérésie qui peut nous mener loin.

Rendre le peuple intelligent, lui faire honorer et non plus craindre le Ciel ! Enfin, Nagar-Têth, ne me dis pas que, toi aussi, tu veux que la barque sur laquelle tu te trouves prenne l'eau ! Avoue que tu es venu d'Alpu pour chercher les honneurs et je te comprendrai. C'est vrai, qu'avais-tu à espérer de cette vie de prêtre, là-bas ? Aie le courage de le reconnaître mais n'argumente

pas n'importe quoi ! Il est encore temps de changer d'attitude. Thèbes ne se laissera pas affaiblir de la sorte sans réagir. Pharaon et Mayan-Hotep ne le voient pas, mais il y a bien plus de forces vives qu'ils ne se l'imaginent entre ses murs.

J'ai tout de suite vu la finesse de ta réflexion et de ton comportement lorsque tu nous as rejoints, il y a environ dix années. Je ne puis même pas croire que tu te sois laissé séduire. Dis-moi que tu veux parvenir un jour aux plus hauts niveaux du royaume et je mettrai ma main sur ton cœur, j'approuverai, mais je t'en prie, ne t'illusionne pas toi-même ! Pharaon, Mayan et quelques autres se servent de toi pour leur délire et tu ne l'as pas vu ! C'est une supercherie. Vous entrez tous dans leur rêve d'hallucinés, ils vous manipulent pour faire de vous ce que vous n'êtes pas... des espèces de missionnés appelés par je ne sais quel Principe et pour le bien de l'humanité. Enfin, regarde ce qui se passe ici comme ailleurs ! Vous vous dites des papillons en éclosion, alors que vous êtes des sauterelles qui s'agglutinent en nuages au-dessus d'une hypothétique récolte. Cela n'a pas de sens ! Aton est une brume passagère, un esprit sans force flottant entre deux mondes et le peuple restera toujours le peuple. Vous prétendez vouloir l'ennobler, mais lui n'en a que faire. Il aime avoir les deux pieds dans la terre et vous lui parlez d'apprendre à voler ! »

Cette fois, je ne pus me retenir, l'occasion était trop belle. Il fallait juste que je dise les choses simplement, sans fiel et avec sérénité.

« Moi aussi, il y a quelque chose que je ne comprends pas, général Horemheb, fis-je. Ton père n'était-il pas... fromager à Tjamé ? Si ce n'est pas du peuple dont tu es issu, il faut m'expliquer... »

Horemheb me décocha alors un regard que jamais je n'oublierai, une flèche qui, bien qu'empoisonnée, manqua pourtant son but. La force qui s'était glissée en moi me disait de regarder tout cela comme un jeu, un jeu auquel il ne fallait tout de même pas jouer trop longtemps.

Je crus bon de me lever et toute la compagnie d'Horemheb fit de même, comme si elle craignait un geste vif de ma part contre son chef. C'était mal me connaître. J'en avais juste assez entendu. Je n'avais pas même eu le temps de manger cette figue que je tenais entre les mains. Mon esprit, saturé d'événements forts,

naviguait résolument et miraculeusement sur une mer calme. Je voulais retourner chez moi, rien de plus.

Horemheb se leva alors à son tour, très lentement, tel un prince offensé qui veut se montrer plus digne qu'il ne l'est.

« Je crois qu'il est bon d'en rester là, Seigneur, dis-je en m'inclinant devant lui. J'ai osé espérer un instant qu'il était possible de marier les grenadiers aux figuiers, je me suis trompé... »

Je fis volte-face et marchai d'un pas tranquille vers le premier couloir qui s'offrait à moi. La pierre y était mêlée à la brique et chantait dans une longue frise toute la vie des bords du fleuve. J'aurais pris mon envol avec le premier des faucons que les artistes y avaient peints. Il y avait en eux, soudainement résumée, toute la paix que mon être réclamait.

Mais le son d'une voix tomba tel le tranchant d'une lame quelque part derrière mon dos.

Je me retournai et fus aussitôt plaqué contre le mur par une solide et violente poigne. C'était encore Horemheb en personne. Furieux, il plantait ses yeux dans les miens, des yeux qui m'auraient cloué là où j'étais s'ils l'avaient pu.

« Écoute-moi bien, me lança-t-il au visage, pour toi et les tiens ce sera bientôt terminé ! Alors retire-toi pendant qu'il en est encore temps. Je ne permettrai pas que qui que ce soit continue de mettre tout en œuvre pour ensevelir la gloire de la Terre Rouge ! »

« Tu veux plutôt dire... pour s'opposer à tes desseins ? » m'entendis-je lui répondre avec ce même calme qui ne voulait pas me quitter.

L'étreinte d'Horemheb se resserra. L'homme me pressait l'épaule et la gorge contre la paroi et me faisait mal. Je me jurais pourtant qu'il n'obtiendrait pas une riposte de moi.

Horemheb s'évertuait à chercher ses mots et ne les trouvait pas. Je ne ressentais plus que son souffle, il me semblait qu'il me le crachait au visage. Fatigué et excédé de ne trouver en moi, ni bouclier, ni carapace, le chef des armées finit alors par me lâcher dans un rugissement à demi-étouffé. Il eut un dernier regard de mépris, puis je le vis s'en retourner vers les siens d'un pas saccadé.

Ce jour-là fut résolument de ceux où le temps s'immobilise dans le cœur. Il me parut que le soleil continuait sa course sans moi et qu'il fallait que je trouve un nouveau souffle afin de le

suivre. Jusqu'au sein de ma demeure, la pression de la main d'Horemheb sur ma gorge se fit encore sentir. Elle ne voulait pas me quitter ; sans doute la Vie cherchait-elle à me faire comprendre l'urgence de la situation car, en vérité, je savais bien que ce n'était pas de moi seul dont il s'agissait. Je représentais juste une pièce du jeu, une pièce à la fois solide et souffrante.

Lorsqu'à la nuit noire j'empruntai, le bras en écharpe, le chemin qui conduisait à Isia-Lisia, je m'aperçus que ce dernier allait désormais prendre une autre coloration. Il allait s'appeler peur, peur viscérale. Je remerciai alors l'obscurité des ruelles pour la force qu'elle me demandait et me fis le serment de ne jamais trébucher.



## Chapitre XIII

### ***Le tremblement d'âme***

Je ne sais plus combien de temps passa, mais c'était le jour où débutait la saison des semailles. J'entends encore une myriade d'oiseaux chanter très haut dans le ciel sur les bords du Nil. La ville allait être en fête comme chaque année à pareille époque et pourtant mon âme était lourde. J'avais donc pris mon cheval et me promenais, en tenant celui-ci par la bride, sur les lopins de terre fraîchement remuée qui allaient bientôt recevoir la graine. Mon âme était morose parce qu'elle ne savait plus comment s'appelait la force qui l'habitait, ni ce qui parlait à travers elle.

Un châle jeté sur les épaules, je traînais ainsi le long des petits ruisseaux d'irrigation encadrant les champs. Je voulais sentir le limon avec mes pieds et y puiser une énergie nouvelle.

Des exclamations de joie montaient déjà des quelques habitations de terre et de paille dont j'étais proche et qui se confondaient avec la couleur des champs. Les fellahs commençaient à boire la bière traditionnelle et ils n'en finiraient pas jusqu'à la tombée du jour. C'était presque un rituel, il en avait toujours été ainsi, semblait-il. Une de ces journées où l'ivresse était non seulement admise, mais appréciée...

J'aurais voulu avoir le cœur, moi aussi, à participer à quelque excès et me procurer l'illusion d'abandonner un fardeau, cependant trop de choses me tennaient. J'enseignais qu'Aton était la joie personnifiée, mais je ne savais plus ce que signifiait la joie. L'avais-je d'ailleurs jamais su et avais-je alors jamais compris Aton ? L'enthousiasme, oui... Oui, mon être savait s'enflammer et se laisser soudainement pousser des ailes, mais la joie ? La joie, c'est ce mystère qui fait que les ailes demeurent, c'est quelque chose que l'on n'invente pas en disant simplement je veux voler. C'est la guérison de nos plaies et cela vient un jour de vraie récolte. Certainement, souvent, quand on ne s'y attend pas, au bout de tout.

Ainsi, les pieds dans la terre et mon cheval à la main, je cherchais un nouveau souffle qui ne venait pas.

Akhetaton me prenait toute mon énergie. De plus en plus, on me demandait de siéger à maints Conseils, tandis que Pharaon me pressait de dicter des tablettes concernant les méthodes thérapeutiques et les préparations huileuses que j'avais amenées de mon pays.

De temps à autre, je ne parvenais plus à être aux rendez-vous avec Isia-Lisia. J'en souffrais terriblement. Hélas, mes jours me suffisaient à peine pour remplir correctement ma tâche. Parfois, je protestais, mais on me répondait aussitôt qu'il y avait urgence, que Pharaon voulait que ses réformes soient davantage structurées et qu'il avait grand besoin de nous pour résister aux pressions de Thèbes. Je ne pouvais rien répondre car je savais que c'était vrai. Nous rebâtissions un monde pour les générations à venir, avec toute sa pensée et son idéal de pureté.

Isia-Lisia l'admettait mal. Elle disait me comprendre et sans doute était-ce vrai, mais la fougue de ses vingt ans l'emportait sans cesse sur sa raison. J'aurais pu, ou presque, être son père et même si le bonheur que j'avais toujours à la retrouver ne fléchissait pas, ma différence d'âge me donnait un autre regard sur la vie. Comme elle, il m'arrivait de vouloir tout quitter pour vivre notre amour où bon nous semblait, cependant, plus qu'elle, j'étais pénétré d'un sens du devoir qui m'empêchait de concevoir un autre décor que celui de la ville sainte. Bien que désorienté, je voulais œuvrer pour un futur dont je percevais clairement que nous bénéficierions un jour.

Mais "un jour" c'est vague et c'est loin pour une jeune femme à la beauté pétillante et pour laquelle la Vie semble s'acharner à entraver la vie.

Quelques querelles éclatèrent donc en ce temps-là, au cours de nos nuits désespérément clandestines, des querelles d'amoureux qui finissaient par des pleurs et des étreintes. Je les crus longtemps anodines, bien que douloureuses ; je sais maintenant qu'elles laissaient des plaies sur la chair de nos âmes.

Tout au long de nos discussions et de nos réflexions, j'en étais venu alors à retrouver ce vieux sentiment de culpabilité qui m'avait fait douter de tout lors des premiers mois de notre union.

C'était comme si je m'étais brutalement souvenu que j'avais fait vœu de chasteté et que j'avais trahi mon serment. Un serment

de jeunesse, peut-être, mais un serment tout de même et qui m'avait revêtu d'une fonction sacrée.

Je pouvais bien marcher dans la glaise et fuir la fête des semailles, la solution ne venait pas ; je cherchais une énergie nouvelle qui n'existait peut-être plus pour moi.

J'en vins finalement à m'asseoir à l'abri d'un petit tertre près d'une couvée de canards. C'est là que des rivières salées coulèrent de mes yeux pour aller rejoindre le Nil. Je n'en pouvais plus... À la fois tant de bonheur, de souffrances et de menaces et tant d'amour et de remords. Il me semblait que Nagar-Têth n'était plus, que la confiance placée en lui par Aton n'était plus vécue dignement. Je me voyais dans une impasse ou en route vers un abîme. C'était déjà un miracle que mon union avec Isia-Lisia n'ait jamais été surprise, un autre miracle aussi que son père fût si souvent absent et sa mère grabataire. Mais combien de temps cet incroyable agencement de la chance durerait-il encore ? Si tout se savait, c'était le déshonneur, pour elle, pour moi. Et cela ne manquerait pas d'arriver... Cela paraissait certain, inévitable. Je ne pouvais même m'expliquer comment Isia n'avait pas encore été surprise en réintégrant sa chambre à l'aube dans le quartier des étudiantes. Peut-être bénéficiait-elle de complicités dont elle ne m'avait jamais parlé. Quant à moi, mes domestiques devaient bien se douter de quelque chose. Ils n'ignoraient pas que ma chambre demeurait vide la plupart des nuits. Je n'aurais su dire s'ils m'aimaient ou si le généreux salaire que je leur donnais achetait naturellement leur discrétion. Je commençais à trop bien connaître les comportements humains pour oser engager les paris, ne fût-ce qu'avec moi-même.

C'est dans les affres du désespoir que je restai ainsi la matinée entière, à peine rejoint dans mes pleurs par les cris de beuverie et les chants qui montaient sans cesse croissants de la ville. Avec l'espoir que nul ne m'apercevrait, je me mis enfin à prier, la face contre le sol, me souvenant d'une parole de mon père : « On s'imagine que l'âme se situe sur les hauteurs de l'être, mais moi, je te le dis, c'est toujours au plus profond de ses vallées, voire dans ses grottes, qu'il faut la chercher. » Jamais je n'avais si bien éprouvé ce qu'il avait alors voulu me transmettre.

Soudainement, au fond de mon désarroi, les choses m'apparurent avec une clarté inhabituelle. Je vivais dans une dualité de plus en plus insupportable, un combat intérieur dont,

ni Isia-Lisia, ni moi-même ne pouvions sortir intacts. Nous avions choisi l'impasse dès notre première rencontre, nous le savions et nous nous y enfoncions. C'était irraisonné, irraisonnable, nous appelions cela amour parce que cela nous faisait tout oublier, mais c'était sans doute davantage une passion. « C'est cela, me dis-je, c'est une passion qui nous dévore et qui finira par nous engloutir, sans espoir de survie. Nous y laisserons bientôt notre équilibre, notre force... et même notre idéal. Ce n'est plus possible, il faut tout arrêter pendant que tout est encore pur entre nous. Je ne veux pas laisser entrer en moi l'image d'une Isia-Lisia qui s'en va, inévitablement, d'amertume en reproches et en désirs inassouvis. Je veux la garder intacte en moi, comme le joyau que j'ai eu le bonheur de découvrir un jour, afin aussi que personne ne puisse jamais l'accuser d'avoir fait faillir un prêtre. Sait-elle seulement l'ampleur de l'opprobre qui risque de la couvrir ? »

Et, en énonçant tout cela, mon cœur était fou de sincérité, gonflé de cet étrange et parfois cruel courage que font surgir le désespoir et la volonté de survivre.

Je me relevais à demi-anesthésié mais décidé à annoncer ma décision à Isia-Lisia le soir même. À aucun moment, je ne pris conscience de la route qui me ramenait à ma demeure. Je savais simplement que je traversais des ruelles et des avenues grouillantes de monde, que la bière coulait à flots et que les échoppes le long des allées regorgeaient de victuailles et de gâteaux au miel. Je n'en avais que faire... Ma vie allait s'arrêter, puis tenter de recommencer. J'allais terriblement blesser Isia-Lisia, mais lui permettre aussi de retrouver le chemin d'une vie autonome, au grand jour. Oui, c'était juste, je ne pouvais en douter, notre vie dans l'ombre devenait déjà une vie ralentie. Au bout, je ne voyais que le déshonneur, le dessèchement et la mort par épuisement. Mieux valait donc que cela soit ainsi. Je préférais donner et recevoir un coup d'épée net et franc plutôt que de nous sentir nous enfoncer lentement dans les sables mouvants d'une passion sans issue.

Ma mémoire n'a pas su garder les mots précis que je prononçai devant elle lorsque la nuit nous rapprocha. Sans doute furent-ils terriblement malhabiles, sans doute mon âme ne parvint-elle pas à les habiter comme elle le voulait. Je sais seulement qu'ils sortirent de ma gorge avec détermination et, qu'en même temps

qu'ils clouaient Isia-Lisia aux murs de sa chambre, ils me donnaient une terrible estocade.

Isia ne répondit d'abord rien, aucun souffle ne pouvait sortir de sa poitrine. Les bras pendants et les yeux fixes, elle me regarda longtemps à la faible lueur de notre lampe. Quelque chose en elle ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre ce qui se passait. Soudain, elle se mit à hurler et se laissa tomber sur la natte dans une cascade de sanglots incontrôlables. Mon corps aussi s'affaissa à côté du sien. Je ne savais plus même si je pouvais la frôler, lui prendre la main. Je lui assurai alors que mon amour n'était pas en cause et que c'était la seule issue possible concevable... Mais rien n'y faisait. Je savais que mes mots étaient pauvres et que malgré ma sincérité Isia-Lisia n'entendait plus rien. Qui pourrait jamais prononcer des paroles douces et justes pour le cœur dans de tels instants ? Il n'en existe pas. D'un coup, notre univers se détissait. D'un coup, Isia-Lisia devenait plus encore victime et moi, je revêtais l'habit du bourreau.

À un moment donné, elle se redressa. Il n'y avait plus de larmes dans ses yeux mais une fureur dont je ne la pensais pas capable. Alors sa bouche s'emplit de serpents qu'elle ne contrôlait plus. Par les mots qu'elle me lançait au visage, je n'étais plus que monstruosité, hypocrisie et mensonge. C'était plus que je ne pouvais supporter. Mon âme écartelée étouffait d'impuissance. Quelle serait la force qui parviendrait jamais à nous guérir de ces instants ? Enfin, Isia-Lisia se tut et ses sanglots reprirent. Ils durèrent jusqu'à l'aube, gravant profondément leur sillon dans la pesanteur de l'obscurité.

Lorsque j'entendis le premier âne braire dans le lointain, je sus qu'il était l'heure et que je m'en allais pour ne plus revenir. En me levant, je voulus passer une dernière fois la main dans l'abondante chevelure d'Isia mais cette dernière me repoussa d'un geste brusque.

La gorge épouvantablement nouée, je sortis alors sans un mot de la pièce haute qui nous avait si longtemps abrités. L'escalier de pierre sembla presque se dérober sous moi, puis je poussai le petit portail de la cour. Un regard vint juste s'accrocher au mien, un regard angoissé et une main qui se posait sur mon épaule au moment où j'allais retrouver la ruelle. C'était la jeune sœur d'Isia-Lisia.

« C'est mieux ainsi, balbutiai-je avec peine. Pardonne-moi. »

La journée n'exista pas. Je m'enfermai dans ma demeure, prétextant de violents maux de tête et négligeant même une préparation de plantes qui ne pouvait plus attendre. Je me jurais que le soleil ne se lèverait plus jamais pour moi et que l'ivresse de la douleur serait désormais ma compagne quotidienne. Lorsque mes yeux n'eurent plus la force de couler, je me dis aussi bien amèrement que je savais enfin pourquoi les ascètes de la montagne fuyaient souvent les femmes, pourquoi ils en avaient peur.

Aux premières heures du jour suivant, je dépêchai un domestique auprès de Mayan et du Chambellan afin qu'ils sachent que mon état de fatigue nécessitait un peu de repos et que l'on ne me verrait, ni au palais, ni au Temple.

La seule envie que j'éprouvais et pour laquelle je me sentais capable de rassembler mes forces était de partir au hasard dans les terres désertiques. La solitude me paraissait être l'unique baume envisageable, si jamais il en existait un. Je trouverais bien quelque abri dans une zone rocheuse. Même à faible distance d'Akhetaton, je parviendrais peut-être à y rassembler les débris de mon âme et de mon corps.

J'harnachai donc mon cheval comme il convient, puis je pris lentement le sentier qui mène hors de la ville et s'enfonce dans l'aridité des roches. Je dépassai la carrière d'albâtre où quelques ouvriers déjà couverts de poussière me saluèrent, puis j'enfourchai ma monture afin de m'éloigner résolument. Étrange état que celui dans lequel je me trouvais alors. Je me voyais dépouillé de tout, insensible à la morsure d'un soleil de plomb, ignorant même si j'aurais envie de franchir à nouveau les portes d'Akhetaton.

Je ne mis effectivement pas longtemps à trouver un petit abri dans le creux d'un rocher. Il devait servir occasionnellement de refuge pour des bergers et leur troupeau car il y avait là les vestiges d'un muret de pierre et des branchages à demi-calcinés. Je décidai de m'y installer, partageant avec mon cheval un peu de l'eau dont je m'étais chargé dans deux outres de peau. Il y avait de l'ombre et je ne pouvais espérer trouver mieux.

J'aurais voulu invoquer le Ciel, mais c'était la Terre qui m'appelait. Alors, je cherchai un creux dans la pierre pour m'y adosser, un nid pour m'y blottir, quelque chose, n'importe quoi pour y sentir son ventre et ma colonne vertébrale. Quelqu'un

avait dû ressentir le même besoin avant moi car une guenille abandonnée m'indiqua rapidement l'endroit espéré.

Assis sur le sol, je rassemblai mes genoux contre ma poitrine et laissai aller ma tête entre mes mains.

Toujours, le visage d'Isia-Lisia ravagé par la douleur et la colère venait me rejoindre. Voulais-je d'ailleurs m'en défaire ? Je ne le savais pas. Le laisser venir ainsi, c'était ma façon de continuer à l'aimer, c'était la punition que j'acceptais de m'infliger. Mais en même temps, une voix intérieure, une présence, ne cessait de se manifester. « Cherche ta route, me murmurait-elle, cherche ta route ! » Hélas, comment chercher sa route lorsque l'on ne sait plus où on va, qui on est et à quoi on peut bien servir ?

La seule chose dont j'avais clairement conscience était qu'il me fallait interrompre la folle ronde de mes pensées. Il y en avait qui m'appartenaient, d'autres que je pressentais étrangères à moi. Mon âme flottait dans une bouillie où tout était opaque. J'avais enseigné l'illusion douloureuse de ces états dans lesquels des univers différents s'entrechoquent en nous jusqu'à nous transformer en fantômes de chair, ouverts à toutes les turbulences de la matière. Je me dis qu'il y avait une cruelle insistance dans les desseins de la Vie qui s'évertuait à me malmenier au point de donner corps à tous les concepts avec lesquels j'avais appris à jongler.

« Oh, me dis-je, j'ai toujours désiré plus que tout les hauteurs limpides du Ciel et voilà que c'est la Terre dans ses profondeurs qui m'appelle. Je connais la sensation de voler à tire-d'aile et je suis réduit à n'être qu'un esclave enchaîné à un banc et à une rame dans la coque d'un navire. Pourquoi ? Qu'est-ce que je n'ai pas compris ? »

Il y avait du carmin et du safran par grandes bandes dans l'azur lorsque des réponses me vinrent. Elles prirent l'apparence d'une parole muette qui me visitait de l'intérieur, éclairant peu à peu les horizons de mon cœur.

« Tu te demandes à quoi tu vas désormais servir ? me dit-elle. Mais tout le monde ou presque se pose cette question un jour, et parfois même la vie durant. Allons, dis-moi, que cela signifie-t-il "servir à quelque chose" ? Tu dis te tourner vers la Divinité et tu enseignes que son Amour coule sans cesse à flots à travers tout ce qui est ? Qui cherches-tu alors à illusionner ? Peux-tu imaginer

un être humain, le plus infirme fût-il, un seul animal, le plus fragile brin d'herbe ou la moindre roche ne servant à rien ?

Écoute-moi résolument, ne fais pas semblant et place tes oreilles en ton cœur. Tout sert et tout construit. Lorsqu'un palais s'écroule sous les coups de boutoir du Destin, lorsqu'une tornade ravage un champ en pleine germination, les rois et les paysans s'imaginent toujours que la Vie a épuisé ce qu'elle avait peut-être à dire à travers eux. Mais, en vérité, la Vie ne s'épuise jamais, ni en nous, ni à travers nous. Elle continue d'œuvrer comme elle le doit... rarement ainsi que nous l'avons décidé, invariablement comme il est nécessaire que cela soit.

Servir à quelque chose ! Mais quelle est cette force qui dit cela en toi ? Celle qui effectivement veut servir de pont à la Lumière ou celle qui tente d'absorber cette Lumière pour la faire sienne ? Tu veux donner, pourtant... tu décides de retenir. Tu dis à la Vie "voilà, prends !" néanmoins, tu gardes le poing fermé et crispé. Je te l'affirme, tu es, à partir de l'instant où tu sers et tu sers pleinement dès le moment où tu as accepté d'être. C'est si simple ! Cela signifie seulement "fais confiance", car tout a son utilité : les joies et les douleurs, le coup de lance et la caresse. Arrête d'acquiescer à cela et de le rabâcher... Vis-le !

Il y a un singulier orgueil chez vous, humains, qui fait que vous voulez porter feuillage et fleurs avant même que d'avoir plongé vos racines dans les profondeurs du sol. Vous savez tout, mais vous acceptez si peu d'éprouver ! Parce qu'éprouver c'est inviter quelque chose à pourrir en soi. Toute racine naît d'une désagrégation au cœur de l'obscurité. La Nature invite-t-elle les grains à germer en plein jour ?

L'esprit du Soleil sème et appelle, oui, mais c'est le corps de la Terre qui façonne dans son sein. Si tu ne reçois pas la bénédiction de celui-ci, si tu la refuses et te rebelles contre elle, ne t'attends pas à ce que le chemin des plus hautes cimes s'ouvre de lui-même.

Servir à quelque chose ce n'est pas se servir *de* quelque chose. Tous les arguments du "moi – je" ne trompent que leur auteur. Tu dis que Nagar-Têth n'est plus... Peut-être ! Mais si cela est vrai, sans doute est-ce un bien. Vivrais-tu comme la pierre qui a besoin d'une éternité pour s'ouvrir aux rayons du soleil ? Tu te transformes rapidement et c'est cela la bénédiction. Tu vois la mutation s'opérer et c'est cela l'élévation.



Oui, sans doute, Nagar-Têth n'est plus... de même qu'Isia-Lisia n'est plus. Mais qui étaient Nagar et Isia ? Que sais-tu d'eux au-delà de l'œil avec lequel tu les regardais ? Que sais-tu de leur trajectoire, de leurs écailles, de leurs mises à nu et de leurs floraisons ? Qui d'ailleurs connaîtra jamais la façon dont l'arbre de l'autre s'élance vers l'azur ? Sa vie et son temps lui appartiennent et ne peuvent se calquer sur nul autres.

Et puis oui, pourtant, Nagar et Isia demeurent ! C'est juste une sève en renouvellement qui cherche à se couler en eux. Tu dis que tu ne la sens pas, que c'est plutôt une putréfaction ? Mais te souviens-tu seulement qu'il faut qu'une feuille tombe pour qu'un bourgeon surgisse à sa place ? »

Le flot de la voix se déversa longtemps encore en moi. C'était un fleuve qui n'en finissait pas. Je ne savais quelle mer le recevait. Celle de ma tête, de mon cœur ou de mon ventre...

Évidemment, le long de son cours, je lui opposais tous les arguments et tous les barrages dont, dans sa perverse subtilité, l'intelligence humaine se montre capable. Nous savons toujours tout sans jamais rien comprendre, ou si peu, de ce que la Nature elle-même ne cesse de chanter à nos oreilles.

La nuit vint enfin doucement jeter son voile velouté pardessus le désert. Le ciel se teinta d'un violet profond, puis les premières étoiles se mirent à scintiller. Je décidai de ne pas allumer de feu car je voulais les voir vivre et palpiter dans l'immensité du firmament. Ma dernière nuit seul dans le désert remontait à si longtemps que j'en avais perdu la trace.

Je m'enroulerais dans mon manteau et j'attendrais en priant que le sommeil vienne me ravir à ce dont je ne voulais plus me souvenir de moi et du monde.

Ce ne fut pourtant pas la fatigue qui eut raison de mon tourment, mais un phénomène étrange que je ne vis pas venir.

Sans que je comprenne comment c'était arrivé, je me retrouvai debout en train d'observer avec intensité une silhouette lovée dans le creux d'un rocher. Je m'approchai... C'était celle d'un homme. Celui-ci avait mon visage. Oui, c'était moi, les yeux à demi-clos, fixant confusément quelque chose dans l'obscurité des cieux. J'aurais pu en concevoir de l'effroi, mais rien... Tout cela me paraissait naturel, comme s'il était logique que je sois deux en un, comme si une partie de moi pouvait être l'évidente spectatrice de l'autre. « Mais c'est cela, me dis-je intérieurement, c'est ce que

je professe... et je ne suis pas seulement deux, ni trois, ni quatre, mais infiniment plus ! » Mon regard était vaste, si vaste qu'il me semblait pouvoir englober tout ce qui était derrière moi et davantage encore. Il pénétrait l'obscurité. Celle-ci n'existait plus, elle était devenue une autre couleur, une autre saveur, une autre fragrance de la Vie. J'étais sur l'autre versant des choses, dans mon âme dont je ne percevais pas les contours, mais dont je respirais la pleine existence. Là, régnait le calme. Que dis-je ? Une sérénité sans la moindre brèche, telles les prémices magiques de ce qui nous attend tous, un matin de grand envol.

« Me suis-je libéré ? me demandai-je. En ai-je terminé avec cette vie ? Peut-être suis-je allé au bout de ma souffrance et de celle que je pouvais, malgré moi, infliger ? » Aucune réponse ne venait et je continuais de regarder tout cela sans émotion. C'était plutôt même une douce compassion qui montait à ma conscience. Je contemplais juste quelqu'un qui devenait semblable à une marionnette. Je pouvais éprouver une tendresse envers cet être, avoir envie de lui prêter mon épaule, mais m'y attacher, non... Cela était impossible. Cela aurait été comme chercher la lune dans son reflet sur le fleuve. La carcasse que mon corps de chair était devenue ne remuait pas. Je n'en voyais pas même la poitrine se soulever. Il me parut que j'en avais capté tout le souffle et que je le retenais, là où j'étais. Je me mis alors à me parler, à moins, peut-être, qu'une Présence ne distillât en moi sa propre sagesse.

« Tu ne sais comment reconnaître ta route ? Mais c'est parce que tu es toi-même ta route ! Comme tous les humains, tu te prends au sérieux. On ne voit jamais le centre de la cible lorsque l'on passe ses jours à analyser la distance qui, pense-t-on, nous en sépare. Oui, en vérité, nous sommes notre propre destination, si éloignés et pourtant si proches de nous. Pourquoi chercher ailleurs ? L'itinéraire conduit de soi à soi. Tu t'inventes des circonvolutions et des tourments. Ta route ? Mais au lieu de te complaire dans le dédale de cette quête, de l'inventer et de le renouveler en permanence, réduis-le à sa plus simple expression : le centre et le joyau de ton cœur. Non, ce ne sont pas des mots ! Ne cherche pas cette autre excuse de scribe passé maître en pirouettes cérébrales. Ton cœur... tu le laisses d'abord remonter à la surface de ta vie par la seule confiance. Je ne dis pas nécessairement la confiance dans les hommes et ce qui jaillit de leurs volontés, mais la Confiance en Tout, la Confiance dans le merveilleux

agencement qui plane silencieusement sur toute chose et toute vie. Elle est un des visages de la Force qui te demande de te dépouiller de ce que tu crois être tes forces. Ta route, si tu aimes ce mot, passe nécessairement par elle.

La Confiance te dit : “Ne te complais plus dans les dramatisations. Accepte de faire ce qui te semble juste et ne te fixe pas sur ce que tu voudrais qui soit juste. Ce qui te paraît injuste, n’en fais pas un venin que tu distribues à la ronde et dans lequel tu macères toi-même en te flétrissant.” Tu ne comprends pas tout, tu ne domines pas tout ? Accepte cela aussi. La compréhension et la maîtrise ne s’en viennent que lorsque la volonté de domination s’est éteinte. Alors, avance en toi résolument, cesse de piétiner la terre sous ton propre poids. Tout a sa raison d’apparaître, d’être et de se transformer. Le seul gâchis sera toujours de ne pas aimer l’autre, les circonstances, la vie. C’est cela qui nous maintient à la périphérie de nous-même et qui nous fait faire un détour. Et toi, n’es-tu pas fatigué de ces détours que tu as maintes fois inventés en te rebellant contre ce qui survenait ?

Non, tu ne m’as pas encore compris ! Ce n’est assurément pas le mouton bêlant et esclave de son sort que je suscite en toi, mais le maître de sagesse endormi, l’enfant éveillé qui se croit vieillard blasé.

La Confiance, c’est la jeunesse, la fontaine d’immortalité qui jamais ne se tarit. La souffrance dans laquelle on prend parfois l’habitude rituelle de plonger est une maladie de l’âme qui expérimente l’étrange jouissance de se doter de rides. Ne tombe pas entre les lèvres béantes de cette plaie si facile à se faire. Pour cela, aime ! Aime donc sans compter, sans savoir de quelle immédiate monnaie tu seras payé en retour, car la Vie redistribue tout en son temps et avec une infinie justesse. Aime, aime donc sans limite, ni discrimination et suis ta trajectoire sans te retourner, car tout ce que tu crois laisser en arrière t’attend déjà en avant, grandi, unifié et magnifié. »

Quelque chose dans l’obscurité se déchira, sans douleur, presque imperceptiblement et en silence. Je me retrouvai alors dans ce corps un instant abandonné, endolori et assoiffé de tendresse.

Pour mon cœur basculant sans cesse entre deux mondes, il n’y eut pas de nuit. Juste les étoiles scintillantes dont il rassemblait l’enseignement. Demain, ou tout à l’heure, Akhetaton, la De-

meure du Rayonnant, pourrait peut-être à nouveau avoir un sens...

## Chapitre XIV

### ***Le scarabée***

La semaine se passa dans la lourdeur et la lenteur. Je m'étais attaché à reprendre mes occupations avec acharnement mais, dès que la nuit tombait, les mondes infernaux venaient me visiter par vagues... Alors, désespérément, je cherchais des fêtes auxquelles me mêler, pour ne plus penser, pour ne plus m'enfoncer dans ma blessure.

Il est toujours étrange de constater à quel point les plus beaux enseignements reçus ont de la peine à franchir cette frontière qui s'entretient, sans cesse, entre l'esprit et le corps. On les accueille à bras ouverts, puis on les range quelque part parce que la mémoire de la chair hurle et reprend le dessus immédiatement <sup>38</sup>. C'est une maladie chronique, peut-être celle dont nous souffrons tous, sans exception.

En une fin d'après-midi, le premier Intendant du Palais, Amèse, qui était aussi un compagnon de la première heure, vint frapper à l'improviste à la porte de ma demeure. Il paraissait extrêmement soucieux.

« Il y a quelques jours, me dit-il, j'étais encore dans ce beau Temple que le père de Pharaon a fait édifier sur l'autre rive, face à Thèbes <sup>39</sup>. Je n'y ai pas trouvé la paix que nous y avons tous connue. À son portail, il y avait même un attroupement auquel je me suis mêlé. On n'y parlait que du "délire" que nous vivions ici. Évidemment, c'étaient ceux d'Amon qui alimentaient tout cela. L'un des arguments était que Sitamun <sup>40</sup> elle-même dénonçait notre illusion et notre incompetence. »

« Cela persiste encore ? m'écriai-je. La plupart du temps, elle vit pourtant ici parmi nous ! »

« Tu es décidément un peu trop naïf, Nagar. Il est de notoriété presque publique qu'elle est plus que jamais jalouse de Tiyi. En voilà l'un des effets ! Les plus beaux projets et les plus belles envolées sont souvent souillés par de misérables préoccupations personnelles. Ce n'est pas parce que nous avons bâti Akhetaton

qu'un vent de pureté nous bouleverse tous. Le flambeau est brandi très haut et les bras se fatiguent vite ! Je crois que rares sont ceux qui édifient de grandes choses sans être animés par leur intérêt du moment. Pharaon fait partie de ces exceptions, mais combien d'entre nous sont-ils capables de manifester une telle noblesse ? Je gagerais qu'un bon nombre de ceux qui ont tout mis en œuvre pour vivre ici n'ont que des visées égoïstes qu'ils s'empressent, bien sûr, de revêtir du plus bel habit. »

« Tu me parais vraiment amer. » lui fis-je remarquer.

« Peut-être excessivement, en effet. Peut-être aussi que ta candeur te sauve, par ailleurs, de bien des tracas. Pourtant... » Amèse ne termina pas sa phrase. Je sentis qu'il aurait voulu changer de conversation mais qu'il hésitait ou ne savait comment s'y prendre. Je le trouvai décidément tendu.

« Pourtant ? »

« Pourtant... Il faut tout de même que je t'avoue mon inquiétude pour toi. Il se dit de drôles de choses sur ton compte dans les couloirs du palais depuis ce matin. C'est surtout pour cela que je suis venu te voir. »

« Mais parle, fis-je, de quoi s'agit-il ? »

« Ce n'est pas vraiment mon rôle de te dire tout cela. D'ailleurs, je n'ai aucun détail. Je sais seulement que ce ne sont pas de très belles choses. Il est question d'une jeune femme attachée au Temple... une étudiante aussi, je crois. Je ne peux rien te dire de plus... sinon que je pense avoir compris que tu auras de la visite demain matin. »

Je me sentis devenir blême.

« De la visite ? »

« Ne me force pas, Nagar. Je suis ton ami, j'ai simplement voulu te dire de faire attention. »

« Mais, qui me veut quoi ? » m'écriai-je en cherchant à saisir Amèse par un bras.

Celui-ci s'était déjà levé et voulait manifestement prendre congé de moi. Ses mâchoires tendues semblaient ne plus vouloir se desserrer... Je le laissais donc partir, tentant de pénétrer ultimement ce qu'il y avait derrière son regard souffrant.

Dès qu'il eût franchi le seuil de ma maison, je me dis qu'il fallait que j'enfourche mon cheval et que j'aille au palais sans attendre. Je ne pouvais plus douter que quelqu'un ait parlé de ma

liaison avec Isia-Lisia. Cela devait arriver. Il était urgent que je sache, que je voie au plus tôt Mayan ou quelqu'un d'autre.

Cruellement, cependant, la vie nous empêche parfois de percer des abcès à l'heure où on le souhaiterait. Je n'avais pas encore passé la porte de ma chambre que, déjà, on m'annonçait d'autres visiteurs. C'était un groupe de quatre ou cinq prêtres dont j'assurais la formation. Ils voulaient me faire part de leur inquiétude quant aux pressions dont ils faisaient l'objet, notamment à Thèbes et à Tjamé. Je ne pouvais donc pas m'abstenir de les recevoir... Du mieux que je pus, je m'efforçai de remplir mon rôle. Sans doute y parvins-je au-delà de mes espérances et de la force que je m'imaginais, car ce fut bien tard et gaiement que le petit groupe prit congé de moi. Il ne me restait plus qu'à attendre le matin et à essayer même de le devancer, en me rendant au palais à la première heure.

On comprendra qu'il n'y eut pas de nuit pour Nagar-Têth... Juste un épuisement qui eut raison de sa résistance, peu avant le lever du soleil. Contre son espérance, il se fit surprendre endormi sur sa terrasse par un domestique.

« Seigneur Nagar, des hommes sont là qui tiennent absolument à te voir. »

Je sursautai et, le cœur meurtri et nauséux, je descendis sans attendre l'escalier qui menait à la cour intérieure. Deux hommes d'armes appartenant au palais m'y attendaient, accompagnés d'un troisième, plus âgé, vêtu d'une longue robe brune.

« Peux-tu nous suivre, Seigneur Nagar-Têth ? » bredouilla celui-ci, visiblement mal à l'aise et déjà ruisselant de sueur.

Je n'avais de force que pour acquiescer de la tête. Je ne pris pas même le temps de me rafraîchir avec un peu d'eau, déjà, je leur emboîtais le pas dans la ruelle.

« Maître Nagar-Têth, nous te connaissons tous ici ; aussi la nature de ce que j'ai à te dire m'est-elle d'autant plus pénible... »

L'homme qui me parlait ainsi était de race noire. Très athlétique et vêtu d'une ample robe couleur de turquoise qui contrastait magnifiquement avec sa peau, il avait quitté son siège dès mon arrivée dans la petite salle d'audience où il se tenait. Nous nous connaissions relativement bien.

« Oui, cela m'est réellement pénible, répéta-t-il en se raclant la gorge. On m'a rapporté des choses... fort embarrassantes à ton propos. À vrai dire, il s'agit d'une plainte. »

« Une plainte ? »

« ... Émanant d'une jeune femme attachée au Collège des musiciennes du Temple, me semble-t-il, et étudiante de surcroît. »

Je restai sans voix, pétrifié par ce que j'entendais.

« Je l'ai reçue en audience sur sa demande, hier matin. Elle m'a dit se nommer Isia-Lisia. Cela te dit-il quelque chose ? »

« Et... de quoi se plaint-elle ? »

L'homme, dont le nom était Ra-Nuhe, se racla à nouveau la gorge.

« Elle t'accuse... d'avoir abusé d'elle. »

Je crus que la terre allait s'effondrer sous moi, que c'était un épouvantable cauchemar au piège duquel je me faisais prendre et qu'il fallait que je me réveille immédiatement.

« Oui, reprit Ra-Nuhe, d'un ton un peu plus assuré. Tu peux constater aisément l'ampleur du problème. L'accusation est grave et formelle. »

« Il faut que je la voie, m'écriai-je, ce n'est pas tolérable ! Ne me dis pas qu'on la croit ! »

« À vrai dire, pour l'instant son état ne lui permet pas d'être confrontée à qui que ce soit. J'ai, d'ailleurs, dû la faire raccompagner dans sa famille, hier. En effet, j'ai appris que son père possédait une maison ici, à Akhetaton. Il ne devrait pas tarder, m'a-t-on dit, à rentrer de voyage. Ce n'est pas simple... » « Attends, Ra-Nuhe, attends... dis-je, d'une voix sans force. Cherches-tu à me faire comprendre que l'on prend au sérieux une telle plainte ? Cela n'a aucun sens ! »

« Je ne suis pas ici aujourd'hui pour juger de quoi que ce soit, Nagar-Têth. Tu me vois seulement fort embarrassé. Il y a plainte, plainte grave et je suis bien forcé de remplir mon office. »

« Je vois... fis-je, en cherchant du regard un siège, afin de venir en aide à mes forces qui s'émuoussaient. Je vois et... j'imagine que tu as déjà demandé une enquête. »

« C'est de mon devoir. »

« Mais toi, en tant qu'homme, ne me dis pas que tu adhères à une telle histoire ! »

« Mon opinion, à vrai dire, importe peu dans une semblable affaire. Mon travail consiste à rassembler des preuves, des arguments de part et d'autre, tu le sais bien. Néanmoins, il faut que je t'informe de certaines choses qui se disent, qui semblent connues



et qui circulent depuis hier... car les langues s'agitent toujours, surtout pour ce genre de problème. »

Cherchant désespérément à retrouver mon souffle, je m'étais affalé sur un petit siège de bois dans un angle de la pièce.

« À vrai dire, reprit Ra-Nuhe, ta position s'annonce assez délicate. Deux ou trois étudiantes déjà interrogées semblent attester ton attirance pour la jeune femme en question. On t'aurait aperçu d'autre part, à plusieurs reprises, la nuit, marchant d'un pas rapide, près de la demeure de sa famille. Évidemment, cela ne prouve rien, mais c'est embarrassant. Nies-tu la connaître, Nagar-Têth ? »

« Comment le pourrais-je ? Tu sais très bien que je l'ai enseignée pendant plus de deux années... »

Un silence s'installa, écrasant. Je comprenais que je n'avais rien de particulier à attendre de Ra-Nuhe. Je le découvrais ailleurs et autrement que dans le contexte amical, voire fraternel où nous avions l'habitude de nous côtoyer. Ici, dans sa salle d'audience, l'homme s'effaçait derrière le fonctionnaire du royaume. Sa gêne initiale n'était guère qu'un embarras de convenance qui ne m'abusait plus.

« Bien, dis-je enfin en essayant de reprendre le dessus, que dois-je faire ? »

« Rien de plus que de rassembler, toi aussi, tes propres preuves pour ta défense... et te tenir à notre disposition. Je veux dire, éviter tout voyage ainsi que tu l'as fait il y a quelques jours. »

Une nouvelle fois, je restai interdit.

« Eh bien, oui précisément, le lendemain du jour ou plutôt de la nuit où... comment dis-tu... Isia-Lisia... t'accuse de son agression. »

Le mot me fit frémir. Prononcé surtout avec cette terrible froideur que Ra-Nuhe venait de me révéler, il prenait une intensité dans laquelle je perdais pied. Quel était donc ce type d'hommes qui savaient si bien étouffer leur âme et dont je croyais béatement qu'ils étaient tous demeurés à Thèbes avec les autres ? Fallait-il que certaines fonctions attirent systématiquement le même genre d'êtres pour lesquels les relations humaines sont des sortes de denrées que l'on consomme ou rejette suivant les intérêts du moment ? Le goût du pouvoir est un aliment qui leur est tellement agréable ! C'est lui qui leur procure ce masque de sérieux

dont la conscience s'imagine souvent avoir besoin pour exister tout au long de sa croissance.

« Ainsi, me dis-je, même mon besoin de solitude après ma rupture d'avec Isia-Lisia prêchait en ma défaveur ! » De là à ce que l'on interprète mon mal-être et mon isolement comme une fuite due à un mouvement de panique, il n'y avait qu'un pas que des accusateurs pouvaient facilement franchir.

Mon entretien avec Ra-Nuhe s'arrêta là. Je me mis aussitôt à chercher Mayan à travers les couloirs et les salles du palais, mais on m'apprit qu'il avait dû sortir hors de la ville, vraisemblablement pour la journée. Quant à Pharaon lui-même, il me paraissait inconcevable de lui demander audience pour une affaire aussi personnelle.

Pendant un long moment, je déambulai entre les colonnades. J'étais comme terrorisé et je m'interrogeais sur cette volonté qui avait pu pousser Isia-Lisia à inventer une telle accusation. Je m'évertuais alors à lui chercher des excuses, à me persuader du fait qu'elle ne mesurait pas les conséquences de son geste... Les trames de ses motivations se tissaient et se détissaient en moi avec la fulgurance de l'éclair. Y avait-il autre chose que la haine pour l'avoir poussée à une semblable attitude ? Mes propres instructeurs avaient eu beau m'avoir enseigné que l'amour est souvent, en vérité, voisin de la haine, je me refusais à y croire en ce qui concernait Isia-Lisia. Non, il devait s'agir d'une erreur, d'une mauvaise interprétation, d'un désespoir qu'elle n'avait pu contenir, mais pas d'une aussi terrible accusation. Ou alors, elle la regrettait déjà et se rétracterait...

C'est dans cet état de confusion que je passai une bonne partie de la matinée avec mes herbes et mes huiles, sans parvenir toutefois à faire quelque chose de constructif. Je ne voulais pas traîner davantage dans le palais ou le Temple, ni même retourner chez moi car il me semblait que tous auraient les yeux tournés vers moi, parce que déjà couvert d'une suspicion qui me salirait peut-être à jamais. Et puis, si Ra-Nuhe avait quelque élément à me faire connaître, au moins pouvait-il me joindre rapidement.

Les gongs de l'office de la fin de matinée n'avaient pas encore retenti à travers toute la ville, qu'une petite délégation d'hommes apparut à la porte de mon laboratoire. Elle était conduite par Ra-Nuhe en personne et se composait d'un autre fonctionnaire du

palais, d'un scribe muni de deux tablettes de calcaire et de deux hommes d'armes, la lance au côté.

« Seigneur Nagar-Têth, me lança pompeusement Ra-Nuhe en faisant passer le scribe devant lui, je me vois contraint de te mettre en état d'arrestation, par mesure... de précaution, disons. »

J'avoue avoir esquissé un léger sourire. Ce ne pouvait être qu'une plaisanterie !

Mais Ra-Nuhe, lui, ne souriait pas. Il s'était retranché derrière sa morgue de haut fonctionnaire. En le voyant ainsi, je n'eus même pas envie de prononcer un mot. La moindre parole m'aurait paru superflue tant tout cela prenait des allures grotesques. Je me dis seulement qu'il fallait que je joue le jeu et que tout cela finirait bien par s'éluder dans la journée. C'était trop invraisemblable !

« Que dois-je faire ? » demandai-je enfin à Ra-Nuhe.

« Rien de plus que nous suivre. Je suis désolé, Nagar-Têth. »

Tandis que nous échangeions ces brefs propos, le scribe s'était assis sur le sol pour tracer à la hâte quelques signes sur l'une de ses tablettes. La pierre crissait sous son stylet. Ainsi, c'était vrai, on m'arrêtait officiellement.

Flanqué des deux gardes, je m'engouffrai dans les couloirs comme au plus profond de la nuit. Ces colonnades et ces bas-reliefs que j'aimais tant devenaient d'un coup sans vie, dénués de sens. Tout était poisseux...

Nous sortîmes de l'édifice par un petit passage souterrain ; celui-ci débouchait dans une cour aux murs de briques que je savais être reliée à l'arrière du palais. Il y avait quelques geôles dans ce quartier de la ville, aussi ne doutais-je pas un instant que c'était là que l'on me menait.

Ra-Nuhe, quant à lui, avait disparu à la première occasion, me laissant aux soins du fonctionnaire qui se tenait dans son ombre. Ce dernier était un homme sec et à la peau très pâle, presque grise. Il fuyait constamment mon regard, décourageant ainsi toute question qui aurait pu jaillir de mon cœur angoissé. Je découvris, les unes après les autres, des séries de petites cours et de couloirs à ciel ouvert, puis nous nous arrêtâmes face à une porte minuscule, extrêmement basse. Ce devait être là.

« Voici, Maître Nagar-Têth... lâcha froidement le fonctionnaire, tandis qu'un homme trapu et aux jambes arquées s'acharnait sur la serrure. Je suis désolé de... »

« Ce n'est pas nécessaire, répliquai-je, tu n'es désolé de rien. Tu remplis ton office, c'est tout... »

Sans attendre d'autre explication, je me courbai et pénétrai dans ce qui allait devenir ma cellule. J'entends encore le ventail de bois de la porte se refermer derrière moi et le bruit métallique de la serrure que l'on agitait. Je me sentais un homme fini, brisé, plus rien ne pouvait désormais avoir de sens. Même si la vérité venait à éclater, comment serais-je jamais capable de continuer à respirer pleinement et de me donner tout entier à la vie ?

Je demeurai longtemps debout, le visage tendu vers une petite ouverture qui donnait sur le ciel. Je crois que je n'étais plus guère que ce visage, que le regard crispé de ce visage. Rien d'autre de mon corps n'existait. Je n'habitais plus cette terre mais je me projetais désespérément vers un azur dont je ne savais pas même s'il avait encore des oreilles.

Enfin, je regardai autour de moi le pauvre décor où il fallait que j'attende, impuissant. C'était quatre murs de briques qui paraissaient avoir été construits la veille ou presque. Sans doute, personne n'avait-il encore jamais été enfermé là. Sur le sable du sol, on m'avait mis une couverture, une cruche d'eau et un bol de fèves. C'était tout. C'était tout et je m'en moquais... Tout comme je compris que je me moquais finalement de ce que l'on pensait de moi. En quelques jours, tout s'était tellement précipité dans mon âme que celle-ci avait fini par gravir insensiblement les degrés de ce que l'on s'imagine être l'acceptable. Non, ce n'était plus l'opinion d'autrui, ni l'idée du déshonneur qui avaient prise sur moi. Tout cela n'était que futilité reléguée au second plan. Ce qui me rongeaient avait pour nom trahison et calomnie. Je ne pouvais concevoir qu'un être aimé puisse aller si loin dans le rejet. Rien ne me semblait pouvoir justifier cela... Peut-être n'avais-je pas, quant à moi, été aimé mais davantage possédé. Tout se mêlait et plus je tentais de dénouer l'écheveau des causes, des raisons et des effets, plus celui-ci devenait inextricable.

Finalement, je me laissai tomber sur le sol et j'en grattai le sable dans l'espoir de m'y faire un nid offrant un peu de fraîcheur, car l'air était irrespirable. J'étais comme ivre et je m'endormis presque aussitôt, terrassé par ce qui mettait mon âme et mon

corps en lambeaux. J'aurais voulu invoquer Aton, Aton ou cette Puissance de Vie à laquelle nous pouvons bien donner n'importe quel nom, mais je ne m'en sentais même plus la force. Plus la force de prier ! Peut-être était-ce cela, après tout, le véritable abandon ?

Peut-être que cette machine à broyer que devient parfois la vie a-t-elle précisément pour dessein de nous faire éprouver de semblables épuisements, au cœur desquels finit par naître l'abandon. On m'avait dit qu'il y avait un point sacré en son centre, un bourgeon de quelque chose qui finirait par s'ouvrir telle une fleur au soleil et qui se nommait confiance. Mais que reste-t-il des paroles et des enseignements lorsque les sables mouvants nous aspirent ? C'est toujours la même réalité gluante dans laquelle nous nous débattons ! Je m'endormis donc et mon sommeil lourd fut sans doute de très longue durée car, lorsque j'ouvris les yeux, je vis que la couleur du ciel avait pâli.

À vrai dire, c'est un bruit sec qui m'éveilla. On cherchait à ouvrir la porte de ma cellule tandis qu'il y avait, derrière elle, des voix d'hommes étouffées que je ne pouvais identifier. J'eus à peine le temps de me redresser, déjà le ventail de bois avait été poussé et des paroles distinctes parvenaient jusqu'à moi. C'était une voix connue qui donnait des ordres.

« Non, ordonnait-elle calmement, je ne veux aucun garde derrière la porte, ni dans ce couloir et pas plus qu'ailleurs ! Est-ce bien clair ? »

Nul ne lui répondait.

Dans l'encadrement de la petite porte de ma geôle, je vis alors une silhouette apparaître lentement. J'en perçus d'abord le crâne entièrement rasé et, lorsqu'elle se redressa enfin, je ne pus m'empêcher de faire un bond. C'était Pharaon lui-même ! L'air sans aucun doute hagard, je me levai brutalement.

« Que se passe-t-il, Nagar ? fit-il. Quelle est cette supercherie ? »

« Je ne sais, Seigneur, bredouillai-je en réajustant sommairement mon pagne, mais mon seul espoir est que tu n'accrédites pas tout cela... »

« En effet, cependant j'ai besoin de comprendre. J'ai entendu tant de choses, Nagar, et je ne puis imaginer non plus que toutes soient fausses. »

Le regard d'Akhenaton s'était posé sur moi avec une tendresse que jamais je n'avais encore ressentie. Elle avait quelque chose qui n'était pas complètement humain. C'était plutôt une caresse, une de ces caresses de l'âme que l'on chercherait en vain à définir. Par elle, je pouvais penser que Pharaon m'avait pris dans ses bras et qu'en même temps qu'il me posait sa question, il ajoutait « Je sais, j'ai tout compris... Parle à ton cœur pour lui expliquer, quant à moi, j'ai déjà compris. »

Je n'eus même pas à réfléchir. Selon la coutume, je posai un genou au sol et je contai mon histoire à Pharaon, toute mon histoire... Celle de ma passion interdite pour Isia-Lisia, celle de mes interrogations et de mes doutes, de mon repli sur moi-même, enfin celle de mon amour sali.

Pas une seule fois, il ne m'interrompit pour pénétrer tel ou tel détail. Comme un félin qui observe ce que d'autres ne voient pas, il me fixa impassiblement du regard jusqu'à ce que j'en eusse terminé. Il était si jeune et si frêle et pourtant, de nous deux, c'était lui qui avait l'air d'un père écoutant son fils.

« Bien, me dit-il enfin alors que son visage semblait s'éclairer d'une mystérieuse lumière, réponds-moi sans hésiter, Nagar. Estimes-tu avoir fauté ? »

« Non, répondis-je dans une sorte de sursaut. Du fond de mon âme, non ! Peut-être ai-je fauté devant les hommes, mais certainement pas devant la Vie ! »

« Et... devant Aton ? »

J'observai un bref silence.

« Je ne comprends pas, Seigneur... Y a-t-il une différence ? »

Akhenaton m'adressa alors un large et beau sourire et d'un geste de la main me pria de me relever.

« Il n'y en a pas, Nagar. Ton cœur me répond donc que tu n'as pas commis de faute aux yeux d'Aton et que tu continues de vivre en Aton... puisqu'à chaque instant de ta vie tu respires en son corps et par son essence. Est-ce bien cela ? »

« Oui... C'est le monde des hommes qui me tourmente. Ce sont les règlements édictés au nom de la Divinité qui ont empoisonné mes jours. Plus rien n'est limpide. Seule persiste en mon être la certitude que je n'ai fait qu'aimer. Rien d'autre. » « Est-ce contraire à Aton ? Voilà la quintessence même des paroles que mon Père place entre mes lèvres. De quoi te soucies-tu donc ? Peux-tu imaginer, un seul instant, qu'Aton détourne son regard

de ceux qui aiment ? Ne t'ai-je pas un jour entendu dire : "Remercions l'obstacle car c'est par lui que la Vie éprouve notre force et notre confiance." ? Tiendrais-tu deux langages, un pour tes étudiants et un autre pour toi ? Parle, Nagar, lave-toi ! Tu ne me dis pas tout ce que je vois... Tu ne pratiques pas encore totalement ce que tu connais et tu te laisses dévorer par ce que l'on t'a appris. Tu vénères Aton, mais il t'arrive encore de servir le masque que les hommes ont peint de Lui. Reconnais que tu t'inclines présentement devant Amon. » Mon cœur bondit dans ma poitrine.

« Seigneur, m'écriai-je, ne dis pas cela ! »

« Penses-tu qu'il puisse exister deux amours, Nagar ? Tu ne peux répondre à la question ! Voilà, je te le dis, la racine de ton mal. »

« Je ne connais pas la haine, Seigneur, mais je ne sais même plus si je comprends ce qu'est l'amour. Est-il possible que celui-ci mène à la trahison ? J'aime Aton et j'aime une femme... Je ne suis fidèle ni à l'un, ni à l'autre. »

Pharaon me regarda longuement en plissant le front. L'étrange clarté qui l'auréolait n'en finissait pas de croître au point que j'eus bientôt la sensation de me trouver face à une forme de lumière et non plus devant un humain, fût-il roi.

« Penses-tu qu'il puisse exister deux amours ? me demanda-t-il à nouveau. En toute vérité, voilà la source de bien des maux. Seuls l'aveuglement et l'ignorance peuvent faire déclarer qu'il existe un amour humain et un amour divin. Il y a l'Amour et c'est tout. Qu'il soit coloré de bleu, de blanc, d'orangé ou d'or, quelle est la différence ? Si tu aimes d'Amour, c'est le meilleur de toi-même qui est sollicité et qui a soudain l'infini bonheur de pouvoir s'exprimer, comprends-tu ? Il n'y a là aucun autre secret que celui de la simplicité et de l'honnêteté. Nul doute qu'il puisse exister dix mille chemins pour parvenir au sommet de la montagne d'Aton. Pourquoi s'imaginer que celle-ci ait deux versants opposés, l'un sacré et l'autre profane ? Les deux sont également parsemés de bijoux. Depuis quand la prêtrise décernerait-elle, par son seul nom, sagesse et sainteté ? Elle trace un sentier parmi d'autres. Et chacun sait à quel point, dans la même direction, on peut marcher différemment. Tu es prêtre aux yeux des hommes, c'est une chose... Mais l'es-tu dans le cœur de la Divinité ? Toi seul as la possibilité de répondre car ce n'est pas le titre qui bâtit le sage. Le titre offre le pouvoir, pas la puissance.

Je te l'affirme, quant à moi, tout amoureux est prêtre face au Divin. Et, par amoureux, je veux dire amant de la Vie. Est-il plus belle auréole que celle-là ? Si la Force de Vie est ton épouse et ton aimée, que peux-tu souhaiter d'autre, Nagar ? »

« Tu enfonces une lame dans mon cœur, bredouillai-je. La Force de Vie est mon épouse en titre... et voilà qu'Isia-Lisia est devenue ma maîtresse ! »

« Parce que tu en as décidé ainsi, Nagar-Têth ! Seulement parce que tu en as décidé ainsi ! Si tu accordes une réelle valeur à un pacte conclu en un temps avec une société qui passera, alors oui, tu as fauté et tu as la possibilité de sceller le sentiment de cette faute en toi. Mais si ton être a choisi de se tourner vers l'Absolu, alors pourquoi te tourmenter ? Ton visage et ton corps sont sans doute ceux d'un prêtre ou d'un moine, mais ton esprit est avant tout celui d'un homme, c'est-à-dire d'une flamme de vie dans l'Éternité. Que choisis-tu ? La culpabilité ou la liberté ?

Par essence, l'esprit et le corps ne sont pas en guerre. Cependant, périodiquement, il se trouve toujours des êtres réductifs pour tenter d'ancrer le contraire dans la conscience de l'humanité. Ne l'as-tu pas compris ? Les bonheurs de la chair et de l'âme ne sont jamais que les préludes d'une félicité divine qui ne les nie en rien ! Aton a généré l'Amour sous toutes ses formes comme potentiel d'ascension vers Lui. C'est ainsi également, qu'il tend Ses mains aux hommes et aux femmes. Peux-tu croire qu'il ne touche les cœurs qu'au fond des prières ? Les caresses que l'on offre à un corps, les élans de tendresse que l'on ne peut contenir envers une âme aimée sont-ils des voiles qui nous séparent du Divin ou des coursiers qui nous conduisent à leur façon vers Lui ?

Pour moi, mon fils, la réponse est claire. Le Divin se cache en l'humain ainsi qu'en toute chose. Aimer d'amour un être dans sa globalité, c'est tout simplement aimer et vénérer l'un des innombrables visages d'Aton.

De quoi as-tu peur ? Du sexe ? Mais Aton lui-même est un sexe aimant et une matrice qui nous génèrent constamment, ne le vois-tu pas ? Ses bras nous étreignent en permanence. La Divinité aux cent mille regards nous enlace sans cesse de son Amour ; elle nous communique ses embrasements, sa puissance de création sous tous ses aspects et tu voudrais refuser cela, le repousser, voire le nier ? Quelle étrange philosophie, Nagar ! Ceux qui la professent sont, en vérité, ceux qui craignent de réaliser leur



complétude, ceux qu'une maladie pousse sans cesse à séparer le haut du bas. Mais, pour le cœur de mon Père, il n'y a ni haut, ni bas. Juste pauvreté ou richesse en Amour, juste sommeil ou éveil. Sais-tu bien pourquoi certains voudraient bannir et brider le cobra de la sexualité et de cet amour que l'on dit banalement humain ? Parce qu'il contrôle l'accès à l'une des voies par lesquelles l'être est propulsé au sommet de sa manifestation. Le cobra des forces de la Terre est celui-là même qui s'élance jusqu'au Ciel de notre conscience. Il existe une volonté qui voyage d'âge en âge et qui s'ingénie à empêcher cette ascension jusqu'à rendre coupables ceux qui y songent. C'est précisément cette volonté-là qui a inventé le profane, car elle se nourrit de la division. Et aujourd'hui, tu fais son jeu, Nagar-Têth, comme tant d'êtres humains qui veulent s'ouvrir à la Vie !

L'Amour, vois-tu, est un plongeon dans l'infini. Qui a dressé la liste de ce que l'on devait rencontrer ou ne pas rencontrer dans cet Infini ? Personne d'autre que quelques humains qui, de temps à autre, naissent d'un acte de chair, lèvent une main discriminatrice, puis meurent pour renaître en une autre terre, peut-être avec une autre croyance. Fuis tout ce qui décide du chemin d'autrui, dépasse tout ce qui juge et condamne ! »

« Mais mon vœu, Seigneur, murmurai-je, n'ai-je pas fait un vœu dans ma jeunesse ? »

« Oui, je sais que tu as formulé le vœu de tout mettre en œuvre pour répandre la Lumière avec un esprit de paix. Le reste, pour moi, n'est que détails. »

« Mais, Seigneur, repris-je, j'appartiens à un Collège où la chasteté est de rigueur. Je l'ai trahi ! »

« Tu y appartenais, Nagar. Ne vois-tu pas à quel point chacun de nous peut vivre plusieurs existences en une ? Tu n'as rien renié. Tu as seulement grandi, cassé une écorce. Le Nagar-Têth d'antan n'existe plus. Tu as simplement fermé la porte à l'immobilité. Peu importe si, depuis, ton chemin te semble tumultueux ; ta découverte d'un amour que tu ne connaissais pas n'a rien sali, mais a, au contraire, élargi ton horizon. »

Pharaon avait posé chacune de ses mains sur mes épaules. Imperturbablement, il continuait de sourire à mon âme crispée qui se perdait dans son propre labyrinthe.

« Mais, Isia-Lisia, murmurai-je à nouveau... la douleur que je lui inflige... »

« ... Et celle qu'elle t'a fait découvrir ? Toutes deux sœurs jumelles, vos douleurs sont les clefs que vous avez choisies pour avancer. Peut-être auriez-vous pu vous en forger de moins rudes ? Peut-être... Elle, par moins d'intransigeance et plus de patience. Toi, par moins de questionnements et davantage de joie. Peut-être, Nagar... Mais maintenant que ce chemin s'est ouvert, fais en sorte que, ni elle ni toi, ne vous y enfoncez en vous débattant. Apprends peu à peu à regarder cette douleur pour ce qu'elle est : un épisode de la fabuleuse histoire d'amour qui relie tous les êtres de cette humanité. Votre histoire est celle de tous les hommes et de toutes les femmes. C'est celle des rubans d'or qui nous relient tous et que nous nous appliquons, souvent si maladroitement, à démêler. Tu as parlé de haine ? Non, il n'y a pas de haine en Isia... juste une terreur, celle de se retrouver seule, face à ses insuffisances. Ce qui prend les couleurs de la haine n'est généralement qu'une peur poussée à son paroxysme et qui imagine pouvoir se dépasser par, le déchaînement des excès. Nous sommes tous habités par une peur viscérale de perdre. La possession est devenue une raison d'être ; c'est ainsi que nous voulons combler nos manques. Aimer ce qui ne nous appartiendra jamais, ce sur quoi nous n'avons pas de prise, voilà l'un des grands défis auxquels l'âme humaine est sans cesse confrontée. Rien n'appartient à rien, mais tout s'entrelace et s'épouse ! Tu sais tout cela, Nagar-Têth, tout comme Isia-Lisia. C'est pourquoi il vous faut maintenant le vivre, sans oublier que l'histoire des hommes bégaye et bégaye encore jusqu'à ce que la grande leçon soit apprise... par cœur. »  
« Mais justement, le cœur... »

« Le cœur te dit d'avancer, toujours et sans te retourner. Et sans te retourner ne signifie pas avec sécheresse et dénué de sentiments, mais résolument et avec confiance. Lorsqu'une porte se ferme, c'est toujours pour en révéler d'autres. En réalité, d'ailleurs, une porte ne se ferme jamais. C'est notre force pour la franchir qui se rétracte et nous amène ailleurs. Une porte peut sembler se fermer, mais en vérité elle ne fait que changer de forme, de couleur et de parfum car toutes les trouées vers autrui, vers autre chose, vers l'infinie Lumière sont invariablement des percées vers soi-même et vers ce que nous pouvons offrir de mieux au monde. Vivre, c'est comprendre cela et en marier toutes les implications. Quant à l'Amour, l'Amour, le véritable Amour

qui ne s'agrippe à rien, c'est cette Puissance illimitée qui partout fleurit en grappes sur l'arbre d'une semblable compréhension ! »

Je sentis mes paupières se clore d'elles-mêmes, comme pour retenir en moi l'or de l'enseignement qui m'était offert, mais Pharaon voulait pétrir mon âme. La force de ses paroles me contraignit aussitôt à ouvrir à nouveau les yeux et à m'immerger dans les siens qui ne me lâchaient pas.

« Nagar, Nagar, dit-il en me secouant par les épaules, réconcilie-toi avec la Vie ! Il n'est pas un seul Maître de Sagesse qui n'ait emprunté un jour le chemin qui est tien en ce moment. Le labyrinthe existant entre le corps et l'esprit est un pur fruit de l'imagination. Pour le comprendre, pour en abattre les cloisons trompeuses, il faut oser s'y enfoncer. C'est ce que tu fais aujourd'hui, alors sois-en heureux !

La chair et les sentiments que l'âme explore à travers celle-ci sont, sans doute, l'outil le plus dense de notre essence lumineuse. Mais pourquoi dense signifierait-il vil ? Que serait un artiste sans ses instruments ? Grandir, c'est réaliser une œuvre d'art en soi. »

« Seigneur, fis-je dans une ultime résistance, je ne doute pas que je sois aujourd'hui un homme meilleur qu'hier, ni même qu'Isia apprenne quelque chose à travers tout ceci, mais il y a les jours qui s'en viennent et ce monde que, demain, nous allons devoir affronter avec ses lois, ses a priori, ses codes à respecter. Toi-même, tu maintiens encore un certain ordre des choses avec ses conventions. Tu sais que les jeunes femmes du Collège ont, elles aussi, fait promesse de chasteté. Même si nos cœurs assimilent le sens des épreuves et grandissent, demain sera lourd pour les êtres que nous sommes dans cette société. Quelle attitude adopter ? La justice des hommes ressemble si peu à l'équité divine ! »

« Aurais-tu oublié l'essentiel ? Tu enseignes toi-même que tout ce que nous vivons en ce monde est un jeu. L'intrépidité qu'insuffle la force d'aimer vous a suggéré d'outrepasser quelques-unes de ses règles et vous l'avez fait en êtres libres que vous êtes au fond de vous-mêmes. Par cette décision et cet acte, vous n'êtes pas restés dans la vallée, mais avez résolu de vous hisser sur le flanc de la montagne par un sentier escarpé. C'est la même audace qui vous sera demandée dorénavant pour continuer à jouer le jeu engagé. Vous avez pris les rênes de vos vies en main en outrepassant les tabous. C'est une expérience toujours doulou-

reuse et qui demande à ce que l'on décrive le poing. Si l'un et l'autre continuez à vous raidir, la sanction de ce monde n'en sera que plus pesante à supporter. Le poids d'un fardeau ou le doigt accusateur épuisent et agressent à la mesure de l'importance que nous acceptons de leur donner... et, je le répète, nous devenons de plus en plus souffrants toutes les fois que nous oublions que, face à Aton, il s'agit d'un jeu. Mais regarde... cela aussi, c'est un jeu ! »

Je vis alors Akhenaton s'accroupir et ramasser une poignée de sable.

« Donne-moi ta main, fit-il, et ouvre-la. »

Je posai un genou au sol et lui tendis ma paume grande ouverte. Très lentement, comme s'il s'était agi d'une poudre sacrée, il y déversa le sable dans un petit mouvement circulaire.

« Tous les jeux signifient quelque chose, mais il faut soi-même être simple et ludique pour le comprendre. »

Et, en disant ces mots, Pharaon fouilla légèrement de trois doigts de sa main droite le petit monticule de sable qu'il avait formé au centre de la mienne. C'est alors qu'au bout de ceux-ci et mêlé au sable dont il semblait s'extraire, apparut un petit objet translucide.

« C'est pour toi. » dit-il avec tendresse, en portant celui-ci à la hauteur de mes yeux.

J'étais émerveillé, réalisant à peine ce qui venait de se passer... Il s'agissait d'un scarabée en cristal de roche, un scarabée comme je n'en avais jamais vu, d'une parfaite translucidité et incroyablement ciselé. J'en comprenais le symbole et celui-ci me parlait au point que je sentis des larmes perler au coin de mes yeux.

« Tu vois, me murmura Pharaon, je viens de le faire naître de l'Océan de Vie pour te rappeler que c'est avec cet Océan que nous devons tous converser. Rien d'autre que Lui ne nous appelle et ne nous écoute en définitive. J'ai appelé le scarabée, mais pas pour la raison que tu t'imagines. Ce n'est pas seulement à la zone sacrée de ton crâne qui vit présentement une réelle initiation que je m'adresse, mais au sommet du crâne de toute l'humanité... car, lorsque l'un d'entre nous grandit, c'est l'ensemble de la race humaine qui croît avec lui <sup>41</sup>. Par ce cadeau, Nagar, je fête donc la floraison d'une compréhension de plus au sein de ce monde. Tout est contagieux. À chaque fois qu'une sensibilité découvre autre chose, c'est l'Univers qui s'en réjouit car ce qu'il porte en Lui

s'épanouit un peu plus et gravit une marche. Alors grandis, Nagar-Têth, grandis donc ! »

Le bruit de la serrure et les gonds de la porte me firent sursauter, puis il y eut comme une fulgurance silencieuse qui passa devant mes yeux. Où étais-je ? Tout se brouillait dans ma conscience...

Je me retrouvais sur le sol, assis sur ma couverture et le cœur battant à se rompre. Mes tempes bouillonnaient, je ne maîtrisais plus ma respiration.

« Que se passe-t-il, Nagar ? Qu'est-ce que c'est que cette supercherie ? Allons, réveille-toi ! »

Une imposante silhouette se tenait debout devant moi. Je mis un certain temps à en reconnaître les contours et à identifier la voix qui l'habitait. J'étais ruisselant de sueur et il me semblait que je venais de si loin... C'était Mayan-Hotep.

« Oh, fis-je en tentant de me lever, je ne sais pas bien ce qui se passe. »

« Je viens à peine de rentrer au palais, dit-il énergiquement, et on m'a aussitôt fait part de l'accusation portée contre toi. C'est insensé de te retrouver ici ! »

« Tout est allé si vite, repris-je en essayant de rassembler mes pensées. Laisse-moi te dire... »

« Pas maintenant, Nagar, il faut surtout parer au plus pressé. Ce que je sais de la situation n'est guère à ton avantage et je veux surtout te faire sortir d'ici en parfaite légitimité. Tu me conteras tout demain. D'ici peu, le soleil se couchera et il me faut encore voir l'intendant de la Justice. Nous sommes contraints de jouer le jeu, comprends-tu ! Il y aura assurément un jugement et il faut apprendre à naviguer en paix jusque-là. Nous ne pouvons contourner la légalité et te disculper d'emblée en raison de ton nom et de ton rang. Nous sommes au commencement d'un monde, nous n'utiliserons pas les règles du précédent qui n'en finit pas de mourir en tentant encore de nous emprisonner. Jamais on n'étouffe l'obscurité par une autre obscurité ! Je sais que tu me suis sur ce chemin.

Ah ! Encore une chose, Nagar, ajouta Mayan tout en se tournant vers la porte. J'ai pu rencontrer brièvement Pharaon dans ses appartements il y a quelques instants, juste avant de pénétrer dans cette cellule. Il n'était au courant que depuis peu et il me charge de te transmettre... toute sa joie. »

Mayan plaça alors une main sur son cœur et m'adressa un dernier sourire avant de disparaître dans le couloir.

J'attendis longtemps, presque sans bouger, entre mes quatre murs de solitude. Un ultime rayon de soleil safrané léchait quelques briques de terre. C'est lui qui me ramena peu à peu à la vie et réorganisa mon être. Il le fit si bien que, bientôt, je perçus quelque chose au centre de ma main droite encore imprégnée de souffrance. C'était quelque chose de petit, de léger, de lisse.

Mon poing s'ouvrit alors de lui-même à la faible lueur du couchant. Il s'ouvrit pour révéler la plus grande des merveilles... Au creux de ma paume, tel un joyau solitaire, brillait un beau scarabée de cristal.

## Chapitre XV

### *Asnéti*

Je demeurai trois jours dans ma prison de briques. Trois jours pleins, à attendre à chaque instant une éventuelle intervention d'Isia-Lisia revenant sur sa terrible accusation. En vain.

Mayan venait me visiter régulièrement, parfois seul, parfois accompagné de Smenkêré. Tous deux affirmaient s'occuper de ma défense mais ne me cachaient pas la difficulté de leur tâche. Entre temps, accablé par l'air étouffant de ma cellule, je m'efforçais de dormir, m'agrippant à mon scarabée et à tout ce qu'il représentait. C'était ma façon de survivre, de mettre ma conscience en suspens entre le Réel absolu auquel il fallait que je me confie et celui, infamant, de mon quotidien.

L'intervention mystérieuse de Pharaon m'avait fait pénétrer dans un autre univers où le Beau et le Transparent étaient souverains. Elle me donnait une étrange force, celle de ne plus penser anarchiquement, de ne plus rien argumenter au-dedans de moi et de ne rien disperser de mon être. Entre deux sommeils qui ressemblaient à des gouffres de silence, cela prenait l'allure d'une sorte de méditation dans laquelle j'entraais sans m'en apercevoir. En son sein, la Lumière en moi se contentait d'être, abandonnée au Tout, privée même de la plus petite volonté de dénouer toute l'affaire. J'aurais pu quitter mon corps sans qu'il m'en pesât... Ma vie avait perdu son sens d'autrefois et était en attente de quelque chose d'autre qui devait s'en venir.

À l'aube du quatrième jour, deux gardes et le fonctionnaire à la mine grise firent irruption dans ma cellule. Mayan avait tout mis en œuvre pour que mon jugement ait lieu au plus tôt et on l'avait écouté. Celui-ci m'attendait au bout d'un long couloir entre le quartier de la prison et le palais. Sans la moindre considération pour l'homme qui marchait au-devant de moi, il ordonna aux deux gardes de me mener jusqu'à une pièce qu'il leur indiqua.

« Je ne te laisserai pas y aller dans cet état. » me murmura-t-il d'un air complice et le sourire aux lèvres, tandis que j'en franchis-

sais le seuil. La pièce était vaste et luxueuse. Elle donnait à ciel ouvert en son centre et offrait un petit bassin assez profond rempli d'une eau pure et odorante. Sur le sol, il y avait quelques parfums et un pagne neuf.

Cela me mit en joie, me faisant réaliser du même coup que mon corps avait dû prendre l'odeur de la terre et du sable et que ce n'était pas comme cela que mon image se relèverait.

« Nagar, me murmura à nouveau Mayan en m'abandonnant à mon bain, quoi qu'il arrive, sache que ce sera la volonté d'Aton, accroche-toi à cette vérité. »

Lorsque je pénétrai dans la salle d'audience, j'étais déjà un homme neuf. L'eau fraîche et les premiers vrais rayons du soleil matinal faisaient définitivement prendre corps en moi à la présence miraculeuse de Pharaon, telle que trois jours auparavant.

Une trentaine de personnes m'attendaient là. Sur le moment, je ne reconnus aucun visage. Mon regard m'échappait et ne pouvait s'attarder sur quiconque. Seule la silhouette de Ra-Nuhe se détachait des autres et captait mon attention. L'Intendant de la Justice avait revêtu une ample robe pourpre et siégeait majestueusement dans un angle de la pièce sur une petite estrade de pierre couverte d'un dais. Une fois de plus, je l'entendis se racler la gorge lorsque les gardes me firent avancer jusqu'à lui. Cela me donna presque envie de sourire, mais je fus aussitôt traversé par l'idée qu'Isia-Lisia était peut-être là, quelque part dans la salle pour maintenir et argumenter son épouvantable accusation. Je voulus jeter un coup d'œil rapide autour de moi, mais ma tête était comme figée sur mes épaules. On aurait dit qu'une volonté extérieure à moi décidait que je devais fixer Ra-Nuhe dans les yeux et que c'était tout.

L'Intendant paraissait peu à l'aise. Il rajusta son pectoral, ôta le fin bandeau d'or qui lui ornait le front puis, d'un air faussement dédagé, laissa aller son regard sur l'assemblée.

« Maître Nagar-Têth, fit-il enfin, tout en continuant de feindre d'observer la salle, tu n'ignores pas quel type d'accusation pèse contre toi. La décence veut que je ne le rappelle pas dans les détails que l'on m'a fournis. Que chacun ici présent sache seulement que tu es suspecté d'avoir abusé d'une jeune femme vouée au Grand Temple d'Aton et, de surcroît, étudiante en l'art des onguents. Que l'on sache également, ainsi que le révèlent certains



témoins, qu'au lendemain de ton geste tu aurais fui cette Cité précipitamment. »

« Qui ? Qui a prétendu cela ? » ne pus-je m'empêcher d'intervenir.

« Tes propres domestiques ici présents et appelés à comparaître, Seigneur Nagar, mais laisse-moi achever d'établir les faits qui te sont reprochés... »

Quelque chose se glaça en moi, une sensation qui me tordit un instant le ventre et fit naître un début de nausée.

« Que chacun sache de plus, poursuivit Ra-Nuhe qui ne me regardait toujours pas, que nombreux sont ceux affirmant t'avoir vu rôder de nuit hors de ta demeure et notamment à proximité de la maison de la famille de la victime, là précisément où aurait eu lieu l'acte. Que chacun sache enfin que tu es supposé avoir entretenu des relations troubles avec la jeune femme en question depuis fort longtemps et que, la nuit de l'accusation, on rapporte avoir entendu des cris émanant du logis où est sensé avoir été commise la violence. »

Malgré la maîtrise que je parvenais à garder sur moi, je crus cette fois que j'allais tomber dans un gouffre. Oui, c'était vrai... Isia-Lisia avait hurlé. Elle avait prononcé des mots de rage qui avaient immanquablement retenti dans toute la ruelle... Ainsi, tout m'accablait.

Je respirai profondément pour rassembler mon énergie éparpillée et je parvins enfin à tourner la tête pour observer le public. Il n'y avait là, pour la plupart, que des visages connus, tous tendus vers moi, certains bienveillants et d'autres curieux, cruels ou narquois. La majorité d'entre eux étaient des notables, des hommes avec lesquels j'avais mangé et partagé un peu de vin les soirs de festivités, quelques proches du Temple, des prêtres évidemment, trois femmes du peuple, l'air apeuré et puis... et puis mes deux serviteurs baissant la tête vers le sol.

Le récapitulatif de l'accusation étant achevé, on me pria d'aller m'asseoir sur un siège disposé face à l'assemblée tandis que Ra-Nuhe s'absenta quelques instants pour s'entretenir avec un garde près de la porte.

C'est alors qu'au premier rang du public qui se tenait assis sur d'épaisses nattes, je distinguai un homme d'âge mûr et à la chevelure grisonnante. Il avait l'allure de ces voyageurs aisés dont les

yeux, qui ont caressé beaucoup de réalités différentes, ont pâli au soleil de toutes les routes.

« Serait-ce lui ? » me dis-je... Et je pensais au père d'Isia.

L'homme ne bougeait pas. Il m'observait, impassible, dans une grande robe de lin frangée d'ocre.

Enfin, l'intendant de la Justice regagna son siège tandis qu'à ses pieds, sur une table basse ornée d'ibis, un scribe déposait une bonne dizaine de tablettes de calcaire remplies de signes.

« Voilà, dit-il en toussotant, voilà le résultat des interrogations que j'ai menées ou fait mener. Voilà ce sur quoi il faut statuer. En raison du nouvel ordre du monde mis en place par Pharaon, je demanderai à tous ceux qui seront amenés à témoigner ou à porter jugement de faire abstraction du nom et du rang de l'accusé et de ne tenir compte que des faits. »

Je tenais mon scarabée serré au creux de ma main. Il ne me quittait pas et je sentais mon cœur battre contre son cristal. Est-ce lui qui me permit de maintenir la cohérence en moi ? Je ne saurais le dire mais, malgré les coups que me portait le rapport froid de Ra-Nuhe, à aucun moment je ne perdis ma contenance. Au contraire, ma pensée se mit à voyager paisiblement de ce petit objet dans la paume de ma main droite au regard solide de Mayan-Hotep qui se tenait discrètement dans le fond de la salle. C'était une pensée que je perçus soudainement structurée, comme si elle avait mûri dans le cocon de mon sommeil de presque trois jours. Mes idées étaient claires et, comme par enchantement, aucun des visages qui m'observaient ne pouvait désormais avoir de prise sur moi. Mon cœur et mon esprit étaient habités par une puissance si nouvelle, si limpide et si assoiffée de vérité que rien ne pouvait les ébranler.

Voyant cela s'opérer en moi et vivant la métamorphose jusque dans les moindres fibres de mon être, je me demandai seulement « Que se passe-t-il ? » Et aujourd'hui encore, je m'entends répéter ces mots tandis que, résolu, je me dressai face au public.

Vraisemblablement, il ne devait pas être l'heure pour moi de m'exprimer car, du coin de l'œil, j'aperçus au même moment l'intendant de la Justice qui levait un bras comme pour me prier d'attendre. Sans me poser la moindre question, je n'en tins pas compte. Une force me poussait à parler maintenant... et pas après. Elle était puissante et j'étais déterminé, bien que ne sachant pas ce qui allait sortir de mes lèvres.

« Seigneurs, dis-je à l'assemblée, en coupant la parole à Ra-Nuhe, je suis conscient de la gravité des accusations portées contre moi, de la précision et du nombre des témoignages qui convergent afin de m'accabler. Mon intention n'est pas de discuter, ni d'argumenter point par point sur tel ou tel détail cité en témoignage.

Ma position est beaucoup plus simple. Elle consiste simplement à vous ouvrir mon âme afin de vous livrer ce que je suis et afin que vous sentiez aussi ce que je ne suis pas. Le Seigneur Intendant a raison lorsqu'il vous demande de ne pas tenir compte de mon rang. Aussi, n'est-ce pas drapé dans ma fonction que je m'adresse à tous. C'est l'homme qui vous parle, simplement l'homme, avec tout ce que cela comporte d'hésitations, de faiblesses mais aussi de forces... Et cet homme-là ne cherche rien d'autre qu'à toucher d'autres hommes... pas leurs fonctions, ni leurs titres. Ma parole sera donc claire et directe.

Ainsi, vous dirai-je oui, voilà plusieurs années que je nourris un sentiment puissant envers une jeune femme du Collège. Oui, en tant que prêtre chargé de l'instruire, j'ai fauté en l'approchant et en laissant ce sentiment s'épanouir en moi. Oui, également, j'ai entretenu une relation étroite avec elle, au point que nos êtres ont parfois peut-être perdu la mesure de ce qui nous était assigné en ce monde. Oui, enfin, Seigneurs, je suis un homme et elle, une femme, voilà notre crime. »

« Ne nous égare pas, Maître Nagar-Têth, intervint brutalement Ra-Nuhe en levant une nouvelle fois le bras. Ce n'est pas de *votre* crime dont il est question ici, mais de *ton* acte supposé, de ton agression. »

« Précisément... J'ai agressé l'ordre des choses, j'en conviens. J'ai transgressé le code présent de cette société. Mais c'est le seul acte de violence dont je puis me reconnaître coupable. Je doute fort que ceux qui me connaissent ici puissent, en ce qui me concerne, adhérer à une accusation de violence physique sur la personne d'une femme. Oui, j'ai sans doute violé les règles morales de l'agencement de ce monde et vous avez la possibilité de m'en blâmer, mais je ne puis que rejeter fermement toute autre accusation. »

Celui que j'imaginai être le père d'Isia-Lisia me regardait avec des yeux écarquillés mais avec une mine toujours aussi impénétrable.

« Ta défense consiste donc à nier purement les faits... » glissa alors insidieusement Ra-Nuhe en se levant pour reprendre la parole.

Cependant, la force qui me poussait au-devant de l'assemblée ne lui en laissa pas davantage le temps.

« Je n'ai pas de défense. Je reconnais simplement qui je suis et ce que je suis : un homme qui a d'abord accepté... peut-être eu la faiblesse, d'être humain... puis un prêtre qui a enfreint les tabous... Mais enfreindre des tabous, aller plus loin et différemment que les générations qui nous ont précédés, n'est-ce pas aussi ce que nous faisons tous, chaque jour, en cette ville d'Akhetaton ? Je vois quelques religieux parmi vous, un Chambellan et d'autres responsables de ce royaume... Nieront-ils être autre chose que des hérétiques aux yeux de ceux de Thèbes ? Quotidiennement, nous violons tous l'ordre d'une pensée que certains disent aussi vieille que la Terre Rouge. Aton va bientôt faire de tout homme un prêtre, un prêtre d'une race nouvelle... » « Tu uses comme tu l'entends de ton âme, de ton cœur et de ton corps, Seigneur Nagar-Têth, mais qu'as-tu fait de ceux de ma fille ? »

L'homme à la chevelure grisonnante s'était agenouillé sur sa natte en disant ces mots. Ainsi, ne m'étais-je pas trompé, c'était bien lui...

« Nombre de prêtres ici ont femme et enfants, reprit-il. Ce que ta propre prêtrise t'enseignait ne nous concerne pas. Notre hérésie à tous, n'engendre pas le déshonneur. As-tu songé à l'opprobre couvrant désormais ma fille ? »

Les mots me venaient, des mots que pourtant je n'avais su trouver auparavant dans mon silence intérieur.

« Je ne puis concevoir que le sentiment d'amour soit un sentiment qui déshonore, repris-je calmement. J'ai offert à ta fille tout ce que je connais du bonheur. C'était selon ses vœux et je confesse que ce qu'elle-même m'a offert de son propre gré a fait de moi un autre homme, car un amour qui se partage et ne comptabilise rien fait toujours grandir. Te choquerais-je en affirmant qu'il honore ceux qui le vivent et devrait embellir ceux qui en sont témoins ? Mais celui qui offre son cœur... à un être ou à quelque force que ce soit, accepte par là-même les plus grands risques qui puissent se concevoir. Aimer, c'est confier toute la sécurité de son cœur à une présence extérieure à la sienne. C'est dire en quelque sorte : je ne sais quelle sera l'issue de tout cela, mais c'est si beau

que je le vivrai, c'est si beau au point que j'accepte le risque des plus profondes modifications, des plus grandes déceptions et toutes les souffrances possibles ! Aimer, c'est risquer le tout pour le tout, c'est oser la plus étonnante aventure humaine, celle par laquelle on aura peut-être la sensation de tout perdre... mais qui, plus que tout, nous aura fait découvrir le don total, l'abandon...

Et c'est avec les ailes de cet abandon que je vous parle précisément aujourd'hui. Parce qu'il m'aura fallu les bras d'une femme pour découvrir l'un des bijoux que nous murmure la Présence d'Aton.

Et ta fille, Seigneur, ta fille a accepté de courir les mêmes risques... C'est seulement à elle de décider présentement ce qu'elle veut faire de ce qui nous a unis et dont l'issue ne nous appartenait pas totalement... un instrument de destruction ou un trésor qui lui fera accomplir un bond au-dedans d'elle-même. Nous sommes toujours, qui que nous soyons, en équilibre entre le néant et l'infini. La noblesse d'esprit ou la misère morale sont des choix de vie, non pas des états de fait ou des fatalités. Pour ma part, j'affirme maintenant que le risque d'aimer est le plus beau ferment de Vie qui se puisse imaginer. Il n'a jamais avili, ni déshonoré quiconque en a compris le sens.

Dans l'instant qui suit peut-être me condamnerez-vous ? Je ne sais. Peut-être blâmerez-vous à jamais celle que j'ai aimée, je ne le sais pas non plus... Mais sachez que ce sont nos masques que vous sanctionnerez ainsi. La conscience qui les a fait avancer dans une direction réprouvée de tous demeure, quant à elle, intacte et pure parce qu'elle relève de la même intrépidité que celle qui vous a animés pour édifier Akhetaton. Et je ne puis m'empêcher de penser que la puissance et la volonté du Rayonnant sont derrière tout cela. »

Il y eut un long silence dans la salle. Il me sembla un instant que les murs avaient disparu et que je me trouvais en plein désert, face à une foule d'hommes et de femmes, ou plutôt, face à des consciences nues, dépouillées de leur rôle terrestre. Puis, je revins à mon corps, à une assemblée muette et mon regard alla se perdre dans celui de Mayan. Le Vizir Majeur se tenait debout, appuyé sur la muraille du fond de la salle et avait la main droite largement déployée au centre de sa poitrine. Je lui trouvai le même sourire que Pharaon ; sur ses lèvres, il avait placé comme

une fleur du dedans de son cœur, une onde de maîtrise toute féline.

Le père d'Isia-Lisia, quant à lui, s'était à nouveau assis sur sa natte. L'air toujours aussi impassible, il lissait d'un doigt l'un de ses sourcils.

C'est Ra-Nuhe qui brisa le silence.

« Nous entendons ta... philosophie, Seigneur Nagar-Têth, mais si tu prétends que le sentiment évoqué était partagé, cela ne nous explique pas le pourquoi d'une telle accusation de violence. Chacun ici y verra une contradiction. »

« En effet, mais est-ce la seule en ce monde ? repris-je aussitôt. Je sais mieux que jamais aujourd'hui que nous sommes tous des contradictions vivantes et que c'est peut-être ce qui nous maintient sur cette terre. Nous rêvons d'un empire céleste et nous nous enchaînons tous aux lourdes pierres du quotidien. J'en sais ici dans cette assemblée qui passent de longues heures en prière devant le visage d'or d'Aton et qui continuent de mépriser leurs domestiques ; j'en sais aussi dont la fortune est immense et qui marchandent honteusement le moindre sac de blé sur le marché. J'en sais, enfin, qui disent respecter leur épouse et entretiennent maintes autres relations, jusque dans les arrière-salles du Temple lorsque la nuit approche. Peut-être sommes-nous, pour la plupart, des monstres d'incohérence ! Peut-être n'avons-nous pas encore choisi notre route ! Peut-être Aton est-il encore plus loin de nous que nous ne le prétendons ! Je crois que notre humanité est malade, Seigneurs, et que notre principal mérite est de nous l'être avoué en aidant Pharaon à bâtir cette ville. Je crois que nous sommes des êtres en souffrance et que, de l'Amour d'Aton, nous ne connaissons encore qu'une esquisse. Je crois enfin qu'en nous tout se mêle, le don, le prêt et le marchandage, la volonté et le vouloir, la maîtrise et la domination, enfin l'Amour, la possession et tant d'autres choses. On rêve parfois de détruire ce que l'on ne peut cerner et d'immobiliser ce qui ne peut être qu'en mouvement. Nous sommes tous, à notre façon et à tour de rôle, semblables à ces barbares qui franchissent nos frontières et qui, ne parvenant pas à s'établir dans nos villes, préfèrent les dévaster. Il est mille façons d'aimer... ou plutôt d'apprendre à aimer, tout comme il est mille façons de regarder la Vie. Et ces mille embrassements, ces mille regards n'ont qu'une unique raison d'être : nous mener au-dedans des cœurs et des choses, juste à la place

d'Aton, là où il n'y a plus d'œil, plus de jugement... rien qu'un éblouissement de paix pour tout englober. »

« Peut-être faudrait-il que nous entendions les témoins... » dit soudain Ra-Nuhe d'une voix mal assurée, comme s'il avait la sensation que la situation lui échappait.

Toute la salle se mit alors à murmurer, j'entendis même quelques éclats de rire. Je ne voulais regarder personne, sans doute par crainte de découvrir la moue amusée ou le sourcil incrédule d'un ami ou d'une connaissance. Quel que soit le verdict, il était clair que désormais tout serait tellement différent ! Chacun avait sa propre vérité à vivre. Sa vérité ! Tout cela était à la fois si riche d'enseignement et si cruel !

Quelques hommes et des femmes se mirent alors à défiler devant l'intendant et le public. Mal à l'aise, la plupart ne parvenaient à exprimer que des mots peu habiles. C'étaient des gens de la rue, de cette rue qui m'avait vu déambuler de si nombreuses nuits. Ils m'avaient aperçu, frôlant les murs, et poussant la porte de la maison du... forfait. Puis, il y eut mes deux domestiques qui me parurent réciter une leçon, peut-être celle que quelqu'un avait voulu leur apprendre. Ils me firent mal, non pas en raison de ce qu'ils affirmèrent de mes absences nocturnes et de mon départ pour le désert, mais à cause de la pauvreté de leur âme. C'est le manque de fierté et de dignité qui, telle une gangrène, a toujours flétri une bonne partie de l'humanité.

Enfin, Ra-Nuhe, flanqué de trois scribes grattant inlassablement leurs tablettes de calcaire, fit comparaître quelques-unes de mes anciennes étudiantes parmi lesquelles je reconnus des amies proches d'Isia-Lisia. La plupart retenaient des larmes et toutes bredouillaient des phrases manifestement fabriquées à l'avance. Leur présence me parut déplacée et discutable, d'autant que les jeunes femmes ne m'accusaient en rien. Elles ne faisaient que confirmer ce que j'avais reconnu de notre amour interdit.

Quant au père d'Isia, il ne voulut pas s'exprimer davantage. Comme il était questionné par Ra-Nuhe sur des considérations générales, son regard chercha ostensiblement le mien pour la première fois. Je le soutins sans difficulté car je vis que c'était celui d'un homme bon qui ne déversait aucune haine sur moi mais tentait de comprendre.

Soudain, Mayan se présenta au-devant du public. Sa présence suffit à faire taire le brouhaha qui commençait à monter. Il s'était

approché de Ra-Nuhe d'un pas décidé puis lui avait glissé quelques mots à mi-voix. L'Intendant de la Justice en eut l'air surpris et embarrassé. Il paraissait réfléchir tout en s'agitant pour éloigner de lui quelques mouches qui commençaient à envahir la salle d'audience. Enfin, il reprit la parole en annonçant d'un ton sec la venue d'un dernier témoin qui se serait manifesté à l'aube même.

Mayan m'adressa alors un sourire et d'un geste vif fit signe à un homme d'armes qui, l'instant d'après, réapparut en escortant une toute jeune femme.

Je fus médusé. C'était Asnéti, la sœur d'Isia-Lisia. J'aurais reconnu entre cent autres sa silhouette frêle d'adolescente mal assurée et ses yeux qui me faisaient songer à ceux d'un fennec. Je n'avais pas non plus oublié la pression interrogative de sa main sur mon épaule lorsque, pour la dernière fois, j'avais franchi le portail de la maison d'Isia.

Mayan lui demanda doucement de se tourner vers l'assistance, la présenta en quelques mots, puis la pria de s'exprimer ainsi que, dit-il, elle l'avait déjà fait devant lui.

Asnéti baissait les yeux et je crus un instant qu'elle allait être prise d'un malaise tant son corps, presque chétif, semblait peu habiter son vêtement de voile bleu. Mayan dut avoir la même sensation, car il la fit bientôt s'asseoir sur un siège bas.

Nous fûmes sans doute nombreux à l'entendre prendre sa respiration.

« J'étais là, dit-elle enfin, la nuit où l'on affirme que les événements se sont produits. Je ne veux nuire à personne... ni à ma sœur, ni au Seigneur Nagar... à personne ! Cependant, je ne peux continuer à vivre en laissant courir le mensonge et l'ignominie. Oui, j'étais là lorsque Maître Nagar-Têth quitta ma demeure l'autre jour, à l'aube... et je sais que rien de ce qui a été dit ne s'est produit. Que ma sœur me pardonne, mais je ne peux la soutenir dans la direction qu'elle a choisie. Cette nuit-là, ce matin-là, il n'y eut, j'en fais le serment, que la douleur d'une rupture. J'en ai recueilli moi-même le premier aveu de la bouche d'Isia-Lisia dès que j'eus pénétré dans sa chambre. Ce qui s'est produit ensuite dans son esprit, je l'ignore. J'ai seulement vu son regard changer en l'espace de quelques jours. Elle ne parlait plus, ne se nourrissait plus et refusait de retourner parmi celles du Collège. Elle ne quittait plus sa chambre. À deux reprises, cependant, elle a reçu



de la visite. Celle d'un homme qui prétendait être thérapeute et attaché au Temple. C'est à ce titre que je l'ai laissé entrer. Je ne l'avais jamais vu auparavant. C'est tout ce que je puis vous dire... Qu'Isia-Lisia me pardonne, je ne veux que son bien, mais je ne peux supporter l'ombre, quelle que soit la souffrance qu'elle éprouve et dont je voudrais pouvoir la décharger. »

Asnéti paraissait être au bout de sa respiration. Elle rentra lentement sa tête dans ses épaules et je devinai de lourdes larmes roulant sur ses joues.

« Es-tu... formelle ? » demanda Ra-Nuhe qui continuait de chasser les mouches d'un revers de la main.

Sans se retourner vers lui, la toute jeune fille hocha de la tête pour acquiescer.

Mayan, qui n'en attendait pas plus, la prit alors par un bras et la fit sortir de la salle d'audience dont le silence était maintenant plus épais que jamais.

Je n'y croyais pas... Je ne croyais pas à toute cette magie qui venait de se passer.

« Je te remercie, Maître Nagar-Têth. Peux-tu nous laisser maintenant ? »

Du haut de son siège, Ra-Nuhe avait lâché ces paroles d'un ton fatigué.

Je m'inclinai à la hâte dans sa direction, encore sous le choc de ce que je venais d'entendre. De cet instant, je me souviens seulement du dessin des dalles de pierre mate qui défilaient sous mes pieds. Dans un silence qui n'en finissais plus de peser, deux gardes armés m'escortèrent jusqu'à une petite pièce voisine. J'avais même oublié la présence de Mayan... Au moins aurais-je pu lui adresser un petit signe en sortant de la salle !

Je me retrouvai ainsi seul dans une sorte de petit vestibule très sombre sur les murs duquel de longues fresques d'ocre et d'azur étaient peintes. C'était l'envol des canards sur les bords du dieu-fleuve, c'était les pêcheurs qui jetaient leurs filets et ramenaient le poisson parmi les roseaux. C'était la vie simple et sans interrogations. Celle qui suffisait à beaucoup... Celle aussi, sans doute, me dis-je en observant les scènes, dont je n'aurais pas voulu, même en ces heures de tourment. Mes yeux agrippèrent le plafond ; il était peint de bleu sombre tandis que le disque doré d'Aton rayonnait en son centre, projetant ses bras dans toutes les directions.

Je m'assis sur un modeste siège de bois et de corde qui traînait là avec quelques autres, cherchant vainement ce qui pouvait se dire de l'autre côté du mur, derrière la porte et les gardes. Ma pensée flottait, incapable de se fixer sur la réalité du moment présent, ni sur le choc du témoignage inattendu d'Asnéti. À un moment donné, il y eut pourtant comme une petite voix intérieure qui me murmurait des mots distincts.

« Tu vois, me disait-elle en substance, chacun choisit sa vie. Le déroulement tranquille des jours suffit à la plupart. Celui-ci distille une forme de quiétude, sans grande douleur, mais aussi sans grande joie. Ce n'est pas affaire de naissance, simplement affaire de cœur, de volonté, de choix. On ne franchit jamais les mers lorsque l'on craint de se bâtir un navire ou de hisser de grandes voiles. Isis ne se contente pas de l'intrépidité des souhaits, des envies et des paroles pour tisser et gonfler les voiles des navires. Elle sourit à ceux qui ne s'accommodent jamais du confort, ni des eaux encombrées... Si tu estimes être de ceux-là, de quoi te plains-tu ? Chacun se crée. Bien plus qu'il ne s'en aperçoit ! Chacun dessine et sculpte ses comment et ses pourquoi ; chacun délimite enfin son lopin de terre ou porte avec lui sa tente de nomade éternellement en quête d'un autre horizon. Alors de quoi te plains-tu ? Tu trouveras toujours sur ta route ou au milieu de ton désert la part de Soleil que tu as semée un jour et dont tu gardes la trace en toi. Nous avons tous un destin... mais il faut avoir le courage de le rejoindre. Si on cherche à le contourner, c'est bientôt lui qui nous rattrape et alors, nous ne maîtrisons plus rien. Sois donc toujours heureux des vrais choix que tu fais, de ceux que la Conscience de ta conscience a éclairés car ils épousent nécessairement les courants qui mènent aux nouvelles baies à découvrir. C'est là que tu es espéré. Aton ne parle vraiment qu'aux explorateurs, pas aux jongleurs de mots ! »

Mon attente me sembla brève. Les deux gardes réapparurent en me priant de les suivre jusqu'à la salle d'audience. En fait, c'est moi qui les précédai d'un pas alerte. Quelle que fût l'issue du jugement j'étais clairement décidé à y faire face et à incarner les certitudes enracinées en moi.

La petite assemblée des notables était en effervescence, tant et si bien que Ra-Nuhe lui-même éprouva des difficultés à obtenir un relatif silence. Comme il s'y évertuait, je me mis à chercher

Mayan du regard. Ce fut en vain, il paraissait avoir disparu de la salle.

« Nous avons décidé... dit enfin Ra-Nuhe en tentant de couvrir les dernières agitations du public, nous avons décidé de ne pas donner suite à l'accusation portée contre le Seigneur Nagar-Têth. Celles-ci nous ont semblé insuffisamment fondées... bien qu'elles aient mis en évidence des manquements au code de conduite de son rang. Il sera donc libéré, en attente d'une décision de Pharaon concernant son avenir à Akhetaton. Quant à la jeune femme plaignante, elle sera exclue du Collège auquel elle appartenait jusqu'alors et rejoindra sa famille. Qu'il en soit ainsi. »

Ra-Nuhe eut à peine fini de laisser tomber ces mots qu'il s'était déjà levé et quittait la salle d'audience sans même m'avoir jeté le moindre coup d'œil.

En ce qui me concerne, je restai étourdi. Un brouhaha sans précédent avait aussitôt envahi toute la pièce. Il m'agressait de toutes parts. Je sentis quelques mains se poser sur mes épaules, des mains qui se voulaient amies ou qui essayaient de me le faire croire. Je ne sus jamais à qui elles appartenaient ; ma vue était comme floue et ma conscience ne captait plus rien de l'extérieur. Je n'aurais su dire si j'étais heureux ou affligé. Certes, j'étais libre... mais je voyais à quel point la souffrance d'Isia-Lisia pouvait continuer à emprisonner mon cœur. Je ne parvenais pas à imaginer son départ du Temple. J'aurais voulu rejoindre son père, lui parler, mais déjà celui-ci avait disparu de la salle.

Alors, pendant quelques instants, je ne sus ni où me diriger, ni ce que l'on attendait de moi. Mon corps avait si peu de force que je mesurai toute l'ampleur de la Vie qui l'avait habité précédemment. Allais-je, comme chaque jour autrefois, descendre les marches du palais, m'enfiler dans la longue avenue puis franchir la porte de ma demeure ? Cela n'avait plus de sens.

« Nagar, entendis-je soudain derrière mon dos, Nagar, suis-moi vite, veux-tu ? »

C'était Sinuhé. Il avait l'air préoccupé et m'attirait déjà par le bras hors de la salle d'audience.

« Mayan t'attend, ajouta-t-il. Tu verras toi-même... »

Presqu'en courant, il m'amena au bout d'un long couloir, puis d'un autre plus étroit qui donnait sur un petit sanctuaire dédié à Aton. C'était une salle minuscule, à peine éclairée, et dans laquelle nous nous retirions parfois pour appeler le Soleil en nous.

Mayan se tenait là dans la pénombre, à genoux sur le sol et penché sur une forme recroquevillée.

« Ah, c'est bien ! » dit-il en m'apercevant. Aussitôt, il se releva et m'attira à part dans un angle de la pièce. « Elle n'a pas supporté, me murmura-t-il... Par bonheur, j'ai aussitôt pressenti ce qui se passait et qu'elle tenterait de mettre fin à ses jours. »

« Mais qui ? dis-je, en cherchant à reconnaître dans l'ombre la forme allongée sur les dalles. Qui ? »

« Asnéti... Elle n'a pas supporté ce qu'elle a dû faire. Elle avait un morceau de métal affûté dans un repli de sa robe. Lorsque je l'ai rejointe ici, elle avait déjà commencé de se taillader le poignet. Je pense qu'il serait bon que tu sois seul avec elle. Viens ensuite me rejoindre. »

Mayan sortit sans attendre ma réponse et j'aperçus Sinuhé qui s'asseyait sur le sol, au bout du petit couloir.

Asnéti demeurait pelotonnée sur elle-même, couchée sur les dalles, face à la stèle d'Aton et je mis un long moment à apercevoir son visage. Elle l'avait recouvert de son voile bleu et sanglotait en silence derrière lui. Lorsqu'enfin j'osai un geste, elle me laissa l'écarter sans protester d'aucune manière.

« Asnéti, dis-je en cherchant sa main sous les plis de son vêtement, je mesure toute la valeur de ce que tu as fait aujourd'hui... et je devine ta souffrance. Je ne vais pas te remercier car un tel langage n'a pas réellement de sens dans une situation comme celle-ci. Ce serait un squelette de quelque chose... sans muscles, ni cœur, ni âme. Un simple merci, non, cela n'aurait pas de sens. Je voudrais seulement saluer en toi... la belle rivière amoureuse de vérité, car j'ai compris que tu n'avais agi, ni pour, ni contre quelqu'un, mais simplement dans la direction de la Vie. Et tout cela, c'est rare Asnéti, si rare que la plupart d'entre nous en sont incapables. Notre monde nous apprend à être des juges depuis le jour où nous pouvons articuler quelques mots. Il nous y encourage et toute notre pensée se façonne autour de cela. Il fait de nous des combattants, il cherche toujours à nous enrôler dans un camp ou dans un autre comme si quelque force avait intérêt à ce que nous perdions de vue l'Essentiel. Et l'Essentiel, je viens de te le dire, c'est d'être rivière, c'est d'accepter que l'eau coule à travers soi. »

« J'ai dit la vérité, sursauta Asnéti en s'accrochant à mon bras, mais cette vérité porte le mal en elle-même. J'ai répandu le mal, j'ai trahi ma sœur ! »

« Mais *qui* est ta sœur ? Celle qui a menti ou celle que tu as toujours respectée et qui a consacré son temps au service d'Aton ? »

La jeune fille resta longtemps interdite. Ses grands yeux effilés plongeaient en moi comme pour tenter de s'accrocher à quelque chose de solide.

« Oui, repris-je en apercevant le bandage maculé de sang qui lui avait été sommairement fait au poignet. Le problème est là... Qui est ta sœur ? Ce n'est pas Isia que tu as dénoncée.

Celle-là, je le sais, existe quelque part, pure, belle et transparente au-delà d'un mur de souffrance et de rébellion. Tu as juste montré du doigt le masque derrière lequel elle s'abuse elle-même et dont elle est pour un temps devenue l'esclave. Est-ce engendrer le mal que d'ébranler un tel masque ? Nul n'a jamais aidé qui que ce soit en nourrissant son égarement... et il y a parfois une jouissance étrange chez ceux qui souffrent à ne pas vouloir sortir de leur prison. Certains ne veulent pas que l'on gâche leur chagrin car celui-ci est devenu *la* mécanique qui les fait vivre. C'est cette dernière que tu n'as pas voulu nourrir. Elle n'a rien à voir avec Isia ! Non, celle qui m'a calomnié et qui t'a plongée dans le trouble n'est pas la femme pour laquelle j'ai bouleversé ma vie, ni la sœur que tu aimes. »

« Mais qui est-ce alors ? »

« Je dirais... que c'est la part d'ombre qui, pour l'heure, a pris les rênes de son être. »

« Mais nous avons tous une part d'ombre ! »

« En effet, nous l'avons tous... Pourtant, elle n'est pas nous, elle fait seulement partie du masque derrière lequel notre vraie Réalité se cache. Toi, tu as agi par et pour cette Réalité parce que, justement, tu ne supportes pas qu'une zone d'ombre s'étende et génère d'autres zones d'ombre... Car c'est ainsi que les choses se passent, Asnéti. Les nuages attirent les nuages, alors tu as préféré créer une bourrasque plutôt que de laisser le temps gris s'installer. Tu as agi pour la Vie, je te le répète. Ainsi, je t'en prie, ne cherche plus à priver ton cœur de ce que tu as voulu donner pour la justesse du monde.

Isia reviendra à elle-même, le Ciel a d'infinies ressources en son sein. C'est ce qu'il m'a été clairement dit ces derniers jours, même si ma souffrance demeure immense. Oui, nous reviendrons tous à ce que nous sommes, cela je le sais... Et je voudrais t'en communiquer l'infinie certitude. »

En entendant ces paroles couler de mes lèvres avec toute l'émotion dont mon âme était chargée, Asnéti fondit en larmes, des larmes qui, je le sentais, n'étaient cependant plus uniquement de peine, mais de Souvenir... Le Souvenir des engagements pris autrefois en d'autres temps et dans d'autres mondes.

Un petit rayon de lumière dorée venait lécher la stèle de pierre vouée à Aton. Mon regard s'y attarda longtemps comme pour s'alimenter et s'imprégner de sa discrète complicité. C'était beau. Enfin, Sinuhé perçut qu'il était temps pour lui de se rapprocher du sanctuaire où nous nous tenions et je remis Asnéti à la chaleur de ses bras.

Mayan-Hotep m'attendait de son côté et, en traversant la grande cour du palais, j'eus la sensation poignante que les papyrus de ma vie, de nos vies, se déroulaient à une vitesse effrayante contre laquelle nul ne pouvait rien.

Le Vizir Majeur me reçut aussitôt ; il avait noyé ses appartements dans une blanche et généreuse fumée d'herbes aromatiques, comme pour en laver l'atmosphère et me préparer un plus bel accueil.

« Voici, dit-il après m'avoir étreint dans ses bras, j'ai déjà un ordre de Pharaon te concernant. Regarde, Nagar, tout est consigné sur ce rouleau marqué de son cartouche ! Dès ce soir, tu demeureras entre les murs du palais. On t'y attribue un logement, disons plus... compatible avec tes nouvelles fonctions. Eh bien, tu ne dis rien ? »

## Chapitre XVI

### ***L'intransigeante douceur***

« Je veux que nous devenions des êtres de démesure ! C'est le but de toute ma vie, de la tienne et de cent autres ici qui tentent de pénétrer l'Essence de mon Père. Ne perds jamais cela de vue, Nagar ! Mon règne n'a guère de sens pour celui qui n'a pas compris que la volonté qui m'habite s'exprime afin de tout ennoblir. Tout ! Grain de sable après grain de sable, s'il le faut ! Aujourd'hui, chacun peut capter le Souffle qui lui donnera sa véritable dimension et sentir palpiter la vie d'Aton en soi... au point de fuir tout ce qui n'est pas grand et beau ! »

Un genou au sol, je me tenais face à Pharaon dont la main jouait avec quelques pierres multicolores. Il s'était assis sur le sol, près d'une grande corbeille où étaient amoncelés des morceaux de roches scintillantes et des petits galets magnifiquement arrondis.

« Ça, c'est l'humanité, vois-tu ! continua-t-il tout en faisant glisser les unes après les autres les pierres de sa main jusqu'à la corbeille. Certaines sont des turquoises, d'autres des améthystes ou du jade. Tout cela n'est encore ni taillé, ni poli, à peine sorti de sa gangue et si peu conscient de sa valeur ! Et puis, il y a ces éclats de roche un peu bruts et ces galets qui offrent leur rondeur comme en attente d'autre chose, dans l'espoir qu'on les remarque. Eux aussi sont l'humanité, celle qui sommeille encore profondément sans seulement pressentir l'idéal qui soupire au fond d'elle-même et qui en fera peut-être un lapis-lazuli ou un jaspe somptueux. »

« Et le diamant ? »

« Oh, celui-là, il est partout, dans toutes les âmes comme dans toutes les pierres ! L'incroyable est que personne ne le sait. Quelques-uns le disent, mais on croirait qu'ils n'en sont pas totalement persuadés eux-mêmes. Le paysan qui retourne la terre les jambes couvertes de boue cache un pharaon et un dieu au-dedans

de lui-même... tout aussi sûrement que cette simple agate contient la promesse du plus pur des joyaux !

C'est pour cette vérité et pas une autre que j'ai fait présent de ma force à Aton en ne mesurant aucun des efforts qu'il me demande. Pourtant, seul je ne suis rien si je ne parviens pas à partager cet élan avec la famille qui s'est réunie autour de moi. Et, je le dis, chacun de ceux qui affirment vénérer le Soleil d'entre les soleils devrait agir de même en se voulant porteur et responsable du flambeau contagieux de la transformation. Le diamant et l'or ne se sont pas faits par enchantement. Cela peut te sembler étrange, mais il a fallu une volonté de maturation à la conscience qui scintille en eux. Il leur a fallu un amour démesuré pour devenir les rois de leur monde. Être roi, voilà ce qui devrait soucier chacun de nous ! Non pas être roi pour être roi et assouvir je ne sais quelle volonté ou besoin, mais devenir de cette matière royale qui rend beau et digne tout ce qui nous approche. Voilà où se situe la royauté dont je te parle, dans cette capacité de métamorphoser, touche après touche, tout ce qui nous effleure de sa réalité, tout ce que nous pouvons aller chercher au-dedans de l'autre. Devient pharaon, puis dieu et fils de mon Père, chaque être qui a compris cela et a tout mis en œuvre pour l'incarner.

Regarde, je place un petit morceau d'or à côté de ce gros galet. Crois-tu qu'il ne se passe rien ? Toi, tu ne vois peut-être rien... mais lui, le galet, il se met à apprendre, bien qu'il n'en ait pas conscience. Tout le secret est là ! Le rayonnant fait rayonner ! »

« Et le scintillant ? » remarquai-je, amusé.

« Laisse Amon avec Amon ! Il y a un semblant d'or pour la folie de ceux qui se perçoivent séparés du Tout. Le scintillant enivre un temps, seulement un temps, je te dis.

La démesure dont je parle répond à une autre folie, celle de chercher à ne voir et à ne répandre que le meilleur en l'autre, afin de lui montrer la voie du véritable trône auquel il peut prétendre. Je fais partie de cette race de fous qui ne se reposera jamais avant que ce... meilleur n'ait pu contempler la face de mon Père. Ce n'est aucunement une grâce que j'ai reçue, mais un choix que j'ai fait ! L'Amour fait partie d'un choix, la Volonté en est un autre... et le premier sans le deuxième ressemble à une main privée de ses doigts !



Me suis-tu, Nagar-Têth ? As-tu, toi aussi, fermement décidé de cette sainte folie ?... Mais relève-toi, que fais-tu encore ainsi à genoux ? »

Akhenaton se dressa d'un bond devant sa corbeille de pierres et je l'imitai, le sourire aux lèvres. Comme à l'accoutumée, il n'était vêtu que de son pagne de drap blanc et de son pectoral qui l'eussent fait prendre dans les ruelles de la ville pour un simple notable. Certains n'appréciaient pas un tel dénuement ; quant à moi, c'était ainsi que j'aimais voir Pharaon.

« Alors, acceptes-tu de plein cœur cette nouvelle charge ? »

« Elle m'honore, divin Seigneur, et je ferai de mon mieux... pour rencontrer cette démesure que je n'ai pas su nommer clairement jusqu'à ce jour. »

« Je te sais ébranlé... Ne t'inventes-tu pas une force qui te fait encore défaut ? Les mots promettent facilement. »

« Si j'attends la plénitude de ma force, répondis-je, il me semble que celle-ci ne viendra jamais et que je me rendrai sur la plage avec les autres galets. Je suis convaincu que la force surgit dans l'action et que la volonté se nourrit de volonté. C'est ainsi que je dépasserai la foule des émotions dont tu vois fort bien qu'elles m'assaillent encore. »

« Ne tue pas tes émotions... reprit aussitôt Pharaon après avoir bu un peu d'eau à même une cruche. Celles-ci sont aussi une partie de ta force. Ne t'imagines pas que les émotions soient l'ennemi systématique de la maîtrise de soi. Je sais qu'il est de bon ton de clamer le contraire, mais la réalité m'a toujours semblée bien plus subtile. As-tu jamais rendu visite aux ermites et aux magiciens qui ont fait de la montagne leur refuge ? »

« Il m'est arrivé de les croiser à plusieurs reprises. En vérité, peu m'ont paru aussi sages que leur réputation le sous-entend. »

« C'est ce que j'espérais t'entendre dire. Ceux-là, précisément, ne parlent que de leurs émotions domestiquées et de la puissance que cela leur procure. En vérité, j'ai remarqué qu'ils passent tous tant d'années à brider les allées et venues que le cœur entreprend naturellement entre lui-même et la multitude des élans de la Vie, qu'ils en deviennent comme des arbres secs orgueilleux de leur maîtrise... puis de leur humilité.

Non, Nagar, ne détruis pas tes émotions à coups d'épée volontaires... car, ainsi qu'à toute chose, mon Père leur a donné deux visages. Il suffit de choisir celui qui sourit ! Réfléchis ! Il y a les

émotions qui naissent au creux de ton ventre... et parfois plus bas. Celles-là sont, effectivement, des pulsions éparpillantes, parfois dévastatrices et destructrices. Quant aux autres, si tu les regardes paisiblement éclore à la surface de ton être, tu verras qu'elles éclatent plus près de ton cœur et qu'elles peuvent être colorées des plus beaux sentiments. Alors, si tu considères ces dernières pour ce qu'elles sont, si tu les maries à la lucidité, à la volonté et à l'Amour, elles peuvent devenir de formidables élans bâtisseurs ! Ce sont elles qui font l'homme en lui donnant soif de la démesure, soif de toutes les formes du Beau. Les autres, j'en conviens, ne flattent que le réflexe reptilien en nous.

Oui, qu'il soit reconnu que certaines émotions font pousser des ailes et créent des mondes où vont se loger nos êtres à venir ! L'imagination, Nagar-Têth, flamboie toujours sur la pointe de ces ailes. Et n'est-ce pas par elle que nous pouvons, d'abord et constamment, réinventer un ordre du monde sans cesse plus proche du Rayonnant ?

Te souviens-tu de cette escapade improvisée sur le Nil alors que j'étais encore très jeune ? C'est à compter de ce jour-là que j'ai compris que ton hérétisme latent pouvait rejoindre le mien... Aussi, la fonction que je te propose aujourd'hui n'en est jamais que la conséquence logique. Prends donc ta charge sans différer.

J'imagine que ce qui va se produire dans l'instant la concerne au plus haut point. Demeure avec moi un moment encore... j'ai certains visiteurs à recevoir. »

Pharaon se dirigea alors vers une table de bois rouge et fit résonner à plusieurs reprises le petit gong de bronze qui s'y trouvait. Un homme en armes se présenta aussitôt sur le seuil de la porte.

« Fais-les entrer. »

Le garde sortit à reculons puis réapparut bientôt, précédant quatre hommes revêtus des plus beaux atours. Je connaissais bien trois d'entre eux. C'étaient des conseillers directs d'Horemheb, des guerriers, tout comme lui. Quant au quatrième personnage, il était prêtre, de Thèbes évidemment, ainsi que l'indiquaient son long pagne, les signes peints sur son crâne et les rouleaux métalliques en forme de sceau pendant à son cou.

Après qu'ils se fussent longuement inclinés, ils allèrent s'asseoir sur le sol face à un large et lourd siège de bois où vint les rejoindre Pharaon. Quant à moi, l'habitude des usages de la Cour

me fit comprendre qu'il était de mon devoir de me tenir debout, non loin de lui, face aux visiteurs.

« Vous connaissez Maître Nagar-Têth, déclara Pharaon sans attendre. Ne soyez pas surpris, il fait désormais partie de mes conseillers personnels en matière de réforme. Je l'ai particulièrement chargé de veiller à la bonne application de celle-ci sur l'ensemble de mon royaume. Parlez donc librement. Je suppose que vous êtes porteurs de quelque doléance... »

« Il ne s'agit point de doléance, divin Maître, nous sommes simplement les messagers d'une réalité qu'il n'est plus possible d'ignorer. »

L'homme qui avait pris la parole était le plus âgé de tous. Il avait les sourcils broussailleux et son crâne était recouvert d'un casque de cuir brun finement ouvragé sur lequel scintillaient quelques clous de métal doré. Les lèvres pincées et le menton tendu, il continua de s'exprimer.

« Ce sont les barbares, les Têtes Jaunes <sup>42</sup> ! Comme tu le sais, il agressent sans cesse nos frontières nord. Jusqu'à présent, selon tes ordres, nous n'avons pas réagi. Aujourd'hui, cependant, la situation s'aggrave. Ils semblent s'installer sur un vaste territoire. Le sang a été versé. Le Seigneur Horemheb et l'ensemble des forces de Thèbes nous chargent de te dire que cet état des choses ne saurait désormais s'éterniser sans mettre l'Empire en danger. »

Pharaon ne sourcilla pas.

« Je sais déjà tout cela, fit-il. N'ai-je pas demandé, à maintes reprises, à Horemheb d'aller parlementer lui-même afin d'intégrer ces hommes à la Terre Rouge tout en leur offrant de bonnes terres en échange de la paix ? Notre monde est vaste, chacun peut y respirer et trouver de quoi y vivre. »

« On ne peut dialoguer avec ces barbares, ils ne se soucient que de guerroyer ! Je les ai moi-même approchés ; ils ne parlent que le langage des armes, cela semble leur raison d'être. Donne-nous-en enfin l'ordre et nous attaquerons, Seigneur ! Nous n'attendons que cela pour éviter la catastrophe. »

« Il n'y a que le barbare pour voir en son adversaire un autre barbare... Ne te rends-tu pas compte qu'en décrivant ainsi les Têtes-Jaunes, c'est ton propre portrait que tu traces ? Regarde-toi, tu arrives en ce palais, casque sur la tête et coutelas sur la hanche. Il semble que, toi aussi, tu ne connaisses que le langage

des armes. Toi, Horemheb et toute l'armée n'avez pas tenté d'apprendre depuis toutes ces années d'autre vocabulaire que celui de la guerre. Tant que vous verrez le monde avec les yeux des muscles et du sang, vous ne pourrez prêter à autrui d'autres réflexes que les vôtres. Vous ne voulez pas croire à mes offres de paix ! Comment alors voudriez-vous les présenter pour ce qu'elles sont aux Têtes-Jaunes ? L'esprit qui anime Thèbes est en guerre. Peut-il prétendre, dès lors, engendrer autre chose que la guerre et la mort ? Non, je te le dis, je le réaffirme, nous ne riposterons pas ! Je ne crois pas qu'un seul homme en ce monde soit insensible à une proposition de paix émanant d'un cœur qui cherche, lui aussi, véritablement la paix.

En vous donnant pour mission de parlementer, je vous donnais la chance d'étudier à une École de pacification et voilà que vous méprisez cette chance ! Vous dites paix et vous continuez de penser rivalité et guerre. Comment espérez-vous être crus ou pris en considération ? Chacun de nous projette le fond de son âme autour de lui-même. Il est inutile de s'imaginer que l'on puisse éternellement tromper l'autre sur ce qui nous anime. Il existe un langage qui dépasse celui de notre bouche et c'est celui-là qui prime en agençant les choses.

Tant que tu te penseras guerrier, tu attireras à toi des vagues de violence. Toute paix se suggère, petit à petit, par un cœur transparent et sans malice dissimulée. Dis cela de ma part à Horemheb. Je ne modifierai pas mes ordres, Seigneur Menkh. »

« Le général Horemheb ne répondra de rien. Il n'est pas seul à Thèbes. Nous te devons obéissance, mais l'avis commun est que les dieux de la Terre Rouge ne peuvent autoriser un démantèlement, ni même un affaiblissement de ce royaume. Je suis un homme de guerre, il est vrai, et cela te déplaît. Pourtant, c'est avec des hommes tels que moi que cette terre est née. »

Celui que Pharaon venait d'appeler du nom de Menkh avait le visage écarlate. Il était aisé de voir que, derrière l'apparente modération de ses paroles, il contenait une violente colère.

« Crois-tu réellement à ce que tu viens de me dire ? riposta aussitôt Pharaon. Ce n'est, ni le goût du sang, ni l'appel des armes qui a offert à mon peuple et à ma terre leur grandeur et leur rayonnement. Notre sagesse et nos connaissances sont les seuls germes de cet état de fait et cela représente l'héritage précieux

d'un temps ancien au sortir duquel il est dit que trop d'hommes oublièrent la véritable destination de la Vie. »

« Il est de plus en plus dit également, divin Seigneur, que ce temps ancien est une fable, intervint d'une voix nasillarde le prêtre de Thèbes qui faisait tourner ses sceaux entre ses doigts. Nous devenons réalistes... »

« Je sais fort bien tout ce qui se dit. Je demeure néanmoins surpris qu'il se soit toujours trouvé des hommes, ici et ailleurs, pour oser prétendre que leur époque avait le privilège de faire naître la vérité absolue et le bon sens. Il y a plus de cinq millénaires, il en existait déjà appartenant à cette race et, dans cinq autres, je gage qu'il en existera encore, issus du même moule. À chaque époque, il est des individus qui se plaisent à croire qu'ils ont tout compris et inventé tandis que leur société ne fait que redécouvrir, développer, modifier ou au contraire oublier. Ce qui n'a pas d'âge et que mon Père met éternellement à la disposition de tous. Ce que tu viens de me dire est grave, Pseb. Ceux qui sont à l'origine de cette pensée méritent d'être appelés fossoyeurs de l'humanité. C'est une volonté de tyrannie et d'asservissement qui les anime nécessairement. Quel autre intérêt que celui-là de couper un peuple de ses ancêtres, de son héritage et de son histoire ? Nivelier, affadir et désacraliser ! Si c'est ainsi que l'on continue de former des lettrés à Thèbes, voilà qui me donne plus de vigueur encore à parfaire ma réforme ! »

« Puisque ta réponse semble définitive, divin Maître... » bredouilla Menkh en s'inclinant comme pour se retirer.

« Demeurez encore un peu, intervint alors fermement Akhenaton tout en se levant de son siège. Vous répéterez ceci fidèlement au général Horemheb. On s'imagine trop aisément que la volonté de non-violence est issue d'esprits faibles. Ainsi fait-on de moi un couard ou un utopiste impuissant. Ce que je sème pourtant aujourd'hui est une graine de puissance, la puissance à laquelle ne goûtent jamais que ceux ayant le courage et la volonté d'aller voir en eux-mêmes ce qui s'y trouve... un dieu créateur de son propre monde !

Inutile de sursauter Pseb, tu entendras de ma bouche d'autres paroles bien plus hérétiques ! Je ne crains pas de le dire, Aton, mon Père, a placé au cœur de chacun de nous un Souffle capable d'engendrer des mondes. Ainsi, avons-nous fait surgir des montagnes et tracé des frontières sur cette terre selon notre seule

capacité à percevoir des sommets infranchissables ou des limites. J'ai choisi la paix pour le royaume de la Terre Rouge, non pas pour lutter contre la guerre mais pour ensemer un champ de non-violence, un champ idéal, un champ qu'éclairera jusqu'au bout le flambeau qui lui est prêté. Je ne me soucierai pas des hordes d'oiseaux qui veulent piller ses sillons. Peut-être d'ailleurs, ne verrai-je rien germer sur le limon... Ce qui m'importe, c'est l'œuvre qu'opérera la graine dans le ventre inconscient de celui qui l'aura avalée. En vérité, ce n'est aucunement cette graine qui sera dissoute mais au contraire, peu à peu, ce qu'il y a de voracité en l'être qui s'est imaginé la faire sienne. Retenez bien ceci, tous quatre, ce sont les âmes d'aujourd'hui que j'ensemence pour celles qui sont à venir. Je plante une idée afin que celle-ci devienne un Principe, puis que ce Principe engendre enfin un autre monde. Cette idée-germe ira rencontrer chacun jusqu'au fond de ses viscères, les purifiant les unes après les autres, vie après vie, âge après âge. Je ne suis pas de ceux qui s'agitent pour quelques murailles de briques ; je vis pour ce que vous serez demain ! Allez ! Répétez tout cela à Thèbes et envoyez d'autres émissaires pour offrir ma paix ! »

Les quatre hommes avaient l'air hagard, totalement dépassés par le discours que venait de leur tenir Pharaon. Je les vis partir à la fois pitoyablement et rageusement.

« Seigneur, dis-je, tandis que Pharaon laissait tomber une petite poignée d'encens dans la vasque située près de son siège, ne crains-tu pas que cela soit trop demander à ces hommes ? »

« C'est beaucoup demander, je le sais. J'exige beaucoup de chacun, mais c'est ce que les Temps attendent de moi. Je lance une plume au vent dans l'espoir qu'un jour cette plume devienne une aile. »

« Ne pourrions-nous pas nous-mêmes parlementer avec les Têtes-Jaunes ? Qui d'autre mieux que toi pourrait les toucher ? »

« Nagar, répondit doucement Pharaon, que crois-tu qu'espèrent Horemheb et ceux de Thèbes ? Que je me déplace en personne jusqu'aux frontières, que je quitte ma ville... La cohésion de ce royaume ne tient plus que par le cœur que j'y maintiens avec la reine. Je suis conscient des risques encourus.

Je ne peux quitter ma Cité sans l'offrir à ceux d'Amon. Ici, le Soleil est intouchable. Si je laissais ces rives, ne fut-ce que pour une demi-lunaison, j'ignore si vous m'y reverriez... »

Un froissement de tissus me fit alors deviner une présence nouvelle. Je me retournai. C'était la reine en personne accompagnée de Sitamun. Je m'inclinai tout en croisant les bras sur la poitrine, les paumes largement ouvertes. Il me sembla que les deux femmes étaient soucieuses, aussi me demandai-je un instant si je devais prendre congé. Toutes deux étaient sobrement vêtues de robes en voile couleur de lin, très près du corps. L'une avait la chevelure tressée avec des morceaux de turquoise, l'autre de corail et d'ivoire.

« Eh bien, qu'en est-il ? » demanda Pharaon.

« Cela continue... C'est la deuxième fois que cela se produit depuis hier soir. Les dieux cherchent à s'exprimer, de toute évidence, mais je crains pour lui... »

Sitamun avait prononcé ces mots nerveusement. Elle était si troublée que Néfertiti lui prit la main et poursuivit à sa place.

« Smenkhêré et Sinuhé sont avec lui, mais ta présence nous rassurerait. »

« Nagar-Têth nous accompagnera, répondit Pharaon. Il comprend ces choses et saura être discret. »

L'instant qui suivit fut celui d'un éblouissement. Pour la première fois, je pénétrais en profondeur dans l'intimité des appartements royaux. Au-delà du privilège insigne que cela représentait et que je comprenais difficilement après l'infamie des jours précédents, c'était la beauté de ce que je découvrais qui me sidérait. À travers la succession des pièces qui s'offraient à mon regard, se révélait un tout autre univers que celui auquel j'avais eu accès jusqu'alors. Je m'étais attendu à quelque faste invraisemblable, mais rien de tout cela n'apparaissait. Non... c'était autre chose ! C'était... une autre définition du Beau ! Peu d'or, peu de riches tissus mais des formes nouvelles taillées dans de la pierre blanche, celles d'un vase ou d'un siège, la silhouette étrange et sobre d'une énorme lampe à huile entre deux colonnes et des fleurs... Des fleurs blanches et jaunes, des fleurs partout, exubérantes, enivrantes avec deci-delà, parmi elles, des oiseaux qui voletaient. Enfin de l'eau... Il y en avait en tout endroit, qui coulait dans de petits couloirs de pierres, blanches elle aussi, et qui se déversait dans des bassins où nageaient quelques tortues.

Je pensai qu'il était de bon ton de ne poser aucune question et de ne rien manifester.

Finalement, nous parvînmes dans un autre logis que celui de Pharaon. C'était une vaste chambre qui donnait sur une somptueuse terrasse garnie de lauriers et par laquelle on apercevait le fleuve.

Derrière les épaules de mes hôtes, je devinai aussitôt les silhouettes de Smenkhêré et de Sinuhé. Elles étaient penchées sur un fauteuil à larges bras au creux duquel un petit corps frêle, celui d'un enfant, s'abandonnait.

« Ah, Nagar ! s'exclama Smenkhêré l'air surpris. Eh bien, peut-être pourras-tu nous donner, toi aussi, ton avis. » Encore ignorant de ce qui se passait, je cherchais à m'approcher de l'enfant qui semblait à demi-conscient.

« Oui, c'est bien lui, me dis-je intérieurement, c'est Ankhaton. » Entre les longues mèches brunes de son abondante chevelure, je reconnaissais les traits délicats de son visage.

« Il se met à parler étrangement, me fit Sinuhé à voix basse. Sa peau devient soudain très pâle, ses lèvres bleues, puis il tombe dans une sorte de sommeil... et alors sa bouche se met à articuler des mots que nous n'avons pas encore bien compris. » « Il sera devin, déclara Smenkhêré avec assurance. S'il se met à parler de la sorte, à son âge, c'est que les dieux en ont décidé ainsi. »

« C'est surtout que Aton l'a voulu ainsi, reprit la reine d'un ton assez tranchant. Faisons brûler des herbes et éloignons-nous de lui, nous l'étouffons. »

Chacun jugea que le conseil était sage, hormis Sitamun. En tant que mère du jeune garçon <sup>43</sup>, elle entendait rester auprès de lui en lui tenant une main, tandis que nous nous placerions assis en demi-cercle face à eux.

Sinuhé se chargea d'agiter un petit encensoir devant le visage d'Ankhaton et, bientôt, l'odeur des résines nous enveloppa tous. Je me souviens ne pas avoir pu garder les yeux ouverts... J'étais épuisé par tous ces événements qui se succédaient dans ma vie à une vitesse effrénée. Trois jours auparavant, je croupissais encore misérablement entre les murs d'une cellule et voilà que, sans transition, je me voyais poussé au sein de la famille royale et revêtu de toute la confiance de Pharaon ! Qu'y avait-il à comprendre dans tout cela ? Peut-être le Ciel cherchait-il à m'enivrer à sa façon en brisant mes habitudes, mes repères et en m'obligeant à d'autres structures ? Assis sur le sol, le dos voûté, je sentais ma pensée courir follement d'Isia-Lisia à Pharaon et au



petit Ankhaton dont je percevais la respiration rapide. J'étais tout à la fois brisé, éparpillé, lucide et fort.

Soudain, il y eut un soupir, saccadé, un peu souffrant. Je me forçai à entrebâiller les paupières. Il venait du jeune garçon, toujours aussi livide, encore affalé sur le fauteuil et dont les mains se mettaient à trembler comme pour chercher à saisir quelque chose.

Cependant, Néfertiti souriait. Elle offrait un visage si serein que je me dis qu'elle aussi devait être habitée par une force qui cherchait à s'exprimer.

« Oh ! entendîmes-nous enfin, oh... ! » La voix était pâle et sortait de la poitrine d'Ankhaton. Chacun se redressa et Sinuhé dessina lentement un cercle dans l'air avec le petit encensoir qui se mit à crépiter.

« Oh..., reprit une troisième fois la voix,... un être de Soleil déchaine toujours l'adversité et la haine. »

Je frémis. Ce n'était pas la voix d'un jeune enfant qui jaillissait de la poitrine d'Ankhaton. C'était une voix adulte, une voix qui commençait à se former dans toute sa profondeur. Et puis cette phrase, cette expression... elle réveillait en moi un sentiment connu. Je vis Pharaon plisser le front et chercher la main de son épouse. Ce fut, je crois, l'une des rares fois où j'aperçus sur son visage ce qui me sembla être une anxiété.

« Oh oui, les êtres de Soleil ! poursuivit la voix. Ils dérangent... parce que la médiocrité ne tolère pas le grand, vit de peurs et préfère niveler ! Prenez garde à elle ! Je sais, elle paraît muette et incolore. On dit qu'elle ne dégage aucun parfum. Mais moi, je vous l'enseigne, elle a une odeur et un goût. C'est un poison virulent qui contamine toutes les bonnes consciences. Chaque jour, elle se couche sur le bon droit et un semblant de paix. Prenez garde à trop de lumière, à trop de plein jour, cela rend méchante la médiocrité ! Rien n'est plus dangereux qu'une force sans Souffle lorsqu'elle se souvient de ce qu'elle n'a pas. Je te salue, mon fils ! »

Le corps d'Ankhaton se raidit brusquement sur son siège, fut secoué d'un léger spasme, puis s'affala à nouveau, inerte, sur les coussins que l'on avait placés contre lui.

Je crois qu'un long frisson nous parcourut tous. Les derniers mots entendus avaient explosé comme une signature de feu, nous obligeant à une prise de conscience qui nous emmenait loin.

La stupeur générale à peine dissipée, Pharaon se glissa lentement aux pieds de l'enfant qui maintenant semblait dormir et se prosterna devant lui avec le plus grand respect, ce en quoi nous l'imitâmes tous. Il y avait en la personne d'Ankhaton une grande âme qui s'était effacée un instant pour faire place à une autre grande âme. C'était évident et sacré pour nous. Cela ne se discutait pas.

La journée se poursuivit dans une sorte de rêve. Entre deux réflexions sur tout ce qui s'était précipité dans ma vie en l'espace de quelques jours, je tentais de m'organiser dans mes nouveaux appartements. Ceux-ci étaient moins vastes que la demeure qui m'avait été attribuée dans la Cité, mais au moins me coupaient-ils d'un contexte douloureux en direction duquel j'essayais de ne pas me retourner.

Je bénéficiais d'une large terrasse donnant sur les jardins et sur laquelle poussait un bel oranger. C'était déjà plus que je ne l'aurais souhaité pour participer à l'apaisement de mon être. Enfin, je me trouvai un nouveau serviteur, un homme âgé venu du lointain désert par je ne savais quelles tribulations et qui montrait des talents de cuisinier.

Au bout d'une semaine, je me présentai une nouvelle fois, comme il se devait, en ma qualité de conseiller, auprès de Pharaon et de plusieurs autres. Mon... rêve éveillé se poursuivait encore et je me dis que les paroles d'Horemheb à mon encounter avaient été presque prophétiques. Pourtant, je n'avais rien cherché, juste essayé de vivre au mieux.

Nous étions huit, y compris la reine, au centre d'un petit carré d'arbres aménagé dans la verdure des jardins. Mayan était assis presque face à moi et avait l'air songeur.

Pharaon, quant à lui, s'exprimait fiévreusement, visiblement plus préoccupé des pensées qui le traversaient que des compte-rendus que nous lui faisons des tâches qui nous étaient assignées. Il me sembla que la reine en prit ombrage car elle l'interrompit dans une digression qu'il faisait au sujet de sa conception de la non-violence.

« Faut-il nous attendre à partager le trône avec les Têtes-Jaunes ? fit-elle amèrement. On dit qu'ils n'ont d'ailleurs pas de roi pour les gouverner ! Moi, je ne comprends plus... »

Pharaon ne releva pas. Peut-être même n'entendit-il pas la réflexion de son épouse. Ce fut ce que je me dis, il n'entendit pas. À

compter de ce jour, je m'aperçus clairement que son esprit était de plus en plus capté par des préoccupations qui ne plongeaient pas leurs racines en ce monde. Ce qui le soucia plus que tout lors de ce Conseil, c'était ce qui se produisait par l'intermédiaire d'Ankhaton.

« C'était Pharaon, mon père... finit-il par déclarer. Tous ceux qui étaient là ne peuvent en douter. S'il cherche à nous parler par la bouche d'Ankhaton, c'est que de grands événements s'en viennent et qu'Aton veut guider précisément nos pas. Toi qui étais présent, Nagar, qu'en penses-tu ? »

La reine m'adressa un regard intense.

« J'ai maintes fois assisté à ce genre d'intervention sacrée, dis-je. Du temps de ma jeunesse à Alpu, je fus à plusieurs reprises introduit en présence d'une femme à travers laquelle l'invisible s'exprimait. Toutefois, elle connaissait ces états par la respiration de substances qui projetaient son Ka hors de son corps, permettant ainsi à un Neter de l'habiter. »

« Quelques prêtres de Thèbes agissent encore de même, reprit Pharaon. Mon père s'emportait souvent contre eux à ce propos et il m'a communiqué sa détermination. La limpidité ne s'obtient pas à travers le clair obscur et la vérité surgit de l'authenticité. J'en connais beaucoup qui accumulent des richesses et se gonflent d'importance pour attirer de force à eux quelque présence invisible. Les purs n'ont besoin que d'eux-mêmes pour transmettre la pureté. Trop de signes, dont sa jeunesse, nous montrent bien que mon jeune frère <sup>44</sup> a une destinée qui le fait se joindre à nous dans l'histoire du monde. Son âme n'est pas celle d'un enfant mais assurément celle d'un des grands aînés devant Aton qui nous ont déjà précédés et qui s'en reviennent, les uns après les autres. Je vous demande de le considérer comme tel et de prendre un soin tout particulier de sa personne, d'autant que son corps est fragile. »

« Mais au-delà de l'authenticité de son être, hasardai-je, il faut maintenant compter avec ce que le Divin nous délivre à travers lui... »

Néfertiti opina de la tête.

« C'est cela mon souci, fit-elle. Ne voyez-vous pas, vous tous ici présents, un avertissement dans les paroles qui nous ont été transmises ? »

J'entendis Mayan émettre une sorte de grognement d'approbation. Ce qui ne l'empêcha pas, sans rien ajouter d'autre, de se retrancher de plus belle dans sa réserve.

« Nous demandons trop, continua la reine. Travailler à ce point pour la non-violence érigée en Principe absolu peut susciter, à mon sens, plus de violence encore. Si nous exposons trop de pureté à la face de ce qui vit encore dans et par le trouble, il me semble que cela revient presque à l'agresser. On effraie toujours ce qui ne nous ressemble pas lorsque l'on fait éclater nos différences à tous vents. La divinité d'Aton ne peut se révéler que progressivement. Ce que nous en savons, et qui est déjà trop pour la foule des hommes, représente sans doute bien peu encore en comparaison de ce qui est et que nous-mêmes ne supporterions pas aujourd'hui. Comprenez-vous cela ? Ton cœur et ton âme veulent trop tout de suite. » dit-elle en se tournant vers Pharaon. Puis, se penchant dans ma direction, la reine ajouta : « Je suis certaine que toi aussi tu as compris cet avertissement, Nagar. »

Je devinai l'écueil et, en l'espace d'un très court instant, mon regard voyagea plusieurs fois de Pharaon à son épouse.

Fort heureusement, la voix forte de Mayan retentit au milieu du Conseil, ne me laissant pas le temps de chercher une réponse appropriée.

« Ne nous divisons pas, fit-il d'un ton grave. Sans doute la justesse avec laquelle il conviendrait d'observer les choses se situe-t-elle au-delà des logiques qui nous habitent les uns et les autres. Il est vrai que trop de soleil blesse les yeux, tout comme il apparaît indéniable qu'il faille semer un modèle pour l'humanité entière, se montrer grand afin que le devenir de notre espèce, même si nous n'y goûtons pas en cette vie, prenne déjà racine. Le problème est là. Comment laisser pousser nos ailes tout en acceptant de marcher les deux pieds dans la glaise ? »

« Parlerais-tu de compromissions souhaitables, Seigneur Mayan ? »

Je me tournai vers Pharaon et je vis qu'il avait les yeux immensément tristes. Il me fit songer en cet instant à un grand oiseau en plein vol et désespérément en quête d'une terre nouvelle, d'une île vierge qui ne s'en vient pas.

Il y eut, me sembla-t-il, un malaise au sein de notre petite assemblée. Mayan lui-même, pourtant si prompt dans ses réparties, ne répondait rien.

« Peut-être n'y a-t-il pas à parler de compromissions, hasar-dai-je. Peut-être y a-t-il simplement à évoquer la compréhension... car la compréhension ne serait-elle pas l'un des visages de cet Amour sans condition que nous voulons toucher du doigt et aussi suggérer à tous ? Si nous comprenons celui qui ne pense pas comme nous, peut-être alors que les notions de compromission, ou tout au moins de concession, perdent tout leur sens. Peut-être enfin l'Amour sans condition doit-il parfois, pour s'expanser, s'imposer à lui-même des conditions... Je veux dire accepter que continue de vivre une certaine forme de non-amour. Trop de différence crée trop de peur. »

Pharaon me regarda longuement.

« Nagar, fit-il enfin, je me suis longtemps tenu ce discours. Je sais que tous l'approuvent car il est l'interprète d'une certaine sagesse... pourtant, il me semble que tout n'a pas été tenté. Je veux aller plus loin encore dans mes offres de paix. Il y a nécessairement un cœur qui bat dans la poitrine des Têtes-Jaunes. Comprenez-moi, je ne puis me résoudre à ordonner ainsi, froidement, une riposte par les armes. Trop de chefs et de rois sans état d'âme, prétextant leur seul bon droit et les intérêts de l'heure, disposent de la vie de milliers d'hommes. Tentons autre chose ! Je ne veux pas que le sang coule. »

« Mais il a déjà coulé... » laissa tomber à mi-voix et incisivement Néfertiti.

Et, prononçant ces mots, la reine se leva de son siège puis nous salua.

## Chapitre XVII

### « **Ceux d'en-haut** »

*« Tout de merveille, tu surgis à l'horizon céleste,  
Ô toi, vivant Aton, aube de toute vie !  
Dès ton lever au-dessus de l'Orient,  
Tu offres ta splendeur à toute contrée,  
Ô toi, toi l'immense, le rayonnant, dominant toute chose,  
L'ultime de tout ce que tu as engendré est baigné de tes rayons.  
Aussi loin sois-tu, ceux-ci bénissent la terre.  
Aussi près demeures-tu des hommes, nul d'entre eux ne  
pénètre tes desseins.  
Et dès que tu t'immerges derrière l'horizon d'Occident,  
Mon pays connaît la nuit et ressemble à la mort.  
Il s'immobilise et n'espère que ton retour.  
Alors, les bêtes griffues sortent de leurs gîtes,  
La noirceur devient linceul et la terre, muette,  
incapable de chanter.  
Lorsqu'au matin, tu te révèles à nouveau  
Et qu'aussitôt toutes ténèbres s'enfuient sans même résis-  
ter,  
Alors l'homme reprend son labeur,  
L'animal connaît le bonheur de son pâturage,  
La fleur et l'arbre s'épanouissent,  
L'oiseau jaillit de son nid et lance son appel.  
Ainsi, tout ce qui vole et court chante ta louange.  
Ô toi, unique Dieu, à nul autre comparable,  
Toi qui dans ta splendide solitude, créas le monde selon  
ton cœur,  
Comme ton jeu est grand, éternel Seigneur,  
Toi qui as ton autre demeure en mon cœur <sup>45</sup> ! »*

N'oublie pas cela, Nagar, dit Mayan-Hotep en posant sur le sol la tablette de pierre toute couverte de signes. Ce n'est pas seule-

ment l'âme de ton Pharaon qui illumine chacun de ces mots, mais celle d'un grand être qui nous dépasse tous. En découvrant cette invocation, l'autre jour, peu après qu'il me l'eût lui-même remise entre les mains, j'ai été frappé de voir à quel point nous connaissons mal Akhenaton. La beauté de ces phrases qu'il a gravées de sa main me fait toucher sa véritable nature. Son âme, vois-tu, est ailée plus qu'aucune autre. Le fond de son cœur n'a que faire du pouvoir de sa couronne, il s'en sert uniquement pour donner une chance à l'Amour, au Vrai et au Beau, de trouver enfin une réelle place en ce monde... et il est le seul à porter cela à un tel point de culminace.

Je crains qu'il demeure à jamais une énigme, non seulement pour les temps à venir, mais aussi pour nous. Je crains, de plus, que nous ne voyions en lui que le roi brandissant un idéal fou, alors qu'il y a bien autre chose. Il me semble deviner maintenant dans toute sa dimension... je ne sais comment dire... l'homme ivre de Soleil, l'homme que nous devrions tous être ou devenir. Et il est tellement plus qu'un Pharaon, cet homme-là ! Évidemment, je l'ai toujours su, mais je ne l'ai jamais réalisé aussi pleinement qu'aujourd'hui. »

Pour la première fois, je voyais Mayan les larmes aux yeux. Parvenant à fuir le tumulte de la ville et nos charges respectives, nous nous étions donné rendez-vous tous deux sur les bords du fleuve. C'était la saison des moissons et il y avait des mois que nous n'avions pu nous retrouver ainsi. Les lunes s'étaient succédées au-dessus de nos têtes et la réforme du royaume, qu'il nous était demandé de parfaire et de surveiller, dévorait toute notre énergie. Nous avions presque dû nous enfuir du palais, prétextant n'importe quoi et refusant toute escorte pour retrouver un peu de l'odeur de la rive et des champs.

« Comprends-tu ce que je veux dire, Nagar ? Lorsque je lis ces mots, je prends conscience que ma tâche me pèse, parce que je me languis d'une terre qui n'existe peut-être pas... ou alors ailleurs, quelque part avec Ceux d'en haut. Et le problème, c'est que j'ai hâte de découvrir la suite. Je sais que Pharaon poursuit la rédaction de son hymne en ce moment même. Il veut en faire son testament et le léguer à son peuple. »

« Pourquoi as-tu dit "le problème" ? » fis-je, un peu surpris.

« Parce que je résiste pour ne pas me laisser attirer sur les mêmes hauteurs que Pharaon. Trop de choses se nouent en ce

moment et il faut une main de chair et d'os pour les fluidifier et les maîtriser. Je ne sais quelle est la force qui pourrait à la fois unir le Ciel et la Terre ! Peut-être que celle-ci ne peut voir le jour en ce monde... Alors, disons que j'essaie de veiller sur la Terre, tandis que Pharaon s'adresse de plus en plus au Ciel. C'est sans doute pour cela qu'Aton nous a placés sur son navire au même moment !

Pharaon est un annonciateur, Nagar. Je sens qu'il prophétise une nouvelle que nous sommes encore très très peu à entendre dans toute la simplicité de sa force et c'est cela qui m'inquiète. Le peuple suit, mais ne comprend pas, la Cour flotte et ne comprend guère beaucoup plus, je le vois. Quant à Thèbes, la rébellion y couve sans cesse davantage.

Depuis qu'Horemheb a donné l'ordre d'attaquer les Têtes-Jaunes, je m'attends à tout. Tu sais que Pharaon a à peine réagi lorsqu'on lui a annoncé cela. Je l'ai juste entendu dire : "Quel enfant !" Puis, il s'est enfermé dans un profond mutisme pour la journée. Alors, la reine a voulu donner des ordres pour destituer Horemheb, ultime effort afin de soutenir son époux. Mais ces ordres n'ont pas franchi l'enceinte du palais. Pharaon s'y est opposé, évidemment, prétextant que cela renforcerait Horemheb et toute l'armée dans leur position, les incitant même à organiser un véritable contre-pouvoir. À vrai dire, il me semble qu'en cela il a vu juste. Horemheb n'attend qu'un signe de colère émanant du Palais. Dans le domaine de la provocation, il est passé maître, tu t'en es aperçu. Alors, il multiplie les agressions, franches ou sournoises. Hier, un autre prêtre s'est fait molester dans une ruelle, à peine huit jours après l'un des scribes royaux à l'intérieur même de son office ! Je crois qu'il n'y a pas à chercher plus loin pour remonter à l'origine de la violence dont tu as été victime. Le harcèlement crée l'insécurité, ébranle la confiance et sème la division. C'est une méthode aussi vieille que notre monde ! J'avoue qu'au milieu de tout cela, il m'arrive parfois de douter de la justesse de mon action. »

Mayan résumait avec une belle concision ce que je percevais de plus en plus précisément au fond de moi-même. Il parla ainsi longtemps, comme pour vider son cœur d'un trop-plein qui devenait douloureux et c'était une grande leçon, presque un enseignement qu'il me communiquait en s'ouvrant de la sorte. J'avais toujours vu en sa personne un véritable Maître, une somme de



connaissances, d'autorité et de sagesse qui en faisaient un géant sur la Terre Rouge. Et voilà que ce géant se montrait humble en me confiant la clé du coffre de ses doutes et de ses craintes. On s' imagine toujours que les Maîtres sont des monolithes sans la moindre fissure, sans l'ombre d'une peur et qu'ils ont été créés tels quels par le Divin, sans avoir à se bâtir eux-mêmes, ni à se remettre en question. Je sais que c'est une profonde erreur et que ce sont les questions et les fragilités dont ils sont aussi capables qui constituent un élément important de leur grandeur. Une âme cueille toujours de ses propres mains, à force de patience, d'amour et de volonté, les unes après les autres, toutes les fleurs qui formeront un jour le bouquet de son rayonnement. Un être se construit, en vérité, bien davantage qu'il n'est construit. Affaire de décision personnelle... Car le germe du Divin ne s'expande que là où on lui fait la place, toute la place !

« Toute la place ! C'est ce que nous n'arrivons pas à incarner, Nagar. Nous sommes nombreux, évidemment, à vouloir bien faire et à manifester de la bonne volonté, mais tout cela reste d'une tiédeur dérisoire et se voit si facilement balayé, relégué au second plan dès que surgit une préoccupation personnelle. »

« Tu penses que nous devrions annihiler nos personnalités dans le Tout, n'est-ce pas ? Pour le grand Plan, pour le Projet divin ! »

Mayan ramassa sur le sol une pleine poignée de résidus de paille, la lança vigoureusement en direction du Nil, puis se mit à marcher.

« Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je n'imagine pas un instant que le souhait d'Aton soit que nous méprisions et noyions nos personnalités dans le flot de Son projet. Nos personnalités sont nos outils ; c'est par elles que nous pouvons nous parfaire et, si nous ne nous paraisons pas, si nous ignorons ce qui fait de nous ce que nous sommes, le Plan divin n'a aucune chance de se développer. C'est cela... se développer ! Je préfère ce mot à celui d'accomplissement, car je crois fermement que le Rêve de l'Unique ne sera jamais accompli. »

« J'en suis aussi venu à cette vision des choses. » dis-je.

« La notion d'accomplissement, poursuivit Mayan, est indissociable de celle du fini et il est clair, me semble-t-il, que l'infini est réellement notre appel, notre destin. L'univers ne cessera jamais de se développer. Je l'ai perçu ainsi, un jour, au creux

d'une prière. Il était comme un cœur qui grossissait, grossissait... Il palpitait, riche de nos vies ; il parlait de la profondeur et de la multitude de ces dernières, puis des marches qui s'ouvrent éternellement vers l'horizon. »

« Un horizon qui recule... »

« Non, qui avance, même s'il paraît sans cesse se dérober. Et, vois-tu, je crois que les foisonnements de nos vies, comme les millions de petits instants qui tissent nos existences, participent à faire palpiter et s'expanser le grand cœur de l'infini. Briser nos personnalités ? Non, Nagar, ce serait ne rien comprendre. Les sublimer, oui ! Par la sublimation, nous avons la possibilité de leur révéler leur noblesse. »

« Pourtant, répliquai-je, passionné par la tournure que prenait notre réflexion, pourtant si notre but reste de nous fondre dans le Divin, un mystère demeure. Comment atteindre Celui-ci avec nos personnalités ? La sublimation demeure quelque chose de tellement vague ! »

« Alors, n'y pense pas ! Certains membres de la Khenu sont si centrés sur eux-mêmes qu'ils collectionnent les initiations et les enseignements les plus secrets qui soient. Ils s'imaginent ainsi tout sublimer en eux alors qu'ils se gonflent plutôt de prétention ! Mais moi je te le dis, et tu le sais sans doute, ce sont les facettes de nos personnalités successives et les chemins quotidiens qu'elles empruntent qui œuvrent pour une plus grande part en nous. Si la recherche de la sublimation s'écarte trop de la vie, ce qu'elle développe en nous opère davantage une scission qu'une union. »

« Tu m'approuvais donc lorsque j'enseignais que la notion d'erreur n'a qu'une signification très relative face à l'Absolu ? Pour ma part, maintenant, je ne vois plus d'autre erreur devant la Force de Vie que celle de générer délibérément le mal ou la souffrance. Tout le reste n'est qu'exploration des différents courants de sensibilité que cette Force invente pour et par notre libre-arbitre. »

Mayan fit, à ce moment-là, une pause près d'un gros figuier comme pour observer l'étendue paisible de la nature des bords du fleuve. Nous étions sur un petit chemin et celui-ci conduisait à une demeure rurale après s'être faufilé entre les hautes herbes. Nous savions que nous y trouverions un peu de bière car la bâtisse, de briques et de palmes tressées, servait régulièrement de

halte aux voyageurs. Lorsque nous parûmes à proximité de son muret d'enceinte, un attelage de bœufs attendait là au soleil, tandis que des éclats de voix s'échappaient de la construction. L'ambiance était plutôt gaie et cela nous incita à passer la porte afin d'étancher notre soif. Dans la pénombre, il y avait quelques fellahs et un marchand qui débattait sur le sol des ustensiles de cuisine en métal bosselé.

Notre entrée fut à peine remarquée. Un regard furtif, un rapide salut et nous allâmes nous asseoir à une petite table de bois sur laquelle traînaient encore parmi les mouches quelques reliefs du dernier repas.

« Mon souhait le plus cher, repris-je, tandis que l'on nous apportait un plein pichet de bière de dattes, est que toutes ces notions deviennent bien plus que des notions. Je voudrais tant qu'elles prennent corps en nous ! Tu connais les écueils de ma vie, Mayan. L'étendue de mes connaissances ne suffit pas encore à apaiser le trouble dont mon âme a été envahie ces dernières années. Le corps avec toute sa chair, qui ne doit pas être exclu de cette sublimation de l'être dont nous parlions à l'instant, semble rester pour moi un poids malgré tout ! Penses-tu réellement que l'amour charnel puisse, lorsque les âmes fusionnent, participer aussi à notre ascension vers Aton ? »

« N'ayons pas peur des mots, me répondit Mayan après avoir vidé d'un trait son premier gobelet. Tu veux dire, est-ce que ce qui touche à la sexualité constitue un obstacle sur le chemin de notre éveil ? »

« Oui... »

« Tu me dis oui, mais je ne suis pas bien certain que tu aies compris le sens exact de ma question. »

Je regardai fixement Mayan-Hotep. Il avait perdu cet air grave du début de notre rencontre.

« Écoute, Nagar, il me semble que tu confonds sexualité avec sensualité amoureuse. »

« Comment cela ? »

« C'est si différent ! Lorsque tu dis amour, tu sous-entends presque systématiquement sensualité car les sens sont l'un des langages du corps, analogues à leur propre niveau aux perceptions dont est capable l'âme ! Pourquoi les bannir ? Ils représentent une des manifestations de la Vie. Un bourgeon aurait-il honte de la sève qui monte en lui, de la caresse du vent ou encore

du baiser du soleil qui le fait s'ouvrir ? La Nature entière célèbre constamment un immense acte charnel.

Quant à ce que j'appelle maintenant la sexualité à l'état brut, cela n'a rien à voir avec de telles considérations. Rien en elle n'approche la recherche d'une fusion. Elle n'illustre que l'assouvissement d'une pulsion. Ainsi, me semble-t-il, le même acte qui sollicite la chair de deux êtres peut-il signifier deux réalités étrangères l'une à l'autre. La sensualité des corps participe à la floraison de l'Amour, du Beau et du Juste. Quant à la sexualité primaire, elle n'est que le fonctionnement à vide d'une mécanique qui jamais n'effleure l'essence de l'être.

Allons maintenant plus loin, veux-tu ? Au risque de te choquer, j'affirme qu'il y a dans la compassion une sorte de sensualité de l'âme qui peut aller jusqu'à s'imprimer dans le physique. Je veux dire que l'on peut être réceptacle de ce que ressent autrui, au point d'en percevoir la réalité à travers nos sens et notre chair. Le mystique qui nie les splendeurs possibles du corps commet, à mon sens, un acte de rébellion contre toute une partie de la Création. S'il est capable d'une réelle et puissante compassion, il perçoit jusque dans sa chair la vie, les souffrances et les bonheurs de l'autre.

De la même façon, j'ai toujours pensé que dans une caresse, une véritable caresse qui sollicite l'âme, il pouvait y avoir de la compassion... au point de faire jaillir une sensibilité mystique. Je ne me fais pourtant pas d'illusions, il faudra encore des millénaires avant que l'humanité puisse aborder ces questions librement et les considérer sagement. Tout cela est si loin de la permissivité ou au contraire des interdits qui font figure de vérités depuis des temps immémoriaux ! La Vérité, ou du moins ce que l'on peut progressivement en approcher, ressemble au bonheur partagé. Et il existe de si multiples voies que la Vie invente afin de découvrir ce dernier à travers nous ! »

« Aton connaît et génère le bonheur par la transparence de nos êtres, Il se prolonge par nos vies, n'est-ce pas ? »

Mayan posa énergiquement sa main sur la mienne et me lança du regard un éclair de joie que je saisis en plein vol.

« Notre hérétisme va décidément bien loin ! Oui, oui, Nagar, c'est exactement ce que je voulais dire. Aton est indissociable de toutes ses créatures. Il leur offre ses bras et ses mains, bien qu'elles représentent aussi ces mêmes bras et ces mêmes mains. Il

croît en donnant ! Et tant que nous ne ferons pas nôtre ce principe, aucun d'entre nous ne pourra grandir de façon décisive. Les morales et les codes sociaux sont des béquilles, tout comme les litanies, les prières et les suppliques qui flottent dans tous les temples du monde. Il y a... quelque chose d'autre, tellement plus haut, tellement plus grand que tout cela ne parvient, ni à traduire, ni à atteindre ! Comprends-moi, je respecte et j'engage chacun à respecter litanies et prières, mais je ne vois guère celles-ci que comme un exercice, un entretien de l'âme dont le but est de ne pas sombrer davantage dans l'Oubli. »

Le maître du lieu, un paysan qui avait réussi à amasser quelques biens, vint bientôt nous proposer des galettes cuites au soleil et une purée de pois chiches assaisonnée d'épices. Avec la chaleur, la bière serait ainsi moins redoutable. C'était si bon de manger hors du palais ! Cela prenait l'allure d'un luxe auquel nous n'avions pas goûté depuis longtemps. Je me souviens encore des brindilles séchées et de la poussière qui tombaient de la toiture jusque dans notre plat ! La pièce entière sentait la terre et les plaisirs simples. Tout ce décor, toute cette ambiance et le marchand qui riait dans un coin en remballant sa marchandise me firent pourtant poser une tenaillante question.

« Et le Projet, au milieu de tout ceci, le Plan divin, qu'est-ce qu'il signifie ? Qu'en savons-nous au juste ? Nous l'évoquons sans cesse, nous nous y référons mais, ce faisant, nous parlons d'Aton comme s'il était homme, avec ses idées précises à concrétiser, ses sentiments et ses jugements. Quelque chose en moi n'accepte pas cette vision, c'est si puéril ! Ne serait-ce pas nous plutôt qui porterions un Projet au-dedans de nous ? Un Projet si fulgurant que nous avons besoin de l'associer à une Puissance qui nous dépasse ? »

« Il faut bien donner un nom à Ce qu'il y a de plus beau en nous et qui synthétise tout notre devenir, me répondit doucement mon compagnon. Quant au Projet, au Plan, oui, c'est peut-être bien le nôtre, mais il n'y a aucune contradiction dans tout cela... Il y a le dieu-fleuve et les gouttes d'eau qui le constituent. L'un n'est rien sans l'autre et réciproquement. La partie représente le tout, tandis que le tout n'est lui-même et n'œuvre que par ce qui le compose. Ainsi, le Divin et le divinisable sont-ils interdépendants et se justifient l'un l'autre. Tu es en Aton et Aton est en toi, Nagar. Comprends cela, admetts et réalise jusque dans ta chair la puis-

sance de la fusion qui est, dès lors, suggérée et tu toucheras à la sublimation. Souviens-toi, Aton est le Soleil noir. C'est ainsi. C'est par ce mystère que les mots ne peuvent qu'effleurer l'Essence, que l'intérieur se confond avec l'extérieur et que l'au-delà se mêle éternellement avec l'en-deçà ou l'en-dedans.

Sans doute, à notre propre insu, sommes-nous, nous aussi, comme des Neters pour des mondes que nous soupçonnons à peine. Pour le monde des idées auxquelles nous donnons vie peu à peu, par exemple ! Que dis-tu de cela ?

Et puis, et puis fort heureusement, il y a pour nous guider... Ceux d'en-haut ! »

« Ceux d'en-haut ? »

« C'est ainsi que je les appelle. Il faut bien leur donner un nom, à eux aussi ! »

J'avais déjà entendu Mayan évoquer de la sorte une Présence énigmatique, mais jamais il n'en avait dit davantage sur la question. Il s'était dérobé invariablement par une pirouette de langage et cela excitait d'autant plus ma curiosité qu'il me semblait tenir là une clé ayant le pouvoir de remuer quelque profonde serrure en moi.

« Sortons d'ici, dit-il soudainement en déposant sur la table de quoi nous acquitter de notre frugal repas. Impossible de parler de cela dans cette pièce ! »

Nous reprîmes le sentier qui quittait les rives du Nil pour se mettre à serpenter entre une série de petits champs. À l'angle de l'un de ceux-ci, un âne attelé à un bât actionnait un mécanisme permettant à des cruches de terre de déverser leur eau dans un sillon du sol. Un homme accroupi non loin de là le surveillait, à demi-assommé par la chaleur. Machinalement, il décortiquait un épi de blé et en mâchait les grains ainsi que nous aimions tous le faire.

« Nous parlions d'un Plan, me confia alors Mayan, un Plan au sein duquel la Divinité et nous, nous nous confondons en quelque sorte, au point que sa dimension en devient incommensurable, indéfinissable... Mais, vois-tu, au-dedans de ce Plan-là, il en existe un autre, gigantesque aussi, bien que nous puissions l'appréhender un peu plus. Lorsque je parle de Plan ou de Projet, Nagar, je peux te l'avouer, c'est souvent à ce dernier que je fais allusion.

Tu connais les étoiles, dis-moi ? J'imagine que tu as déjà dû passer des nuits et des nuits entières à les contempler, à en observer la course, peut-être à t'y perdre. »

« Souvent à m'y perdre ! »

« T'es-tu jamais demandé si elles étaient simplement les yeux d'une Divinité qui ne nous quitte jamais... ou alors des mondes à part entière ? »

« Il est une tradition de mon peuple qui affirme cela, dis-je. J'ai cru découvrir à Alpu, dans la grande bibliothèque, quelques tablettes de pierre évoquant cette notion et d'autres choses. Mais j'étais jeune encore et je n'ai pu aller à l'encontre de l'interdit dont elles faisaient l'objet. Le prêtre qui en avait la responsabilité me disait : "C'est sacré ! On ne doit pas regarder dans cette direction. Il faut respecter les dieux et ne pas franchir le seuil d'une certaine connaissance." À l'époque, j'étais obéissant et, bien que cette vision ne m'ait pas satisfait totalement, je la respectai... sans doute parce qu'il est plus facile de déléguer son pouvoir de réflexion à une quelconque autorité. » Mayan-Hotep partit à rire.

« Oui, c'est cela ! Ne regardez pas dans cette direction parce que ce qu'il y a à voir pourrait me gêner ! Tous les pouvoirs du monde ont cette réaction. Ils préservent ainsi leur territoire de chasse <sup>46</sup> et rien ne doit leur échapper ! C'est pour cela qu'est née, il y a bien bien longtemps, à l'échelle de notre monde et plus loin encore, une énorme conspiration. Brider la réflexion, c'est étouffer progressivement la conscience, c'est asseoir son propre pouvoir... c'est la bonne façon de se sacrer soi-même divinité sans avoir à affronter ses propres démons ! Un réflexe d'enfant se voulant adulte avant l'âge.

Toujours est-il que notre monde est analogue à un grain de sable sur la plage de l'univers, un simple grain de sable parmi une multitude d'autres. L'une de ses caractéristiques est que la forme de vie la plus évoluée qui y a élu domicile fait perpétuellement montre de prétention. Elle se sent étrangement le pouvoir de tout dominer ou de tout manipuler pour calmer ses appétits et dissimuler ses peurs. Lorsque je dis "Ceux d'en-haut", ce qui est, bien sûr, une façon de m'exprimer, je veux parler de ceux des autres mondes, de toutes ces terres que l'on voit scintiller comme de petits soleils la nuit, lorsque le ciel est d'encre. Je sais, beaucoup d'entre nous respectent les étoiles et honorent le drapé de leur longue traîne d'un bout à l'autre de l'horizon, mais cela ne change

rien. On dit bien qu'elles sont la demeure de quelques dieux, mais cette idée est rendue à l'état de banalité. Nul ne songe à la décorer et à en saisir les implications. Quant à moi, je n'y vois pas le palais de quelque divinité, mais la terre, les terres d'hommes tels que nous, des hommes qui cherchent Aton et essaient d'en transmettre le Souffle. »

« Tu le sais ou tu y crois ? » fis-je intrigué, en m'arrêtant sur le bord du chemin.

« Ai-je l'habitude de croire simplement ? s'exclama Mayan-Hotep. Non, je sais, je connais ce dont je te parle. Pharaon, évidemment, est informé de tout cela. Son esprit a le pouvoir de voyager loin et de toucher à ces réalités, vois-tu ! Thot, Osiris et bien d'autres de nos dieux sont avant tout des hommes venus de ces mondes dans un lointain passé. Nous les avons... déguisés en les revêtant de certains symboles ou en leur prêtant telle forme au fil des Temps. Ces déguisements, ces aspects, sont les voies d'accès pratiques par lesquelles il est encore possible d'entrer en contact avec la Conscience qu'ils tentent toujours de nous insuffler. Tu comprends ce dont je parle ! Par conséquent, Nagar, lorsque j'évoque le Plan, c'est généralement à leur présence parmi nous que je fais allusion.

Une présence plus effective qu'il ne paraît, même si elle demeure discrète.

Te demandes-tu encore pourquoi il y a une étoile sur l'endroit de ce médaillon qui ne t'a jamais quitté ? C'est le rappel d'un bien ancien pacte et c'est certainement pour cela que ton père est devenu ton père après t'avoir trouvé errant dans le désert... C'est un sceau qui maintenant s'est imprimé jusque dans ta chair subtile et dont Pharaon a fort bien compris que tu ne pourras le gommer. Il est des pas qui, lorsqu'on les a accomplis, ne permettent guère le retour en arrière. Le jour où l'on en vient pour la première fois à porter les lèvres à une coupe de véritable Lumière, le goût et le parfum de celle-ci ne nous quittent plus ! C'est pour cette raison, entre autres, que Pharaon n'a jamais cru à ta culpabilité et t'a propulsé si rapidement à ses côtés. Les signes de l'étoile et de la croix réunis nous font pénétrer dans la trame du Plan. »

« Parle-moi donc de ce Plan. » fis-je, tandis que Mayan posait sur le sol le sac contenant sa tablette de pierre.

« C'est... qu'il n'y a presque pas les mots, mon frère Nagar-Têth. Cela fait appel à tant de choses dont mon âme est chargée et



qui parviennent si difficilement à sortir par ma bouche ! En fait, cela ne concerne pas seulement notre Terre, bien qu'elle en soit le sujet de préoccupation depuis longtemps. Imagine que tu fasses partie d'une famille dont les membres sont extrêmement proches les uns des autres. Imagine que l'un de tes frères ou l'une de tes sœurs qui grandit comme chacun en toute liberté en vienne, peu à peu, à expérimenter cette liberté au point où il se croit unique et capable de tout régenter à sa guise. Imagine maintenant que l'amour finisse par lui faire tellement défaut qu'il mette son propre équilibre et celui de ses proches en grave péril. Que feriez-vous, toi et ta famille ? Vous vous uniriez et vous n'auriez de cesse de faire redécouvrir le bonheur et la justesse des choses à celui qui s'est fourvoyé. Aucune distance ne vous effrayerait pour cela. L'amour est si précieux à partager comme à recevoir !

Cela ressemble à une histoire bien banale, n'est-ce pas ? Et pourtant, c'est celle, devenue tragique, dans laquelle s'est égarée la Terre. Ce qui est moins banal, ce sont les moyens et la patience mis en œuvre par les membres de la famille à laquelle appartient notre monde pour éloigner celui-ci de l'auto-empoisonnement. Ces moyens-là sont le Plan dont nous parlons, la logique d'une incommensurable force structurée et aimante qui n'a de cesse de réparer nos douleurs et de nous apprendre à respirer. C'est donc à cela que nous participons de l'intérieur et nous sommes, chacun avec ce qui nous caractérise, des parties de ce corps et de cette conscience rebelles qui ne veulent plus suivre la chute, mais participer à la régénération.

Tu vois, c'est à la fois simple et complexe et cela sollicite autant d'humilité que de grandeur, de ténacité que de force, de patience, de souplesse et... d'Amour. Celui qui pénètre dans le Plan en toute volonté et conscience devient alors un réconciliateur. Il est bon de s'en souvenir, ne crois-tu pas ? »

« Mais, il me semble parfois que nous sommes si solitaires ! » balbutiai-je en cherchant sur le chemin quelque épis de blé que je pourrais, à mon tour, décortiquer pour en sucer les grains.

« Solitaire ? Mais ne perçois-tu pas une sorte... d'esprit de bénédiction venir t'habiter de plus en plus souvent ? Que crois-tu qui t'a poussé jusqu'ici à travers les écueils et avec un idéal aussi tendu ? Pharaon appelle cela la Force d'Aton parce que c'est une dénomination pratique et qui nous propulse vers des cimes nouvelles, mais lui-même n'est dupe, ni des limitations que fait naître

aussitôt ce nom, ni de l'éclat trop schématique de son symbole. Pharaon parle surtout d'une Conscience totale et merveilleuse imprégnant la vie à tout instant, une Conscience qui se cache derrière ce qu'il y a de plus pur et de ce qu'on peut appréhender d'Aton. C'est une... Onction permanente et sacrée que tout être est apte à inviter et qui cherche, d'âge en âge, un corps, une âme humaine appropriée pour mieux affirmer et raviver le Souvenir ! » <sup>47</sup>

« Pharaon serait donc cette âme et ce corps, cet interprète-rassembleur, cette bénédiction ? »

« Du moins l'a-t-il pensé, l'a-t-il voulu de toutes ses forces ! Maintenant... maintenant, je crois qu'il l'espère encore mais qu'il ne le sait plus. Tant d'adversité et si peu de réelle compréhension pour le flambeau qu'il brandit ! Quel être, dans sa position, ne douterait pas de ce qui lui est assigné ?

Et puis, il faut bien que tu le saches, Nagar, il y a la Reine. Elle ne comprend plus, elle ne suit plus dans son absolue pureté un idéal de paix et d'Amour inconditionnel poussé à ce point. Depuis la naissance de sa troisième fille, beaucoup de choses changent. Elle paraît craindre pour l'avenir. J'ai surpris quelques paroles un peu dures, l'autre jour, et je crois qu'il ne serait pas impossible qu'elle quitte Akhetaton pour s'isoler avec ses enfants et des proches afin de prendre du recul sur tout cela. C'est ainsi, Nagar ! Aussi belle et grande soit l'âme qui vient en ce monde, elle a le droit de ressentir le poids de son fardeau et de juger seule de ce qu'elle a à faire.

Lorsqu'elle a évoqué l'éventualité de s'éloigner, il me semble que Pharaon n'a pas réagi. Il ne parvient plus à considérer ce qui ne se projette pas systématiquement vers la Lumière absolue. Alors, il fuit toute querelle et se réfugie dans un sanctuaire avec son Père. J'ignore s'il souffre en silence ou s'il a découvert le secret d'une réelle paix intérieure, mais les traits de son visage demeurent toujours si égaux et si sereins... » Mayan l'interrompt brutalement et regarda l'horizon qui, au-delà du fleuve, se couvrait lentement des couleurs de l'orage.

« Allons, dit-il, la bière était bonne... et puis, je ne vais tout de même pas nourrir à mon tour les bruits qui courent dans la ville ! Il y en a déjà trop qui passent leur vie à commenter platement ce qu'ils ne peuvent seulement appréhender ! Ne donnons pas de

force à ceux qui salissent ce qu'ils ont respecté l'instant d'avant.  
Rentrons au palais, veux-tu ? »

## Chapitre XVIII

### *Sur l'autre rive*

Bien des mois passèrent, sans doute plus d'une année. Je me mis à parcourir le pays. Dans le cadre de ma charge, il me fallait veiller à la bonne application de la grande réforme de pensée voulue par Pharaon. Mon cheval était ainsi devenu mon compagnon de vie. Nous étions tous deux, me souvient-il, imprégnés de la même odeur, celle des routes, du sable et des vents qui courent sur le fleuve, celle enfin des nuages d'encens et d'herbes qui s'échappaient des temples. Mahu m'avait obligé à une escorte d'une dizaine d'hommes en armes que j'avais dû me résoudre à accepter. La position de Thèbes était devenue une véritable résistance face à Pharaon, une force que nous voyions s'organiser de jour en jour et qui se durcissait dans l'ombre. J'étais maintenant devenu une évidente cible, aussi me fallait-il prendre soin de ma vie.

Malgré les inévitables questionnements, je continuais à croire en l'idéal absolu clamé par notre divin Maître. Et j'y ai toujours cru... même si les méandres de sa pensée et son exigence me déconcertaient parfois. Je voyais trop bien qu'il était venu vers nous comme d'un autre temps et, pourquoi pas, d'un autre monde. Sa silhouette gracile d'adolescent qui ne voulait pas vraiment vieillir le disait, elle aussi, à sa façon. Quant à son regard, il était, petit à petit, devenu celui de ce lion qu'il nous avait un jour décrit. Il s'appelait vigilance et mystère. Je ne pouvais plus en douter, Pharaon savait où il allait et où il nous emmenait ; le schéma de sa pensée et le tracé de son Plan étaient magnifiquement définis depuis le départ et n'avaient jamais varié, hormis dans leur intensité. Il arrivait donc que celle-ci fit peur à des notables de passage ou à des ambassadeurs de contrées voisines. On ne regarde pas facilement le soleil en face de soi, l'œil ne peut que se détourner ou se fermer. Et, au fil des ans, Pharaon était devenu semblable à un véritable soleil. Il était bien le fils d'Aton, voilà ce qui transparaissait ! Où nous emmenait sa barque ? Nul

ne pouvait plus le prédire, mais nous œuvrions sans relâche afin qu'elle continue de voguer.

Néfertiti avait fini, quant à elle, par quitter Akhetaton avec ses enfants, plusieurs de ses proches, des domestiques et, évidemment, une importante garde de sécurité. Elle s'était établie à une bonne journée de voyage de la ville sainte, là où il y avait une belle demeure et un petit sanctuaire dans la rocaille et les dat-tiers. Le départ fut vécu tel un deuil par la plupart de nous, à tel point que certains y virent une des raisons de ce qu'il advint par la suite. Pour Mayan, cela ne modifia rien. Il y vit même un signe d'authenticité de la part de nos souverains et la preuve suprême qu'aucun des deux n'avait abdiqué sa personnalité au profit de l'autre. Il m'assura qu'il n'y avait pas eu querelle mais divergence de sensibilité. C'était son expression et il en profita pour me parler de la multitude des routes qui conduisent au même point et de l'impudence qu'il y a à vouloir juger de leur plus ou moins grande valeur. Sitamun, Ankhaton et Beketaton furent de ceux qui suivirent la reine dans sa réflexion et sa nouvelle résidence, tout au moins dans les premiers temps. Et, n'était sa charge au palais, le Chambellan Ay l'aurait certainement aussi rejointe en compagnie de Tiyi-Nata.

En dépit de tout cela, nous demeurions en regroupement fort autour de Pharaon. En réalité, c'est le peuple qui était perdu. À force de parcourir le pays et de rencontrer des prêtres, je vis que bon nombre de ces derniers ne se montraient pas à la hauteur de ce qui leur était enseigné et demandé. Les résidus de l'ancien système leur collaient à la peau. En discutant avec eux des difficultés qu'ils rencontraient, je compris qu'il existait deux raisons majeures à cela. D'une part, ils avaient trop d'avantages personnels à ne pas s'écarter de l'ancien culte aux divinités, d'autre part, leur esprit ne parvenait pas à toucher en profondeur l'essence de ce que signifiait Aton. Ainsi, pour tergiverser, par confort et pour donner l'illusion de se plier à l'autorité que je représentais, bon nombre d'entre eux créèrent simplement dans l'enceinte de leur temple un nouveau naos consacré à Aton. Aton devenait, dès lors, un Neter de plus, un dieu supplémentaire parmi la foule des autres. Au cours des mois et de mes déplacements, je retins ainsi quelques colères. Pourtant, je comprenais aussi ces hommes qui n'arrivaient pas à s'éloigner de leurs rives sécurisantes. Alors, tout en ordonnant et en continuant d'enseigner aux responsables

le pourquoi de la mutation, je me mis à opter pour la patience. Amon et son cortège étaient comme un vieil arbre mort incapable de porter des fruits, mais ses racines restaient profondes et il n'y avait que l'Amour et le temps qui pouvaient faire que le pays s'en détournât réellement.

Horemheb le savait, lui aussi. Le temps qui passait, la patience et les trésors d'enseignements fournis au peuple et au Clergé des villages devenaient, dès lors, ses ennemis. Je dus me plier à plusieurs rencontres avec lui sur les deux rives de Thèbes. Elle furent glaciales. Le calme que je me forçais de manifester en sa présence, malgré les menaces de moins en moins déguisées qu'il lançait, contribuèrent peut-être, hélas, à le rendre plus acide encore. L'approche de ce qui représente la paix est toujours une agression pour les âmes guerrières. Cela les rend parfois carnassières... jusqu'à faire regretter à la force de paix elle-même d'avoir osé se déployer. Car, en vérité, il n'est pas rare non plus de voir ceux dont les espoirs de pacification et d'amour ont été déçus, emboîter le pas, à leur tour et avec acharnement, aux énergies de l'agression.

Nous nous aperçûmes un jour que des détachements de soldats spécialement formés par Horemheb et ses proches provoquaient des attaques de fausses hordes barbares en certains points du royaume, non seulement près des frontières, mais loin dans le pays vers Thinis. C'était une façon de prouver aux hommes l'impuissance de Pharaon, ainsi que l'insuffisance de son dieu personnel, un dieu qu'il voulait imposer à tous. L'argument de poids était là : Aton se montrait incapable de protéger le peuple de la Terre Rouge... Dès lors, le flot des divinités délaissées puniraient impitoyablement les prêtres et les paysans de leur trahison. Les Têtes-Jaunes et autres barbares en fournissaient déjà un début de preuve ! La méthode était simple et efficace, elle reste depuis toujours l'apanage de toutes les forces armées du monde. Le mensonge et la graine de peur sont comme les deux mains des hommes de pouvoir.

La tension monta alors si sournoisement sur les bords du Nil et si loin dans les terres désertiques, que mes déplacements devinrent de plus en plus hasardeux. Pharaon lui-même me conseilla de réduire ceux-ci aux plus proches abords d'Akhetaton, choisissant de consolider en priorité son nôme <sup>48</sup> et ceux avoisinants. Cette décision emporta l'assentiment de tous car elle semblait de

nature à réduire l'antagonisme avec le pouvoir thébain. La Terre Rouge avait désormais deux têtes et il fallait agir avec de plus en plus de finesse.

« C'est une bien cruelle ironie de la vie, me dis-je un jour, en constatant cette séparation entre l'esprit et le corps du royaume. En cultivant l'union avec Aton, nous avons semé la division entre les hommes. »

Je me souviens que c'était un matin... Je m'étais donné pour mission de franchir le fleuve, sans escorte cette fois, afin de prendre simplement contact avec un peuple étrange qui vivait dans le royaume depuis fort longtemps, un peuple qui vivait en tribus, presque comme des nomades et qui se mêlait peu au nôtre. À vrai dire, les anciens rois de notre terre avaient tenu ces hommes en peu d'estime, profitant de leur provenance étrangère pour les employer à des besognes relativement basses.

Ils étaient bons artisans et certains d'entre-eux avaient même participé à l'édification d'Akhetaton. Au demeurant, nous les connaissions mal car ils se pliaient peu à nos coutumes. J'avais entendu dire qu'ils vénéraient la mémoire d'une sorte de prêtre du nom d'Abram. Quant à Pharaon et Mayan qui disaient avoir déjà reçu certains de leurs représentants, ils manifestaient un évident respect envers eux.

« Ils nous ressemblent un peu, avait même commenté le Vizir Majeur. Eux aussi tournent leur foi vers une Unique Présence. C'est un signe qu'il nous faut considérer. »

L'une des grosses embarcations qui faisaient constamment les allées et venues d'une rive à l'autre du Nil était amarrée le long du grand quai. Des paysans y chargeaient des sacs de denrées diverses, tandis que des hommes et des femmes du peuple s'y entassaient, chacun avec son petit fardeau. La barque qui pouvait contenir une bonne trentaine de personnes était presque pleine lorsque j'arrivai à son bord. En raison de l'autorité que je représentais visiblement, on s'écarta devant moi afin que je puisse avoir accès à l'avant du bateau. Lorsque je fus arrivé près de sa proue, une forme féminine qui ne m'avait pas vu arriver se retourna brusquement dans ma direction. Je reçus un terrible choc au cœur. C'était Isia-Lisia. Elle-même resta pétrifiée un instant, sans doute prise d'une véritable panique. Elle chercha alors à détourner le visage et à s'éloigner de moi, mais l'embarcation était si chargée que tout mouvement s'avérait difficile. Le Ciel

avait comme décidé de nous clouer là, l'un face à l'autre, sans possibilité de fuir.

« Isia, dis-je alors à voix basse et le cœur palpitant, que deviens-tu ? »

Elle ne répondit pas, ses paupières s'étaient closes et ses mains avaient ramené autour de ses épaules un long châle bleu.

« Que deviens-tu, Isia ? » répétai-je encore tandis que ma gorge se nouait.

« Et toi ? » fit-elle enfin sans me regarder.

Soudain, nous perdîmes tous une partie de notre équilibre, des rires fusèrent dans l'émoi ainsi provoqué et je vis que la rive s'éloignait lentement.

« Il paraît que tu es devenu quelqu'un d'important... » reprit Isia-Lisia en laissant aller son regard vers l'eau.

« Oh, tu sais ce que je pense de tout cela... J'essaie seulement de faire de mon mieux. Ce n'est pas simple. Mais toi... J'ai trouvé cela terrible, ce silence mutuel, depuis tout ce temps. On s'est fait mal... et on est restés avec cela. »

Isia ramena une nouvelle fois son châle sur elle et hocha de la tête en évitant toujours mon regard.

« Oui, on s'est fait mal, beaucoup trop mal... pour rien... J'ai un jardin de l'autre côté du fleuve, j'y vais tous les jours... J'y fais pousser toutes sortes d'herbes que le Temple m'achète et puis, je fabrique quelques onguents ; il y en a que cela intéresse... Ma vie est devenue comme cela, tu vois. J'ai eu de la chance. »

« De la chance ? »

« Mon père aurait pu me bannir... pour le déshonneur. » Un long moment s'écoula alors en silence, comme si nous n'avions plus rien à nous dire, puis Isia ajouta :

« Je regrette, Nagar... »

« Moi, je ne regrette pas ; je ne regrette rien de ce que nous avons vécu... Nous avons donné chacun le meilleur de ce que nous pouvions et c'était beaucoup, c'était énorme. »

« Mais on aurait pu mieux... J'aurais pu mieux, en tout cas. »

« C'est le temps qui passe qui peut nous faire dire cela, ne crois-tu pas ? Avec le temps on devient... je ne sais pas, plus fertiles, peut-être ? On comprend mieux, on laisse de côté nos paquets d'intransigeance. »



« Je l'ai été, n'est-ce pas ? me demanda alors Isia-Lisia en fixant pour la première fois mon regard. C'est mon intransigeance qui t'a fait fuir... »

« C'est la mienne aussi. C'était un étau, nous y étions pris l'un et l'autre et la vie serrait, serrait sans cesse sa prise. Je ne sais toujours pas aujourd'hui s'il y avait une réelle issue. Et puis... quelque chose s'est joué à travers nous, au-delà de notre pensée, de nos cœurs. Il fallait sans doute... que tu connaisses ce jardin et que j'endosse un fardeau plus lourd dans ce pays. »

« Tu deviens fataliste, Nagar ? C'est facile... »

« Non, j'ai seulement une autre vision de la liberté. Je ne la place plus au même endroit. Je la vois surtout maintenant dans le choix de nos réactions face aux événements qui viennent parfois se plaquer au-devant de nous et contre lesquels nous ne pouvons parfois pas grand-chose... parce que c'est la Vie qui les veut. »

« Et pourquoi les voudrait-elle, peux-tu me le dire ? La Vie, c'est vague... et puis je croyais qu'Aton voulait notre bonheur ! Peut-être le veut-il vraiment, mais si on ne l'aide pas... »

« On l'aide, comme on le peut, comme on le sait, comme on en a la force. C'est pour cela que l'on revient au monde aussi souvent. C'est juste quand on se met à haïr qu'on ne l'aide pas... »

La phrase m'avait échappé et j'ai craint un instant qu'Isia ne se referme.

« Je ne t'ai pas haï ! fit-elle dans un sursaut. Enfin, je ne sais plus... C'est *tout* que je me suis mise à détester, peut-être surtout moi-même... Comme s'il y avait des mécanismes en moi qui avaient tout gâché en te faisant peur. C'est peut-être cela qui tue la plupart de ceux qui s'aiment. Vouloir tout, tout de suite ; vouloir que l'autre pense comme nous, respire comme nous, au même rythme. C'est peut-être dire : l'autre est à moi et je suis à lui jusqu'à ce que je décide que c'est trop ou pas assez... On cherche l'Absolu alors que l'on n'est même pas capable de pouvoir le définir et qu'on se noie dans notre absolutisme. "Demain cela devra être mieux, il le faut !" On se le répète sans cesse tandis qu'on ne voit jamais la merveille possible de l'instant qui passe. Oh, Nagar, nous en avons laissé passer des heures et des nuits inconscientes... ! »

Une secousse nous fit alors nous accrocher brutalement à des sacs de blé empilés à côté de nous. Notre barque avait déjà accosté ; jamais traversée ne m'avait parue si courte. Je me souviens

qu'il y eut une belle pagaille. Chacun se débrouillait comme il le pouvait pour sauter sur le quai tandis que le batelier faisait grincer ses cordages contre le ponton. J'aidai Isia-Lisia autant que c'était possible ; elle avait deux lourds paniers chargés de je ne savais quoi... C'est ainsi que nous nous retrouvâmes bientôt sur la berge, ne sachant au juste que faire et que dire et tentant de nous protéger de la cohue de ceux qui voulaient déjà embarquer pour l'autre rive, en sens inverse.

Les paniers aux bras, je fis quelques pas vers les premières habitations de la petite bourgade de pêcheurs et de paysans qui avait fleuri là au fil des années. Je me rendis compte alors que, pour la première fois, Isia et moi marchions tous deux côte à côte sous le soleil. Je crois que je dus faire un terrible effort pour retenir un sanglot. C'était à la fois si triste et si beau de se retrouver là...

« J'imagine que tu es pressé » bredouilla Isia en cherchant à se protéger de la lumière vive du matin avec son châle.

« Pas réellement... Ton jardin est loin ? »

Je ne savais si je faisais bien, mais il me semblait que c'était Aton qui avait tout arrangé et que je ne pouvais pas lui dire non en me déroband. Et puis, je n'avais pas envie de me dérober ; ce qui a été vécu ne s'immerge aucunement dans le néant. Celui ou celle que l'on a aimé un jour ne rejoint jamais la foule des inconnus, même si on s'imagine que c'est possible. L'amour qui est né une fois demeure, simplement il change de couleur, il ne s'approprie plus rien, il prend de l'altitude et cultive l'âme. Je n'ai jamais voulu croire aux adieux ; le temps qui passe et les vies qui se succèdent font en cela, je le sais, écho à ma voix.

Entre les cabanes de terre des pêcheurs et leurs filets suspendus, le chemin serpentait. Les palmiers étaient nombreux aussi sur son bord et je vois encore des hordes d'enfants y grimper en poussant des hurlements espiègles.

« Tu verras, reprit Isia-Lisia, c'est un beau champ... J'ai plus d'une cinquantaine de plantes différentes et j'attends encore de nouvelles graines par la prochaine caravane. À part les insectes et les oiseaux qui viennent de temps en temps tout grappiller, je me suis organisée... »

« Tu sais, dis-je en ne voulant pas passer à côté de la discussion qui s'était amorcée, tu sais, rien de ce que nous avons vécu... »

« Oh, ne parlons plus de cela, je t'en prie. »

« Au contraire, Isia. Crois-tu que ce soit un hasard si nos chemins se sont croisés aujourd'hui ? »

« Était-ce un hasard s'ils se sont croisés il y a quelques années ? Regarde ce que nous avons fait de ce hasard... Il a fallu un gâchis et un couteau planté dans le cœur pour que nous puissions marcher comme cela, côte à côte sur un chemin, face à tous ! La Vie s'est bien moquée de nous, tu ne crois pas ? » « Non, je ne le crois pas » fis-je aussitôt, mais en ne sachant absolument pas si je parviendrais à trouver les mots de paix, les mots de compréhension, ceux que j'aurais voulu lui offrir.

« Je crois que la vie nous a testés, une fois de plus. Elle nous a labourés comme elle le fait sans cesse... parce que c'est sa fonction jusqu'à ce que nous ayons compris. »

« Compris quoi, Nagar ? Que c'est la souffrance qui mène la fête ? »

« Compris que tant que nous ne serons pas en paix avec nous-mêmes, nous ne saurons l'être avec l'autre... et l'autre, c'est d'abord celui que nous aimons... parce qu'alors il représente tout et que nous lui demandons tout ! Et c'est cela l'erreur. Ou nous lui donnons tout notre pouvoir sur notre vie et même sur *la* vie, ou nous lui prenons le sien. Nous confondons amour et appropriation ; nous ne respirons plus car, en voulant tout assujettir tout de suite à notre vision de l'ordre juste des choses, nous mélangeons l'inspir, l'expir et l'apnée. C'est aussi stupide que cela. Dès lors, le monde a entière latitude pour nous empoisonner, l'air devient fétide et irrespirable. Les événements se tissent les uns après les autres pour générer des pièges dans lesquels nous tombons. Je crois que nous ne savons pas encore vraiment ce qu'est l'amour, Isia... Nous en avons, bien sûr, une idée de plus en plus précise et nous courons après... Mais bien souvent, nous nous arrêtons en chemin en le confondant avec le pouvoir que l'on peut avoir sur l'autre et qui nous donne une illusion de bonheur. En aimant comme cela, nous continuons à servir ce vieil Amon dont quelque chose en nous connaît bien les limites et les grimaces. Je n'ai pas su déployer ma joie et t'envelopper dedans et toi tu n'es pas parvenue à percevoir clairement qui j'étais et ce à quoi je ne pouvais me soustraire. C'est vrai... nous étions proches du grand Soleil, mais celui-ci s'est sauvé parce qu'il n'avait pas encore planté suffisamment de racines en nous. »

« Mais pourquoi, pourquoi ? Nous le voulions tant ! »

« Sans doute... parce qu'il faut aller plus loin encore, pour tout simplifier à l'extrême, parce que cela prend du temps pour briser nos carapaces, surtout celles que nous ne voyons pas et que nous transposons souvent chez l'autre... Et puis aussi... peut-être parce que nous voudrions que l'amour ait une logique et des lois. Nous voudrions pouvoir le cerner, le modeler en modelant ce qu'on aime. Seulement, il est hors-la-loi ! Il ne répond à aucun code.

Vois-tu, je crois que chacun de nous porte en soi l'image idéale d'un couple de soleil et que chacun de nous ne parvient encore à mettre au monde autre chose qu'un couple de lune... encore trop fertile en pulsions, en peurs, en visions d'une beauté fugitive, fertile en exigences et en impatiences par lesquelles il se blesse et saigne.

Il est si facile de dire que l'autre n'aime pas ou qu'il est un traître à l'amour ! Que savons-nous des cimes qui se dressent devant lui ? Que connaissons-nous, nous-mêmes, du Suprême Amour pour l'en priver ? Nous n'avons pas la moindre idée de l'itinéraire que Celui-ci a décidé d'inventer pour arriver à ses fins, non pour nous, mais à travers nous et par nous... Parce qu'il ne nous appartient pas ! Parce qu'il ne nous laisse même pas la possibilité de Le définir une fois pour toutes tant Il déploie de visages ! Un couple de soleil... c'est l'image ultime et parfaite que nous portons en nous. Étrangement, c'est à la fois elle qui nous soutient et qui nous tue car c'est par elle que toutes nos incohérences sont mises en lumière. »

« Alors, quelle est la solution, Nagar ? » murmura Isia-Lisia qui laissait perler des larmes irisées au coin de ses paupières.

« Faire confiance à la Vie, définitivement. La laisser aller là où elle le veut, décriper le poing et continuer à aimer. C'est le seul remède à notre maladie... »

Isia-Lisia avait pris un peu d'avance sur moi tandis que je prononçais ces paroles.

« C'est là, dit-elle d'un air détaché en montrant du doigt un grand carré de verdure entouré d'eau. J'ai deux fellahs qui achèvent de dépierrer tout un coin resté inculte. »

Elle marchait fièrement devant moi, moi qui, pendant ce temps, sentais presque mes forces m'abandonner comme si elles s'étaient épuisées dans chacun des mots qui m'étaient venus. Toute la sensualité qui montait de sa silhouette brune et de bleu

vêtue vint alors soudainement me rejoindre... et des images du passé ressurgirent. Des images, des couleurs, des parfums où seuls demeuraient le beau et le follement pur. « C'est cela, me dis-je, il ne faut garder que cela, parce qu'il n'y a que cela de définitivement vrai. C'est en ce point-là du cœur et du souvenir que *Tout* se complète et se réalise ! »

Je posai mes paniers au sol. Nous étions à côté d'un petit dispositif de bois au moyen duquel, dans un sommaire réservoir de toile graissée, l'eau pouvait être déversée au creux des canaux d'irrigation.

Il y avait aussi un gros bloc de pierre ; je m'adossai contre lui et me mis à observer Isia-Lisia. Elle était véritablement devenue femme et je m'émerveillais en voyant de quelle façon elle savait donner des ordres aux deux paysans et quel regard attentif et aimant elle posait sur ses plantes. Elle en retournait les feuilles, en tâtait les racines, en coupait une pousse afin de l'écraser entre les doigts et d'en répandre l'odeur.

« Tiens, me dit-elle en revenant vers moi les doigts encore imprégnés d'un parfum, respire cela ! Je suis certaine que tu en utilises tous les jours au Temple... »

Je ne sais alors ce qui me poussa à agir de la sorte. Je détachai le médaillon qui me pendait au cou depuis toujours et je le déposai au creux d'une de ses mains... sans réfléchir un seul instant, comme s'il fallait absolument que cela soit ainsi et pas autrement. Isia-Lisia ne fit aucun commentaire ; elle le garda un moment dans sa paume fermée puis l'enfouit au fond d'une petite poche qui lui pendait au côté.

Enfin, elle pivota sur elle-même et amorça un mouvement pour aller à nouveau vers son champ. Je me trouvai comme désemparé, vidé de ma substance.

« Isia, dis-je sans doute un peu platement et en posant timidement ma main sur son épaule, je suis attendu... »

« Je m'en doute... »

« Il ne faut rien regretter surtout... » continuai-je tandis que l'une de ses mains vint un instant rejoindre la mienne.

« Je sais, Nagar, je sais, tu as raison... »

Isia-Lisia ne se retourna pas. Je compris que des rivières coulaient de ses yeux et qu'elle ne voulait pas me les offrir.

« Ce soir, repris-je, avant la dernière barque, je viendrai te chercher... J'imagine que tes paniers seront lourds... Je t'aiderai si tu le veux.

Elle fit oui de la tête, je crois, puis elle s'éloigna, toujours sans se retourner.

Il me semble l'avoir regardée longtemps... jusqu'à ce qu'elle fût à l'extrémité de son champ, puis je partis à mon tour, ivre de je ne savais quoi, à la fois en paix et en révolte, ignorant encore ce qu'avait au juste voulu le Ciel et si j'avais été digne de Lui.

D'un pas traînant je rejoignis alors le village, essayant de mettre un peu d'ordre dans le trouble de mes pensées et de surnager parmi mes émotions. Le soleil commençait à être haut dans l'azur et j'ai souvenir que quelques faucons y tournoyaient en lançant leurs appels plaintifs. Le chemin que je voulais emprunter se situait de l'autre côté de la bourgade. « Tu remarqueras quelques tentes et des moutons une fois franchi le petit tertre, m'avait-on dit, c'est par là que tu les trouveras. » Je savais, par ailleurs, que l'on m'avait réservé un cheval quelque part, non pour la distance à parcourir, mais pour la prestance qu'il pouvait conférer. J'étais censé représenter Pharaon et il fallait que cela paraisse. Et en effet, j'aperçus le magnifique coursier blanc que Mahu m'avait décrit. Il était attaché sous une tonnelle près de quelques vignes et en compagnie d'un paysan qui s'impatiait. Je l'enfourchai sans attendre, puis laissai derrière moi la dernière maison de pêcheur.

« Oh, me dis-je, si Aton s'amuse avec moi, si la Vie se rit de nous, fasse au moins le Ciel que nous trouvions l'envie et la force de sourire avec Lui. Ce serait un si beau cadeau ! »

Les tentes de nomades et le troupeau de moutons étaient bien là, à l'endroit indiqué. À vrai dire, le campement était beaucoup plus étendu que je ne me l'étais imaginé. Étrangement d'ailleurs, je ne m'étais jamais inquiété d'aller le visiter alors que cela faisait longtemps que j'en connaissais l'existence. Il était considéré par beaucoup comme une sorte de zone interdite sans qu'il se dise rien d'hostile à son égard. Pourtant, nous croisions souvent au sein même d'Akhetaton ceux qui l'habitaient. C'était un peuple digne qui se distinguait de celui de la Terre Rouge en raison des larges ceintures de tissu dont ils se ceignaient la taille et de leur très longue chevelure nouée différemment.

Mon arrivée au milieu des tentes couleur de sable et de pourpre fit évidemment sensation. Les enfants s'agglutinèrent aussitôt près de mon cheval tout en prenant bien soin de ne pas trop l'approcher. Puis, ce fut au tour des adultes. Il y en eut bientôt une bonne centaine, hommes et femmes confondus. Mon crâne rasé et ma tresse, mon fin pagne de lin drapé et mes sandales de cuir ouvragé disaient amplement d'où je venais.

Dès que j'eus posé pied à terre, un homme à la forte barbe et à l'abondante chevelure grise fendit énergiquement la foule dans ma direction. Sans doute excédé par le monde qui se pressait, il lança alors deux mots dans un dialecte inconnu de moi tout en agitant vivement un bras au-dessus des têtes. Rapidement, toute la foule fit silence et s'éparpilla à travers le campement.

Les présentations respectives furent rapides et directes, puis l'homme à la chevelure grise me convia courtoisement à le suivre dans sa propre tente, suivi de quatre jeunes gens dont je supposais qu'ils étaient ses fils.

Mon but, celui de Pharaon, était de proposer à son peuple un rapprochement avec le nôtre, ou plutôt avec ceux d'entre nous qui se préoccupaient du rayonnement d'Akhetaton. Malgré des contacts répétés et une entente cordiale, rien n'avait jamais été réellement fait en ce sens alors que ce que nous connaissions de la foi des hommes qui se définissaient comme Fils d'Abram nous y poussait.

La tente était vaste et richement décorée par de lourdes tentures et des coussins. Près d'un regroupement de coffres de bois, deux femmes étaient assises. Dès notre arrivée, mon hôte les pria de sortir d'un ton sec, ce qui m'indisposa quelque peu à son égard. Je n'étais pas habitué à ce que les femmes fussent ainsi traitées. Partout ou presque sur la terre de Pharaon, je les avais toujours vu vivre en égalité parfaite avec les hommes.

Tandis que mon hôte me servait lui-même une boisson chaude sentant bon la fleur d'oranger, la discussion s'engagea. Mon argumentation était simple : son peuple et le mien croyaient en l'existence d'un Dieu unique. Pourquoi, dès lors, ne pas confronter leurs fois respectives et faire bénéficier le monde de la Lumière qui en résulterait nécessairement ? Il était si rare, argumentai-je, que deux peuples vivant sur les mêmes arpents de terre, bien qu'étant étrangers l'un à l'autre, manifestent une telle similitude qui les démarquait du reste du monde connu... Était-il

alors envisageable de mieux se connaître et peut-être même de faire cause commune, malgré les nuances qui ne manqueraient pas d'apparaître ?

Tout en dégustant par petites gorgées sa boisson fumante, l'homme fronçait ses sourcils broussailleux et grisonnants.

« Crois-tu qu'il s'agisse simplement de nuances ? » fit-il enfin, après avoir posé son gobelet sur un beau plateau de métal martelé.

« Lorsque l'on a foi en une Unique Présence, il me semble que oui, répondis-je. L'unicité de la Force Divine me paraît tout résumer... ou au moins tant de choses que le reste est certainement secondaire et, en tout cas, davantage de nature à créer de passionnants échanges qu'à creuser des fossés ! »

« Vous idolâtrez le soleil, rétorqua mon interlocuteur, et cette vénération s'ajoute à mille autres croyances. Je ne vois là rien qui soit si commun avec mon peuple. »

Je ne pus m'empêcher de réagir énergiquement.

« Nous n'idolâtrons par le soleil ! Ce qu'on t'a rapporté est faux. Nous vénérons un *certain* Soleil dont celui que l'on voit n'est que le simulacre. Nous honorons Son feu invisible qui a créé toute vie et vers laquelle toute vie s'en retourne quel que soit le chemin qu'elle ait emprunté. »

« Prétendrais-tu ainsi que toutes les voies mènent inévitablement à l'Éternel et, en quelque sorte, que ton dieu et le mien ne font qu'un ? Est-ce cela ? »

« C'est un résumé assez juste de ce dont le cœur de Pharaon est chargé. »

L'homme passa longuement ses deux mains dans sa foisonnante chevelure, puis poussa un soupir sonore.

« J'ai toujours pensé qu'il y avait un monde entre nous, Seigneur, et en voici une preuve de plus. Il n'est pas cohérent que le Tout-Puissant s'adresse aux hommes avec de multiples langages, qu'il se révèle sous différents noms et avec d'innombrables visages. Son but est de nous rassembler dans Sa vérité en tenant un seul et puissant discours. Pourquoi chercherait-il à nous troubler, derrière une multitude d'apparences ? Non... Je reconnais que ton cœur et celui de Pharaon peuvent être bons, mais la seule bonté ne préserve pas de l'erreur ou de l'aveuglement... hélas ! L'Éternel manifeste une Parole unique et ne saurait, en aucun cas, choisir deux porte-flambeaux différents à la surface de ce



monde. Abram s'est révélé à notre peuple par Sa volonté afin que nous chantions Sa gloire et La fassions vivre parmi les hommes. Pharaon ne saurait se substituer à lui simplement parce qu'il veut imposer au monde sa propre vision du soleil ! »

« Mais qui parle de substituer quoi que ce soit ? fis-je, un peu désespéré. Pharaon ne veut que comprendre et unir. Pourquoi Abram serait-il le seul à avoir perçu, dans toute son étendue, l'appel et les desseins de l'Unique ? Et il y a si longtemps ! Quel homme peut aujourd'hui répéter ses paroles exactes et relater avec précision ce qu'il a vécu ? Accepte de rencontrer Pharaon. Sans doute ignores-tu quel homme il est et la Force dont il se fait le messenger. Lui est vivant et demeure si près de toi !

« Voudrais-tu convertir notre père et tout notre peuple ? » fit soudain l'un des quatre jeunes gens qui se tenaient à l'écart et dont j'avais presque oublié la présence.

« Ai-je jamais parlé de cela ? répondis-je en me sentant quelque peu agressé par le ton de la question. J'ai évoqué une plus grande compréhension mutuelle et peut-être une union. D'autre part, ma foi me dit que la notion même de conversion est une sorte d'aberration. On ne plaque jamais une approche du Divin sur qui que ce soit à force d'arguments et de discussions. Chacun choisit ou non de se colorer lui-même au fond de son âme... et de modifier éventuellement les nuances de cette couleur. Le reste me semble artifice, jeu séduisant du langage et des idées. Cela résulte de luttes d'influences. Seule l'autoconversion signifie quelque chose. C'est une métamorphose !

Non, notre but, Seigneurs, notre intention n'est aucunement de vous faire changer ou de vous amener à vénérer Aton. À quoi cela servirait-il ? Il m'est arrivé de rencontrer des hommes aux cheveux très clairs. Crois-tu que j'aurais voulu un seul instant qu'ils deviennent bruns ou qu'ils se rasent le crâne comme moi ? Il y a tant de beauté dans les diversités qui se respectent et il y aurait tant de tristesse dans l'uniformité. »

« Alors, je ne vois vraiment pas l'utilité de la démarche de Pharaon puisque tu dénonces toi-même la fadeur de l'uniformité ! »

J'avoue que j'eus envie de me lever et de quitter la tente. Je ne supportais plus l'ironie qui semblait s'installer chez mes hôtes. Cependant, j'étais là comme ambassadeur et je me dis que les

Forces pour lesquelles j'œuvrais valaient bien que j'oublie ma susceptibilité.

« J'ai parlé de rapprochement et d'union, pas de nivellement, ni d'appauvrissement. Nos fois sont jumelles sur l'essentiel. Elles peuvent constituer une sorte de couple en quête d'Absolu. Dans un véritable couple, on ne peut imaginer que l'un des deux perde son identité, sa personnalité au profit de l'autre ! Notre prise de conscience de l'Unité de la Divine Présence se trouve, de plus, confrontée à un même obstacle en ce monde : les excès et les aberrations qui émanent de Thèbes et de tous ceux qui se réclament d'Amon. Ne sommes-nous pas frères devant le Divin ? Il est si simple de penser qu'un rapprochement nous rendrait plus forts pour faire rayonner Sa présence ! »

« Ceux de Thèbes nous ont toujours laissé pratiquer notre culte... et, que tu le veuilles ou non, vos prêtres ici ne se démarquent pas tant d'eux que tu le prétends ! Crois-tu que nous ne voyions rien ? Dans bien des demeures, il y a encore de ces petites statues qui ornent vos temples à travers tout le pays. Ce n'est pas parce qu'on les cache derrière un voile ou au fond d'un coffre qu'elles appartiennent au passé. Il y a longtemps, quant à nous, que notre peuple a renoncé à cela. L'Éternel nous a désignés comme son porte-parole et nous nous en tiendrons là. Non, dis à Pharaon que nous le respectons, mais que nous n'entrerons pas dans son jeu de pouvoir face à Thèbes ! »

Cette fois, je me levai. J'avais le souffle coupé, j'étais à bout d'arguments.

« Si tu savais comme Pharaon se moque bien de ce pouvoir... » m'entendis-je grommeler intérieurement.

« Tu ne sembles pas d'ici, Seigneur, fit l'homme à la chevelure grisonnante tandis que je me résignais à prendre congé de lui. Ton accent trahit quelque contrée lointaine... »

« En effet, ma famille vit encore à Alpu. C'est là que j'ai vécu de nombreuses années. »

« Alpu ? C'est en ce lieu, selon nos Écritures, qu'Abram a vécu... Sais-tu seulement que c'est ton peuple qui a jadis chassé le nôtre de ces terres ? »

Ces mots tombèrent sur moi comme le tranchant décisif d'une lame. Je mesurai alors mieux l'impasse totale dans laquelle nous nous trouvions. Même mes origines plaidaient contre l'union.

Était-il possible qu'Aton ne veuille pas davantage œuvrer pour Lui-même ?

« ... Non, je l'ignorais, répondis-je enfin en écartant le voilage de la tente d'un geste las. Ce devait être il y a bien longtemps... »

Mes hôtes et moi échangeâmes un rapide salut, puis je n'eus plus envie que d'enfourcher mon cheval qu'un jeune garçon tenait par la bride.

C'est ainsi que je quittai le campement des Fils d'Abram, le cœur un peu amer. Le ciel était désormais d'un blanc uniforme et la lumière m'éblouissait. Elle jouait partout de son éclat, sur les roches et le sable du chemin, sur les murs des demeures que je croisais.

« Pourquoi donc ? fis-je en laissant ma monture aller à son propre rythme. Pourquoi la Divine Présence d'Aton... ou de l'Éternel s'il faut l'appeler d'un autre nom, ne semble-t-elle pas davantage agir pour Elle-même ? Qu'Elle nous offre, au moins, les outils, les mots, les opportunités de répandre Son éclat ! C'est à croire qu'Elle prête toujours davantage de bras à ceux qui La combattent ! Je ne comprends plus... »

Ma rencontre avait été beaucoup plus brève que je ne l'avais imaginé. Je m'étais vu partager un repas, débattre des questions de fond quant à nos visions respectives du monde, mais j'avais finalement trouvé porte close... pas même entr'ouverte. C'était sans cesse la même histoire qui se gravait dans les entrailles de toutes les pierres de la Terre. Les Fils de Bêël, d'Amon, d'Abram ou de n'importe quel autre nom de divinité dont j'ignorais l'existence étaient partout les mêmes ! La même race d'êtres qui s'approprient jalousement la perception du Vrai et du Juste. La Suprême Divinité est toujours née dans la contrée où l'on a, soi-même, vu le jour ! Comme c'est étrange et comme il est étrange que cette étrange vision n'intrigue personne... ou si peu !

Je me dis alors que l'essence de toutes les guerres, les petites comme les grandes, devait se trouver quelque part de ce côté-là du regard humain. Quel nom fallait-il donner à cette épouvantable maladie qui faisait que nous oubliions chroniquement le grand Soleil de notre poitrine pour en contempler un autre, bien différent, un peu plus bas... vers l'ombilic.

Plongeant dans ces pensées, je décidai finalement de m'asseoir à l'ombre d'une tonnelle près du quai où accostaient les embarcations des pêcheurs. J'y trouvai de la bière, du fromage et

j'attendis... J'attendis ce qu'allait me murmurer la Vie, en contemplant, de l'autre côté du fleuve, les murailles d'Akhetaton noyées dans la verdure de ses jardins.

L'heure de la dernière barque approcha enfin et je me mis en route, comme promis, pour le champ de plantes d'Isia-Lisia. Lorsque j'arrivai à proximité de la grosse pierre de son angle, je vis qu'il n'y avait plus personne, plus même un fellah. Je sentis alors comme une ride se dessiner à la surface de mon cœur, une crevasse profonde où allaient désormais s'enfouir des paroles qui ne pourraient voir le jour. Le soir s'en venait et les longs vols d'ibis s'étiraient dans le ciel... Plus jamais je ne revis Isia-Lisia.

## Chapitre XIX

### ***Sanandaton***

Les deux années qui suivirent demeurent sombres dans ma mémoire... ou plutôt perdues dans une sorte de brume. Nous n'avions rien oublié de notre souffle, ni de notre détermination, mais tout semblait figé comme si le temps, qui quelquefois contracte nos espérances, avait décidé de tout ralentir. Chacun demeurait sur ses positions, Thèbes était presque devenue une ville étrangère, d'autant que Tiya y était gravement souffrante, et chaque chose entreprise se heurtait à de stériles discussions... Il y eut pourtant un événement heureux. Mayan-Hotep connut l'amour, je veux dire l'amour pour une femme. Celle qui gagna son cœur se nommait Ilipaaton. C'était la plus jeune sœur de Pharaon. Les épousailles furent somptueuses et annoncées dans tout le royaume. Je revois encore le visage de l'enfant qui en naquit. C'était une toute petite fille aux yeux effilés. On l'appela Tantalepen, du nom d'une fleur qui pousse parfois dans le désert et qu'on ne voit nulle part ailleurs.

Néfertiti et ses trois filles, quant à elles, faisaient de temps à autre une apparition à la Cour. Horemheb, lui, continuait de rugir, prenant de plus en plus d'initiatives sans en référer à Pharaon. Et puis... et puis, Pharaon prit une seconde épouse. Sans doute pour vaincre l'extrême solitude dans laquelle nous le voyions s'enfoncer. Elle était d'une beauté effacée et portait le nom de Kiyé. Je la connus peu ; seule la tendresse dont elle semblait généreuse reste gravée dans ma mémoire. Aucun enfant ne naquit jamais de cette union. Advint aussi un événement qui, je le pense, fut important. Akhenaton appela ses proches autour de lui et leur annonça son intention de ne plus jamais consommer de chair animale. Désormais, les céréales et les fruits constitueraient l'essentiel de son alimentation et il souhaita que tous ceux qui le pouvaient et en comprenaient la raison adoptent cette attitude. Il voyait en cela le prolongement d'un respect grandissant envers toutes les formes de vie générées par Aton. Son discours me sub-

jugua car il se mit alors à évoquer le monde animal avec une telle tendresse qu'une perception plus vaste du sentiment de fraternité se révéla en moi. Toute créature était devenue sa parenté, notre parenté totale, et manger de sa chair c'était, de fait, accepter de plonger dans ses peurs, puis de prolonger en nous le sommeil de sa jeune conscience.

Nous sûmes que cela déclencha aussitôt les quolibets d'une bonne partie du Clergé d'Amon et des responsables des deux rives de Thèbes. Pharaon était devenu fou... C'était ce que l'on prétendait et qu'Horemheb voulait absolument qui circule.

La fin de cette période fut marquée par une journée tout à fait particulière. En tant que conseiller privé auprès d'Akhenaton, j'en étais venu à le rencontrer presque quotidiennement, parfois dans des lieux inaccoutumés pour aborder des questions pressantes. Les circonstances firent que je le retrouvai, ce jour-là, à la sortie de la Cité dans une grande enceinte consacrée à l'apprentissage de la sculpture. Pharaon avait toujours accordé une place extraordinairement importante aux arts. Je l'avais remarqué dès nos premières rencontres.

Selon lui, l'art bien compris et digne de ce nom ne pouvait être que sacré. Non pas religieux, mais sacré, c'est-à-dire en communion avec cet invisible d'où émerge le visible. Ainsi, la marque du "moule de Lumière" duquel surgit toute forme matérielle devait, d'après cette conception, transparaître inévitablement dans une réelle œuvre d'art. Si cela ne se manifestait pas, aucune vie ne pouvait circuler dans le matériau travaillé, celui-ci ne véhiculait rien et ne pouvait rien toucher en l'homme de ce qui console et fait grandir son cœur. L'œuvre était morte tout en naissant et manquait son but, celui du prolongement de la Création divine.

La cour où travaillaient les sculpteurs était vaste ; c'était un bel espace inondé de lumière où trois palmiers dispensaient une ombre maigrelette. Les coups des marteaux et des burins retentissaient partout et de petits nuages de poussière rendaient l'air opaque.

Pharaon était en train d'observer une grande statue à son effigie qu'un artiste s'efforçait d'extraire de sa gangue rocheuse.

« C'est correct, dit-il en s'adressant au sculpteur qui commençait à préciser les traits du visage, mais il faut que tu accentues davantage le contour des lèvres. Ne crains pas de les rendre plus

saillantes. Marque également davantage la taille, cela élargira les hanches, ce sera plus souple... »

« Divin Maître, fit l'artiste en épongeant son front ruisselant de sueur, je m'efforçais de rechercher la ressemblance d'après mes croquis sur cette tablette d'argile. Si je m'en éloigne trop... »

« Ne te soucie pas vraiment de cela ! C'est l'âme de ton Pharaon que tu dois saisir. C'est elle qui s'exprime sans cesse et continuera à le faire dans les temps futurs. Tu dois te centrer sur l'essentiel de ce qu'elle dégage. Un corps parle du Ka qui l'habite, bien au-delà des contours exacts que l'œil perçoit. Ton travail de sculpteur consiste à deviner ce que ce Ka cherche à dire, à projeter dans la matière rocheuse, quitte à dépasser la forme juste et la proportion raisonnable. Ton burin doit prolonger ce qu'Aton tente d'exprimer à travers mon corps, comprends-tu ?

Regarde ces lèvres... Elles demandent à s'épanouir, elles n'existent que pour répandre la Parole du Divin. Alors, fais-les fleurir dans la pierre ! Et si je te parle des hanches, c'est parce que le Fils d'Aton, au fond de son cœur, n'est ni homme ni femme mais les deux réunis. Il engendre des mondes et en accouche en même temps. Ma pensée est une matrice Noraleb, n'oublie pas cela, alors fais-le dire à ce corps ! Que l'on comprenne que Pharaon est, plus que jamais, père-mère et qu'il préfigure l'Être éternel qui somnole en chacun. Il est le rêve d'une génération qui viendra un jour. C'est vraiment cela que tu dois exprimer ! »

Akhenaton exécuta alors quelques pas à reculons pour observer de plus loin l'œuvre naissante, puis fit demi-tour afin de s'en venir vers Amèse et moi-même qui écoutions attentivement.

« Ils ne comprennent pas, dit-il, le regard imprégné d'une véritable passion. On jurerait qu'ils ont peur de tout ce que cela veut dire ! L'homme et la femme réunis... mais c'est pourtant ce qui nous appelle tous ! Je ne veux pas seulement du grand et du puissant dans l'art. Il y faut la magie du Sacré ! L'artiste doit être un dieu à sa façon, ne croyez-vous pas ? Il est par nature un prêtre, un serviteur d'Aton et s'il s'ignore ou se nie en tant que tel, il passe à côté de sa vie et de sa mission. Il parle alors de muscles, de chair et d'os. Il parle de pouvoir et de vent ! Non, c'est une autre race de sculpteurs que je veux donner à ce royaume depuis tant d'années ! Une œuvre qui traduit le Sacré est plus grande, soyez-en certains, que le plus docte des prêtres. Elle montre davantage de sagesse qu'un long enseignement à tous ceux qui se

laissent absorber dans sa lumière. Un artiste inconscient de cela ne traduit rien. Il expose sa force et sa technique, c'est tout. Il est un singe d'Aton, guère plus... simulacre et prétention.

La tête croit toujours inventer, Nagar, mais en fait, elle imite surtout et déforme la Vie. Lorsque c'est, par contre, le cœur et l'âme qui dirigent l'art, l'œuvre prolonge la Création, elle en devient l'instrument noble et inspiré. Y a-t-il quelque chose d'autre qui nous soit demandé ? L'Amour et le bonheur sont dans cette direction. Il est si simple de comprendre cela ! Pourquoi ne le voit-on pas ?

Si chacun pouvait comprendre que la forme est un prétexte... Lorsque l'on s'en tient à la reproduire simplement et fidèlement, on peut caresser l'œil, lui procurer une jouissance. Mais la jouissance ne suffit pas à faire l'art. Le but c'est l'extase, c'est de faire chanter l'âme ! Voilà pourquoi je leur demande d'aller chercher la Lumière qui demeure derrière la forme. Car la Lumière, c'est l'idée, l'intention du Divin, le Plan que celui-ci vise à travers un corps et une matière. Évidemment... peut-être que cela ne s'apprend pas... enfin, pas au point où je voudrais être capable de l'enseigner.

Je demande encore une fois trop, n'est-ce pas ? » ajouta enfin Pharaon en levant les bras puis en les laissant retomber avec un air de découragement.

« C'est ton rôle, Seigneur, commenta Amèse en lui tendant un bassin d'eau fraîche afin qu'il s'en aspergeât le visage. Pourtant, qui parvient à percevoir comme tu perçois ? » « Peu en effet, je le crains, repris-je. Cependant, c'est par ton exigence que tu élèves ce pays, que tu le hisses à une altitude qu'il n'a pas encore connue. En étudiant quelques chroniques de l'histoire des rois et des peuples, je me suis aperçu que la plupart des souverains avaient toujours voulu tasser, niveler la conscience et la sensibilité de leurs peuples et cela, bien sûr, dans le simple but de demeurer plus confortables sur leurs trônes. Dès lors, peu leur importait que des perles de Lumière puissent toucher d'une façon ou d'une autre l'âme de leur royaume. »

« Ce n'est pas ma gloire que je cherche, Nagar, ni mon confort. C'est pour cela que je suis dangereux ! Par chacune de mes exigences, je réitère consciemment mon refus catégorique d'entrer dans une certaine... confrérie de l'Obscur. Vous voyez bien ce que je veux dire ! J'appelle de ce nom la masse impressionnante de



tous ceux, gouvernants et gouvernés qui, par leur égoïsme, leur lâcheté et leur paresse boivent à la même coupe et dorment sur le même coussin de médiocrité. C'est une complicité muette et implicite qui caractérise cette confrérie. Ce qui en dérive, la suffisance, le besoin de se repaître de soi au jour le jour, crée un épouvantable et douloureux immobilisme... »

« C'est-à-dire un recul. » dis-je.

« Oui, et c'est pour cette raison que l'art m'importe tant. Il peut agir en beauté, par petites touches subtiles mais profondes sur la conscience de tout un peuple, bien plus sûrement que les successions de litanies souvent dévitalisées que nous reproduisons chaque matin. Que l'on observe l'art d'un peuple dans son présent et on a l'idée la plus juste qui soit du Souffle qui anime son âme. »

Le choc des burins sur la pierre finissait par nous assourdir. Accompagné d'une dizaine de domestiques, Pharaon nous emmena alors dans une arrière-cour. Il y avait là un petit bassin dans lequel nous nous trempâmes succinctement afin de nous débarrasser de la poussière qui n'avait pas manqué de nous recouvrir. Cela fait, on nous présenta selon la coutume un petit vase d'obsidienne cerclé d'or. Il contenait de la cendre d'encens mêlée à des graines de plantes odorantes finement broyées <sup>49</sup>. Un serviteur dont c'était la tâche nous en frictionna le corps, puis nous quittâmes rapidement l'école de sculpture. Un char et une escorte attendaient Pharaon devant le porche ; quant à nous, nous allâmes vers nos montures sous l'œil vigilant d'une garde personnelle.

« N'oubliez pas demain ! » nous lança alors Akhenaton, d'un ton mi-amusé, mi-solennel.

Et comment aurions-nous pu oublier ? Le lendemain était précisément le jour du solstice de la saison chaude. Partout, on organiserait des fêtes et des cérémonies d'offrandes de fleurs à la gloire d'Aton. Pharaon, comme tous les ans, parcourrait sa ville à pied un peu avant que le soleil ne se couche puis, pour bénir la fin du jour et tandis que des chants s'élèveraient du Temple, il distribuerait à tous des gâteaux au miel et aux graines de caroubier. Mais surtout, surtout, tard dans la nuit, la Khenu se réunirait pour un rituel, des enseignements et des échanges différents.

Les bruits de la ville en liesse s'étaient apaisés depuis peu lorsque nous nous retrouvâmes donc, le lendemain, au sein d'une

modeste cour carrée située près du Naos principal du grand Temple. Tous les accès en étaient gardés afin que nul ne nous troublât. Nous étions exactement trente-trois, un nombre inscrit sur la face même d'Aton, disions-nous alors.

La cour était entourée de petites colonnes réunies à leur sommet par un bandeau sur lequel étaient peints, de façon répétitive, la croix de Vie et le disque du Rayonnant ouvrant ses bras à tous. Au-dessus de nos têtes, la nuit se montrait profonde, veloutée et parsemée d'étoiles. C'est là qu'en silence, nous nous assîmes sur le sol afin de recevoir la quiétude de Nout. Seul le chant mystérieux des grenouilles du bassin aux lotus venait nous rejoindre par vagues, au gré d'un vent léger.

Selon le rituel, l'un d'entre nous aspergea copieusement l'assemblée avec de l'eau de rose, puis Pharaon s'adressa à nous d'une voix particulièrement douce.

« Je crois que nous parlerons peu, cette nuit, fit-il. Nous vivrons... Nous vivrons d'une autre vie, plus proche de l'autre... de celle qui est infinie. Ptah-Oser nous dirigera dans cette ascension par laquelle je demande à mon Père que de plus grandes ailes poussent à nos âmes. Nous quitterons nos corps, mes fils, nous les abandonnerons d'ici peu en nous laissant appeler à une autre réalité... »

Contre l'attente de tous, Pharaon n'en dit pas davantage. Le prêtre qu'il avait nommé entonna alors un chant répétitif et rythmé que j'ignorais et que nous reprîmes à l'unisson. Ses sonorités étaient étonnamment graves, il fallait aller les chercher très loin dans notre ventre, presque là où la force et l'équilibre trouvent appui. Lorsqu'elles prirent fin, Ptah-Oser nous demanda de nous allonger, puis de respirer profondément en suivant la cadence d'un tambour qu'il ferait lui-même résonner avec le plat de sa main. C'était un exercice que nous pratiquions parfois car il nous permettait de plonger dans cet état de perception par lequel le poids du corps ne constitue plus une entrave. La plupart du temps, nous utilisions cette méthode afin d'entrer en nous-mêmes, de pénétrer dans nos viscères pour en connaître l'état de santé et y apporter des remèdes si besoin était. En tant que thérapeute, j'avais moi-même longuement enseigné cette façon de pratiquer qui dirigeait très finement la conscience dans les méandres des cavernes du corps.

Cette fois évidemment, avec Pharaon et Ptah-Oser, ce n'était pas le but. Le rythme respiratoire qui nous était imposé était différent. En vérité, il se montra bientôt davantage martelé qu'à l'accoutumée et alla croissant... jusqu'à provoquer derrière nos paupières closes une sorte de spirale. Celle-ci était faite de lumière noire et tournait lentement, lentement... Je me souviens très précisément que la perception de mon être physique m'échappa au bout d'un très court instant. Je perdais même la sensation de respirer qui était pourtant à la base du rituel. En fait, mon corps ne m'obéissait plus ; ma poitrine continuait de se soulever, mais c'était un automatisme sur lequel je n'avais aucune prise. À un moment donné, je pris conscience que la spirale noire n'existait plus, qu'elle s'était comme dissoute et qu'un ciel étoilé se déployait devant les yeux de mon âme... Une voûte céleste plus immense que jamais... et j'étais si proche de ses étoiles qu'il me semblait pouvoir les toucher du doigt tant leur éclat se montrait vivant et coloré ! Le son du tambour avait disparu... Il n'était qu'un vague souvenir noyé dans l'océan de mon silence intérieur.

Soudain, le manteau velouté du ciel éclata et je fus pris d'un véritable vertige comme si je tombais d'une hauteur invraisemblable. Fort heureusement, la terrible sensation ne dura pas. Un monde s'installa devant mes yeux et tout autour de moi. Ce n'était pas comparable à un rêve, non... C'était, très exactement l'inverse d'un rêve... un état de fraîcheur de l'âme, un état de lucidité impossible à communiquer. C'était une de ces réalités que seuls peuvent appréhender et admettre réellement ceux qui sont passés par sa porte, au-delà des vies et des morts.

Quelque chose de mon être se tenait sur les bords d'un fleuve immensément large et il y avait un groupe d'hommes qui marchaient près de l'eau, vêtus de simples pagnes quelque peu semblables aux nôtres. La plupart d'entre eux avaient une épaule recouverte d'un long drapé couleur de soleil, déjà fatigué par les pluies, la poussière et le temps qui passe. Mon regard était attiré, absorbé par la silhouette et le visage de celui qui était visiblement à leur tête. C'était un homme très brun, aux traits presque féminins et dont les cheveux tressés avec de la cendre avaient été sommairement rassemblés en une masse au sommet de la tête. La presque totalité de son corps était aussi recouverte de cendre. Quelque chose au fond de moi savait qu'il disait la paix, qu'il était la paix. Quelque chose au fond de moi aussi parlait d'un temps

futur, d'une empreinte qui était déjà là, en germe, d'une histoire qui se jouait, peut-être aussi simultanément sur le grand disque de l'éternité et qui m'adressait son sourire... *Bodddhi*... Ce son se glissa en moi telle une prière qui venait de loin, là où il y avait de si hautes montagnes ! 50

« Regarde, disait une voix en mon cœur, une graine de plus ! Sa venue est déjà inscrite dans les étoiles... C'est pour Elle aussi que vous vivez, pour que la part fertile du terrain de l'humanité La reçoive. Tous ceux qui ont conscience de la Conscience sont unis par des fils d'or au-delà des âges. C'est la logique de cette trame qui les fait vivre, les soutient et leur importe. Chacun récolte l'amour et la sagesse de ses prédécesseurs et offre ses propres présents à ceux qui vont le suivre le long de la grande échelle du Plan. Aujourd'hui, tu t'élances vers Aton et l'humanité aussi grandit par le rayonnement d'un tel Soleil ; demain, ce sera... peu importe le nom ou les noms qui surgiront. Les visages du Divin sont des fleurs qui éclosent un matin, puis se fanent le soir pour laisser la place à d'autres sur l'Arbre. Regarde, regarde cette autre fleur ! »

Je vis l'onde du fleuve se transformer alors en celle d'un lac. La lumière y était bleue et jouait dans le lointain avec la ligne des montagnes... Un homme marchait à la surface de l'eau, effleurant doucement la crête ondoyante des vagues et emplissant tout de sa présence. Quelques pêcheurs vêtus de guenilles regardaient, certains sur la rive parmi les ajoncs, d'autres dans une barque, muets et bouleversés. L'homme marchait sur l'eau et disait tout, sans même ouvrir les lèvres. Il portait une longue tunique couleur de lin et ses cheveux tombaient en mèches abondantes sur ses épaules. Brusquement, il y eut un tremblement dans la lumière et je le revis suspendu à une potence, couvert de sang et de sueur, les yeux grands ouverts comme pour prendre l'univers entier à témoin... Il me sembla, alors, que j'allais crier avec ce son déchirant que j'entendais monter en lui... Mais rien, rien ; ce fut à nouveau la profondeur du silence qui l'emporta, une brume irisée et le Temps qui ne veut plus rien dire !

Ce fut... Je ne sais quand, avant, après ?... Une mer d'hommes en blanc et une petite silhouette rouge, minuscule, se déplaçant en son cœur, très brune, très dorée. Et puis, et puis une autre encore, une autre silhouette humaine, blanche comme l'ivoire et à

la ronde chevelure, je la voyais parler aux hommes et aux femmes dans des carrés de lumière sous tous les horizons du monde.

C'était quand ? Ce sera quand ? Quand et où ? Je fus secoué par un sanglot... Une si profonde tristesse et une si grande joie tout en même temps ! Était-ce possible ? Oui, c'était cela le Plan, un collier d'êtres de feu et d'instantanés dorés qui s'étirent, tel un immense oiseau au-dessus du Temps. Il suffisait d'appeler pour être effleuré de son aile, je le sentais si clairement ! Il suffisait juste de le vouloir pour voler à ses côtés !

« Et puis... et puis, il peut y avoir Lui, aussi. »

La voix en mon âme continuait de murmurer et de commenter, comme si elle émergeait d'un autre moi-même qui avait déjà vu et compris.

« Il peut... ? » demandai-je.

« Oui, il peut y avoir... Peut-être, bien que l'image chaque jour s'éloigne... »

« Mais... *qui*, Lui ? »

« Sanandaton... Pharaon Sanandaton ! Celui qui peut venir parfaire et étendre l'œuvre de ton pharaon. Il attend quelque part dans l'Océan de Vie comme une possibilité. Pour ce temps où tu vis, il est une image, un projet qui se tisse ou se détisse chaque jour au rythme de la volonté, de la capacité d'accueil de l'humanité. C'est toujours la conscience des peuples qui ouvre la porte à la venue d'une Divine Incarnation <sup>51</sup>. Il y a le Temps qui prévoit, le Temps qui rend possible et celui, enfin, qui enfante. La conception appartient au Temps du possible. Elle met en place une graine, selon le libre-arbitre des femmes et des hommes. Tu vis sur le fil de ce Temps... Vous plantez ! Jusqu'où sèmerez-vous les graines d'idéal ? Là, est le défi intérieur qui s'ouvre à vous en cette heure où le choix représente à lui seul un enseignement. Aton ne choisit rien à votre place... Il est et Il propose. Il est à la fois le Temps et l'éternelle Proposition. Si vous n'avez pas la force de veiller, Il sourit, une fois de plus, et regarde vers un autre possible. Aujourd'hui, l'image de Sanandaton est fragile... Regarde ! »

Je vis alors une silhouette humaine et cette silhouette s'éclaira de l'intérieur. C'était celle d'un homme vêtu d'une longue robe immaculée au drapé noué à la taille par une cordelette d'or. Il portait les attributs des rois de la Terre-Rouge, dont la lourde et haute coiffe qui abrite la fontaine de l'être.

Ses yeux, que je distinguais à peine, réveillaient quelque chose en moi. Où les avais-je vus ? Était-ce il y a bien longtemps ou... à l'instant même ? Ils parlaient tout ensemble de douleur, de félicité, de Terre et de Ciel ; ils parlaient de fusion en des termes qui me dépassaient et dont les tracés intérieurs n'étaient certainement pas encore nés.

L'homme fit alors quelques pas dans ma direction et des deux mains ôta sa couronne, libérant ainsi une longue chevelure qui tomba en mèches sur ses épaules. « Oui, c'est Lui ! » m'entendis-je murmurer au-dedans de moi tandis que je me sentais submergé par une vague de bonheur. « C'est lui, l'homme sur les eaux, l'homme du gibet. C'est Lui que Pharaon annonce, c'est Sa terre que nous labourons ! »

Son image s'effaça rapidement. Elle était trop puissante pour que je la soutienne davantage. Trop pure...

J'avais maintenant la sensation de me trouver au cœur d'une pièce ou plutôt d'un lieu totalement virginal. C'était un espace dans lequel la lumière occupait toute la place... Il me semblait bien y avoir des formes quelque part, mais je ne pouvais que les deviner, c'était leur essence que j'effleurais, tel un ensemble de pulsations au sein même de la Lumière. Je pourrais dire que tout était blanc, mais non... C'était autre chose, autrement que blanc. Je sentais le Principe par lequel l'immaculé se manifeste à nous en tant que tel. Ma conscience s'y perdit bientôt, elle s'y mêla comme pour faire sienne la Connaissance qui s'y exprimait à tout jamais et qui s'ouvrait à l'étendue du Plan.

« Notre projet, c'est le projet de la Conscience... Non pas de la conscience humaine... Celle-ci n'est guère plus qu'une étape, un bref instant parmi une infinité d'autres. La Conscience c'est... ce que tu ne peux pas encore appréhender et qui englobe tout, c'est cette fleur qui est bien plus qu'une fleur, c'est... cette esquisse de Ce qui n'aura jamais de nom et qui est bien plus que Ce qui déjà est sans nom possible.

Qui sommes-nous alors ? Nous sommes ce... Nous sommes ceux qui naviguent sur les eaux de ce Projet ou de ce qu'ils peuvent eux-mêmes en appréhender. Nous sommes la réalité que vous portez déjà en vous et qui a pris corps et lumière au-delà des âges. Nous sommes ce que vous appelez votre futur et nous revenons vous chercher afin que vous vous souveniez de la route, puis que celle-ci s'élargisse devant vous.

Nous avons pris racine en votre monde comme en d'autres, il y a bien, bien longtemps et nous y plantons des bannières, des êtres issus de notre sein, des êtres-rappels, des êtres-souvenirs et annonciateurs. Nos corps de lumière se prolongent pour donner naissance aux chars célestes qui parcourent vos horizons depuis toujours pour réveiller, pour entretenir, pour redresser et même pour faire de l'impasse une possible bénédiction.

Nous sommes la mémoire de la Paix que vous cherchez à tâtons, pas des constructeurs de trêves, mais des épées qui peuvent trancher, là où l'oubli règne depuis trop longtemps et sans partage. Nous sommes des exigences d'Amour, douces et fermes, souples et volontaires et nous recherchons l'union pour qu'enfin grandisse le nombre de ceux qui comprendront que l'on ne peut plus parler de la Paix chacun à notre façon, mais qu'il faut apprendre à parler de la Paix à la façon de la Paix, que l'on ne peut plus commenter, analyser et singer le Divin chacun à la guise de nos besoins, car le Divin doit s'exprimer avec le rayonnement du Divin. La Vie veut accoucher des mondes, mais aussi d'elle-même à travers chacun de vous. Ainsi, nous sommes de ceux qui écartent les obstacles à cet accouchement, de ceux qui posent sans cesse ces questions aux générations qui se succèdent : "Où va la lumière d'une lampe à huile lorsque l'on dit avoir éteint celle-ci ? Qu'est-ce qui est derrière ce qui existe ?" Notre projet, c'est donc votre projet, c'est la guérison du fil réunissant tout ce qui vit, se nourrit, grandit et même souvent se dévore. C'est un projet de thérapeute qui fait de vous des artisans de la santé du monde. »

Dans le flot des paroles qui se déversaient en moi, une pensée, comme une révolte, surgit soudain, une vieille pensée répétitive et tenaillante.

« Mais Aton... Aton ! Pourquoi Aton ne s'aide-t-Il pas ? Pourquoi ne dicte-t-Il pas clairement le Plan ? »

J'entendis une sorte de sourire se déployer.

« Mais, qui es-tu, mon fils ? Que sais-tu d'Aton pour t'indigner quant au développement de Son projet ? L'univers de la Terre Rouge, au fil des Temps, n'a guère plus d'importance que le vol d'une mouche dans l'Absolu... Et il en est de même de tous les âges qui se succèdent, surtout de ceux qui pensent englober l'ordre des choses dans leur propre intelligence.

Nous avons planté l'arbre de Pharaon sur cette Terre de la même façon que nous en avons planté d'autres. Le nombre de

fruits qu'il porte n'est pas la priorité de notre action, mais la qualité de ceux-ci... Car la qualité du fruit fait celle de la graine, graine de patience, graine de quiétude et de détermination, graine d'Amour !

Il y a ce qu'on croit être, Nagar-Têth, ce que les autres pensent que nous sommes, enfin reste le mystère de qui nous sommes réellement, puis du Projet Divin à travers ce mystère-là. Il convient de Le respecter et de Lui faire confiance. Surtout de Lui faire confiance... Le respect n'est pas pour Son besoin mais pour l'image que tu te renvoies de toi. »

L'Essence de Lumière se replia sur elle-même ou se dilua dans l'infini, je ne sais trop... mais elle disparut et dans sa dissolution, elle m'entraîna jusqu'à mon corps. Je tombais... Je repris contact avec lui comme s'il s'agissait d'un cadavre. Il était froid et rigide et je crus un instant que jamais plus ses membres ne me répondraient.

Le tambour résonnait encore doucement à mes oreilles, ses coups étaient plus souples, analogues au battement d'un cœur. Je crois que je suis resté longtemps ainsi, les yeux écarquillés, pleins des images qu'ils venaient de recevoir et qui se mêlaient aux scintillements des étoiles. Je ne savais où en étaient les autres, mes complices de voyage dans le secret de la Khenu. Avaient-ils quitté leur corps comme moi et étaient-ils de retour ? Je n'avais pas la force de m'asseoir pour chercher leurs silhouettes ou leurs visages dans la nuit. Ma pensée, alors, fit le tour de ce qu'elle venait de vivre puis s'en revint vers moi.

« Qu'as-tu fait de ta vie, Nagar ? » me dit-elle.

« J'en ai fait... ce que j'ai su, ce que j'ai pu... » m'entendis-je lui répondre comme à une compagne protectrice, peut-être une mère.

« Est-ce tout, mon enfant ? »

« J'ai aimé ! Oh oui, j'ai aimé... Mais pourquoi cette question ? Dois-je te demander, moi aussi, est-ce tout ? Tout prend-il fin ici ? »

« Rien ne prend jamais fin. Le mot fin est un non-sens. Ne l'aurais-tu pas encore compris ? On ne vit jamais que des suites... dont il nous appartient de faire des ouvertures nouvelles. Et tout à l'heure, oui, tout à l'heure, lorsque le jour se lèvera sur le désert aux confins d'Akhetaton, une porte nouvelle aura été percée dans la conscience de l'humanité. Une porte qui fera que rien, jamais,



ne sera plus comme avant... parce qu'un seul rai de lumière qui parvient à se frayer un chemin dans la pénombre d'une pièce donne le goût et l'odeur de sa clarté à la demeure tout entière. Il invente un autre espoir, il redéfinit la Vie. »

« Alors, dis-moi... Nous avons donc au moins réussi à entrebâiller une porte ? »

« Réussir, échouer... Pourquoi toujours ce réflexe de trancher ? Le Principe de Vie reste étranger à ce vieux vocabulaire. L'idée de réussite ou d'échec est liée à celle d'une course d'obstacles. Est-ce selon ce mode dualiste que je t'ai demandé d'apprendre à respirer ? S'il n'y avait que des inspirs ou des expirs l'univers existerait-il, dis-moi ? Ce qui compte c'est l'avance, c'est l'apprentissage de l'audace et du risque. Construire, c'est avancer. Quant à la hauteur de l'édifice, elle ne t'appartient pas toujours. La floraison de l'idée de la construction en soi, parfaite et absolue, est aussi importante pour les Temps à venir que son déploiement immédiat à la surface de ce monde. Les plaines fertiles de l'esprit s'ensemencent lentement, tranquillement et se rient de nos impatiences. Alors, la réussite, l'échec... Tout cela ressemble à la course du soleil et de la lune d'un bout à l'autre de l'horizon ! Lequel rattrapera l'autre ? C'est le mouvement qui l'emporte. La porte s'est entrebâillée, poussée par le souffle des va-et-vient et c'est tout ce qui compte. »

Le tambour de Ptah-Oser finit par s'arrêter et le chant des grenouilles dans le bassin aux lotus reprit progressivement le dessus.

Les uns après les autres, nous nous redressâmes, cherchant dans le regard du voisin un reflet de ce qui l'avait empli. Pharaon s'était, semblait-il, déjà relevé depuis un long moment et nous observait, une main sur la poitrine, adossé à l'une des colonnes. Sans prononcer le moindre mot, il passa alors parmi nous et, au moyen d'une cuiller de bois, versa dans nos paumes ouvertes un peu de blé cuit avec du miel tandis que Ptah-Oser nous aspergeait d'eau parfumée.

Enfin, les langues se délièrent. Nul d'entre nous n'avait vécu la même expérience, même si chacun avait quitté son corps pour une contrée proche de ses interrogations. Un seul point demeurerait sans conteste commun à tous, c'était ce Principe immaculé et palpitant au sein de la lumière, cet espace plus que conscient qui nous avait enseignés selon nos besoins. Nous ouvrîmes nos cœurs

simplement et sans retenue pour mieux comprendre ce qu'Aton attendait de nous. Je me souviens qu'à l'éclairage de ce que nous venions de vivre, nous en vîmes aussi à évoquer un grand livre de prophéties qui faisait régulièrement l'objet de nos discussions. C'était un ensemble de papyrus réunis dans quelques jarres et que des scribes avaient pour mission de recopier toutes les trois ou quatre générations afin d'en préserver l'état de lisibilité. Son contenu était considéré comme étant des plus sacrés, d'autant qu'il mettait en évidence des éléments étranges des Médousneters <sup>52</sup> dont nous avons perdu au juste le sens. Nous espérions comprendre la place que Pharaon et nous-mêmes prenions dans le déroulement des prophéties et si les différents niveaux de lecture de certains de leurs signes pouvaient orienter notre action. Mais le voile ne voulait pas se déchirer...

Toujours debout adossé à une colonne, Pharaon nous observait en train d'argumenter à tour de rôle comme s'il se sentait peu concerné quand, soudain, nous le vîmes s'affaïsser sur le sol. Il y eut un bref instant de stupeur, puis nous nous précipitâmes vers lui, hébétés.

À la timide lueur de la lampe à huile que brandissait Mayan, nous nous aperçûmes à quel point son visage était livide.

Pharaon resta assez longtemps ainsi inanimé et les membres presque glacés, et ce n'est qu'après avoir été frictionné vigoureusement avec des herbes qu'il revint progressivement à lui.

Je ne crois pas qu'il prononça un seul mot, son âme était si peu présente...

Nous appelâmes alors quelques domestiques et il fut ramené discrètement jusque dans ses appartements où alla le rejoindre Sinuhé.

Lorsque le Conseil de la Khenu fut clos après un bref rituel, chacun se sépara dans la nuit noire, le cœur lourd, convaincu que quelque chose d'important venait d'arriver.

« Ce n'est pas la première fois, Nagar, sais-tu... me murmura Mayan tout en me donnant une accolade. Pharaon a déjà eu quatre ou cinq malaises comme celui-ci. Bientôt, il sera impossible de le cacher et alors... »

## Chapitre XX

### ***La nuit du Sed***

Smenkhêré sortit éberlué des appartements de Pharaon. Lorsque les lourdes tentures se refermèrent derrière lui, la princesse Mêritenn, Mayan-Hotep et moi-même attendions non loin de là sur de gros sièges à pattes de lion, impatients quant à l'issue de la rencontre.

Pharaon en était à son douzième malaise en moins d'une lunaison. Sa santé déclinait de semaine en semaine et il n'était maintenant plus concevable de cacher cela à l'ensemble du Palais. Le petit cercle des proches de la famille royale essayait de faire bonne figure en minimisant les faits, mais personne ne s'y trompait... L'inquiétude était grandissante.

« Fais venir Smenkhêré, avait presque ordonné à Pharaon le petit Ankhaton au cours de sa dernière transe. Fais-le venir en ma présence et je te dirai que faire. »

Akhenaton s'était alors incliné devant la parole que son père lui adressait à travers le jeune garçon, puis s'était enfermé dans un mutisme compact.

Nous nous levâmes tous les trois dès que Smenkhêré nous eut aperçus et vint à notre rencontre.

« C'est de la folie, fit-il en prenant la main de Mêritenn, je ne sais pas où nous allons. »

Le demi-frère de Pharaon était blême et tremblait de tout son corps, aussi dut-il attendre un long moment avant de pouvoir se confier à nous. Afin de l'aider à s'apaiser, nous marchâmes en direction du parc aux antilopes qui avait été récemment ouvert derrière les jardins. Il y avait un peu de vent, ce serait bon pour chacun.

« C'est de la folie, reprit Smenkhêré, je ne suis pas à la hauteur... »

« Mais quoi donc ? » questionna Mêritenn à demi-excédée.

« Le père de Pharaon... et Pharaon lui-même veulent que je prenne officiellement ma place dans la direction du royaume.

Pharaon veut que je gouverne avec lui. Il dit ne plus avoir la force, ne plus être capable... »

Mayan intervint aussitôt.

« Ne dis pas non, Smenkhêré. Tu sais très bien, effectivement, que ses forces s'en vont. Il est inutile que nous nous le cachions. Toute sa vigueur s'émousse et nous n'avons pas le choix. Ce n'est même pas la Terre Rouge qui te demande cet effort, c'est le Plan... Accepte ! »

« Je sais tout cela, mais j'ai peur, c'est si lourd ! Regarde... Demain déjà, Horemheb sera de passage avec une partie de l'armée qui campera à l'entrée de la ville. Il s'est fait annoncer pompeusement comme s'il pressentait l'étendue de notre trouble ! Il affirme parcourir le pays pour rassurer la population par rapport aux barbares mais, en vérité, chacun sait que c'est pour démontrer sa propre force. »

« Peut-être aussi, est-ce les deux à la fois... laissa échapper Mayan d'un ton las. Et puis, crois-tu un instant qu'il ait jamais ignoré notre trouble, et cela depuis le début ? »

« Que veux-tu dire ? »

« Je veux dire qu'il est présent au palais même lorsqu'il ne s'y trouve pas. Tout est devenu clair pour moi aujourd'hui. Venez tous, je vous en prie, il faut que nous parlions. »

Mayan voulut nous faire pénétrer en profondeur dans le parc aux antilopes, là où nous serions certains d'être seuls comme s'il craignait que les arbres des jardins ne dissimulent des oreilles.

« J'ai longuement parlé à Sinuhé, ce matin à l'aube, fit-il, tandis qu'une douzaine d'animaux fuyaient devant nous. Il a confirmé ce que je pressentais et qu'aucun de nous ne voulait voir, je l'imagine. Il est formel... On a fait absorber un poison à Pharaon depuis quelque temps. Quelqu'un d'ici inévitablement et par la nourriture sans doute. Sa langue s'est mise à noircir depuis plusieurs jours, cela ne trompe pas. Mahu interroge déjà des hommes et j'ai fait remplacer tous les domestiques mais cela ne change rien. On sait très bien d'où part le coup. »

Aucun de nous ne prononça un mot, probablement parce qu'au fond de nous-mêmes, nous savions déjà tout cela.

« Alors ? Alors ? » lança finalement Smenkhêré dont je sentais monter la colère.

« Alors ? Il faut que tu acceptes ! Tu es le frère de Pharaon et tu connais l'étendue de sa pensée. Quoi qu'il arrive, tu es le mieux placé. Nous n'avons pas le choix, ton devoir est là ! »

« Accepte, donne ta réponse... » murmura Mèritenn dont les joues ruisselaient de larmes silencieuses.

Smenkhêré s'arrêta sur le champ et se tourna rageusement vers Mayan.

« Tu vas rire, Seigneur Mayan-Hotep ! Oui, j'ai peur... Smenkhêré a peur. Sais-tu seulement ce que c'est, toi ? Ce n'est pas toi qui régneras peut-être un jour. Ce sera toujours confortable pour toi ! Tu ne peux pas comprendre... »

Le Vizir Majeur ne répondit pas immédiatement. Sans doute attendait-il que le frère de Pharaon eût fini de se décharger de toute sa révolte. Enfin, il se laissa tomber sur l'herbe rase tout en nous invitant à l'imiter.

« Tu es en colère, Smenkhêré et tu as raison ! Moi aussi je le suis. Ce sont les sages des papyrus qui ne connaissent jamais la colère et la bannissent systématiquement. Parfois la colère est juste et elle nous brûle le cœur si nous la contenons coûte que coûte. Je n'en ai pas honte pour toi et je n'en suis pas blessé non plus. Tu me dis que tu as peur... C'est bien ton droit ! Te cacherais-tu que la morgue d'Horemheb et celle de tous ceux de Thèbes me fait frémir, moi également ? Voilà des années et des années que je tente d'allier l'autorité et la détermination à la douceur et à l'amour. Je peux bien avoir peur lorsque je vois l'ambition et la force armée gagner apparemment chaque jour un peu plus de terrain sur nous ! Mais dis-toi bien ceci, Smenkhêré : celui qui ne connaît pas le goût de la peur dans sa bouche n'est pas digne de commander. Toute maîtrise est le couronnement d'une infinité de services consentis puis dépassés. »

« Mais qui te dit que je veux commander ? »

« Qui te dit que, dans la Douât précédant ce monde, tu n'as pas prié pour devenir le frère de Pharaon ? L'aurais-tu fait simplement pour obtenir une belle robe, un ceinturon de pierreries et de l'or ? Toi seul connais la réponse... Quant à moi, j'ai mon idée. La peur ne t'est pas imposée. Tu es venu à sa rencontre en naissant sur cette terre. Tu as voulu l'affronter précisément parce que tu en avais peur. Je te dirai encore que ta crainte s'est toujours cachée derrière les rires et les plaisanteries dont tu t'es montré si friand jusqu'à ce jour. Est-ce que je me trompe ? »

Smenkhêré, qui ne s'était toujours pas assis sur l'herbe à nos côtés, se mit à marcher de long en large en rajustant fiévreusement sa coiffe de tissu.

« Non, je ne me trompe pas et tu le sais bien ! On ne peut jamais fuir indéfiniment nos vieux démons. Tu as toujours redouté devoir affronter en face à face une adversité, c'est pourquoi la vie que tu as offerte à ton âme s'est ordonnée afin que tu apprennes à te fortifier. Ce n'est pas seulement Pharaon et moi qui te prions de ne pas renoncer, Smenkhêré, c'est le projet qu'à conçu ton être en venant en ce monde. Ton adversaire ne s'appelle pas Horemheb mais peut-être bien... dérobadé et manque de fermeté. Pardonne ma franchise... »

Je revois encore la silhouette de Smenkhêré s'éloigner un moment de nous. À pas mesurés, le frère de Pharaon tentait de se rapprocher d'un groupe d'antilopes qui finit par se disperser à force de petits bonds agiles.

Le ciel se montrait aussi lourd que nos cœurs, fatigué et gris d'amertume.

« Si seulement il pouvait pleuvoir, me dis-je, cela pourrait peut-être tout laver... »

« J'ai besoin de réfléchir, marmonna le prince en revenant vers nous. Qu'en penses-tu toi, Nagar ? »

« Que pourrais-je en penser d'autre ? Il me semble qu'il y a dans la vie de chacun des moments où l'on se trouve confronté à un choix et où l'on sait que ce choix n'en est pas véritablement un parce que la réponse juste apparaît clairement. Ce n'est guère de réflexion dont on a alors le plus besoin, mais surtout de courage. Le courage nous oblige à prendre de l'altitude. Il nous conduit à englober d'un seul et large coup d'œil large les véritables raisons de ce qui nous est demandé, sans nous engluier dans les prétextes de l'argumentation. Bien sûr, Smenkhêré, il est facile de prendre une décision à ta place, facile de déclarer, "il faut" ou "tu dois", mais je reste persuadé que tu sais parfaitement ce qu'il en est. »

Nous eûmes beau vouloir repousser le lendemain, celui-ci finit néanmoins par arriver. Horemheb, selon son habitude, fit une entrée remarquée dans Akhetaton. J'entends toujours le crissement des roues de son char remontant à vive allure le haut de la grande avenue menant au palais. Une bonne dizaine de cavaliers galopaient à ses côtés dans un nuage de poussière. Je me trouvais sur une terrasse en compagnie de Méritenn lorsqu'il fit son appa-

rition et j'avoue que j'eus un pincement au cœur dès qu'il franchit la première ligne des gardes qui lui rendit aussitôt les hommages dus à son rang.

« C'est terrible, on ne peut nier sa prestance ! » me fit remarquer la sœur de Pharaon d'un ton désabusé.

« C'est vrai, mais la grandeur d'âme ne s'invente pas. On peut afficher un port royal et ne pas manifester de noblesse ! »

J'entendis presque la princesse sourire dans son for intérieur.

« Ici, dans la ville, le peuple ne s'y est jamais trompé, reprit-elle. Jamais on ne l'a vu se masser le long des rues sur son passage. Il peut impressionner, mais certainement pas émouvoir. Mayan a toujours prétendu que pour gouverner, il fallait être capable de toucher les hommes dans leur cœur et que si cela n'était pas, on ne faisait guère que les commander. »

« C'est bien mon avis, fis-je, l'ennui c'est que la plupart des êtres humains se satisfont aisément du simple fait de commander ou même d'être commandés ! »

L'arrivée d'une jeune femme de la suite de Méritenn nous fit tourner la tête vers l'escalier qui conduisait à notre terrasse. Smenkhêré faisait appeler sa sœur auprès de lui.

« Je ne sais où il en est, dit-elle en prenant congé de moi. Peut-être pourrais-je t'en apprendre davantage ce soir après le rituel du Couchant. Pharaon tient à le célébrer lui-même plus que jamais. »

Cela faisait une semaine qu'Akhenaton n'avait plus paru devant son peuple afin de célébrer les cérémonies en hommage au Soleil divin. L'arrivée d'Horemheb était pour lui l'occasion rêvée de rassurer l'opinion publique tout en affichant bonne figure vis-à-vis du pouvoir thébain.

Lorsque l'heure de l'offrande quotidienne fut venue, je quittai mes appartements ainsi qu'à l'accoutumée pour me rendre dans le grand Naos à ciel ouvert où se déroulait l'office. Les couloirs du Temple sentaient bon les paniers de fleurs fraîchement cueillies et acheminées jusqu'au disque d'or d'Aton. Un groupe de jeunes filles de blanc et de bleu vêtues me devançait entre les colonnades. C'était une partie du chœur qui chantait durant les cérémonies. Autrefois, j'y aurais cherché fébrilement la silhouette et la chevelure d'Isia-Lisia...

Le destin voulut que, ce soir-là, je me trouve face à Pharaon alors que celui-ci s'apprêtait à pénétrer dans le grand Naos par la

porte arrière. Il se tenait aussi droit que possible mais, en avançant vers lui, je m'aperçus que son teint était gris et qu'une transpiration abondante perlait sur tout son visage. Depuis deux jours que je ne l'avais approché, il me semblait encore amaigri. Mayan et quelques prêtres qui se tenaient en arrière de lui ne le quittaient pas des yeux comme s'ils craignaient qu'il ne s'effondre d'un instant à l'autre.

« Ah, Nagar ! me lança-t-il d'une voix pourtant encore forte. Peut-être comprendras-tu, toi ? Je ne sais pas ce qu'ils ont à s'acharner à me suivre ! Qu'on me laisse y aller seul... Je ne veux plus de prêtres ! Il n'y a plus besoin de prêtres dans ce pays ! Ou alors, qu'ils gardent la porte des temples... C'est cela, qu'ils soient des portiers ! Chacun est bien capable de prier lui-même mon Père ! Eux ne font que tout compliquer. Toujours en train de commenter ce qu'il aurait dit ou n'aurait pas dit alors que je ne suis même pas certain qu'ils aient des oreilles ! Il y a plus de vingt ans que je leur répète cela. Chacun a ses phrases toutes faites qu'il place à sa guise et quand ça l'arrange dans la bouche d'Aton. On croirait qu'ils ont avalé des tablettes d'argile et des papyrus et que cela leur grignote le cœur de l'intérieur. C'est invraisemblable ! Voilà qu'ils me pressent de leur dicter sous forme de code les soi-disant mille principes de la foi en Aton avec des interdits et je ne sais quoi... comme s'ils voulaient tout figer une fois de plus !

Et toi, au moins, est-ce que tu as compris ? Est-ce que tu as compris que mon Père n'a pas même de bouche et qu'il n'y aura jamais un seul mot humain à lui prêter ? »

« Tu ne veux réellement plus de prêtres, Seigneur ? »

« Non, c'est terminé ! Que chacun grandisse un peu, je leur en donne les moyens ! Je continuerai à être l'interprète de mon Père face au peuple ainsi qu'à l'accoutumée, chaque matin et chaque soir. Pour le reste du royaume, qu'ils apprennent définitivement à prier seuls et à offrir des fleurs avec leurs propres mains. Nous avons assez piétiné comme cela ! »

Je vis alors Pharaon fermer les yeux un instant, puis continuer son chemin après s'être assuré qu'il rejoignait bien seul le cœur du grand Naos. Nous attendîmes un peu en silence tandis que notre inquiétude voyageait de regard en regard. Enfin, nous allâmes nous asseoir sur le sol dans le carré réservé aux notables tandis que la foule du peuple qui s'amassait derrière nous chantait doucement des litanies. J'avais vécu cela des centaines et des



centaines de fois mais, ce soir-là, quelque chose était différent et chacun, du plus haut dignitaire jusqu'à l'humble paysan, dut le percevoir.

Pharaon monta avec solennité les quelques degrés de pierre qui le séparaient encore de l'image d'Aton. Il paraissait avoir retrouvé toute sa maîtrise et sa paix. En l'apercevant s'incliner face à la paroi de pierre où était enchâssé le grand disque d'or du Rayonnant, la foule redoubla d'intensité dans son chant. Une douzaine d'officiants activèrent alors de gros encensoirs suspendus entre des colonnes, puis des groupes de femmes et d'enfants déposèrent non loin de Pharaon de pleines corbeilles de fleurs et de fruits. Le silence gagna ensuite tout le Temple, ponctué seulement par les sons graves et espacés d'un gros tambour. Quant à notre divin Seigneur, il était allongé sur le sol la face contre terre, les bras écartés comme pour recevoir la lumière dorée qui s'écoulait des bras de son Père sur la muraille. Il pria en silence et cela dura fort longtemps, plus longtemps qu'à l'accoutumée.

Quand enfin il se releva, ce fut pour aller disposer sur de petites tables et sous le majestueux disque d'Aton les fruits et les colliers de fleurs les uns après les autres, dans un ordre préétabli, avec un respect et un amour qui touchèrent le plus profond de notre être. Nul, je crois, ne voyait distinctement le visage de Pharaon, mais je doute fort que ce qui pouvait s'y lire fût quelque chose de simplement humain. Le peuple et nous-mêmes entonnâmes alors les plus beaux chants qui soient, très lents, très graves et puissants, des chants composés par Pharaon en personne et qui exerçaient un étrange pouvoir sur l'âme. Je vis Smenkhêré pleurer les yeux fermés et Mayan, Amèse et bien d'autres qui n'osaient lever la tête.

Après que les fruits et les fleurs eussent été aspergés d'eau de rose et d'un peu de lait, Akhenaton se tourna vers la foule, du haut des quelques marches du Naos. Nous crûmes qu'il allait les descendre car la cérémonie était en principe terminée, cependant il n'en fut rien. Pharaon regardait son peuple. Il s'attarda sur ces centaines d'hommes et de femmes qui avaient eu le bonheur, ce jour-là, de pouvoir pénétrer jusqu'au cœur du Temple. Et il y en avait tant d'autres qui restaient debout dans les cours et sous les portiques extérieurs ! Personne n'osait bouger.

Soudain, la voix de Pharaon retentit avec une force inhabituelle.

« Mes enfants, s'écria-t-il afin qu'on l'entendît bien loin, les desseins de mon Père pour chacun de nous sont impénétrables... bien que chaque matin Sa parole éclaire un peu plus mes yeux et mon âme. Qu'il soit dit que ce jour marque à jamais l'histoire du peuple de la Terre Rouge ! Qu'il advienne que ce soir soit véritablement marqué du sceau de l'aube, l'aube du jour nouveau de l'humanité ! Écoutez votre Pharaon qui vous parle. À compter d'aujourd'hui, il n'y aura plus que la totale et parfaite liberté des âmes et des vies en ce royaume. Tout asservissement, tout esclavage est désormais banni de ma terre ! Que tout homme redevenue ainsi pleinement humain ! Ceci sera consigné sur les tables de la Terre Rouge car c'est la volonté d'Aton et nul ne saurait la contredire. Allez ! Soyez en fête ! »

Il y eut une nouvelle fois un long, long silence comme si personne n'avait entendu le coup de tonnerre qui venait de retentir, comme si nous étions entrés dans une autre réalité pour laquelle il n'existait aucune référence. Puis, progressivement, au sein des notables et en celui de la foule, un murmure monta, monta, jusqu'à devenir une véritable rumeur, puis une clameur, un seul cri indescriptible qui s'élança au-dessus des enceintes du Temple pour gagner la Cité entière. Alors, nous nous levâmes tous d'un seul bond, petits ou grands dans le royaume, et ce fut une cohue indescriptible. La foule rompit dans l'instant le cordon des gardes qui s'était aussitôt improvisé, puis il y eut une mêlée générale. Était-ce la joie, était-ce la panique pour certains ? Peut-être les deux... La peur et le bonheur d'une fin de monde et d'une Terre nouvelle qui s'ouvre !

Des yeux, nous cherchâmes aussitôt Pharaon afin de l'entourer. Fort heureusement, il avait déjà disparu des marches du Naos. Au milieu de la cohue et des hurlements de quelques-uns, des chants s'élevèrent et de pleines poignées de fleurs furent lancées vers le ciel.

Avec difficulté, je parvins finalement à me frayer un chemin jusqu'à la porte arrière du Naos, tandis que j'entendais la garde paniquée qui vociférait en vain. De l'autre côté de la muraille, Pharaon était là, adossé contre la pierre, épuisé, en compagnie de Mayan-Hotep, Sinuhé, Smenkhêré et de quelques autres. Je me précipitai à leur côté, le cœur infiniment touché. Mayan avait du feu dans le regard.

« Tu n'es plus Pharaon, divin Maître ! s'écria-t-il en saisissant une main d'Akhenaton et en la portant sur son front. Tu n'es plus Pharaon à compter de cette heure ! Tu es bien davantage que cela, infiniment plus ! Tu es devenu à tout jamais le père de la Terre Rouge, le père et la mère de tout ton peuple ! »

Mahu et quelques gardes firent alors irruption en courant au bout du petit vestibule.

« Venez Seigneurs, je vous en conjure ! Ne restez pas ici, l'allégresse du peuple n'a pas de bornes ! »

Tard dans la nuit, le tumulte de la foule en liesse continua de retentir dans toute la ville et sur l'autre rive du dieu Nil. Au palais, nous étions aussi sous le choc de l'annonce décidée par Pharaon et lui seul. Bien que celle-ci correspondît à la sensibilité de notre conscience et aux nouveaux horizons de notre cœur, nous ne parvenions pas à partager pleinement la joie éprouvée par la population d'Akhetaton. Nous imaginions trop bien le déferlement de haine et de protestations que le Clergé et une bonne part des notables de Thèbes ne manqueraient pas de faire immédiatement pleuvoir sur nous. Cela générerait une réelle angoisse.

Horemheb, qui résidait entre les murs du palais, ne s'était pas encore manifesté officiellement, mais il nous était facile de concevoir dans quel état il devait être, à moins que l'extrême décision de Pharaon n'allât d'emblée dans la direction qu'il souhaitait, à savoir un affaiblissement de son autorité et un rejet grandissant d'une bonne partie de la classe dominante.

Au Royaume de la Terre Rouge, l'esclavage était bien moins répandu qu'on le dit encore. Devenaient esclaves, certains criminels auxquels on accordait une forme de clémence mais, la plupart du temps, c'étaient des prisonniers provenant de quelque guerre en territoire étranger et dont on autorisait parfois la venue avec leur famille entière. Remettre en cause tout le système de l'esclavage, c'était néanmoins ébranler une partie non négligeable de l'organisation légale du pays et de son équilibre économique. Cela voulait dire que les riches seraient moins riches et que le petit peuple pouvait aussi apprendre à dire non à certaines choses. En définitive, c'était peut-être même un tremblement de terre plus important que celui provoqué jadis par la révélation de l'existence d'Aton.

En regagnant mes appartements, j'eus le bonheur de croiser Mayan-Hotep qui parlait fiévreusement avec la princesse Méri-

tenn. Tous deux redoutaient un acharnement immédiat d'Horemheb et de son entourage, tout en étant émerveillés par le courage de Pharaon et la fulgurance de sa présence pendant toute la cérémonie.

« Il est habité, entendis-je s'exclamer Mèritenn, c'est cela que personne ou presque n'a jamais compris ou admis. Je crois qu'il a toujours su vers quel destin il s'en allait et que maintenant que ses forces le quittent, il ira plus sûrement encore jusqu'au bout de ses convictions. »

« Je sais, répondit le Vizir Majeur, il a toujours été guidé et soutenu dans ce qu'il a dit et fait. Néanmoins, au-delà de l'enthousiasme dans lequel il emporte mon être, je commence à craindre pour sa raison. Il faut aussi regarder les choses avec recul maintenant, nous extraire de cette ville que nous avons voulu idéale... et admettre que Pharaon n'est plus tout à fait de ce monde. »

« Peut-être ne l'a-t-il jamais vraiment été ! » intervins-je.

« Sans doute, mais c'est plus vrai encore chaque jour qui passe. Notre pharaon n'est plus concerné par ce monde. On dirait que le poison qui ronge son corps exacerbe en même temps son âme, qu'il la pousse dans ses ultimes raisonnements ou retranchements. Parfois, je me dis, en recevant les propos qu'il tient, qu'il voit à travers les murs, à travers les êtres et même à travers les nuages, enfin qu'il sait déjà ce qui ne caresse même pas notre imagination. Cela fait peur. Il peut inspirer, mais je crains qu'il ne puisse plus gouverner. Notre dernière chance, c'est Smenkhêré. »

« A-t-il donné sa réponse ? »

« Pas encore, reprit Mayan en ne cessant de tourner sa bague sur elle-même autour de son doigt. Pourtant, j'ai espoir. Je viens de le surprendre avec Horemheb à l'entrée des jardins ; le ton était très élevé entre eux. S'il y a eu querelle cela signifie que Smenkhêré décide, ou tout au moins essaie de lui tenir tête. »

Au palais et dans les demeures des responsables du royaume, nous fûmes probablement très peu à trouver le sommeil. Le temps était à l'orage, mais un orage qui ne venait pas et nous étouffions, autant dans nos corps que dans nos âmes.

Deux jours passèrent encore, avec de longs moments consacrés à résoudre des problèmes très matériels liés à l'administration du royaume. Toute notre énergie était ainsi dévorée, celle de Mayan-Hotep surtout. Inlassablement, celui-ci

s'entretenait avec un Horemheb dont on aurait dit qu'il ne voulait plus quitter Akhetaton comme pour mieux jouir du spectacle de l'affaiblissement de Pharaon.

Mayan n'espérait guère le convaincre de quoi que ce soit depuis longtemps, mais lui faire comprendre que le pouvoir royal n'était pas aussi vacillant qu'il se plaisait à le croire et à le dire. Il cherchait à lui signifier en substance que, même si Pharaon disparaissait, il y avait suffisamment de forces vives parmi ses proches et sa succession pour que la direction du royaume ne retournât jamais à Thèbes et qu'Aton continuât de rayonner.

Le Vizir Majeur ne pouvait plus, depuis longtemps, compter sur la compréhension et le soutien du Chambellan Ay. Ce dernier se montrait obscur et avait résolu de se borner à sa tâche de gestion du palais. Souvent, je l'entendis répéter à qui voulait le savoir qu'il était le père de la reine et, qu'étant au fait de bien des choses, c'était elle qu'il soutenait dans ses convictions plutôt que Pharaon. Il illustrait ainsi le vieux principe selon lequel le plus beau fruit qui soit est souvent rongé de l'intérieur... comme si la Force devait nécessairement et toujours être critiquée en son propre sein, victime d'une sorte de malédiction qui l'isole et par laquelle elle est enfin immolée.

Le troisième jour, cependant, s'acheva sur un coup de théâtre. Mayan me conta, en présence de quelques autres, qu'il achevait un entretien, houleux comme il se devait, avec Horemheb, lorsque Smenkhêré fit une irruption imprévue autant qu'énergique dans la salle d'audience.

« Général Horemheb, aurait-il dit en se campant droit devant lui, tu connais très bien l'état de santé de notre souverain, inutile de le cacher. Apprends pourtant que cela ne modifie en rien ce qui se joue sur notre terre. Pharaon vient de me nommer corégent du royaume. Il est mon frère devant Aton comme devant tous les hommes... J'ai accepté avec joie ! Tant que Pharaon devra épargner ses forces, c'est donc avec moi également que tu devras traiter pour toutes les décisions que tu projettes de prendre. Quant à moi, saches que je vais ordonner de ce pas un certain nombre de dispositions conjointement aux conseils du Seigneur Mayan-Hotep. J'entends manifester moins de compassion que Pharaon envers Thèbes, tiens-le toi pour dit et fais-le savoir. Il n'y a pas deux pouvoirs à la tête de la Terre Rouge, il y en existe un seul et il se trouve ici, entre ces murs ! »

Après avoir entendu ces mots, Horemheb se serait retiré gravement et dignement sans rien ajouter. Mayan affirma qu'il lui semblait impossible de dire s'il accusait le coup ou si, dans son for intérieur, il se réjouissait de trouver un adversaire qui lui rendrait des coups et entrerait dans sa logique d'affrontement.

« Mais ce n'est pas tout, ajouta Mayan en exigeant de nous la plus grande discrétion. Cela sera annoncé officiellement d'ici deux ou trois jours : Pharaon a proposé à Smenkhêré de prendre pour épouse la première de ses filles. »

« A-t-il accepté ? » fis-je sans être trop surpris.

« Immédiatement ! À vrai dire, il y a toujours eu une belle complicité entre Méritaten et lui, sans doute plus que de la tendresse et puis... inutile de dire que cela renforcera l'autorité de Smenkhêré. C'est un mariage qui le légitimera davantage aux yeux de tous. »

Les épousailles entre le prince et Méritaten eurent lieu deux semaines après leur annonce. Elles furent relativement modestes en raison de la rapidité avec laquelle on les mit en place. Pharaon voulait absolument que cela soit ainsi, témoignant de son interrogation quant à l'état de sa santé et de la stabilité du rayonnement d'Akhetaton. Paradoxalement, malgré les rumeurs de tous ordres et les coups portés par ceux de Thèbes, la ville sainte ne cessait encore de s'étendre <sup>53</sup>. Au fil des ans, il était incontestable qu'elle était devenue un véritable point de rencontre des arts et de la pensée. Elle continuait de dérouler sa beauté le long du fleuve et les nuages d'encens qui montaient en permanence vers l'azur traduisaient sa force, une présence refusant de tenir compte des formes de résistance qui s'organisaient un peu partout ailleurs dans le pays.

Aussitôt après le mariage, il fut décidé lors d'un Conseil, qu'il serait sage que Smenkhêré, devenu officiellement corégent, quitte le palais d'Akhetaton afin de siéger à Thèbes. Tiyi, souffrante et âgée, ne pouvait plus assumer ses fonctions et l'autorité de Pharaon s'en trouverait également nettement accrue. La tâche ne s'annonçait pas simple pour le prince. Il était évident aux yeux de tous que celui-ci partait en territoire hostile et qu'il pouvait craindre le pire face à l'adversité rencontrée. Et en effet, selon toute attente, son arrivée à Thèbes fut interprétée comme un véritable défi lancé au Clergé d'Amon. Dans l'âme de Smenkhêré, pourtant, un véritable miracle s'était produit. Depuis son inter-

vention volontaire devant Horemheb, une indéniable mutation s'était opérée en lui, comme s'il avait été puissamment interpellé par l'urgence de la situation et béni par la grâce d'Aton. Il se montra alors non seulement ferme, mais aussi terriblement intrépide dans toutes les décisions prises... à tel point que nous en fûmes même inquiets pour sa sécurité.

« Nous allons décréter une cérémonie Sed, annonça Mayan moins d'un mois après la nouvelle installation de Smenkhêré. Cela réaffirmera la volonté, la force et la santé de Pharaon dans tout le royaume. Que les scribes consignent cela et que l'on dépêche des messagers pour annoncer la fête dans tout le pays ! »

Mayan-Hotep avait lancé ces mots en marchant d'un pas vif à la lueur des flambeaux, un soir en sortant de ses appartements. Nous nous trouvions sur le passage suspendu qui existait entre la demeure royale et la partie du palais réservée à l'exercice du pouvoir. Le Vizir Majeur était manifestement, habité par une forte excitation intérieure.

« Il nous faut réagir dans toutes les directions, dit-il. Smenkhêré n'y suffira pas. Le Sed va raviver la flamme et renouveler la suprématie de Pharaon d'un bout à l'autre du pays ! C'est le moment ou jamais ! »

En vérité, le rituel Sed s'annonçait particulièrement de circonstance. C'était un des plus significatifs et des plus beaux que l'on puisse vivre au royaume de la Terre Rouge, presque comparable dans sa puissance symbolique à un couronnement. J'avais déjà eu le bonheur d'y assister lors des derniers temps de mon séjour à Thèbes. Le père de Pharaon avait alors senti que le moment était venu pour lui de renouveler son alliance avec les dieux et le peuple, but essentiel de la cérémonie qui permettait à un souffle neuf de l'animer.

Il me semble entendre parfois encore, le crissement des stylets des scribes gravant sur la pierre les ordres dictés par Pharaon en vue de l'organisation de la fête. Akhenaton voulait qu'elle se déroulât dans de grands jardins longeant le fleuve et réservés habituellement au peuple. On y construisit à la hâte de vastes édifices de briques afin de recevoir les offrandes et de présenter le trône royal entouré de lotus face à la foule. Pharaon devrait y siéger dans sa splendeur et paré de tous les attributs royaux.

Le jour du Sed venu, des milliers et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants se précipitèrent là, dans l'enceinte devenue

sacrée pour la circonstance. Dès l'aube, les jardins étaient noirs de monde et les chants allaient bon train tandis que l'on faisait circuler d'énormes corbeilles emplies de fruits. Comme tous ceux du Palais, je savais que le rituel, qui devait durer une bonne partie de la journée, représentait une épreuve redoutable pour Pharaon. En raison de sa faiblesse grandissante et de la fièvre dans laquelle vivait son âme, celui-ci

ne pouvait plus me recevoir quotidiennement ainsi que ma fonction l'exigeait presque. Quant à Sinuhé, qui le suivait pas à pas, il ne cachait pas sa crainte de le voir pris d'un malaise en plein déroulement de la cérémonie.

« Parfois, me dit-il, ses jambes se dérobent sous lui et son esprit part dans une zone d'inconscience dont il m'est difficile de le faire revenir. Je suis convaincu qu'il n'absorbe plus aucun poison, mais celui qu'il a dans le corps semble continuer inexorablement à le détruire. J'arrive au bout de mes remèdes et de mes connaissances ! »

Je me tenais à quelques pas de Pharaon lorsqu'il monta sur la tribune pour aller siéger devant son peuple et prononcer les paroles rituelles d'ouverture du Sed. Dire qu'il était livide serait peu. Son visage de cire et son sourire figé traduisaient une souffrance qui ne pouvait échapper à aucun de ses proches. Je me souviens que son regard, qui croisa le mien, était devenu si transparent et si souffrant que j'en reçus un véritable choc et que je me demandai un instant à quoi tout cela allait finalement servir. Devant lui, en haut des marches qu'il s'efforçait de gravir, les prêtres agitaient les encensoirs d'une telle façon que l'on pouvait à peine respirer. À vrai dire, comme beaucoup des habitués de la Cour, je ne profitai à aucun moment de la beauté du rituel. Je m'efforçais de chanter, de reprendre les hymnes et les litanies, mais le cœur n'y était pas. Il me semblait vivre la souffrance de Pharaon conjointement à lui, jusqu'à presque sentir sur mes épaules le poids terrible des ornements et emblèmes royaux. Ceux-ci s'annonçaient fondamentaux dans la cérémonie. Ils rappelaient au peuple la divinité de leur roi, le caractère éminemment sacré de sa fonction, enfin son rôle d'interprète de la volonté céleste.

Fort heureusement, quelque chose en moi finit pas lâcher prise et je parvins à suspendre ma réflexion jusqu'à l'instant le plus significatif du rituel. Pharaon descendit lentement du trône



royal, passa devant la reine et ses filles qui étaient venues nous rejoindre pour la circonstance et se dirigea par une haie de plumes de paon brandie au-dessus de sa tête, jusqu'à un périmètre sensé représenter symboliquement tout le territoire de la Terre Rouge. Le but était qu'il en fit le tour à plusieurs reprises, avec différents attributs et prononçant à chaque fois des paroles consacrées. Ce fut le moment le plus émouvant mais aussi le plus difficile de la journée, celui où nous craignions, au moindre des pas qu'il effectuait, que Pharaon ne s'effondre. À chacun des angles du périmètre déterminé, un prêtre et Mayan s'avançaient solennellement vers lui afin de lui tendre une coupe. Nul ne savait alors que ce geste ne s'inscrivait pas dans le rituel, mais avait pour seule fonction d'offrir à Pharaon un breuvage stimulant destiné à le soutenir dans son effort.

Je ne sais ce que comprit le peuple de tout cela. Cependant, la foule amassée dans l'enceinte sacrée et qui aurait dû manifester son enthousiasme à la fin de la cérémonie, témoigna plutôt de son respect par des chants paisibles. Des gâteaux et des boissons furent distribués à profusion dans toute la ville, pourtant rien n'y faisait, une sorte de gravité s'était installée d'elle-même, que personne dans les rues n'aurait sans doute pu justifier logiquement.

Ce soir-là, je fus du nombre des quelques privilégiés que Pharaon invita à le rejoindre dans ses appartements. Se trouvaient là également Néfertiti et Kiyé, sa seconde épouse. La voix de notre souverain était faible, mais son regard demeurait clair et confiant comme s'il percevait constamment quelque chose de lumineux en avant de lui.

« Je veux que vous vous souveniez d'une chose, fit-il, c'est que le rayonnement de mon Père ne dépend pas du mien. Si je viens à m'éteindre, cela n'aura pas même d'influence sur un seul de Ses rayons. On se croit toujours unique, on se croit toujours seul à tout porter, à percevoir ce qui est juste. On se croit trop souvent la parfaite mesure apte à juger de tout ! Moi-même jusqu'à il y a peu de temps, je me suis imaginé être l'unique fils d'Aton, son seul interprète... Peut-être est-ce pour cela que la vie se retire de mon corps, jour après jour. Après moi, d'autres viendront, plus transparents que je n'ai su l'être. À compter de cette heure, c'est pour leur tracer le chemin que vous allez continuer d'œuvrer. Quant à moi, je ne me le cache pas, je ne suis plus guère qu'une pierre

blanche le long de ce même chemin. Ainsi, dites-vous bien que ce n'est, ni par moi, ni pour moi que vous vivez... Je vous ai rassemblés, mais c'est mon seul véritable mérite.

Le Grand Rassembleur ne s'est pas encore manifesté et Il ne le fera pas tant que vous ne L'appellerez pas de votre cœur. C'est au fond de chaque poitrine que se dresse Sa véritable et rayonnante Demeure. Ne la cherchez pas ailleurs. Si vous n'en ouvrez pas la porte vous-même, Il ne l'enfoncera pas, mais restera sur son seuil. Comprenez-vous qu'il faut inviter pour recevoir ? L'attente ne suffira jamais. L'Amour demande à être appelé, il est un acte de courage... et c'est vous, individuellement, qui avez accès au coffre à courage, pas moi, ni même le plus grand des fils d'Aton. Un Maître ne fabrique pas ses disciples car il est lui-même disciple de la Vie, un Maître fait simplement son apparition pour gommer l'Oubli.

Que le Souvenir jaillisse donc en vous, qu'il remonte à la surface de votre être ! C'est tout ce que je puis vous dire...

Mayan-Hotep, ajouta-t-il enfin, mène-moi seul à la salle du trône. J'entends y méditer une bonne partie de la nuit. Tu éloigneras la garde, je ne veux personne autour de moi, je ne veux que mon Père en moi et moi en Lui. »

La nuit s'écoula... ou plutôt ne s'écoula pas tant j'en comptai les heures. Je me souviens m'être allongé sur ma terrasse avec un petit coussin sous la nuque pour seul compagnon. Je regardai courir les étoiles au-dessus de ma tête, insensible à la fraîcheur qui montait du désert. Ma pensée ne voyageait pas, elle restait comme figée, enveloppée dans un sentiment d'Amour si total que rien ne pouvait lui permettre de s'exprimer. Le sommeil ne parvint à se glisser sous mes paupières qu'aux toutes premières lueurs de l'aube... juste à l'instant où j'entendis une voix prononcer mon nom.

Je sursautai. C'était celle de mon domestique. Celui-ci se tenait debout à côté de moi.

« Maître Nagar... répéta-t-il avec hésitation, le Seigneur Mayan-Hotep te réclame de toute urgence dans la grande salle des audiences. »

Je pris à peine le temps d'ajuster mon pagne et de jeter une écharpe de lin sur mes épaules, que déjà la salle du trône déroulait ses piliers devant moi.

Tout au bout, autour du siège d'ébène et d'or, il y avait un petit attroupement de trois ou quatre personnes, dont émergeaient les silhouettes de Mayan et de Sinuhé. En entendant mes pas rapides sur la pierre, ceux-ci s'écartèrent afin de me laisser voir ce que mes yeux redoutaient tant de rencontrer...

Le corps droit et rigide de Pharaon m'apparut alors sur le trône, la tête légèrement penchée sur l'épaule gauche et les yeux grands ouverts. La couronne de la Terre Rouge était déposée à ses pieds.

« C'est fini, Nagar, murmura Mayan tandis que je m'approchai. Cette nuit, le Fils d'Aton a déployé ses ailes. »

## Chapitre XXI

### ***Smenkhêré***

La nouvelle frappa le royaume telle la foudre. Le Ciel et la Terre devenaient soudain des gouffres béants. C'est comme si ma mémoire n'avait pas voulu fixer le détail de ce qui se passa alors, peut-être pour ensevelir une douleur qu'il était impossible de regarder en face, pour survivre debout aussi, sans doute.

Smenkhêré revint au plus vite à Akhetaton et chacun, selon sa tâche et son rang, commença à se préparer aux cérémonies funèbres.

Nous avions tous l'âme glacée. Au palais, dans le Temple, on ne se parlait plus ; chacun allait à l'essentiel, c'est-à-dire au minimum de ce qui était à communiquer. Nul, je crois, ne savait où il allait exactement. La Terre Rouge nous apparaissait à l'image d'un corps sans colonne vertébrale et dont le cœur se figeait pour ne plus jamais battre. C'était précisément l'écueil que Pharaon nous avait pointé du doigt avant de prendre son envol.

« Le rayonnement de mon Père ne dépend pas du mien... » Combien de fois ne nous la sommes-nous pas répétée cette ultime parole ? Nous l'entretenions comme un feu dont il ne faut absolument pas qu'il s'éteigne. Bien sûr, c'était là une vérité ancrée en nous ; bien sûr, Aton ne nous enseignait pas que par la bouche de Pharaon, mais l'émotion nous submergeait, le découragement nous terrassait. L'écœurement aussi ! Ainsi, Horemheb était-il arrivé à ses fins ! Pernicieusement. Sans qu'il fût possible de l'accuser de quoi que ce soit ! Sans qu'il fût même envisageable de l'empêcher de continuer à nuire, tout au moins rapidement. J'imaginai sa mine triomphante et les conciliabules qui devaient se tenir autour de sa personne dans le dédale des couloirs de Thèbes. Nous redoutions son arrivée pour l'ouverture des cérémonies funèbres... une fois de plus.

« En d'autres temps et en pareille circonstance, me glissa à l'oreille quelqu'un du Palais, nous aurions trouvé quelques

hommes d'armes bien décidés et le cas d'Horemheb aurait été aussitôt réglé... »

Je savais qu'il disait vrai et que cela aurait assouvi notre besoin viscéral de justice, mais c'était exactement cette sorte de route que nous avions appris à ne plus emprunter. Par le fait même de sa mort, nous aurions donné raison à Horemheb, nous aurions nourri sa pensée et rejoint ses troupes assoiffées de pulsions. Le Clergé d'Amon avait parié sur notre refus de la violence et notre répugnance face à toute idée de vengeance... et il avait raison.

Il y eut un jour, pourtant, où Smenkhêré s'emporta et où il déclara en Conseil réduit :

« Quelle stupidité que la nôtre ! Nous voulons honorer et respecter les règles du grand jeu de la Vie, jusqu'au bout et quoi qu'il en soit, mais n'est-ce pas risible lorsque l'adversaire n'a que faire de ces mêmes règles ? Tout est faussé ! Nous lui fournissons ses armes et nous avons beau nous acharner à ne pas en faire un ennemi, c'est lui qui décréte sans cesse qu'il en est bien un, que nous le voulions ou pas ! »

Nous savions tous qu'à un certain niveau, Smenkhêré avait raison et qu'il était facile de partir d'un seul élan dans cette direction. Pourtant, nous savions tous aussi, nous avions fini par comprendre que nous n'œuvrions pas pour l'immédiat de nos jours. C'était sur la voie de l'Éternel Présent que nous avait placés Akhenaton et c'était, non seulement sa mémoire, mais aussi ce qu'il y avait de plus noble en nous que nous aurions trahi en emboîtant le pas à la vengeance.

Il n'y eut que Mayan pour apaiser Smenkhêré, non par des mots, mais par un regard que je perçus au passage. Un vrai regard de joie et de compassion au milieu d'un océan de révolte et de douleur. Je crois que j'en pris ma part et que cela me fit du bien. Je crois également que ce fut le moment où j'imaginai Mayan portant la couronne et les emblèmes royaux. Mais je savais que cela n'avait pas de sens parce que nous étions dans un monde où la parenté de sang l'emporterait sans doute encore longtemps sur la parenté d'âme et la puissance d'une vision venue du cœur. J'aimais Smenkhêré, mais il ne serait jamais Mayan et il ne brandirait jamais aussi haut que lui, ni que Pharaon l'étendard d'un inébranlable et inconditionnel Amour. Quels sont les êtres qui, en ce monde, peuvent prétendre n'avoir jamais été habités

par une seule pensée de haine ou de vengeance ? Heureux celui qui a mérité le bonheur d'en rencontrer ne fût-ce qu'un seul, une fois durant sa vie ! Quant à ceux qui ont eu le privilège de partager leur quotidien, comme ce fut notre cas, je ne sais au juste ce qu'il faut en dire car il est toujours beaucoup demandé à qui a beaucoup reçu et... "beaucoup demandé", c'est lourd. C'est lourd parce que tout leur montre qu'ils deviennent dangereux. Dangereux pour une vieille société qui n'en finit pas de mourir en s'accrochant à ses lois primaires de violence, de pouvoir et de vengeance. Dangereux parce qu'ils sont comme des écharde enfoncées profondément dans le talon d'un monde sclérosé. Dououreux, enfin, parce qu'une écharde, on cherche toujours à l'expulser.

Les préparatifs et les rituels précédant les cérémonies durèrent fort longtemps, près de soixante-dix jours, selon la coutume. Il y eut des flots de litanies interminables au cours desquelles nous suivions l'âme de Pharaon dans ses métamorphoses, dans la pesée de son âme et les fleuves intérieurs qu'elle avait à franchir.

Toute une partie du palais et du Temple fut annexée à ces préparatifs. À demi-anesthésiés par le désarroi, nous vîmes défiler le cortège des prêtres embaumeurs avec leurs instruments et leurs jarres bourrées d'aromates et de natron, avec leurs boîtes de cire, leur gomme, leurs résines, leur huile de genévrier, leur cannelle broyée puis leurs bandelettes de lin. Le deuil commença ainsi. La décence voulait que les proches que nous étions n'accomplissent de leurs affaires que ce qu'il était impossible de contourner, en évitant même de sortir du palais. Nous avions tous le visage couvert d'un fin masque de boue et, tandis que des prières et des invocations étaient récitées sans discontinuer face au grand Naos, à l'entrée de la salle funéraire des pleureuses remplissaient leur office. La vie s'était comme arrêtée et nous nous sentions nous-mêmes presque en sursis. C'était le moment aussi de regarder ce que nous avions compris de toutes ces années passées constamment sur la crête de nos âmes.

Avions-nous voulu refaire le monde ? Sans doute... Peut-être pas... À vrai dire, je l'ignore, car lorsqu'on entreprend de lancer des gerbes d'Amour et de Paix autour de soi et au-delà du temps, on en vient parfois à ne plus très bien savoir de quel monde on est. Je me souviens m'être dit qu'un pont ne peut savoir à quelle rive il appartient et que sa seule issue pour continuer d'être est

d'accepter son appartenance au fleuve qu'il enjambe. C'est son unique chance d'équilibre.

Pharaon nous manquait, comme un père, comme une mère, comme le grand frère qu'il avait été, de toute évidence. En fait, ce n'était pas la douleur de la mort qui régnait, mais celle de l'absence, celle qui nous renvoie à nous-même et qui nous dit sans complaisance : « Et toi, maintenant, qui es-tu au juste ? Que vas-tu faire et que comptes-tu devenir ? As-tu bien compris la lecture du papyrus qui vient de s'achever ? C'est d'abord pour toi et pour vous tous qui restez, que cette mort est advenue. Car ce n'est pas l'oiseau qui pleure la Terre lorsqu'il s'envole mais la Terre elle-même qui envie l'élan et la liberté de l'oiseau. C'est la Terre qui s'interroge sur sa destination. »

« La mort est subversive, avais-je un jour lancé à mes étudiants, parce qu'elle est probablement la seule force dont nous pouvons être certains qu'elle ne nous laisse jamais en repos. Un ennemi peut se lasser ; quant à la mort, elle fait partie intégrante de notre existence. Étrangement, elle respire à travers nous. En vérité, elle n'est que l'un des masques que la Vie adopte pour nous rappeler régulièrement au réveil et au souvenir de notre essence. Étrangement aussi, c'est par la succession des coups répétés de la mort que la véritable fleur d'immortalité s'en vient, peu à peu et à notre insu. Toute métamorphose est subversive car, en détruisant la routine, en faisant éclater l'inconfort du déséquilibre, c'est notre puissance de régénération et d'autonomie qu'elle nous contraint de révéler. »

Oui, c'était peut-être cela, l'une des notions-clé que Pharaon avait cherché à nous enseigner, sans en avoir, me semble-t-il, prononcé le nom : l'autonomie.

Si le but d'Aton était que nous devenions nous-mêmes soleils, cela ne signifiait-il pas que nous étions tous dotés du potentiel de puiser nos propres forces en nous ? Dès lors, chacun devenait le seul maître, le seul prêtre de sa vie. Je comprenais mieux l'exigence de Pharaon, sa volonté de supprimer les intermédiaires entre soi et Soi ou, tout au moins, d'ouvrir l'espoir sur une plus noble et plus puissante vision de l'âme individuelle capable, au bout du compte, d'avancer seule dans l'infini.

Parce qu'en définitive, quel que soit le Maître dont nous suivions les traces, nous étions incontestablement seuls et que cette solitude était une grâce, le facteur réel et déterminant de

notre croissance. Nous pouvions bien prendre refuge au sein de telle ou telle famille qui nous dirait comment penser, comment lire et regarder, comment manger même, mais cela ne changeait rien à rien si nous ne parvenions pas à tenir debout par nous-mêmes et à articuler trois vrais mots nés de notre cœur.

En déployant ses ailes, Pharaon brisait nos dernières béquilles, il nous livrait à nos propres forces en nous demandant ultimement de mettre en pratique l'idéal dont il avait enfanté. Il nous demandait de ne pas être orphelins mais, à notre tour, pères et mères du Souffle dont il s'était voulu serviteur.

« N'économisez rien en vous. Appelez la Force de Vie et redistribuez-La ! Appelez l'Amour et multipliez-Le ! Faites descendre la Paix et répandez-La telle une eau qui s'infiltre partout ! L'âme ne meurt que d'une chose : vouloir tout engranger dans un tout petit enclos personnel. »

C'est sur ces paroles que je me réveillai le matin des dernières cérémonies funèbres. Toute la nuit, on avait fait crépiter des feux dans la ville et sur la montagne, toute la nuit les tambours du Temple avaient résonné lentement, faisant de notre sommeil un état second, puis de notre réveil un acte sacré orienté vers l'adieu à Pharaon.

Jamais, je crois, je n'aurai l'âme à parler réellement de ces cérémonies. Je puis seulement dire que le cortège emmenant le corps embaumé de notre Maître dans son catafalque jusqu'à son tombeau sur le flanc de la montagne s'ébranla très lentement, précédé par des prêtres couverts d'une peau de panthère.

On avait laissé le peuple s'amasser par milliers le long du chemin qui conduisait à la nécropole. C'était un peuple médusé qui semblait ne plus comprendre et sanglotait en silence sous le soleil. Le convoi fut impressionnant. Derrière la proche famille qui répétait, selon la tradition, les mérites du grand Maa-Khéru <sup>54</sup> qui venait de la quitter, il y avait nous, les notables du royaume, le visage toujours couvert de boue, puis les pleureuses qui, par centaines, hurlaient et se déchiraient les vêtements. Ensuite venaient les biens personnels de Pharaon, ses fauteuils, ses objets usuels, tout ce qu'il aimait voir chaque jour autour de lui et les formes pures dont il avait généré l'idée. Tout cela dura très longtemps à tel point que Néfertiti eut un malaise un peu avant que le jour ne commençât à décliner. Enfin, une immense table fut dressée dans



la montagne, près de l'entrée du tombeau et nous prîmes part à un festin traditionnel.

Horemheb n'eut pas l'impudence d'y participer, de même que les quelques membres du Clergé d'Amon qui n'avaient pu se soustraire à leurs obligations minimales.

Ainsi en fut-il du départ de notre Pharaon, noyé dans une brume de soleil, entre la tendresse et les pleurs, l'espoir et le vide, noyé aussi dans tout ce que je n'ai pas voulu retenir de ce jour-là, parce que trop lourd.

Smenkhêré fut aussitôt déclaré maître de la Terre Rouge et de nouvelles cérémonies eurent lieu, interminables également, et que l'on voulut plus joyeuses que ce que nos cœurs souhaitaient en réalité, afin de rassurer le peuple. Le vin et la bière coulèrent à flots, puis le nouveau Pharaon commença d'officier chaque matin devant Aton, face au peuple dans le grand Naos. Oui, il en fut ainsi, car il fallait que la Demeure du Rayonnant continue d'ouvrir ses bras et qu'elle les étende même plus que jamais. Cela devenait notre défi, à nous qui refusions d'être orphelins et qui entendions clamer à la face du monde qu'Aton était vivant.

Smenkhêré réorganisa le Palais dès les premières semaines de sa prise de pouvoir. Il redistribua certains rôles et j'eus le bonheur de conserver ma place de conseiller. La fermeté dont il fit aussitôt preuve rassura quelque peu les esprits apeurés et fit taire les inévitables mauvaises langues qui prédisaient un immédiat démembrement du royaume, conséquence de la "folie de Pharaon". Je fus atterré de constater que, parmi celles-ci, il y avait des membres de la famille royale et des responsables du Palais qui avaient tous été très proches d'Akhenaton. C'était une douloureuse constatation quant à la complexité, voire à la perversité de l'esprit humain qui, tôt ou tard, semble ne pouvoir s'empêcher de salir ou de déprécier ce qu'il a aimé et respecté. Continuer de brandir un flambeau et rester digne malgré les vents tourbillonnants ou imprévisibles a toujours été une qualité humaine des plus rares. Cela ne se démentit pas, une fois de plus !

Il me parut que Smenkhêré cherchait systématiquement à prendre le contre-pied de ce que son tempérament avait manifesté jusqu'alors. Ainsi, en peu de jours, le jeune homme gai et même parfois espiègle qu'il avait été se changea en un souverain plutôt grave. Quant à sa peur et à son hésitation naturelles face à de grandes décisions à prendre, on se demandait si elles avaient

jamais existé tant il faisait montre d'intrépidité. Je compris cependant plus tard que l'attitude de notre nouveau pharaon était surtout celle d'un homme qui se cherchait, peut-être d'un faible qui tentait désespérément de se dépasser en lançant des défis, afin que nul ne pût l'accuser de tiédeur ou de couardise.

Avec Mayan et quelques autres qui le côtoyaient quotidiennement, je ne tardai cependant pas à m'inquiéter de la tournure que prenait la volonté de Smenkhêré à marquer de son sceau la direction du royaume. Ce que nous pressentions arriva rapidement. La fermeté se transmua en provocations ou, du moins, en décisions qui pouvaient s'interpréter comme telles. Par décret royal fut ordonnée la destruction d'un certain nombre de représentations d'Amon sur l'ensemble du territoire de la Terre Rouge, ordre que n'avait jamais voulu donner Akhenaton, préférant le simple déplacement des effigies de la divinité thébaine. Bien que nul, je crois, n'appréciât cette résolution, Pharaon était le souverain absolu. Il fit peu de cas de l'avis de Mayan, du mien et d'autres aussi. Je revois encore en ma mémoire, le départ des coursiers qui, dans les écuries royales, s'apprêtaient à parcourir le pays pour donner l'ordre d'imposer ainsi la suprématie d'Aton. Pour moi, ce fut presque un jour de deuil, il était clair que nous trahissions l'idéal de non-violence prôné par celui qui avait été notre Maître. Nous armions le bras de ceux qui n'attendaient qu'une chose : que nous entrions en guerre contre eux, d'une façon ou d'une autre. Pour Horemheb et le Clergé de Thèbes qui ne cessaient de s'appliquer à s'allier les responsables de tous les nômes, l'occasion était rêvée, le prétexte d'une riposte vive espérée depuis longtemps.

Le voyageur qui aurait alors parcouru le pays de la Terre Rouge aurait entendu le bruit des burins retentir dans la cour des temples. Il aurait vu des hommes entourés de gardes marteler un peu partout les cent visages d'Amon dans des nuages de poussière.

« Quelle bêtise ! s'écria un jour Mayan à qui on en faisait le rapport détaillé. Pharaon est en train d'abaisser Aton au rang d'Amon ! Il est donc pareil aux autres ! Pareil à tous ceux qui rêvent de se faire respecter et qui ne connaissent que la crainte, l'arbitraire et la menace pour tout argument ! Je ne sais pas combien le Principe qui se dit d'Amour a armé de bras en ce monde, mais voilà que l'éternelle histoire se répète une fois de plus,

comme une maladie contagieuse. À quelle race de fous appartenent donc les hommes ? Dès qu'il en est un qui saisit un fil virginal conduisant à une envolée, voilà qu'il s'en trouve bientôt un autre ou d'autres qui s'empressent de le sectionner... Comme si le Pur et le Beau finissaient par faire peur, comme si leur lumière devenait insupportable ! Nous crions sous tous les horizons que nous voulons le vrai, le juste, le grand et, dès que celui-ci se présente, nous n'avons de cesse de l'assassiner et de l'enterrer. Pourquoi le baume de l'Amour vrai est-il inlassablement et finalement reçu comme une agression ? Il n'est pas juste de prétendre que l'humanité veut guérir de sa stupidité, ce n'est pas vrai ! »

Les prêtres du Clergé d'Amon arrivèrent alors à Akhetaton par délégations complètes, de toutes les régions du pays, toujours flanqués d'importants détachements d'hommes en armes afin d'impressionner le nouveau pouvoir.

Horemheb, cette fois-là, ne se dérangea pas en personne, ce qui était sa façon d'asseoir nouvellement son autorité, sa façon d'affirmer qu'il lui suffisait maintenant de déléguer des envoyés.

Devant les cris qui montaient de partout dans le royaume, Smenkhêr prit peur, je crois. En Conseil privé, il convint, en tout cas, de son erreur et dut ordonner que l'on abandonnât sur le champ ce qui avait été entrepris.

Nous vécûmes alors une période d'affolement. Le nouveau Pharaon avait perdu de son prestige aussitôt monté sur le trône et nous avions la très nette sensation qu'il improvisait chaque jour ses décisions, n'ayant aucune vision d'avenir pour son peuple et le rayonnement d'Aton.

Je savais qu'il en avait toujours été ainsi de la plupart de ceux que la Destinée place à la tête de leur pays, leur unique souci étant de demeurer assis le plus longtemps possible avec les insignes du pouvoir. Même les mieux intentionnés, au nombre desquels figurait sans doute Smenkhêr, se faisaient piéger de la sorte, incapables de prendre de l'altitude et d'emmener leur peuple vers ce qu'il y a de plus grand au-delà des obstacles intérieurs. La constatation était d'autant plus amère que nos âmes avaient grandi depuis de si nombreuses années, non pas à l'ombre d'un soleil, mais dans le rayonnement du Soleil. C'était le clair-obscur que commençait à incarner Smenkhêr qui blessait nos yeux maintenant et assombrissait notre horizon.

Rien ne ressemblait plus à rien et le peuple lui-même ne tarda pas à le ressentir. Même si la signification profonde d'Aton n'avait jamais été comprise que par une minorité, nombreux étaient ceux qui avaient néanmoins accueilli Sa révélation avec enthousiasme. Le Souffle animant Akhenaton et ressenti par des multitudes à travers tout le pays s'affadissait au sein même du Palais qui avait participé à sa naissance. Les foules s'amassèrent alors moins nombreuses qu'auparavant devant le grand Naos à ciel ouvert. Cela ne trompait pas, la Source avait perdu de sa pureté.

Smenkhêré, que cette constatation rongear, en imputait la faute à Horemheb, dont les attaques insidieuses, disait-il, flétrissaient la confiance du peuple et semaient le doute. Nous savions, bien sûr, que c'était vrai, mais en partie seulement. En réalité, les tenants du pouvoir d'Amon n'avaient plus même le besoin de se montrer réellement agressifs ; le rayonnement de la ville sainte s'appauvriissait de lui-même à une vitesse qui nous faisait peur. Smenkhêré avait attaqué le pouvoir de Thèbes et cela avait suffi à générer une énergie contraire à celle que son cœur souhaitait. L'esprit de vengeance ou d'adversité arme toujours le bras qui s'oppose au nôtre, il fraie un passage aux forces qui nous sont contraires. C'est si évident et pourtant si rares sont ceux qui le perçoivent ! Le nouveau pharaon avait commis une trahison, une trahison qui n'avait jamais voulu en être une, mais dont les conséquences avaient entamé une brèche dans l'extraordinaire élan auquel nous étions tous suspendus. L'Amour avait fléchi là où il lui aurait été nécessaire de redoubler...

Dans nos consciences, il nous fallut alors nous battre contre nous-mêmes pour ne pas devenir rapidement les fonctionnaires de la nouvelle foi idéale.

« On s'enlise vite, confiai-je un jour à Mayan, dont les conseils étaient de moins en moins suivis. Certains s'imaginent maintenant qu'il leur suffit de dire Aton, Amour absolu ou Amour inconditionnel pour tout comprendre, tout expliquer et ainsi tout dépasser. L'unique Force de Vie ne règne pas que par la simple révélation de Son nom. C'est nous tous qui avons pour charge de lui donner sa pleine signification. D'Aton à Amon, il n'y a qu'un pas, celui de la routine. Le pas de l'habitude et de la bonne conscience. Un glissement de côté qu'il est si facile de faire sans même s'en apercevoir ! Il est vraiment fou de croire que l'on puisse s'attaquer à l'obscur sans absorber soi-même une part de sa den-

sité. Pharaon le clamait toujours... On rayonne ! On rayonne d'autant plus que le dense cherche à s'épaissir. Alors on monte, on se place au-dessus de lui jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'ombre portée. »

Cette situation dura deux pleines années. Chacun faisait de son mieux pour rester fidèle à la pensée de celui qui nous avait quittés mais cela ne suffisait pas. Quelque chose était cassé, peut-être parce que le défi s'avérait plus surhumain qu'à première vue. Nous aimions Smenkhêré, cependant il n'était que lui-même, n'entendant plus seulement prendre conseil auprès du petit Ankhaton qui continuait de vivre des transes prophétiques. Pour beaucoup ce fut une période critique, le moment où il nous fallait savoir ce que nous voulions en acceptant de courir les vrais risques, tous ceux par lesquels on devient soi-même.

Lors des promenades que Mayan et moi continuions de nous offrir, à pieds ou à cheval, sur les bords du dieu-fleuve, il nous arrivait très souvent d'évoquer le temps, déjà révolu, où il était devenu de bon goût de clamer sa foi en Aton et de s'installer dans la ville sainte. C'était le temps où notre rêve avait pris corps mais où il avait aussi attiré tous les opportunistes du monde, ceux qui espèrent une place en vue, ceux qui butinent de nouvelles idées, ceux, en fait, qui n'ont pas de colonne vertébrale et attendent des vendanges là où ils n'ont pas eux-mêmes taillé la vigne.

Nous regardâmes donc des familles entières quitter Akhetaton. Il est vrai qu' "on" leur promettait de nouvelles terres, plus irriguées, aux alentours de Thèbes et que des rumeurs faisaient passer des caravanes de marchands beaucoup plus nombreuses que jamais sur les terres de cette région. Le Pouvoir que nous représentions n'essayait pas de les retenir et en cela il avait raison : ce qui n'appartient pas fondamentalement au cœur ne peut vivre éternellement dans son rayonnement, il finit par se lasser et se dénoncer. Nous comprîmes bien et mieux que jamais qu'Aton ne s'inculquait pas, qu'on n'adhérait pas à son Souffle parce que c'était de bon ton et que les idées qui en dériveraient étaient nouvelles et séduisantes. On vivait ou on ne vivait pas en Aton, on L'invitait en soi en ouvrant grande la porte... ou alors, il valait mieux que l'on s'éloigne sans rien simuler, parce que le temps de Le reconnaître puis de L'accueillir n'était pas venu, tout simplement.

Comme beaucoup, Mayan était blessé malgré sa volonté et l'inébranlable flamme de paix qui ne quittait pas ses yeux. Il se replia alors un peu sur lui-même, accordant davantage de place au bonheur simple qu'il avait commencé à connaître avec son épouse. Quant à moi, j'appris à vivre dans une extrême solitude, celle de tout être qui s'attache à des valeurs fondamentales dont il ne voit, hélas, que le pâle reflet chez ceux qu'il fréquente. Peut-être devins-je intransigeant ou amer, je ne sais ! J'observais le monde s'appauvrir et les compromis s'installer à Akhetaton de la façon dont ils l'avaient sans doute fait, en un temps reculé, à Thèbes, Abdju et ailleurs.

Notre société idéale, notre Cité sainte était ainsi minée du dedans, comme si la mémoire de la médiocrité faisait partie intégrante de la réalité humaine et que rien ni personne ne pouvait l'en désolidariser.

Depuis le départ de Pharaon, Néfertiti ne venait plus guère au palais. Je lui rendis visite à trois ou quatre reprises dans la belle demeure qu'elle s'était choisie un peu au nord d'Akhetaton. C'était une sorte de palais fortifié, noyé dans une oasis aménagée pour la circonstance. À l'intérieur, tout était peint de bleu, couleur que la reine aimait plus que nulle autre et dont elle se revêtait presque invariablement. Néfertiti me fit à chaque fois un bel accueil. Avec un petit groupe de proches sans cesse davantage isolés au cœur du palais et du Temple, je représentais vraisemblablement l'un des derniers fidèles à la pensée de son époux. D'une certaine manière, elle m'en savait gré, bien qu'elle n'approuvât pas la totalité des décisions auxquelles j'avais prêté mon concours et qui l'avaient décidée à s'éloigner d'Akhetaton. À mon propre insu, j'étais devenu l'un des ultimes vestiges d'une vision qu'elle aimait mais qu'elle n'avait pu soutenir dans sa pureté intransigente... ou son utopie.

Son père, le Chambellan Ay et Tiye-Nata, sa mère, étaient présents lors de la dernière visite que je lui rendis. Après seulement quelques paroles échangées sur un ton très libre, je vis à quel point ceux-ci s'étaient rapprochés des opinions d'Horemheb dont ils goûtaient ce qu'ils appelaient le "réalisme sécurisant" et la force de caractère. Je les comprenais, en un sens, car nous avions avancé sur un fil suspendu au-dessus d'un tel vide, que les repères habituels de notre monde s'étaient effacés les uns après les autres. Tout comme Néfertiti, ils vénéraient encore Aton et leur

attitude était sincère, mais leur Aton était un Aton qui avait perdu de son intrépidité, plus proche de la paisible bonne conscience que d'un idéal visant à la révolution des âmes. Jadis, Pharaon avait déclenché une véritable insurrection solaire chez tous les êtres dont il avait touché la sensibilité profonde et c'était cela, plus que toute autre chose, qui m'avait ému au point que j'y avais consacré ma vie.

À travers les paroles de mes hôtes, Aton devenait simplement un dieu de quiétude et de tolérance. C'était déjà beaucoup certes, mais j'avais toujours cherché à voler à tire-d'aile vers autre chose ! La quiétude et la tolérance, oui, bien sûr, mais on s'endort si vite sur leur oreiller de confort ! C'était ce qu'il y avait derrière elles, leur essence ineffable, que j'entrevois comme seule destination possible pour l'humanité. Je fis part de tout cela à Néfertiti et à ses proches et ils me répondirent avec amitié que j'étais aussi fou que Pharaon... ce qui me fit un bien immense.

Ce fut précisément ce jour-là que le destin décida une nouvelle fois de brouiller le jeu.

Nous étions allongés sur des sofas recouverts de peaux d'antilopes et en train de déguster un vin au miel lorsque la nouvelle tomba avec une soudaineté effrayante. Ay et moi-même étions rappelés de toute urgence au palais. Smenkhêré venait à son tour de perdre la vie...

Notre course fut rapide, muette et insensée. Il faisait nuit noire lorsque j'arrivai avec le Chambellan à la porte des appartements royaux. La bonne vingtaine de gardes qui étaient postés là s'écartèrent aussitôt à notre approche et nous pénétrâmes dans la demeure, les jambes tremblantes.

Au cœur de la chambre principale, au pied d'un lit, le corps de Smenkhêré gisait sur le ventre, dans une flaque de sang coagulé. Un cercle de pétales de fleurs avait été sommairement tracé autour de lui, tandis qu'un prêtre, toussotant dans un coin, essayait de marmonner des litanies en agitant un petit encensoir.

Mayan-Hotep se tenait là, lui aussi, la mine défaite, assis sur le sol. Il serrait la main de Méritaten qui pleurait à gros sanglots. Lorsqu'il nous vit pénétrer dans la pièce, il se leva avec lenteur. Ses yeux étaient embués de larmes.

« Personne ne devra savoir, murmura-t-il douloureusement. Pharaon est parti d'une fièvre, c'est tout... »

## Chapitre XXII

### **« Je me rends à Toi »**

Alors, ce fut le chaos. À nouveau soixante-dix jours de deuil, le visage couvert de boue et l'esprit éparpillé. Avant d'avoir été Pharaon, Smenkhêré avait d'abord été mon ami. C'était ce dernier que je pleurais. Le souverain qu'il avait accepté d'être, je ne l'avais pas connu. Son masque ne s'était jamais résolu à tomber afin que nous nous retrouvions, ne fût-ce qu'un instant, comme auparavant. C'était cela aussi que je pleurais.

Nous ne sûmes pas vraiment ce qui s'était passé. Smenkhêré avait eu la gorge tranchée au petit matin, par un ou des agresseurs qui avaient sans doute emprunté la voie des terrasses... C'était tout ce que l'on pouvait dire. L'enquête n'aboutit jamais, peut-être parce qu'il y avait des complicités à l'intérieur du Palais ou parce qu'il fallait que les choses s'arrêtent là. Aussitôt après les funérailles royales, on tint évidemment Conseil sur Conseil. Les discussions furent âpres et de nombreuses délégations venues de Thèbes étaient présentes, Horemheb à leur tête, afin de s'opposer à l'ultime autorité que représentait Mayan-Hotep et aux derniers fidèles dont j'étais fier de faire partie.

Quant à la succession de Smenkhêré, les choses étaient assez claires. Nul ne pouvait contredire qu'elle revenait de droit au jeune Ankhaton, frère de Pharaon, ce que clamèrent d'emblée Néfertiti, Ay et le Vizir Majeur. Le problème était qu'Ankhaton sortait à peine de l'enfance et se montrait, de fait, incapable de gouverner, d'autant que son tempérament semblait le pousser vers un réel mysticisme.

« Que cherchez-vous ? s'écria Horemheb drapé dans un long pagne pourpre. Si vous persistez à vouloir imposer au peuple un dieu faible, un dieu qui laisse ébranler ses frontières et rend leur liberté à nos ennemis vaincus, c'est la Terre Rouge tout entière que vous ensevelissez. Aton n'existera jamais que dans vos imaginations ! Soit ! Le trône de ce royaume est déjà attribué à Ankhaton, mais c'est à Thèbes que celui-ci doit régner, à Thèbes et non



ici. C'est sur les deux rives de l'Opet d'Amon et pas ailleurs que la force millénaire de notre monde est enracinée ! Convenez d'y installer le trône du jeune roi et toutes les forces que je représente vous seront acquises. C'est le bon sens qui vous l'ordonne ! »

Je regardais Horemheb, debout et droit comme une statue au milieu de la grande salle d'audience, près des marches de pierre en haut desquelles s'était envolée l'âme de notre Maître, deux années auparavant... Je le voyais, sûr de lui, arrogant et les mains pleines de sang. Son plan se déployait maintenant tranquillement, logique, implacable, basé sur la peur et le réflexe rassurant de la dépendance.

« C'est fini, soupira Sinuhé qui se tenait à côté de moi tandis qu'Horemheb continuait de parler. Il porte le dernier coup. Tout va redevenir comme avant et nous aurons vécu pour rien... »

« Ne dis surtout pas cela, répliquai-je en sursautant. Je ne veux pas entendre de telles paroles, il n'y a rien de plus faux ! Nous avons fait pousser un arbre dans la conscience humaine, comprends-tu, un arbre qui porte des fruits ! Peut-être ne voit-on pas ceux-ci, mais ils existent et ils ont des graines en leur cœur. Je ne sais quand ces semences se replanteront, mais elles sont d'une race qui ne peut, ni se dévitaliser, ni pourrir. Elles sont Lumière et sont faites pour germer. Alors, non, Sinuhé... ne me dis pas que tout est fini ! »

J'ignore si ces paroles venues se placer spontanément sur mes lèvres naissaient réellement de moi, car je confesse que ma confiance d'homme était blessée. Ce qui est certain, c'est qu'il y a des instants magiques ou sacrés dans notre vie où une puissance inébranlable et supérieure se sert de nous comme d'un chemin. Elle nous fait alors toucher à une vérité dont nous ne sommes pas toujours dignes mais qui éloigne de nous l'Oubli et nous fait grandir, en dépit de tout.

Sinuhé ne me répondit rien, cependant je le vis se redresser car il savait que les mots qui m'étaient venus disaient vrai. De tout temps, la pensée a été, est et sera une extraordinaire semence. Elle génère des univers en créant des brèches dans les murs successifs de la conscience. Cela aussi faisait partie de la vision de Pharaon. Il fallait semer jusqu'au bout, créer des concepts neufs.

« Émettez un nouvel idéal, disait-il, faites ouvrir une fleur d'une couleur autre, imprévisible, incroyable... Même si vous la

croyez étouffée sous la jalousie du monde, même si vous croyez la voir mourir et que les temps l'ensevelissent, il reste qu'elle existe et continuera éternellement d'exister parce que vous avez révélé son principe et que celui-ci est né à tout jamais dans l'âme des hommes. Ne vous imaginez pas que vous en soyez le père ! Non, ce n'est pas cela... Il n'y a de Père que l'infini d'Aton. Mais vous en êtes l'accoucheur pour la famille du monde, laissant à celle-ci le soin de nourrir le nouvel enfant, car le grand secret qui fait de vous un véritable humain, se nomme le Don... »

Lors d'un ultime Conseil, la décision fut enfin prise. Afin que s'éteigne l'adversité, le tout jeune pharaon irait s'installer à Thèbes. La question fut tranchée en privé entre Sitamun et Mayan-Hotep et annoncée officiellement lors d'une fête, car il n'était pas question de vivre cela comme un échec, ni de donner à Horemheb la joie de nous sentir accablés ou démunis. Nous irions à Thèbes, mais dignement et Aton au cœur, car son culte serait maintenu. Ankhaton était assez âgé et conscient pour en émettre la volonté. C'est ce qu'il fit solennellement.

Le déménagement de la Cour royale pour le palais de Thèbes s'étala sur plusieurs mois. Cela eut lieu à la saison fraîche. Une multitude de familles calquèrent alors leur attitude sur le départ du nouveau pharaon. Je me souviens m'être souvent levé à l'aube afin de marcher le long du fleuve et fuir ainsi mon sommeil troublé. De longues caravanes de chameaux, d'ânes, de chevaux et de bœufs s'étiraient aux premiers rayons du soleil le long de la route de terre qui longeait l'eau. C'était une sorte d'exode paisible et un peu triste ; pour beaucoup aussi, la fin d'un rêve dont ils n'avaient pas tout compris et dont ils étaient loin de percevoir l'ampleur. Je les regardais passer, poussant leurs troupeaux et chargés de tous les biens dont la ville sainte s'enorgueillissait, tandis que j'oscillais entre l'amertume et la volonté obstinée et joyeuse de maintenir vivant l'esprit d'Aton, quoi qu'il advienne. Sur le grand quai d'Akhetaton, les bateaux qui se succédaient plusieurs fois par jour étaient sans cesse pleins. Les réserves de blé elles-mêmes étaient déménagées, en même temps qu'une multitude de jarres d'huile et de vin.

Quant à moi, je ne savais exactement ce que j'allais faire et devenir. Je pouvais, bien sûr, suivre Pharaon et les responsables du royaume jusqu'à Thèbes où l'on m'aurait sans doute confié une autre charge. Par ailleurs, Akhetaton devait, malgré tout, conti-

nuer de vivre ; le culte à Aton devait y être entretenu. La Cité était sainte à jamais, la terre y avait appelé un sanctuaire qui se confondait avec notre cœur et il n'était pas question d'abandonner celui-ci aux sables du désert.

« Fais comme il te convient, ou plutôt selon l'appel que tu ressens, m'avait conseillé Mayan. Il faut des prêtres et des thérapeutes ici car la ville demeurera une ville, malgré tout. Si ton âme se sent plus attirée par la prière et la méditation que vers de nouvelles responsabilités, alors demeure à Akhetaton, l'existence y sera plus douce et certainement plus en accord avec le fond de ton être. Pour ma part, ma place est maintenant à Thèbes ; je n'ai pas d'autre alternative que d'y suivre Toutankhaton <sup>55</sup> et d'y organiser ce qui va devenir une véritable résistance. Je devine déjà d'in vraisemblables pressions. Je t'envie Nagar !

J'envie le choix qui t'est aujourd'hui offert car, je ne te le cache pas, je rêverais de profiter d'un peu de paix maintenant entre les murs de cette Cité. Si je puis me permettre, et en dépit de l'amitié que j'ai pour toi, demeure ici... car très peu sont capables de maintenir pure la Tradition du Rayonnant. »

Je restai donc à Akhetaton, à la fois par amour pour le Père-Mère de toute Vie et par devoir. Mayan, lui, quitta la ville avec notre jeune pharaon par le dernier navire, en compagnie d'Ay et d'une importante garde. Il me sembla que le Nil était épouvantablement gris, ce jour-là. Avec quelques-uns, je suivis un moment à cheval le bateau qui remontait le dieu-fleuve, toutes voiles gonflées. Enfin, je le laissai disparaître derrière une bande de dattiers, puis je descendis de ma monture afin de m'enfoncer jusqu'à mi-cuisse dans l'eau parmi les jacinthes flottantes et les roseaux.

Que dire de ce que devint alors ma vie ? Quelque chose de monastique. Je me sentais comme l'un des derniers gardiens d'une Présence dont j'avais l'impression de ne plus pouvoir parler en toute liberté. Non par crainte d'être contredit ou moqué, mais parce que je me savais incompris. Les premiers temps, bien sûr, je voulus enseigner, offrir tout ce que mon âme pensait avoir saisi du rayonnement d'Aton en chacun et de Sa force de libération. Hélas, rapidement, je dus convenir que l'essence de mes paroles se perdait et que je m'y épuisais. Ceux que je parvenais à rassembler autour de moi, des hommes du peuple, des marchands et des fonctionnaires du royaume qui demeuraient en charge de la ville, même s'ils se montraient ouverts et sincères dans leur démarche,

se comportaient tels de jeunes enfants dont le vocabulaire et la compréhension sont encore limités. Des portes restaient fermées en eux, non parce qu'ils ne voulaient pas les ouvrir, mais parce que celles-ci n'étaient pas encore dessinées sur leur âme. Ils parlaient en termes puérils de bien et de mal, d'obligations et d'interdits. Aussitôt acceptaient-ils de faire s'effondrer en eux des remparts, qu'ils s'empressaient d'en bâtir d'autres, juste un peu plus loin. Alors, il me fallut rassembler toutes mes forces pour tenir la tête droite et continuer à jouer mon rôle sans me retourner et sans amertume. En cela, des missives de Mayan-Hotep, de Sinuhé, d'Amèse et de Mahu m'aidèrent beaucoup. Elles établirent un lien qui m'aida à vivre.

Cependant, les temps bougeaient. Akhetaton, en partie désertée, devint insécure la nuit et, au fil des mois, nous assistâmes, impuissants, à son pillage. Des hordes d'hommes voilés faisaient régulièrement irruption du désert, pénétraient dans les maisons et dépouillaient leurs propriétaires, les assassinant aussi, parfois. Nous obtînmes bien quelque renfort pour la garnison de la ville, mais cela ne suffit guère. Les chefs militaires chargés de la sécurité se montraient hésitants et apathiques comme s'ils avaient reçu des ordres, ce que je finis par croire. Aussi, de nouvelles familles abandonnèrent-elles Akhetaton. Il était facile de les comprendre.

Il y eut aussi, à cette époque, un événement déterminant dans ma vie. C'était au lendemain d'une nuit où tout un quartier de la ville proche du Temple avait été littéralement mis à sac par une horde de pillards mieux armés qu'à l'accoutumée. Dès l'aube, un véritable vent de panique gagna de nombreux habitants d'Akhetaton. Je me souviens même que l'on compta les morts sur une petite place publique. Jamais je n'aurais imaginé assister à un tel spectacle là où, il y avait peu de temps encore, on brûlait jour et nuit de pleines brassées d'herbes et de résines à la gloire d'Aton.

Très vite, je décidai avec quelques responsables du Palais de me rendre sur l'autre rive du fleuve afin d'apaiser un regroupement grossissant d'hommes et de femmes qui redoutaient une semblable agression. Le petit bateau qui opérait la traversée était plus que chargé, infiniment plus qu'à l'habitude. L'heure était à l'urgence et nous décidâmes de ne pas attendre la prochaine barque, ni d'emprunter l'une de celles réservées aux notables.

Nous fûmes donc trois ou quatre du Palais à nous mêler à la foule parmi les cruches, les sacs de blé et même les moutons.

Le milieu du fleuve fut à peine dépassé qu'un fort mouvement de vent pesa sur la voile et déséquilibra la coque bien frêle de notre embarcation. Nous tombâmes aussitôt les uns sur les autres, écrasés par les sacs empilés. Ce fut la catastrophe. Le bateau se coucha et nous fûmes tous projetés à l'eau, engloutis dans ce qui me parut être un déluge et une avalanche de coups. Je m'entendis moi-même pousser un cri au milieu des hurlements, puis il y eut un silence lourd... Le fleuve absorbait tout. Je ne sais ce qui vint frapper ma nuque, mais je sombrai dans un état qui m'empêcha de remonter aussitôt à la surface. Mes mains s'agrippèrent un instant à une masse qui devait être celle d'un mouton et je paniquai en me sentant attiré vers le fond dans une sorte de tourbillon. Tout était glacé et presque visqueux, noir comme en pleine nuit. Je voulus me débattre mais comment faire ? Mes forces m'avaient abandonné ! Mon esprit était embrumé et mes membres me répondaient si peu !

Quelque chose alors se produisit que je ne vis pas arriver tant cela fut soudain. L'obscurité du fleuve qui s'était glissée en moi se changea brutalement en une indicible clarté. Une lumière, surgie du dedans de mon crâne, se mit à emplir tout mon être avec une profonde douceur, avalant toute souffrance et toute angoisse.

Je n'étais plus au fond du Nil, non... J'étais... quelque part, ailleurs, au pied d'une petite falaise brûlée par le soleil, une falaise percée de grottes, toutes habitées. Devant moi, il y avait d'autres rochers, un petit chemin qui se faufilait entre eux, puis le désert, torride, rien que de caillasse. J'étais enfant... un garçonnet tout juste vêtu d'une robe rapiécée couleur de la terre, et qui courait, droit devant lui.

« Isha ! Isha ! Reviens ici, il faut aller chercher l'eau ! »

C'était la voix de ma mère qui m'appelait, derrière moi. Pourtant, je ne me retournai pas... Une force me poussait à avancer, à courir de plus belle vers je ne savais quoi, vers cette sorte de brume qui montait du désert chauffé à blanc.

« Isha ! Isha ! » entendis-je encore. Et la voix se perdit dans le lointain, étouffée derrière les rochers que j'avais dépassés. J'étais un petit garçon et je courais, je courais... Aucune question ne me traversait l'esprit. Je me sentais vide de moi-même et plein de quelque chose que je n'identifiais pas. Un serpent croisa mon

chemin, surgissant d'un amas de pierres... Cela m'était égal. Il y avait vers l'horizon, là-bas, juste sous le soleil, une présence, une lumière ! Je ne savais pas... mais c'était là que j'allais, parce qu'on m'y appelait.

Je courais et courais encore, à tel point que je sentais ma robe imprégnée de sueur se plaquer contre mon corps. La poitrine me brûlait. Devant moi, apparut enfin un grand arbre, seul dans le désert. Il étalait son maigre feuillage gris à l'horizontale sous le feu du soleil. Je m'arrêtai à son pied afin de reprendre mon souffle et puis aussi... parce qu'un peu au-delà de lui, il y avait une brume de clarté, une lumière, *la* lumière que je cherchais. Celle qui m'appelait.

Il fallait que je rentre dedans ! Oh, oui, il le fallait ! Elle était, j'en étais certain, comme une maison et je n'avais pas à en avoir peur. À petits pas alors, je me suis avancé vers elle et sa porte s'est ouverte pour moi. Quelle fraîcheur ! J'étais... dans une sorte d'oasis blanche... Mais non, il n'y avait pas d'arbres, pas d'eau, plus même de sable sous mes pieds. J'étais Isha, à la fois enfant et adulte, émerveillé et muet dans un grand espace vierge qui murmurait une histoire de paix, une histoire simple et compliquée. Celle de tous les petits, grands, jeunes et vieux enfants du monde de la Terre qui ne se souviennent plus et s'inventent un désert au-dedans d'eux-mêmes.

J'avancai un peu au cœur de la blancheur laiteuse. Celle-ci devenait presque dorée, elle palpitait, son espace s'arrondissait et je voyais des formes s'y dessiner, de très grandes silhouettes comparativement à mon corps d'enfant, longilignes et souples. C'était celles d'hommes, ou de femmes, ou les deux à la fois, je ne sais au juste. Je ne pouvais retenir de ces êtres que leurs regards, d'immenses yeux effilés semblables à ceux des gazelles.

Et voilà que ces présences se mettaient à me parler... ou plutôt qu'elles continuaient leur longue conversation avec moi. Oui, c'est cela, elles me parlaient depuis longtemps et là, elles ne faisaient que continuer, simplement, naturellement. Leur voix se déversait en moi. Elle était unique bien qu'issue de tous et ce n'était pas non plus réellement une voix mais un impact, une certitude, une connaissance qui s'imprimait et se déroulait en ma conscience.

« Isha, faisait-elle, avance et écoute... Sais-tu ce que c'est qu'une âme ? C'est une petite étincelle qui s'ennuie du Soleil. Oh, pas de celui que tu vois et qui te brûle, mais d'un autre Soleil, plus

blanc, plus noir, plus Soleil encore, qui se cache au-delà de l'autre. Maintenant, vois-tu, il y a des âmes qui ont appris à reconnaître qu'elles s'ennuient de lui et d'autres qui refusent obstinément de se l'avouer. Aujourd'hui, nous t'appelons afin que tu te souviennes de ta promesse d'aller rejoindre celles qui s'ennuient. C'est une vieille, vieille histoire à laquelle tu as voulu ajouter un mot, le tien, avec ta couleur. Pourquoi ? Pour qu'avec ceux qui ont dit non à l'Oubli, tu apprennes à semer le Souvenir, que tu grandisses de ces semailles et panses les cicatrices du refus. Alors, retrouve ta vraie famille ! C'est un devoir pour chacun de retrouver sa véritable famille, celle par laquelle et pour laquelle il est venu. N'est-ce pas une belle destination ? Retrouver sa famille, c'est retrouver sa paix, son amour perdu parce que nié. Mais pour cela, comprends-tu, il faut offrir sa reddition au Soleil, apprendre à dire : "Je me rends, je ne me bats plus contre la Vie... puisque la Vie sait où je dois aller et ce qui est bon pour moi... même si, d'abord, cela me fait mal."

Tu n'es encore qu'un petit garçon, Isha, mais d'autres enfants grandissent en même temps que toi, avec aussi leur mot à écrire, frère du tien. C'est vers eux que nous, Ceux d'en haut, nous t'emmenons. Nous vous réunissons... non parce que vous êtes meilleurs que les autres, mais parce que vous avez décidé d'apprendre à être meilleurs, c'est-à-dire tout simplement bons, aussi bons et vrais et aimants que la Vie l'est pour vous. Vous vous êtes désignés pour tout offrir à la force du Souvenir, désignés pour aller susciter et rassembler éternellement d'autres volontaires. C'est ainsi que les mondes se tissent, par la reconnaissance et la communion de ceux qui décident de déposer les armes. Que cela soit ainsi, Isha... Apprends seulement à dire : "Soleil, je me rends à toi !" »

Je sentis la voix s'éteindre doucement, comme la flamme d'une lampe que l'on vient de souffler et qui laisse sa chaleur dans notre cœur. Alors, j'aperçus l'un des êtres aux grands yeux effilés s'avancer vers moi, tendre ses deux bras dans ma direction et passer quelque chose autour de mon cou. Je ne pouvais réagir, il y eut comme un vent de fraîcheur, un tourbillon tellement rapide !

À nouveau, j'étais au milieu du désert, assommé par la lumière et perdu. Je marchais... Puis, apparut un vague sentier que je suivis sans hésiter au travers des petites collines sèches et des épineux. La nuit s'en vint peu à peu me chercher au pied d'un

gros rocher, puis l'aube rosée et frileuse, enfin un nouveau sentier entre les ronces et, dans le lointain, sous le soleil toujours, la silhouette d'un homme avec son âne.

« Qui es-tu, petit ? Que fais-tu là ? Moi, je m'appelle Sekhmet. Montre-moi ce médaillon que tu portes autour du cou... Qui te l'a donné ? »

« Un médaillon ? Je ne sais pas... »

Je ne savais plus rien, plus rien ! Comment je m'appelais, d'où je venais, ni ce qu'était cette lumière muette qui m'habitait encore... Rien d'autre que le sable et le désert !

Alors, dans un déchirement, l'indicible clarté se retira de derrière mes yeux et tout redevint glacé. De l'eau ! Il n'y avait plus que cela, autour de moi et en moi. Je me débattais comme un fou, dans un ultime effort de désespoir. Il fallait trouver quelque chose, n'importe quoi pour m'agripper, des racines, des algues, peut-être un morceau de bois ! Oui, du bois ! Mes bras s'y accrochaient, se tendaient dans toutes les directions... Brusquement, ce fut un éclatement de blancheur. De la chaleur, de l'air ! J'étais aveuglé, gorgé d'eau et je vomissais de la boue, la tête dans les herbes et les roseaux. C'était un miracle que je sois arrivé là, près de la rive parmi les plantes qui flottaient, les branchages et les nids d'oiseaux. Dans le lointain, sur le fleuve, je ne savais où, il y avait encore des cris, on se débattait, on appelait au secours. Le clapotis des vagues venait frapper mes oreilles assourdies et moi je réapprenais à respirer.

Après un bon moment, je parvins enfin à me glisser jusque sur la berge où quelques hommes qui avaient assisté au naufrage finirent par me trouver, épuisé et étouffant encore.

Je me souviens être resté longtemps allongé dans la cabane d'un pêcheur tandis que l'on remontait des corps. La tête et la poitrine me faisaient horriblement souffrir, mais un étrange bonheur m'envahissait pourtant, celui d'avoir déverrouillé une porte, rattrapé le bout d'un fil perdu.

Oui, je pouvais enfin donner une naissance et un visage à cet Amour sans nom qui m'avait tenu entre Ciel et Terre. Aton avait trouvé une voix pour me parler et percer un abcès de toujours ! Arrivé au bout de ma confiance éprouvée et fortifiée, je me sentais relié à moi-même parce que, pour la première réelle fois, j'avais usé toutes mes résistances, mes peurs et mes besoins et que je



venais d'oser crier au-dedans de mon être : "Je me rends ! Fais de moi ce que Tu veux ! Car ce que Tu veux est bon..."

On me raccompagna au palais juste avant le couchant. Mes compagnons avaient tous péri dans la catastrophe, comme s'il fallait qu'Akhetaton se dépouille un peu plus de ceux qui voulaient qu'elle vive. Avions-nous manqué quelque chose ? Nos âmes étaient-elles trop jeunes pour n'avoir voulu autre chose que de répandre de façon gauche leur découverte ? Il ne suffit pas de déchirer un voile pour éclairer. Parfois, à notre propre insu, on se prend à vouloir éblouir... et on aveugle !

Pourtant, je ne pouvais croire qu'Aton punissait ses enfants sans doute malhabiles, ses apprentis en Amour, car l'Amour lui-même n'est jamais vengeur. Alors était-ce Ceux d'en haut qui détenaient la clé ?

« Fais de moi ce que Tu veux ! » Combien de fois, en ce temps-là, ne me suis-je pas répété ces paroles de puissance ! Elles seules me consolaient.

Une année passa encore. Ponctuée par les mêmes insécurités, les mêmes agressions au sein d'Akhetaton, ponctuée aussi par les missives que Mayan m'adressait régulièrement. Un affrontement sournois avait lieu à Thèbes, racontait-il invariablement. On avait élevé le Disque céleste sur les deux rives du Nil, mais c'était Amon qui régnait de fait dans les cœurs.

Mayan-Hotep, dans l'un des derniers messages que je reçus de lui, me confia que la responsabilité de Vizir Majeur lui était progressivement retirée au profit de Ay. Toutankhaton, le jeune pharaon, était manipulé par la ruse de son entourage et se débattait en vain, comme il le pouvait, dans la savante toile d'araignée tendue par Horemheb.

Puis, vint le jour où un homme en armes, couvert de poussière et exténué se présenta à l'entrée de la petite pièce où je continuais de préparer mes onguents. Sans même s'annoncer et dans un salut rapide, il me tendit une missive sur laquelle je reconnus immédiatement le sceau de Mayan. J'en ouvris le rouleau plus fébrilement qu'à l'habitude comme si je pressentais que son message esquissait tout mon avenir. Je me vois encore en train d'en déchiffrer les signes, assis sur le sol, parmi mes pots et mes plantes.

« Mon ami, disait Mayan, quelle étrange comédie la Vie me force-t-elle à jouer ici ! Mon pouvoir n'est désormais plus

qu'illusoire, chaque aube qui se lève m'en apporte la preuve supplémentaire. Thèbes est bien le piège que je redoutais, peut-être pire encore. Seul ou presque, il m'est dorénavant impossible d'insuffler le respect de la Parole d'Aton. Les plus fidèles de mes aides perdent courage et sont gagnés par le vent de folie et de prétention qui n'a jamais cessé de régner ici. Pharaon n'en est pas un ou, du moins, pas encore. On le flatte pour l'endormir et sa santé est fragile. Je ne sais ce qu'il adviendra, mais j'ai maintenant acquis la conviction que les jours d'Akhetaton sont comptés. Tout ce qui témoigne authentiquement d'Aton est mis à mort par la pensée de ceux qui dirigent notre monde. Avec certitude, je puis te confirmer tes soupçons quant à ceux qui multiplient les agressions et les pillages au sein de notre ville sainte. Sans doute nous faut-il, te faut-il craindre le pire et trouver sans tarder un autre moyen de faire vivre la Présence de l'Unique. Pour la troisième fois, j'ai fait un rêve, un rêve funeste et lourd de conséquences qui me pousse à te dire ceci : Pars, pars pendant qu'il en est encore temps. Pars avec ce que tu as reçu et compris, pars pour donner et préserver, là où tu sauras que la Vie te pousse. J'ignore si nous serons un jour à nouveau rassemblés dans l'amitié, mais je puis déjà formuler un vœu. Porte Aton à jamais en ton cœur, comme Aton ne cessera de te porter en Lui. » Mayan-Hotep.

Pendant de nombreuses semaines, je vécus dans le trouble, relisant et relisant encore le message pourtant clair de Mayan. Comment trouver la force de me résigner à mettre en pratique son conseil ? Fallait-il définitivement s'avouer un échec ? Et puis où aller ? Ma vie s'était écrite à Akhetaton, entre le fleuve et la montagne, dans ses jardins, ses ruelles et ses belles avenues donnant sur un quai où se succédaient les plus riches navires. C'était à partir de là que l'âme du monde avait été nouvellement enseignée, c'était là qu'Aton avait fleuri en mon cœur et l'avait labouré dans toutes ses dimensions.

Il fallut donc une ultime nuit de folie pour emporter ma décision. Après avoir été mis à sac, tout un quartier de la ville fut livré aux flammes. C'était la peur, la débandade, un pas de plus vers la dévitalisation, le signe définitif que j'attendais encore.

Une dernière fois alors, je me rendis dans le grand Naos et je m'y allongeai la face contre le sol, les bras tendus vers ceux, éternellement généreux, du visage d'or d'Aton.

Je restai ainsi fort longtemps, imprégnant mon corps de la chaleur de cette pierre qui avait jadis reçu celui de Pharaon, mon Maître, mon frère. Enfin, paisiblement et le cœur serré, je fis mes adieux à mes proches après avoir rassemblé quelques biens sur les flancs de mon cheval.

Je me souviens que je ne voulus pas me retourner lorsque, le long du Nil, j'eus dépassé la dernière hutte de pêcheur à la sortie d'Akhetaton. Je ne savais pas encore si j'emportais mon rêve avec moi ou si je le laissais sécher, avec les autres, comme les autres, sur une terre désormais aride.

Où allais-je ? J'étais bien incapable de le dire... Vers le nord, loin de Thèbes de toutes façons. Je n'avais plus de chez-moi. Alpu ? Peut-être même qu'Alpu n'existait plus... Il y avait si longtemps que les visages de tous ceux que j'y avais aimés ne parvenaient plus à s'imprimer sur mon ciel intérieur !

Alors, vois-tu, Tyrsa, j'ai erré pendant près de deux années. Oui, je dis bien erré... J'ai à nouveau laissé pousser mes cheveux à leur gré et je suis allé de bourgades en bourgades, de montagnes en déserts, offrant mes services de thérapeute à qui en avait besoin tout en n'ayant pas la moindre envie de me fixer en quelque lieu que ce soit. Mon être, au complet, avait pris le vêtement des nomades, l'odeur du sable et d'une solitude qui était devenue sacrée. Bien sûr, j'ai parlé du Grand Soleil à qui avait des oreilles et un cœur ! Bien sûr, j'ai parlé de cet inestimable et pur Amour qui flotte quelque part en attente de nous ! Je me suis usé à tout cela, navigant d'exaltations en déceptions, de lumières en grisailles. Enfin, mon cheval mourut, usé lui aussi, par les ans et les routes impossibles qu'il avait parcourues sous moi.

Et puis, petite sœur, quelque chose se produisit, comme un parfum qui vint me chercher... Le visage de Sekhmet, souriant dans l'écrin d'un songe et qui semblait me dire : « Reviens ! Reviens... C'est le temps... »

Alors voilà, tu sais tout maintenant... Tout... »

À l'entrée de la tente, Tyrsa me lâcha la main qu'elle avait serrée toute la nuit en m'écoutant. Il restait un peu de cette boisson rouge que j'aimais tant. Elle attendait sur les dernières braises que le vent du petit matin tentait d'attiser. Tyrsa m'en servit dans le fond d'un bol, tout en me caressant les yeux de son sourire.

« Et... Isia-Lisia ? » fit-elle.

« Je te l'ai dit, petite sœur... Je ne l'ai plus jamais revue. J'appris seulement que sa famille avait quitté Akhetaton lors des premiers événements, puis plus rien... Je ne revis pas même As-néti. »

« Et la reine, alors... et Mayan-Hotep ? »

« À Thèbes encore, je crois, avec Méritenn... enfin probablement... »

« Sinuhé ? Amèse ? »

« Morts, tous deux... Assassinés par le Clergé d'Amon peu après le déménagement de la Cour. C'est ainsi... Je reste presque seul avec le secret. »

« Le secret ? »

« Un vrai secret, Tyrsa, un secret qui fait que l'on ne sait pas toujours si l'on est heureux ou souffrant. Ce matin, il fait frais, je suis là avec toi, j'ai déchargé mon cœur, alors c'est le bonheur... un bonheur. Mais tout à l'heure, demain, je verrai... Peut-être arriverai-je à saisir le présent éternel ! »

« Dis-moi, Nagar, ce secret... »

« C'est celui d'Aton, du mystère de Sa présence, celui de Son chant qui jamais n'emprunte nos mots et fait que l'on a toujours faim de l'azur. C'est un secret que seul l'Amour qui est plus qu'un amour pourrait peut-être traduire. Et puis, j'ai cela qui me le rappelle encore et toujours... »

Alors, je me souviens avoir ouvert ma main pour faire scintiller, sous le soleil levant, un petit objet qui y avait dormi en silence toute la nuit. C'était un scarabée, mon scarabée de cristal.

« Qui pourra comprendre ? ajoutai-je. Qui ? »

En lui tendant le présent de Pharaon, j'ai longuement souri à Tyrsa, ma sœur vivante qui avait attendu. Aton passait aussi par elle et me parlait ultimement pour cicatriser mon âme.

C'était l'aube et le ciel était d'or et de rose. En le regardant qui s'éclairait, je sentis une main se poser au creux de ma poitrine, là où se tenait, tout au bout de la route, la véritable Demeure du Rayonnant...

Ainsi s'imprima dans le Grand Livre une page de l'histoire de ceux qui ont tant aimé le Soleil.

C'était il y a longtemps... Quelque part dans un désert, entre le Tigre et l'Euphrate. Si longtemps que, seule la mémoire du Temps en garde encore la trace...

*Sous les pressions grandissantes, le jeune pharaon Toutankhaton dut adopter le nom que l'Histoire lui gardera : Toutankhamon. Celui-ci régna très peu de temps, succombant à son tour à un poison, sur l'ordre d'Horemheb, tandis qu'Ay était officiellement élevé au rang de Vizir Majeur en remplacement de Mayan-Hotep.*

*S'en suivit alors une période trouble, nourrie d'intrigues, à l'issue de laquelle Ay accéda à la régence.*

*Enfin, Horemheb, âgé mais triomphant, devenu le personnage le plus puissant du royaume, monta sur le trône de Pharaon, rétablissant la suprématie totale d'Amon, puis ordonnant la destruction d'Akhetaton. La mémoire d'Aton, le Dieu Unique, fut alors gardée dans le secret des cœurs. Il n'y eut jamais de pharaon Sanandaton... Il fallut attendre près de mille cinq cents ans afin que cette mémoire ressurgisse, magnifiée, dans une communauté essénienne de Palestine par la voix du Maître Jésus.*

*Quant au personnage de Mayan-Hotep, les Annales du Temps ne m'ont pas conté quelle fin il connut. Elles révèlent cependant qu'il prit à nouveau un corps, quelques générations plus tard, à la Cour du pharaon Ramsès II. C'est là qu'il devint Moïse, parachevant ainsi la croissance de son être profond connu aujourd'hui par quelques-uns sous le nom de Morya, l'un des piliers de la Fraternité de Shambhalla.*

*Les Annales content aussi que l'âme d'Akhenaton visita encore notre monde au XIII<sup>ème</sup> siècle de notre ère, en la personne du frère François, à Assise... lequel, étrangement, composa, lui aussi, un beau Cantique au Soleil.*

*« ... Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures :  
spécialement Messire frère soleil  
qui donne le jour, et par qui tu nous éclaires ;  
il est beau et rayonnant avec une grande splendeur :  
de toi, Très-Haut, il est le symbole... »*

---

<sup>1</sup> Se référer à l'appendice de "Visions esséniennes", du même auteur (Éd. Amrita).

<sup>2</sup> Il se passe alors un phénomène étonnant. Tout en recevant les mots dans la langue de l'époque, un mécanisme dans ma conscience les traduit automatiquement avec mon vocabulaire d'aujourd'hui.

<sup>3</sup> Aujourd'hui Alep, en Syrie.

<sup>4</sup> Nom donné aux Hittites qui envahirent, à l'époque, une bonne partie de l'actuelle Syrie.

<sup>5</sup> Ishva, c'est-à-dire Hyksos, nom donné à un peuple venant de l'Est et qui envahit, à plusieurs reprises, une partie du Moyen-Orient et de l'Égypte.

<sup>6</sup> Il s'agissait du svastika, croix qui suggère un mouvement. Elle symbolisait la roue solaire et son origine se perd dans la nuit des Temps. Très souvent présente dans l'Himalaya, en Inde et même au Moyen-Orient, elle n'avait évidemment pas la sinistre signification qui lui a été donnée dans la 1<sup>ère</sup> moitié du XX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>7</sup> Aujourd'hui, Ras Shamra, en Syrie.

<sup>8</sup> Nom donné également à la ville de Thèbes.

<sup>9</sup> Divinités qui, selon la foi des anciens égyptiens, habitaient tous les règnes de la nature, comparables aux Devas de la Tradition hindoue.

<sup>10</sup> Paysans.

<sup>11</sup> Le saint des saints des temples égyptiens, la "barque sacrée"

<sup>12</sup> Arbre méditerranéen dont on utilisait les écorces et la sève lors des cérémonies rituelles dans les temples.

<sup>13</sup> Divinité de la nuit représentant la voûte céleste.

<sup>14</sup> Voir "Récits d'un voyageur de l'Astral", ch. 10. Il s'agit du Tarot.

<sup>15</sup> Le nom actuel de ce temple a été préféré ici pour plus de compréhension.

<sup>16</sup> Louxor faisait alors partie de la cité de Thèbes qui étendait son domaine sur les deux rives du Nil.

<sup>17</sup> Aujourd'hui, Abydos – Emplacement d'un important sanctuaire consacré à Osiris.

<sup>18</sup> Sobek : le dieu-crocodile présidant à toutes les pratiques de chirurgie.

---

<sup>19</sup> Nut Amon : autre nom donné à la ville de Thèbes.

<sup>20</sup> Amenté : le Royaume des morts.

<sup>21</sup> Soleil bleu aux deux plumes : sans doute s'agit-il d'une allusion à Osiris, divinité majeure, parfois bleue, et dont on disait qu'elle accueillait les morts coiffée d'une couronne à deux plumes.

<sup>22</sup> Les Amus étaient des Mitanniens, c'est-à-dire des descendants des peuplades Hyksos qui déferlèrent sur l'Égypte et la Mésopotamie à plusieurs reprises et y firent souche. On situe leur origine en Inde dont ils adoraient les dieux. Ils firent un apport innovateur incontestable dans la spiritualité de l'Égypte pharaonique.

<sup>23</sup> Varuna : une des divinités majeures de l'Inde antique.

<sup>24</sup> Ishva : voir note 5.

<sup>25</sup> Il s'agit d'une allusion à l'or philosophal particulièrement pur généré par les alchimistes et dont les anciens égyptiens avaient déjà le secret.

<sup>26</sup> Le Ka : la conscience, l'âme-personnalité.

<sup>27</sup> La Douât : dans la tradition de l'Égypte antique il existait deux Douât, celle d'avant la naissance et celle d'après la mort. Une Douât est donc comparable à un plan vibratoire caractéristique d'un univers que l'on appelle globalement aujourd'hui "astral".

<sup>28</sup> Le natron : il s'agit du carbonate de sodium naturel. Les Égyptiens s'en servaient notamment pour la conservation des momies.

<sup>29</sup> C'est le siège de ce que l'on appelle plus classiquement "l'atome-germe", banque de données parfaite de toutes nos expériences passées et qui se transmet, d'existences en existences, lors de la fécondation d'un ovule par le spermatozoïde.

<sup>30</sup> Comprendre ici "le père terrestre", c'est-à-dire Aménophis III.

<sup>31</sup> La grande Pyramide.

<sup>32</sup> Il s'agit d'une allusion au continent atlante.

<sup>33</sup> Khenu : le Cercle intérieur, Collège fermé où l'on dispensait l'enseignement secret, le plus ésotérique qui soit.

<sup>34</sup> À son arrivée à Akhetaton, Beketamon, la sœur de Pharaon, avait changé son nom en celui de Beketaton.

<sup>35</sup> Le perséa : l'arbre dédié à Isis et dont les feuilles ont la forme d'un cœur.

---

<sup>36</sup> C'est-à-dire d'Aménophis III, mère d'Ankhaton, le futur Toutankhamon.

<sup>37</sup> De nos jours, on peut encore voir ce type de dispositif sur les bords du Nil, à Kom Ombo. Il demeure très aisé de percevoir soi-même les radiations dégagées par les deux pierres et dont le sol est imprégné.

<sup>38</sup> On pourrait aujourd'hui parler d'un handicap quasi génétique.

<sup>39</sup> L'actuel Louxor.

<sup>40</sup> La seconde épouse d'Amenhophis III, mère du futur Toutankhamon.

<sup>41</sup> Symboliquement, pour les anciens égyptiens, le dessin de la carapace du scarabée représentait la calotte crânienne humaine, emplacement sacré du chakra de l'illumination.

<sup>42</sup> Les Hittites.

<sup>43</sup> Voir note numéro 40.

<sup>44</sup> En fait, demi-frère.

<sup>45</sup> Cette version d'un extrait de l' « Hymne à Aton » diffère sensiblement de celles fournies par certains traducteurs d'après des tablettes retrouvées. C'est pourtant ainsi qu'elle m'apparut dans les Annales Akashiques.

<sup>46</sup> À noter que cette attitude, contrairement à ce que l'on croit, est encore actuelle. En Occident, par exemple, lorsque la notion de trou noir a été mise en évidence par les astrophysiciens, un "conseil" a été émis par la plus haute instance de l'Église catholique, celui de ne pas chercher à comprendre davantage la nature du trou noir afin de laisser à Dieu le secret de sa Création. Cela voulait dire implicitement : « N'ébranlez pas notre système et notre vision unidimensionnelle des choses ! »

<sup>47</sup> On peut deviner ici la notion d'Avatar ou d'incarnation divine chère à la pensée orientale.

<sup>48</sup> Le nôme était constitué par un territoire de forme carrée. Il avait son propre Neter tutélaire et ses propres particularités administratives. L'Égypte antique était ainsi divisée en 42 nômes.

<sup>49</sup> Une poudre très volatile faisant songer à la traditionnelle vibhuti des temples hindouistes.

<sup>50</sup> Il s'agit d'une vision faisant allusion à Gautama, le Bouddha historique.

<sup>51</sup> L'Orient utiliserait le terme "Avatar".



---

<sup>52</sup> Les hiéroglyphes, dont les signes étaient véritablement considérés comme sacrés, c'est-à-dire habités par des présences divines agissantes.

<sup>53</sup> La ville atteignait une longueur dépassant les dix kilomètres, son avance dans les terres étant rendue impossible à cause du relief et des difficultés d'irrigation.

<sup>54</sup> Maa-Khéru : ainsi définissait-on tout défunt dont l'âme avait été solennellement déclarée pure.

<sup>55</sup> C'est le nom que prit Ankhaton dès son accession au trône et avant qu'on ne le change, sous la pression, en celui de Toutankhamon.

# La Demeure du Rayonnant

Qui d'entre nous n'est pas fasciné ou intrigué par ce Pharaon hérétique et ivre de soleil que fut Akhenaton?

Il ne fait aucun doute que ce livre, dont il est la figure centrale, se démarque de tous ceux qui lui ont été consacrés jusqu'à présent.

En effet, son écriture n'est pas le fruit d'une recherche basée sur des données archéologiques, mais le résultat d'une série de visions dans ce que certains appellent le Livre du Temps et c'est à ce titre qu'il est à la fois unique et surprenant. L'auteur, dont on connaît déjà particulièrement le best-seller *De Mémoire d'Essénien*, s'est appliqué, une fois de plus, à se laisser guider au fil d'une existence antérieure pour redécouvrir la vie du personnage de Nagar-Têth, thérapeute et instructeur proche du Pharaon Akhenaton.

C'est par ses yeux que nous pénétrons ainsi dans une véritable et envoûtante fresque historique où des destins hors du commun se croisent, mettant en scène des êtres passionnés dans leur quête éperdue du Divin. Bien que nous ramenent en Égypte, il y a quelque 3 500 ans, *La Demeure du Rayonnant* n'est pourtant pas un livre du passé. C'est une œuvre intense et magique qui plonge profondément au cœur des grandes préoccupations humaines, celles qui jamais ne nous quittent, la recherche de notre identité, du bonheur, de l'amour, celle aussi de cette infinie Lumière dont il nous arrive si souvent d'avoir la nostalgie.

Livre révélateur, livre de feu, livre d'actualité, ce témoignage, qui se lit comme un roman, saura inspirer ceux qui veulent éclairer leur présent et en devenir les véritables artisans.

*DANIEL MEUROIS est l'auteur ou le coauteur d'une quinzaine d'ouvrages dont la plupart sont rapidement devenus des best-sellers. Ses livres, dont il existe déjà soixante traductions en langues étrangères constituent de véritables témoignages vivants et éminemment actuels sur la pluralité des mondes.*

*Maintenant installé au Québec, DANIEL MEUROIS, également éditeur et conférencier, poursuit son travail d'ouverture des consciences avec une énergie toute nouvelle.*



© LISE THOUIN

ISBN 2-922397-00-9

